





[redacted]

ŒUVRES

DE BOSSUET.

TOME X.

[redacted]

ŒUVRES

DE BOSSUET.

TOME X.



[redacted]

MÉDITATIONS

SUR

L'ÉVANGILE.

[redacted]

MÉDITATIONS

SUR

L'ÉVANGILE.

LA CÈNE.

PREMIÈRE PARTIE.

CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE CÉNACLE, ET AVANT QUE JÉSUS-CHRIST SORTIT.

LXVI.e JOUR.

Trahison de Judas découverte. Joan. XIII. 26, 30.

Après la cène achevée ; après que Jésus eut donné à Judas le morceau trempé, qui fut un signe à saint Pierre et à saint Jean pour connoître ce traître ; le malheureux *se retira incontinent ; et il étoit nuit* (1).

Pour l'ordre de l'histoire, on peut observer ce qui a déjà été remarqué dans l'évangile de saint Luc, qu'après la cène Jésus parla encore à ses disciples,

(1) *Joan.* XIII. 30.

de celui qui le devoit trahir : ce qui redoubla leur inquiétude sur l'auteur de la trahison. Ce fut alors que saint Pierre fit signe à saint Jean, et que Jésus leur donna à eux seuls la marque du morceau trempé.

Il ne le fit pas connoître à tous les disciples, comme saint Jean le dit expressément (1). Cela auroit causé parmi eux un trop grand tumulte, et ils se seroient peut-être portés à quelque violence ; à laquelle aussi, par sa bonté, il ne vouloit pas exposer le traître, ni le divulguer plus qu'il ne falloit. Mais comme il vouloit qu'ils sussent, qu'il connoissoit parfaitement toutes choses, et que cela leur étoit utile ; il en choisit parmi ses disciples deux, dont il connoissoit mieux la discrétion, pour être, quand il le faudroit, témoins aux autres, qu'il ne savoit pas les événemens par de vagues connoissances, ou des pressentimens confus ; mais avec une lumière claire et distincte.

Il parla donc à saint Jean assez bas, pour n'être entendu que de lui seul, ou tout au plus de saint Pierre, qui y étoit attentif : les autres ne connurent rien à ce signal ; et Judas, après avoir pris ce morceau, se retira incontinent, selon saint Jean.

Cette sortie précipitée du traître disciple eût étonné les autres apôtres, s'ils n'eussent ouï Jésus-Christ, qui lui avoit dit : *Fais vîte ce que tu as à faire* (2) : ce qu'ils avoient entendu de quelque ordre, qu'il lui donnoit pour la fête ou pour les pauvres. Ils connoissoient la tendresse de leur maître pour ces derniers. Il donnoit souvent de pareils ordres pour eux ; et on jugeoit bien qu'il ne les oublieroit

(1) *Joan.* XIII. 28. — (2) *Ibid.* 27.

pas au milieu de ses extrêmes périls. Aimons donc les pauvres, et prenons-en tant de soin, qu'on ait sujet de penser que nous songeons toujours à eux.

Quelques-uns ont cru, que ce morceau, après lequel Satan entra en Judas, fut celui du pain sacré de l'eucharistie. Mais visiblement ce fut un morceau que Jésus-Christ trempa dans quelque plat; ce qui ne convient point à ce pain divin.

Il faut donc entendre que ce morceau fut à saint Jean, le signe qu'il demandoit, et à Judas, la dernière marque de familiarité et de communication qu'il auroit avec lui; après quoi ce cœur ingrat, que rien ne put fléchir, fut livré à Satan.

Quant à ce que dit saint Jean, que *Judas sortit incontinent après:* on peut entendre cet incontinent en deux manières. L'une, que ce morceau trempé fut donné au traître pendant le souper; auquel cas, l'incontinent ne voudroit pas dire le moment immédiatement suivant, puisqu'il y eut entre deux la consécration du sang qui se fit après le souper, et à laquelle Judas assista selon saint Luc, comme il a été dit souvent. L'incontinent, en ce cas, voudroit dire peu de temps après, et signifieroit seulement, qu'il n'y eut point d'autre action entre la sortie de table qui devoit arriver un moment après, et la retraite de Judas. L'autre manière d'expliquer ce morceau trempé, c'est qu'il fut donné à Judas après la consécration de la coupe sacrée. Car encore que le souper fût achevé, on voit par saint Luc, qu'on demeura encore quelque temps à table, puisque Jésus-Christ y parla encore du traître. Ce put donc être alors qu'il donna ce morceau à Judas comme extraordi-

nairement, et après le souper; peut-être même, pour le mieux marquer aux deux disciples, à qui il voulut bien le faire connoître. Au reste il n'est pas besoin d'être curieux sur ces circonstances: et lorsqu'on voit quelque obscurité dans les évangiles sur de telles choses, on doit croire qu'elles ne sont pas fort importantes, ou du moins qu'elles ne le sont pas pour tout le monde. Quoi qu'il en soit, après la cène, Judas sortit; et ce n'est pas sans raison que saint Jean remarque, *qu'il étoit nuit;* afin de nous faire entendre, que tout ceci et ce qui suit, arriva peu d'heures avant que le Sauveur fût livré. Car il fut livré la même nuit. Cette circonstance du temps auquel Jésus parle, sert à nous rendre attentifs à ses dernières paroles, qui contiennent son dernier adieu et ses dernières instructions; celles par conséquent qu'il veut laisser le plus profondément gravées dans le cœur de ses disciples. En voici une très-importante que nous tirerons de saint Luc.

LXVII.e JOUR.

Autorité légitime établie; domination interdite dans l'Eglise. Luc. XXII. 24.

Il s'éleva aussi une dispute entre eux, lequel d'eux tous paroissoit être le plus grand (1). Cette dispute, assez fréquente parmi les apôtres, est renouvelée au temps de la cène. Saint Luc la place incontinent après qu'il en a fait le récit, et celui de l'étonnement

(1) *Luc.* XXII. 24.

où se trouvèrent les apôtres, lorsqu'ils se demandoient les uns aux autres, lequel d'entre eux trahiroit leur maître (1). Rien ne peut éteindre l'ambition dans les hommes. L'exemple de la douceur et de l'humilité de Jésus-Christ, devoit faire mourir ce sentiment. Et cependant ses disciples, gens grossiers, qu'il avoit tirés de la pêche et de la nacelle, s'y laissent emporter. C'est ce qu'on voit souvent dans l'histoire de l'évangile; et Jésus les avoit réprimés par les paroles les plus fortes : surtout lorsque les deux fils de Zébédée lui demandèrent les premières places de son royaume (2). Cependant la même dispute renaît, et dans le plus grand contre-temps qui fût jamais. Ils venoient de voir le lavement des pieds: et Jésus qui leur ordonnoit de suivre cet exemple, pour les y exciter davantage, les avoit fait souvenir que lui, qui le leur donnoit, étoit leur Seigneur et leur maître. Combien plus se devoient-ils abaisser, eux qui n'étoient que les serviteurs ?

Ils l'alloient perdre; déjà il ne leur parloit que de sa mort prochaine, de la trahison qui se tramoit contre lui, et de toutes les suites funestes de ce complot. Quoiqu'ils ne dussent être occupés que d'un si triste et si étrange événement, leur ambition les emporte. Et encore assis à la table où Jésus leur avoit donné la communion, mystère d'abaissement, où le caractère de l'humilité de Jésus jusqu'à la mort de la croix étoit imprimé, l'action de grâces étant à peine achevée, ils se disputent entre eux la première place. Connoissons le génie de l'ambition, qui ne nous quitte jamais

(1) *Luc.* XXII. 23. — (2) *Matt.* XX. 25. *Marc.* X. 42.

au milieu des événemens les plus tristes, et parmi les pensées et les exemples qui nous devroient le plus porter à des sentimens contraires.

Jésus-Christ leur dit sur ce sujet ce qu'il leur avoit déjà dit dans les occasions que nous venons de marquer; et il le répète dans un temps dont toutes les circonstances le devoient encore plus imprimer dans les esprits, puisque c'étoit celui de sa mort prochaine, et de son dernier adieu.

Mais il faut encore regarder plus loin. Il venoit établir un nouvel empire, qui auroit son gouvernement, et pour ainsi parler, ses magistrats : et il se sert de cette occasion pour montrer quel devoit être le génie de ce nouveau gouvernement.

Ce qu'il a dessein d'établir, c'est la différence des empires et des gouvernemens du monde, d'avec celui qu'il venoit former. Dans ceux-là est le faste; tout s'y fait avec hauteur et avec empire, souvent même avec arrogance, avec violence; mais parmi vous *le premier et le plus grand doit devenir le plus petit, et celui qui gouverne doit être le serviteur de tous. De même que le Fils de l'homme n'est pas venu se faire servir, mais servir lui-même, et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. Car vous voyez que je suis parmi vous comme celui qui sert* (1); puisque même pendant que vous étiez assis à table, j'en suis sorti pour vous servir, et pour vous laver les pieds.

Il ne dit donc pas qu'il n'y a point de conducteur, ni qu'il n'y a point de premier parmi eux; mais il dit à ces conducteurs, et à celui même qu'il

(1) *Matt.* XX. 26, 27, 28. *Luc.* XXII. 26, 27.

avoit déjà désigné tant de fois pour être le premier, que leur administration est une servitude: qu'ils doivent à son exemple être la victime de ceux qu'ils ont à conduire : et qu'ils doivent paroître les derniers de tous par leur humilité.

C'est ce qu'ont pratiqué les apôtres. Paul se rend *serviteur de tous, et se fait tout à tous, afin de les sauver tous* (1): Pierre, qui étoit le premier : *Je parle à vous, qui êtes prêtre, moi qui suis prêtre comme vous, et qui suis de plus témoin des souffrances de Jésus-Christ, et devant participer à sa gloire : paissez le troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant sur sa conduite, non par nécessité et par contrainte, ni par intérêt; mais avec une affection sincère et volontaire; non en dominant sur l'héritage du Seigneur, mais en vous rendant le modèle de tout le troupeau : et lorsque le prince des pasteurs paroîtra, vous recevrez une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais* (2).

Voyez comme il se souvient des paroles de Jésus-Christ. Le maître dit : *Les rois des nations les dominent; mais il n'en est pas ainsi parmi vous* (3) : et le disciple, *Ne dominant point sur l'héritage du Seigneur.* Il faut donc ôter du milieu de nous l'esprit de domination, l'esprit de fierté et de hauteur, l'esprit d'orgueil, l'esprit d'intérêt; mais songer à gagner les cœurs par l'humilité, par amour, et en donnant bon exemple.

Le maître dit : *Ceux qui exercent la domination et la puissance sur eux, sont appelés bienfaiteurs* (4) :

(1) *I. Cor.* IX. 19. 22. — (2) *I. Pet.* V. 1, 2, 3, 4. — (3) *Luc.* XXII. 25, 26. — (4) *Ibid.* 25.

LXVIII.e JOUR.

Royaume de Dieu, à qui destiné. Luc. XXII. 28, 29, 30.

Vous êtes ceux qui êtes demeurés avec moi dans mes tentations (1), dans mes peines : comme s'il disoit : Le désir de la gloire vous tourmente, voici en quoi vous devez mettre votre gloire, c'est de ne m'avoir point abandonné au milieu de mes périls et de mes peines. *Et moi aussi, je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé* (2), le même qu'il m'a préparé, un royaume éternel et inébranlable. N'y a-t-il pas là de quoi contenter votre ambition ? au lieu de vous amuser à vous disputer l'un à l'autre sur des préférences temporelles. *Quand vous serez dans ce royaume, je vous y ferai asseoir à ma table; vous y mangerez et vous y boirez avec moi* (3). Vous y mangerez tous sans distinction les mêmes viandes ; vous serez tous également rassasiés des délices et de l'abondance de ma maison : nul ne portera envie aux autres, parce que tous ensemble vous serez heureux. On se dispute les avantages de la terre, parce que, qui les possède, les partage, et ne peut les laisser aux autres en leur entier : mais à ma table et dans mon royaume la plénitude du bien y est si grande, que tout le monde le peut posséder sans diminution.

Vous demandez des trônes et des premières places;

(1) *Luc.* XXII. 28. — (2) *Ibid.* 29. — (3) *Ibid.* 30.

voici le trône que je vous prépare : *Vous serez assis sur douze trônes, et vous jugerez avec moi les douze tribus d'Israël* (1). Vous les jugerez et avec moi, vous serez tous mes assesseurs : et vous songez aux petits honneurs et aux petits avantages que vous pouvez espérer sur la terre ! Levez les yeux aux grandeurs, à la puissance, aux trônes que je vous prépare dans ces dernières assises, où tout l'univers sera jugé par une dernière et irrévocable sentence.

Quoi, l'ambition ne mourra pas à ces paroles ! Il ne reste plus qu'à songer à qui cette gloire est promise. C'est à ceux qui persévèrent avec Jésus-Christ dans ses tentations, qui le suivent à la croix, qui portent sa croix avec lui tous les jours, qui ont tout quitté pour lui : *Vous*, dit-il, *qui avez tout quitté pour me suivre, vous serez assis sur douze siéges, jugeant les douze tribus d'Israël* (2).

LXIX.e JOUR.

Pouvoir de Satan.

Et le Seigneur dit : Simon, Simon ; je t'appelle par deux fois : sois attentif. *Satan a demandé à vous cribler tous vous autres, comme on crible le froment* (3). Quelle puissance de Satan ? Cribler les hommes, les apôtres mêmes, les agiter, les jeter en l'air, les précipiter en bas, en faire en un mot tout ce qu'il veut. Qui a donné ce droit à Satan, sinon le péché ? C'est par le péché qu'il a vaincu l'homme,

(1) *Luc.* XXII. 30. — (2) *Matth.* XIX. 27, 28, 29. — (3) *Luc.* XXII. 31.

qui, ensuite de la victoire, lui a été livré comme son esclave. C'est pourquoi il en use avec un pouvoir tyrannique : néanmoins il ne fait rien de lui-même ; il demande : c'est une puissance maligne, malfaisante, tyrannique ; mais soumise à la puissance et à la justice suprême de Dieu.

Il a demandé *qu'on mît Job en sa puissance* (1) : il est appelé *l'accusateur de nos frères* (2). Et Dieu lui livre qui il lui plaît, selon les règles de sa justice, selon lesquelles le démon a droit de lui demander ceux en qui il trouve du sien, c'est-à-dire, ceux où il trouve le péché. C'est pourquoi Jésus dira bientôt : *Le prince de ce monde avance ; il n'a rien du tout en moi* (3) ; mais pour le reste des hommes, il n'a que trop en eux. Il n'avoit que trop sur les apôtres, qui étoient encore possédés de la vaine gloire, l'un des plus mauvais caractères de Satan, qui est devenu Satan par ambition et par orgueil. Et c'est pourquoi Jésus-Christ prend occasion de leur parler de la demande de Satan, à l'occasion de la vaine gloire qui venoit de paroître en eux, et de leur dispute ambitieuse. Vous vous tourmentez, qui aura la première place ; vous avez bien d'autres affaires qui devroient vous occuper : Satan entre au milieu de vous par vos disputes, vous lui avez donné lieu, et lui avez fait une ouverture bien grande pour vous dissiper, pour vous cribler. Tout ce qui est possédé de la vaine gloire est léger, et propre au crible de Satan. Au lieu donc de vous disputer sur des préséances ridicules, et de devenir

(1) *Job.* I. 11, 12. II. 3, 5, 6, 7. — (2) *Apoc.* XII. 10. — (3) *Joan.* XIV. 30.

par-là la risée et la proie de l'enfer, unissez-vous contre une puissance si redoutable.

LXX.e JOUR.

Primauté de saint Pierre. Prédiction de sa chute par son orgueil. Luc. XXII. 31, 34.

Satan a demandé de vous cribler tous ; mais, Pierre, j'ai prié pour toi (1). Jésus-Christ nous apprend que nous n'avons de secours contre Satan que dans l'intercession et la médiation de Jésus-Christ même.

Admirons la profondeur de sa sagesse. Parce qu'en réprimant l'ambition de ses apôtres, il avoit parlé d'une manière qui eût pu donner lieu à ceux qui n'auroient pas bien pesé ses paroles, de croire qu'il n'avoit laissé aucune primauté dans son Eglise, et qu'il avoit même affoibli celle qu'il avoit donnée à saint Pierre, il parle ici d'une manière qui fait bien voir le contraire. *Satan*, dit-il, *a demandé de vous cribler tous ; mais, Pierre, j'ai prié pour toi*, pour toi en particulier, pour toi avec distinction : non qu'il ait négligé les autres ; mais, comme l'expliquent les saints Pères, parce qu'en affermissant le chef, il vouloit empêcher par-là que les membres ne vacillassent. C'est pourquoi il dit : *J'ai prié pour toi ;* et non pas, j'ai prié pour vous. Et que l'effet de cette prière qu'il faisoit pour Pierre, regardât les autres apôtres, la suite du discours le fait paroître

(1) *Luc.* XXII. 31, 32.

manifestement, puisqu'il ajoute aussitôt après : *Et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères* (1).

Quand il dit : *J'ai prié pour toi, que ta foi ne défaille pas :* il ne parle pas de cette foi morte qui peut rester dans les pécheurs, parce que celle-là n'empêche pas qu'on ne soit criblé par Satan : c'est cette foi qui opère par la charité, laquelle, dit-il, j'ai demandé qu'elle ne défaillît point en toi. Jésus-Christ le demandant ainsi, lui qui dit : *Je sais, mon Père, que vous m'écoutez toujours* (2) ; qui peut douter que saint Pierre n'ait reçu par cette prière une foi constante, invincible, inébranlable, et si abondante d'ailleurs, qu'elle fût capable d'affermir, non-seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères les apôtres, et les pasteurs du troupeau, en empêchant Satan de les cribler ?

Et cette parole revient manifestement à celle où il avoit dit : *Tu es Pierre,* je t'ai changé ton nom de Simon en celui de Pierre, en signe de la fermeté que je te veux communiquer, non-seulement pour toi, mais encore pour toute mon Eglise ; car *je la veux bâtir sur cette pierre.* Je veux mettre en toi, d'une manière éminente et particulière, la prédication de la foi, qui en sera le fondement, *et les portes d'enfer ne prévaudront point contre elle* (3), c'est-à-dire, qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan, jusqu'à être inébranlable. Et cela, qu'est-ce autre chose que ce que Jésus-Christ répète ici : *Satan a demandé de vous cribler ; mais, Pierre, j'ai prié pour toi, ta foi ne défaudra pas ; et toi, confirme tes frères ?*

(1) *Luc.* XXII. 32. — (2) *Joan.* XI. 42. — (3) *Matt.* XVI. 18.

Il est donc de nouveau chargé de toute l'Eglise : il est chargé de tous ses frères, puisque Jésus-Christ lui ordonne de les affermir dans cette foi, qu'il venoit de rendre invincible par sa prière.

Voilà quelque chose de grand pour saint Pierre. Mais il ne faut pas oublier que, de peur qu'il ne s'enorgueillît d'une si haute promesse, elle est suivie incontinent de la prédiction de sa chute : car voici ce qui suit : *Et Pierre lui dit : Seigneur, je suis prêt d'aller avec vous, et dans la prison, et à la mort même : et Jésus lui répondit : Je te le dis, Pierre,* je te le déclare, *que le coq ne chantera point aujourd'hui, que tu n'aies nié trois fois que tu me connoisse* (1).

Quand Dieu fait ou promet de grandes grâces, il faut s'humilier et reconnoître de qui elles viennent. Au lieu de considérer sa foiblesse, Pierre s'emporta jusqu'à dire avec fierté et arrogance : *Seigneur, je suis prêt à vous suivre partout et jusqu'à la mort.* Mais Jésus-Christ, qui l'avoit élevé si haut, sait bien rabattre son orgueil : *Simon,* dit-il, *j'ai prié pour toi, ta foi ne défaudra point, confirme tes frères.* Et un moment après : *Je te le déclare à toi,* à qui je viens de dire de si grandes choses ; mais à toi, qui présumes de toi-même, au lieu de t'humilier de mes dons, *Je te déclare,* dis-je, que tu tomberas *cette nuit,* dans un moment, et par *trois fois,* dans une honteuse et manifeste infidélité ; afin que tu sentes que si tu portois *un grand trésor,* tu le portois *dans un fragile vaisseau de terre,* et que

(1) *Luc.* XXII. 33, 34.

ce qui se fait en toi de grand, se fait, non point par toi-même, *mais par la sublimité de la vertu de Dieu* (1).

Et si nous pénétrons toute la suite des paroles de Jésus-Christ, nous verrons que la chute de saint Pierre arrive par une permission spéciale en punition de son orgueil, et pour lui apprendre l'humilité : car celui qui dit : *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point*, pouvoit prier, non-seulement afin qu'elle ne défaillît pas finalement, ni pour long-temps, comme il est arrivé à Pierre, qui se réveilla à l'instant, et au premier regard de Jésus-Christ; mais encore afin qu'elle ne souffrît pas, pour ainsi parler, cette courte éclipse. Mais il ne le voulut pas; et il aima mieux permettre que Pierre fût humilié par sa chute.

Et c'est pourquoi les saints, en considérant toute la suite de l'Evangile, n'hésitent pas à confesser que saint Pierre fut délaissé, et que la grâce se retira de lui; non point d'elle-même (car c'est ce qui ne peut jamais arriver), mais, comme nous le verrons encore plus clairement dans la suite, parce qu'il avoit présumé, et qu'il est utile aux présomptueux, comme lui, de tomber dans un péché manifeste, pour apprendre à se défier de leurs forces. Ce qui est encore plus utile à ceux qui, comme saint Pierre, devoient être élevés dans les grandes places de l'Eglise, et mis bien haut sur le chandelier. Car comme leur élévation les porte naturellement à s'enfler, et à exercer leur puissance avec hauteur, Jésus-Christ leur apprend, par l'exemple

(1) *II. Cor.* IV. 7.

de saint Pierre, comme saint Pierre lui-même l'avoit appris par son expérience, à craindre d'autant plus de tomber, que leur péril est plus grand, et leur chute plus éclatante et plus scandaleuse.

Au reste, en élevant saint Pierre si haut, notre Seigneur, si on peut parler ainsi, avoit pris ses précautions, pour prévenir tous les sentimens de présomption, qui pouvoient entrer dans son cœur. Car en même temps qu'il lui disoit : *Ta foi ne défaudra point, et confirme tes frères :* il ajoutoit : *lorsque tu seras converti,* lui insinuant sa chute, et lui faisant voir qu'il devoit attribuer le bien qu'il feroit, à la bonté de son maître qui avoit daigné demander pour lui de si grandes choses. Mais saint Pierre ne veut point entendre tout cela : au contraire, piqué, ce semble, de ce mot de conversion, dont Jésus-Christ s'étoit servi, loin de songer qu'il pouvoit tomber d'autant plus dangereusement, qu'il étoit élevé plus haut; il ne songe qu'à vanter son courage; et il oublie la grâce qui seule le pouvoit soutenir.

Les excès où il a poussé sa présomption se déclareront davantage dans la suite; et ils obligèrent son maître à retirer sa main pour un moment. Mais sa chute n'empêcha pas l'effet des promesses et des desseins de Jésus-Christ. Car encore qu'il ait renié, et par trois fois; et la dernière fois avec blasphême et exécration, en sorte que dans ce genre de crime, il ne pouvoit pas tomber plus bas : Jésus qui fond les cœurs par ses regards, lui en réserve un des plus efficaces et des plus tendres; et cet homme si entêté de lui-même et de son courage, se retire

fondant en larmes; et celui qui étoit tombé, parce que son maître avoit détourné sa face pour un moment, apprend qu'il n'est converti, que parce qu'il a daigné jeter sur lui un regard.

C'est donc alors qu'il commença à recevoir cette force qui lui avoit été promise. Il fit une grande chute, mais il fut incontinent relevé. Sa foi ne se perdit que pour un moment, mais elle ne défaillit pas pour long-temps. Au contraire elle revint plus ferme et plus vigoureuse qu'elle n'avoit été devant sa chute : Jésus-Christ accomplit en lui ce qu'il lui avoit promis; et il se servit de lui pour confirmer ses frères. C'est pourquoi il fut le premier des apôtres, à qui il apparut après sa résurrection. *Il apparut*, dit saint Paul (1), *à Céphas, et puis aux onze :* et on disoit parmi les disciples : *Il est vraiment ressuscité, et il a apparu à Simon* (2). Il avoit apparu à ces femmes pieuses; mais on ne parloit parmi les frères, que du témoignage de Simon qui les devoit confirmer. C'est lui aussi, à qui saint Jean avoit réservé l'honneur d'entrer le premier dans le tombeau, où il n'étoit arrivé que le second (3); afin qu'il fût le premier témoin des marques de la résurrection. Dès-lors il est marqué, que saint Jean vit ces marques, et qu'il crut. Mais on ne célèbre avec distinction parmi les disciples, que la foi de Pierre, et non pas celle de Jean (4).

Lorsqu'ils allèrent à la pêche où Jésus devoit apparoître, pour montrer les effets de la pêche spirituelle, pour laquelle il les avoit choisis; ce fut

(1) *I. Cor.* xv. 5. — (2) *Luc.* xxiv. 34. — (3) *Joan.* xx. 4, 8. — (4) *Ibid.* xxi. 3, 7, 11.

Pierre qui dit le premier : *Je m'en vais pêcher ;* et les autres le suivirent, en disant : *Nous y allons aussi.* Le bien-aimé disciple qui connut Jésus le premier, l'indiqua à Pierre seul, et il lui dit : *C'est le Seigneur.* Ce fut Pierre et non pas Jean, qui se jeta dans la mer : ce fut Pierre et non pas Jean, ni les autres, qui amenèrent au Sauveur les cent cinquante-trois poissons mystérieux qui ne rompoient point le filet, et qui figuroient les vrais fidèles qui devoient demeurer pris heureusement dans les rets de la prédication évangélique. Pierre, toujours à la tête de cette pêche mystérieuse, à qui Jésus avoit dit spécialement durant sa vie mortelle : *Mène la nacelle en pleine eau,* et *je te ferai pêcheur d'hommes* (1) : qui, à la parole de Jésus, avoit en effet amené tant de poissons, que deux barques en furent pleines, jusque presque à couler à fond : ce Pierre lui-même conduit cette pêche encore plus belle et plus mystérieuse, que les apôtres firent sous les yeux de Jésus-Christ ressuscité. Et tout cela en figure de la prédication apostolique, qui, commencée par saint Pierre le jour de la Pentecôte et les jours suivans, amena tant de milliers d'ames à Jésus-Christ, et forma à Jérusalem le corps de l'Eglise, qui devoit ensuite se multiplier avec une telle fécondité par toute la terre.

Voilà ce que figuroit cette pêche des apôtres, saint Pierre étant à la tête, et les confirmant par son exemple. C'est pourquoi Jésus-Christ lui dit encore, et non pas à Jean, ni aux autres, dans le temps de cette pêche : *Pais mes brebis, pais*

(1) *Luc.* v. 4, 11.

mes agneaux (1) : pais les mères comme les petits : ce qui revient au commandement de les affermir dans la foi, puisque cela même, c'est gouverner le troupeau. C'est, dis-je, le gouverner, que d'y affermir cet esprit de foi, et le paître par la parole.

Aussi est-ce lui qui en attendant la descente du Saint-Esprit fut le conducteur des apôtres dans cette mémorable action où ils firent le supplément du collége apostolique ; et mirent à la place de Judas, *un témoin de la vie et de la résurrection de Jésus-Christ* (2), qui recevant avec eux tous le Saint-Esprit qu'ils attendoient, reçut en même temps la grâce de porter ce témoignage dans tout l'univers (3). C'est donc par Pierre principalement, *qu'il est rangé parmi les apôtres* (4). Pierre est partout à la tête de la prédication ; et mène, pour ainsi dire, ses frères les apôtres au combat. C'est lui qui en entreprit la défense devant tout le peuple, lorsqu'on les accusa d'être ivres de vin pendant qu'ils ne l'étoient que de l'esprit de Dieu (5). Pierre fait le premier miracle qui parut, en confirmation de la résurrection de Jésus-Christ (6). Ce fut lui qui fit un exemple d'Ananias et de Saphira (7) : ce premier coup de foudre, qui inspira aux fidèles une salutaire terreur, et qui affermit l'autorité du gouvernement apostolique, partit de sa bouche. Ce fut lui qui frappa d'anathême Simon le magicien, et en sa personne tous les hérétiques, dont cet impie étoit comme le

(1) *Joan.* XXI. 15, 16, 17. — (2) *Act.* I. 15, 22. — (3) *Ibid.* 26. — (4) *Ibid.* II. 14. — (5) *Ibid.* 15. — (6) *Ibid.* III. 6. — (7) *Ibid.* V. 3, 5, 8, 10.

chef[1]. Ce fut lui qui visita le premier les Eglises persécutées, comme leur père commun : afin que non-seulement la prédication, mais encore la visite des églises, qui est le nerf du gouvernement ecclésiastique, fût commencée et comme consacrée en sa personne. Quoiqu'apôtre spécial des Juifs qui étoient dans ces commencemens la principale portion, et comme le premier lot de l'héritage de Jésus-Christ, ce fut lui qui consacra les prémices des gentils en la personne de Corneille le Centenier [2] : les disciples qui appréhendoient qu'il n'eût excédé, en annonçant l'Evangile aux gentils, apprirent de lui que le Saint-Esprit leur étoit commun avec eux ; et furent affermis dans les véritables sentimens par sa parole [3].

Paul destiné par Jésus-Christ à être le prédicateur particulier des gentils, avant que d'être employé à ce ministère, et que d'exercer pleinement son apostolat, *va voir Pierre pour le contempler*, dit l'original [4], comme le chef du troupeau, comme la merveille de l'Eglise, ainsi que l'expliquent les saints Pères. Saint Jacques y étoit : mais ce n'est point saint Jacques, que saint Paul alloit voir : il alla, dit-il, voir Pierre : il demeura quinze jours avec lui ; et il autorise sa prédication par ce témoignage. Ce qui nous fait voir, que lorsque quatorze ans après, suivant une révélation du Saint-Esprit, il vint à Jérusalem conférer avec les apôtres, de l'évangile qu'il prêchoit aux gentils [5], c'étoit encore principalement saint Pierre qu'il venoit chercher.

(1) *Act.* VIII. 9, 18, 20. IX. 32. — (2) *Ibid.* X. 9, 19, 35. — (3) *Ibid.* XI. 1, 2, 3, 4, 15, 17. — (4) *Gal.* I. 18, 19. — (5) *Ibid.* II. 1, 6, 9.

Quand il fallut autoriser dans le concile de Jérusalem la liberté des gentils par un décret qui mérita d'être prononcé au nom du Saint-Esprit, saint Pierre y paroît le premier comme partout ailleurs : ce fut lui qui résolut la question pour laquelle on étoit assemblé, et saint Jacques déclare qu'il se rangeoit à son avis. Il est à la tête de tout, et tout est confirmé par son sentiment (1). Ainsi la chute de saint Pierre, loin d'avoir anéanti la promesse de Jésus-Christ, en fait éclater davantage la vérité.

Pierre instruit d'où venoit sa force, agit avec d'autant plus de confiance, que sa confiance n'avoit plus rien d'humain : la modestie et l'humilité le suivent partout. Autant que son autorité est éminente dans l'Eglise, autant est-on édifié par la douceur de son gouvernement. Nous avons vu les belles paroles, avec lesquelles il bannit de l'Eglise l'esprit de domination, et apprend à tous les pasteurs, que la force du gouvernement ecclésiastique est, à faire le premier ce qu'on enseigne aux autres : *forma facti gregis ex animo :* en un mot, *à se rendre le modèle du troupeau de tout son cœur* (2). Pour apprendre par son exemple à tous les fidèles, à profiter des corrections où consiste la force de l'Eglise, tout chef de l'Eglise qu'il étoit, il reçoit la correction de saint Paul avec une déférence qui ne sera jamais assez louée (3). Car encore qu'il ne fût pas seul à tenir envers les gentils la conduite que saint Paul blâmoit, et que saint Jacques en fût le principal auteur ; il reconnut que saint Paul avoit raison de se prendre

(1) *Act.* xv. 7, 13, 14, 19, 20. — (2) *I. Pet.* v. 3. — (3) *Gal.* ii. 11, 12, 13, 14.

à lui de cette faute, comme à celui qui étant à la tête, l'autorisoit davantage par son exemple. Il se laisse donc reprendre en face, devant tout le monde, et loin de s'offenser de ce qu'on avoit consacré la mémoire d'une si vive répréhension dans une Epître, que toutes les Eglises lisoient comme divine, on a vu qu'il la met lui-même comme les autres Epîtres de saint Paul, au rang des Ecritures canoniques (1). Une seule chute éteignit pour jamais en lui la présomption : il montra que la primauté consiste principalement, à savoir céder à la vérité plus que les autres. On ne put plus résister à la conduite que tenoit saint Paul, après que le prince des apôtres eut cédé : et la véritable manière de traiter avec les gentils demeura autant affermie par l'humilité de saint Pierre, que par la vigueur de saint Paul.

LXXI.e JOUR.

Construction de l'Eglise. Prière de notre Seigneur pour saint Pierre; et en sa personne pour les élus. Luc. XXII. 32.

Il faut encore s'élever plus haut, et pour affermir notre foi, contempler dans les paroles de Jésus-Christ toute la constitution de son Eglise.

La prière qu'il fait pour saint Pierre, n'est pas particulière à cet apôtre : il est la figure de tous les élus, pour qui Jésus-Christ prie spécialement; et quoiqu'il ne leur déclare pas à tous, comme il fait

(1) *II. Pet.* III. 15, 16.

Dès-là, Seigneur, vous avez tellement disposé les choses, que les successeurs de saint Pierre, à qui on donna par excellence le nom de papes, c'est-à-dire, celui de Pères, ont confirmé leurs frères dans la foi ; et la chaire de saint Pierre a été la chaire d'unité, dans laquelle tous les évêques et tous les fidèles, tous les pasteurs et tous les troupeaux se sont unis.

Que vous rendrons-nous, ô Seigneur! pour toutes les grâces que vous avez faites à votre Eglise par ce siége ? C'est là que la vraie foi a toujours été confirmée. N'entrons point dans les disputes qui causent des dissentions, et non pas l'édification de vos enfans. Suivons les grands évènemens et les grands traits de l'histoire de l'Eglise. Nous verrons l'autorité de ce grand siége être partout à la tête de la condamnation et de l'extirpation des hérésies. La foi romaine a toujours été la foi de l'Eglise. La foi de saint Pierre, c'est-à-dire, celle qu'il a prêchée, et qu'il a laissée en dépôt dans sa chaire, et dans son Eglise, qui s'y est toujours inviolablement conservée ; a toujours été le fondement de l'Eglise catholique, et jamais elle ne s'est démentie.

Qu'importe, qu'il y ait peut-être dans toute cette belle suite, deux ou trois endroits fâcheux ? la foi de saint Pierre n'a pas défailli, encore qu'elle ait souffert quelque éclipse dans le reniement, qui lui a été particulier, et dans l'incrédulité qui lui a été commune avec ses frères les apôtres. Il en est ainsi de saint Pierre considéré dans ses successeurs : tous ses successeurs sont un seul Pierre. Quelque défaillance qu'on croie remarquer dans quelques-uns,

sans

sans entrer dans ce détail plus curieux que nécessaire, il suffit que la vérité de l'Evangile soit demeurée dans le total, et qu'aucun dogme erroné n'ait pris racine, ni fait corps dans la succession, et la chaire de saint Pierre. Si bien que la foi romaine, c'est-à-dire, la foi que Pierre a prêchée et établie à Rome, et qu'il y a scellée de son sang, n'a jamais péri, et ne périra jamais.

Voilà, Seigneur, le grand secret de cette promesse : *Simon, j'ai prié pour toi que ta foi ne défaille pas; et toi confirme tes frères* (1). Nous tenons cette explication de vos saints : et toute la suite des événemens la justifie. O Seigneur, qui ne vous loueroit, et qui ne seroit ravi en admiration, de voir tout l'état de votre Eglise, depuis sa première origine, jusqu'à la consommation des siècles, si clairement renfermé, expliqué, prédit, et promis, dans deux lignes de votre Evangile! Que reste-t-il, ô Seigneur, sinon que nous vous priions de remplir la chaire de saint Pierre de dignes sujets; de leur ouvrir les yeux pour entendre le grand mystère de Dieu sur le siége qu'ils occupent : faites, Seigneur, qu'à travers la pompe et le faste qui les environnent, ils considèrent le fond qui les soutient; qu'ils songent toujours que leur vraie gloire est de succéder à un pêcheur; que la nacelle où ils sont portés, et dont ils tiennent le gouvernail, seroit couverte de flots, et abîmée par la tempête, sans les promesses faites à Pierre; et que, devant confirmer leurs frères dans la foi, ils les doivent aussi affermir dans la règle de la discipline.

(1) *Luc.* XXII. 32.

dans sa passion. Il répondit : *C'est assez* (1) ; et après avoir tout accompli, et donné tous ses ordres, avant que d'aller, selon sa coutume, dans le jardin des Oliviers, il commença son dernier adieu et ses dernières instructions que nous allons voir dans saint Jean.

LXXIV.e JOUR.

Glorification de Jésus, Joan. XIII. 31, 32.

MAINTENANT ; remarquez la circonstance : maintenant que la fin approche ; que le perfide disciple qui a machiné ma mort, est parti pour exécuter ce complot, qu'il le conclut, et que je vais être livré à mes ennemis pour souffrir de leur violence les dernières extrémités : *Maintenant le Fils de l'homme va être glorifié* (2) : mais ce n'est pas là, poursuit-il, à quoi je m'arrête : la gloire de Dieu fait tout mon objet ; *et Dieu va être glorifié en lui* par son obéissance, par son sacrifice le plus parfait qui fut jamais, et d'un mérite infini. Sa justice, sa vérité, sa miséricorde va éclater dans la rémission des péchés ; dans la peine que j'en porterai ; dans l'expiation que j'en ferai par mon sang. Ma doctrine va être confirmée par ma mort : je tirerai tout à moi ; et je retournerai à la gloire que j'ai eue dès l'éternité auprès de mon Père.

Si Dieu est glorifié en lui, il le glorifiera en lui-même, et il ne tardera pas à le glorifier (3) ;

(1) *Luc.* XXII. 39. — (2) *Joan.* XIII. 31. — (3) *Ibid.* 32.

:ar ceux en qui Dieu est glorifié par leur obéissance et leurs humiliations, il ne manque pas de les glorifier, et de les glorifier en lui-même; et il ne tardera pas à les glorifier : à plus forte raison glorifiera-t-il son Fils bien-aimé, qui ne respire que la gloire de son Père, et par-là a mérité que son Père songeât à la sienne, et sans tarder.

Que de gloire! Mais considérons d'où elle vient, et dans quelles circonstances Jésus-Christ en parle. C'est au moment que Judas part pour aller consommer son crime, et livrer son maître au dernier supplice. C'est donc du plus grand de tous les crimes, que doit naître cette gloire de Dieu la plus grande qui fut jamais : c'est des plus grandes extrémités où Jésus pût être poussé, que sortira sa plus grande gloire. Chrétien, ne perds pas courage, lorsque le crime et les injustices abondent : Dieu ne permettroit jamais le mal, s'il n'étoit puissant pour en tirer le bien, et un plus grand bien : et lorsque l'iniquité abonde le plus, c'est alors qu'il trouve moyen d'accroître sa gloire. Ne perds pas courage non plus, quand tu es livré à tes ennemis, et aux plus terribles angoisses : c'est encore de cette source, que doit naître ta grande gloire, et la grande gloire de Dieu, à laquelle tu dois être plus sensible qu'à la tienne.

Chrétiens, membres de Jésus, apprenez d'où vient la gloire à votre chef : c'est ainsi qu'elle doit aussi se répandre sur les membres. *Quand je suis foible*, dit saint Paul (1), *c'est alors que je suis puissant*; quand je suis méprisé, c'est alors que je

(1) *II. Cor.* XII. 10.

dois être glorifié; et glorifié en Dieu : non point dans les hommes, ni dans le monde qui n'est rien, mais en Dieu où est la gloire, parce qu'en lui est la vérité.

LXXV.e JOUR.

Commandement de l'amour. Joan. XIII. 1, 33, 34, 35.

Lisez avec attention les ℣. 13, 14, 15; et entrez dans les sentimens de la tendresse du Sauveur.

Mes petits enfans (1). Souvenez-vous de cette parole du Sauveur. *Ayant toujours aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin* (2). Et maintenant il va ramasser toute sa tendresse, pour leur donner le précepte de la charité fraternelle. Car pour établir cette loi d'amour, il vouloit faire ressentir à ses disciples des entrailles toutes pénétrées de tendresse. *Mes petits enfans :* il ne les avoit jamais appelés de cette sorte : jamais il ne les avoit nommés ses enfans. Et pour dire quelque chose de plus tendre : *Mes petits enfans,* dit-il, comme s'il eût dit : Voici le temps que je vais vous enfanter : j'ai été toute ma vie dans les douleurs de l'enfantement : mais voici les derniers efforts et les derniers cris par lesquels vous allez naître; *Mes petits enfans.* Ecoutez donc cette parole paternelle. *Je serai encore avec vous un peu de temps :* profitez donc de ce temps pour entendre mes dernières volontés. *Vous me*

(1) *Joan.* XIII. 33, *et seq.* — (2) *Ibid.* 1.

chercherez : viendra le temps que vous rachetèriez de beaucoup la consolation d'entendre ma parole : et comme j'ai dit aux Juifs : *Vous ne pouvez pas venir où je vais, je vous le dis aussi présentement :* profitez donc encore un coup du temps que j'ai à être avec vous : car *je m'en vais en un lieu où vous ne pouvez pas venir :* ainsi que j'ai dit aux Juifs. Avec ce préparatif, et cette démonstration d'une tendresse particulière, où en veut-il enfin venir? Ecoutons, profitons, croyons.

Je vous donne un commandement nouveau ; de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés : vous devez aussi vous entre-aimer les uns les autres (1). Pourquoi est-ce un commandement nouveau ? Parce que l'esprit de la loi nouvelle, c'est d'agir avec amour, et non pas avec crainte : parce qu'encore que le précepte de la charité fraternelle soit dans l'ancien Testament, il n'avoit jamais été si bien expliqué que dans le nouveau ; et sur cela vous pouvez voir le chapitre x de saint Luc, depuis le ℣. 29, jusqu'au 37, où Jésus-Christ explique et décide que tous les hommes sont notre prochain, et qu'il n'y a plus d'étranger pour nous. En troisième lieu, ce commandement est nouveau, parce que Jésus-Christ y ajoute cette circonstance importante, de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés. Il nous a prévenus par son amour, lorsque nous ne songions pas à lui : il est venu à nous le premier : il ne se rebute point par nos infidélités, par nos ingratitudes : il nous aime pour nous rendre saints, pour nous rendre heureux, sans intérêt; car il n'a

(1) *Joan.* XIII. 34.

pas besoin de nous, ni de nos services; avec un amour qui coule de source, et ne s'est jamais rebuté. *Allez donc, et faites de même.*

Pourquoi vois-je parmi vous des haines bizarres, des oppositions d'humeur à humeur, et de personne à personne, des inimitiés, des jalousies, de l'aigreur, de l'emportement, des répugnances cachées? Est-ce en cette sorte que Jésus-Christ nous a aimés? Mais pourquoi vois-je d'un autre côté des flatteries, des complaisances ou excessives ou fausses? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés? Et pourquoi vois-je parmi vous des liaisons particulières, des partis et des cabales les uns contre les autres? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés? Mais pourquoi avancer ou reculer les personnes selon l'inclination que vous avez pour elles? Est-ce ainsi que Jésus-Christ nous a aimés?

Il a témoigné plus d'inclination, si l'on ose parler de cette sorte, pour saint Jean: *c'étoit le disciple que Jésus aimoit.* Mais cette inclination qu'étoit-ce autre chose, selon la tradition des saints docteurs, qu'un amour particulier pour la chasteté virginale qu'il avoit trouvée, et qu'il conserva en saint Jean! Et pour venir aux autres qualités de ce bien-aimé disciple, l'amour qu'il avoit pour lui, qu'étoit-ce autre chose que l'amour de la bonté, de la douceur, de la simplicité, de la candeur, de la cordialité, de la tendresse, de la contemplation par lesquelles il avoit une convenance particulière avec son maître? Aimez donc en cette sorte. Et cet amour particulier dont il honora saint Jean, lui fit-il avoir de l'indulgence pour lui, quand il avoit

tort ? Et l'empêcha-t-il de lui dire aussi bien qu'à son frère saint Jacques : *Vous ne savez ce que vous demandez* (1) : et dans une autre occasion : *Vous ne savez de quel esprit vous êtes* (2) ? Faites donc de même. Mais sa tendresse lui fit-elle préférer saint Jean aux autres ? N'est-ce pas Pierre qu'il mit à la tête du collège apostolique et de toute l'Eglise ? A la fin il confia à saint Jean sa sainte mère. Qui convenoit davantage avec elle comme avec lui par toutes les qualités que nous avons vues, et en particulier par la virginité ? Il s'agissoit de sa famille, de son domestique, et il préfère saint Jean, qui, outre les autres choses que nous avons vues, étoit encore son proche parent. Aimez donc de même ; ayez les égards que le sang demande : mais réglez le fond de vos affections par la vertu. Et jusqu'où est-ce que Jésus a porté son amour ? Jusqu'à donner sa vie pour ceux qu'il aimoit. Ne doutez pas, qu'il n'y ait des occasions où vous en devez faire autant pour votre frère. *Aimez comme j'ai aimé :* voilà mon nouveau précepte : le modèle de votre amour, c'est le mien. Ecoutez, *mes petits enfans :* faites comme moi.

Mais voici le dernier mot qui presse plus que tous les autres : *En cela tous connoîtront, que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez mutuellement* (3). Voilà le caractère de chrétien, et de disciple de Jésus-Christ. Qui renonce à la charité, renonce à la foi, abjure le christianisme, sort de l'école de Jésus-Christ, c'est-à-dire, de son Eglise. Tremblez donc, cœurs endurcis ; tremblez, insensibles ; tremblez, vous tous, dont les aversions sont

(1) *Matth.* XX. 22. — (2) *Luc.* IX. 55. — (3) *Joan.* XIII. 35.

implacables, les inimitiés irréconciliables : vous n'êtes plus disciples de Jésus-Christ; vous n'êtes plus chrétiens; vous renoncez à votre baptême.

Voyez l'Eglise naissante : *Un cœur et une ame : tout commun : et ils étoient tous unanimement assemblés dans la galerie de Salomon* (1) : sans dissention, sans envie, sans intérêt; rendant le bien pour le mal : *Et tout le peuple les admiroit :* et on disoit : Voilà les disciples de Jésus : c'étoit là leur caractère particulier. L'envie, l'intérêt, la haine règnent dans tout le reste des hommes : l'innocent troupeau de Jésus ne connoissoit point ces maux. Mon Sauveur, où sont vos disciples maintenant? où est la charité? où est l'amour fraternel? Qu'il est rare! Aussi avez-vous dit, que *le temps viendroit, que les scandales, que l'iniquité abonderoit, que la charité seroit refroidie dans la multitude* (2); et que *quand vous viendriez sur la terre, à peine y trouveriez-vous de la foi* (3), de cette foi animée de la charité.

Pleurons, mes frères, pleurons la charité refroidie, refroidie dans la multitude, dans la plupart de ceux qui se disent chrétiens : mais refroidie en nous-mêmes. Réchauffons-la : venons à Jésus : écoutons avec tendresse son dernier discours; avec tendresse ce qu'il dit si tendrement. La charité fraternelle nous devient recommandable par ces raisons, par la tendresse avec laquelle Jésus-Christ nous la recommande; par le temps qu'il choisit pour nous la recommander; par le modèle qu'il nous donne de la charité fraternelle en sa personne; par le ca-

(1) *Act.* IV. 32. V. 12. — (2) *Matt.* XXIV. 12. — (3) *Luc.* XVIII. 8.

ractère de chrétien qu'il attache à cette divine vertu. Soyons disciples de Jésus-Christ; soyons chrétiens; c'est-à-dire, aimons nos frères : et comment? *Comme Jésus-Christ nous a aimés.* A ces mots il se tut; et nous laissa à goûter ce nouveau commandement de la loi de grâce.

LXXVI.e JOUR.

Présomption et chute de saint Pierre. Joan. XIII. 3, et seq.

COMME Jésus-Christ se fut tu, saint Pierre frappé de cette parole : *Vous me chercherez : et ainsi que j'ai dit aux Juifs, vous ne pouvez pas venir où je vas* [1] : car elle paroissoit rude, et il sembloit les avoir rangés avec les Juifs, qui ne croyoient point à sa parole : frappé donc de ce discours, il dit au Sauveur : *Seigneur, où allez-vous?* Et Jésus lui dit : *Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vas; mais vous me suivrez après* [2]. Jésus console ses apôtres en la personne de Pierre; et leur donne espérance de le suivre un jour où il alloit. Mais il leur déclare en même temps qu'ils ne le pouvoient pas encore. Et Pierre, dont le zèle n'étoit pas content de cette explication, lui répondit tout ému : *Pourquoi ne puis-je pas vous suivre maintenant?* Il entendit bien que son maître alloit à la mort, et il ajouta : *Je donnerai ma vie pour vous. Vous donnerez votre vie pour moi? Le coq ne chantera point, que vous ne m'ayez renié trois fois* [3].

(1) *Joan.* XIII. 33. — (2) *Ibid.* 36. — (3) *Ibid.* 37, 38.

La faute, la grande faute, la cause de son reniement, de son crime, et déjà peut-être un terrible commencement de ce crime, c'est que Jésus-Christ lui disant : *Vous ne pouvez pas ;* au lieu de reconnoître son impuissance, et de lui dire : Il est vrai, Seigneur, je ne le puis ; je devrois bien le sentir, et me connoître mieux moi-même ; mais je veux du moins vous en croire, m'humilier devant vous, et confesser, non pas ma foiblesse, mais mon impuissance : mais vous, qui êtes tout-puissant, aidez-moi ; donnez-moi la force : au lieu donc de répondre ainsi, et de dire comme il avoit dit autrefois avec les autres apôtres : *Seigneur, augmentez-moi la foi* (1) ; rendez-la forte, rendez-la ardente, rendez-la toute-puissante : ou avec cet autre : *Je crois, aidez mon incrédulité* (2) : en un mot, au lieu de s'humilier et de prier, il s'élève contre Jésus-Christ : et avec une témérité pitoyable, mais punissable, il dit qu'il peut, à celui qui sait tout, et qui lui dit qu'il ne peut pas.

Quand Jésus demande à Pierre par trois fois : *M'aimez-vous, m'aimez-vous, m'aimez-vous plus que ceux-ci?* il sut bien lui dire : *Seigneur, vous savez tout ; vous savez que je vous aime* (3) : il devoit donc dire ici : Seigneur, vous savez tout, vous savez ce que je puis, mieux que moi-même : aidez-moi donc, afin que je puisse ce que je vous promets de faire.

Faute d'avoir fait cette réponse, il tombe d'une manière déplorable ; mais plutôt il est déjà tombé bien bas, faute de la faire : car il est tombé dans

(1) *Luc.* XVII. 5. — (2) *Marc.* IX. 23. — (3) *Joan.* XXI. 15, 16, 17.

la présomption, faute qui mérite qu'on soit livré à tous les crimes, et qui, en effet, livra saint Pierre au reniement par trois fois.

O mon Dieu ! qui ne trembleroit, qui ne se défieroit de soi-même ? qui ne reconnoîtroit humblement son impuissance ? Avouons-la : n'attendons pas que notre Seigneur nous dise : *Tu ne peux pas :* prévenons sa face par la confession de notre impuissance, de peur qu'il ne nous la fasse connoître par notre chute.

Mais encore, qu'est-ce qui trompe saint Pierre ? Qu'est-ce qui le trompe ? sinon cette aveugle estime qu'on a de soi-même, qui nous fait croire que nous pouvons ce que nous ne pouvons pas.

Mais enfin qu'est-ce qui fait croire à saint Pierre qu'il pouvoit ce qu'il ne pouvoit pas ; si ce n'est qu'il le vouloit, et qu'il croyoit avoir son pouvoir dans sa volonté ?

En effet, en cette occasion qu'étoit-ce que pouvoir, sinon vouloir ? Il ne s'agissoit pas de suivre Jésus-Christ par les pas du corps, il s'agissoit de le suivre par une ferme résolution de mourir pour lui : et cette ferme résolution, qu'est-ce autre chose qu'un vouloir ? Ainsi saint Pierre, qui le vouloit, et le vouloit sincèrement ; car il n'avoit pas dessein de tromper son maître : et le vouloit ardemment, à ce qu'il lui sembloit, et en vérité ; car il étoit en effet tout plein de ferveur, et il aimoit Jésus-Christ jusqu'à vouloir mourir avec lui, s'il étoit besoin ; et il croyoit qu'il le pouvoit, parce qu'il le vouloit de cette sorte.

Il ne savoit pas ce que c'étoit que la volonté de

l'homme. Car, en effet, quand il s'agit de prendre la résolution de marcher après Jésus-Christ, de l'imiter, de le suivre ; pouvoir, c'est vouloir ; mais c'est vouloir fortement, c'est vouloir invinciblement, c'est avoir une volonté à l'épreuve de tous les périls, et capable d'affronter la mort.

La volonté de saint Pierre n'en étoit pas encore à ce degré : et c'est pourquoi Jésus-Christ lui dit qu'il ne pouvoit, parce qu'il ne vouloit pas encore assez : et lui, au lieu de sentir qu'une volonté foible ne peut rien, et qu'elle cesse, pour ainsi parler, d'être volonté, dans une tentation qui la passe, disoit hardiment qu'il pouvoit tout ce qu'il sentoit qu'il vouloit, et qu'il vouloit avec force, jusqu'à un certain point, mais non pas jusqu'au point qu'il falloit pour accomplir sa promesse. C'est pourquoi Jésus lui disoit, non pas simplement : *Vous ne pouvez pas*, mais *vous ne pouvez pas me suivre maintenant ;* et il ajoutoit : *Vous me suivrez un jour* (1) : qui étoit lui dire, comme dit saint Augustin (2) : Vous ne le pouvez pas encore, parce que votre volonté est foible ; mais vous le pourrez, quand vous aurez reçu une volonté assez forte.

Saint Pierre étoit juste ; car Jésus-Christ lui avoit dit comme aux autres : *Et vous, vous êtes purs, mais non pas tous* (3), en n'exceptant que Judas. Mais sa justice tenoit encore beaucoup de cette justice de la loi, qui croit qu'il n'y a rien qu'à vouloir, et qu'à faire, sans songer par qui on veut, et par qui on fait. Saint Pierre vouloit ; mais il ne vouloit

(1) *Joan.* XIII. 36. — (2) *Tract. in Joan.* LXVI. *n.* 1. — (3) *Joan.* XIII. 10.

pas assez fortement ; et il devoit avoir entendu que ce commencement de bonne volonté ne lui venoit pas de lui-même, mais de Dieu. S'il l'eût entendu, s'il l'eût cru aussi vivement qu'il falloit ; il auroit commencé par confesser que le peu qu'il pouvoit, venoit de la grâce ; et que par conséquent pour pouvoir beaucoup, il falloit encore que la grâce donnât ce pouvoir, c'est-à-dire, qu'elle fortifiât sa volonté foible, et qu'elle lui en inspirât une si forte, que toute crainte cédât à sa puissance. Alors donc il auroit dit, non pas : Je puis ; non pas, Je voudrai ; non pas, J'irai : mais, Seigneur, aidez ma foiblesse ; faites-moi vouloir de cette manière, à qui rien n'est impossible : je veux déjà en quelque façon ; et c'est un effet de votre grâce : à vous la gloire de ce foible et tel quel commencement de bonne volonté : mais achevez votre ouvrage, mettez-y la dernière main : vous, qui avez commencé, achevez. Car vous seul pouvez achever en nous ce que vous seul vous y pouvez commencer de bien. *Celui qui a commencé en vous la bonne œuvre, y mettra la perfection* (1).

Saint Pierre ne connoissoit pas encore parfaitement cette justice, qui est la justice chrétienne, qui veut faire (car on n'est pas juste, parce qu'on écoute, mais parce qu'on fait) mais qui songe par qui on fait, et qui a continuellement recours à la grâce. Cet apôtre *étoit zélé*, à la vérité, *mais non pas encore selon la science ;* parce que voulant établir sa propre justice ; et *ne connoissant pas encore que la véritable justice est celle qui vient de la grâce*, il ne *s'étoit pas assujetti à la justice de Dieu* (2).

(1) *Philip.* I. 6. — (2) *Rom.* X. 2, 3.

Voilà ce que dit un autre apôtre, et c'est ainsi qu'il explique la justice chrétienne. Saint Pierre ne l'avoit pas encore assez entendu. Ainsi étant juste, mais non encore parfaitement de la justice qui est en Jésus-Christ, c'est-à-dire, de cette justice qui rapporte entièrement à Dieu tout ce qu'elle a de bien; zélé à la vérité, mais non pas encore comme il falloit : que lui sert ce foible commencement de vertu et de justice, sinon à présumer, à l'engager, à l'égarer, à le mener au lieu où il devoit renier, au lieu où sa justice et sa fidélité fit un si horrible naufrage ?

Vraiment le Sage a raison de dire : *Bienheureux l'homme qui est toujours en crainte* (1), qui se craint toujours lui-même. Si saint Pierre eût eu cette crainte, il n'auroit pas présumé de ses forces, il n'auroit pas suivi Jésus-Christ dans la maison de Caïphe : car personne ne le lui avoit ordonné, et rien ne lui demandoit cette action téméraire, si ce n'étoit sa présomption. Il auroit craint, il auroit prié; sa foi se seroit fortifiée, et il se seroit rendu capable de résister à la crainte de la mort. Mais il va, croyant tout pouvoir; il s'expose volontairement à un péril trop grand pour sa foiblesse : son zèle le trompe, son amour le trompe. Quoi, un faux zèle, un faux amour ! Non, il n'étoit pas tout-à-fait faux, car il étoit vraiment juste, ainsi que nous l'avons vu : il aimoit donc véritablement, il aimoit même beaucoup; mais non pas encore assez pour ce qu'il vouloit entreprendre. Il n'avoit donc qu'à se tenir dans ses bornes, et demander humblement

(1) *Eccli.* XXXIV. 17.

et persévéramment la perfection de cet amour. Mais au lieu de remercier, au lieu de prier; il présume, il n'entend pas encore la vérité de cette parole que son maître lui dira bientôt : *Sans moi vous ne pouvez rien* (1). Son propre zèle, sa propre vertu tourne en poison à sa présomption, et lui sert de nourriture : et il lui est si important de se bien connoître, et d'entendre qu'il ne peut rien de lui-même, que Jésus-Christ permet qu'il l'apprenne par sa chute.

Hélas ! hélas ! pauvre cœur humain, qui ne se connoît pas lui-même, à qui sa propre vertu, je dis même la véritable, devient un piége, l'appas et la pâture de l'orgueil ! Viens t'instruire par l'exemple d'un si grand apôtre. Il présume, il s'engage, il renie : une servante fait trembler cet intrépide, qui se vantoit de ne rien craindre. Ce n'est pas assez pour rompre l'enchantement de son amour-propre, de renier une fois : il faut qu'il renie jusqu'à trois, et encore avec jurement, avec blasphême, avec exécration. Il le faut : qu'est-ce à dire : il le faut ? Est-ce qu'il est poussé au crime ? A Dieu ne plaise : il a présumé de lui-même : il est livré à lui-même. Pour lui ouvrir les yeux, et lui faire sentir son mal, qu'il ne veut pas voir, il faut qu'il tombe : et son erreur est si grande, qu'il n'en peut revenir que par-là.

Jésus le regarde : il se réveille, il se retire, il commence à sentir qu'il ne falloit point aller au lieu d'où il ne peut se retirer trop tôt. Hélas s'il y demeuroit, il renieroit peut-être encore. Mais quoi ! Ne pleure-t-il pas sincèrement son péché ? Sans

(1) *Joan.* xv. 5.

doute ; mais la partie la plus essentielle de la pénitence, c'est de sortir du péril, c'est de le fuir : autrement on tombe encore ; et faute d'avoir profité de sa chute, on tombe sans ressource : on n'en relève jamais.

Et voyez la foiblesse du cœur humain ! Pierre pleure : mais voici pour lui une autre épreuve ; le scandale de la croix. On lui vient dire comme aux autres que Jésus-Christ étoit ressuscité : et comme eux il est incrédule : quoique ceux qui lui venoient annoncer la résurrection de Jésus-Christ, ne fissent que lui raconter l'accomplissement de ce qu'il avoit dit lui-même à ses disciples, et à Pierre même. Autre chute déplorable : autre preuve de l'infirmité humaine. Jésus-Christ nous instruit par ces exemples, et ne craint point d'étaler au monde toute la foiblesse de ses disciples, et du chef de son Eglise ; afin de nous apprendre à trembler, à être humbles. Et après sa résurrection, il parle encore à saint Pierre, et lui demande : *Pierre m'aimes-tu* (1) ? Comme s'il eût dit : *Prends bien garde :* sonde bien ton cœur : tu as cru pouvoir ce que tu ne pouvois pas : pense donc bien si tu m'aimes : et à la troisième fois il le met encore à une plus grande épreuve : *M'aimes-tu plus que ceux-ci :* plus que tous les autres apôtres ? Et Pierre lui répondit, comme on vient de voir : *Seigneur, vous savez tout ; vous savez que je vous aime* (2) : et il disoit vrai : car Jésus récompensa son amour, et lui confia ses brebis, et ses agneaux, et les grands et les petits de son troupeau ; et le crut si élevé au-dessus de tous ses apô-

(1) *Joan.* XXI. 15. — (2) *Ibid.* 17.

tres, qu'il le mit à leur tête et à la tête de tout le troupeau, de toute l'Eglise. Il semble donc que son amour étoit alors à la perfection. Peut-être donc qu'il pouvoit alors suivre Jésus-Christ jusqu'à la mort? non : connois ici, chrétien, par combien de degrés d'amour il faut parvenir à ce grand et parfait amour, à cet amour dont Jésus-Christ nous dira bientôt *qu'il n'y en a point de plus grand*, et *qui nous fait donner notre vie pour nos amis* (1). Saint Pierre avec cet amour qui lui a mérité sur ses frères les apôtres, une si éminente prérogative, n'en est pas encore à ce point. Et qui oseroit le dire, si Jésus-Christ ne l'avoit dit le premier? *Je vous enverrai*, dit-il, *le Saint-Esprit* (2) : *mais vous* : vous : à qui parle-t-il? A ses apôtres sans doute, parmi lesquels étoit saint Pierre : *vous* donc *demeurez dans la ville* : renfermez-vous dans le cénacle pour prier, et ne sortez pas, *jusqu'à ce que vous soyez revêtu de la vertu d'en-haut* (3). De quoi donc avoient-ils besoin? de vertu, de force, de puissance, pour être capables de prêcher sans crainte l'Evangile, et de goûter la joie de souffrir pour Jésus-Christ. Voilà de quoi ils avoient besoin : tous, et saint Pierre comme les autres, avoient besoin, par-dessus la foi, et par-dessus l'amour qu'ils avoient déjà, de recevoir une vertu, une puissance d'en-haut. Elle vint cette vertu, et le Saint-Esprit descendit. Les voilà forts : Pierre ne craint plus : Pierre est pierre, c'est-à-dire, un rocher contre qui se brisent tous les flots : et comment? par la nouvelle vertu qui lui est venue d'en-haut. Marche, Pierre; dis

(1) *Joan.* XV. 13. — (2) *Ibid.* XVI. 7. — (3) *Luc.* XXIV. 49.

hardiment que tu suivras Jésus-Christ jusqu'à la mort. Tu le peux; et voici le temps que le Sauveur avoit marqué : *Tu ne peux me suivre à présent, mais après tu le pourras* (1). Voilà ce temps arrivé : parlez, Pierre : allez à la tête du troupeau attaquer le monde, subjuguer le monde : vous avez expérimenté votre impuissance, vous avez connu la grâce, vous l'avez reçue; vous n'avez plus rien à craindre, vous pouvez tout.

Recueillons-nous un moment sous les yeux de Dieu : rentrons en nous-mêmes par une profonde connoissance de notre impuissance : confessons que nous ne pouvons rien sans Jésus-Christ : ne nous fions point à notre ardeur, à notre zèle, à ces agréables transports de piété qui nous paroissent sincères, qui le sont peut-être, mais non encore assez forts : ne nous exposons pas volontairement aux tentations, aux périls, à ce commerce, aux dangereuses compagnies du monde : ne disons plus, Je ferai, je puis; car c'est là ce qui a trompé saint Pierre. Disons : Seigneur, aidez-moi, soutenez mon impuissance, donnez-moi la force; et s'il faut dire, Je puis, que ce soit comme saint Paul : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (2).

(1) *Joan.* XIII. 36. — (2) *Philip.* IV. 13.

LXXVII.e JOUR.

Préparation à l'intelligence des plus hautes vérités par la soumission, et par une sainte frayeur.

Lisez le chapitre xiv; vous y trouverez des profondeurs à faire trembler. Seigneur, j'en suis effrayé : ceux qui ne les sentent pas, n'entendent pas. Profitez de ce que vous entendez : adorez ce que vous n'entendez pas : c'est une grande leçon. Voulez-vous être aidé par quelque pieuse explication des paroles de Jésus-Christ. Aidez-vous vous-même, cherchez vous-même, demandez au grand Père de famille qu'il vous donne votre pain; prenez toujours ce qu'il vous donnera par lui-même, et soyez disposé à recevoir ce qu'il vous donnera par ses ministres. Accoutumez-vous à cet exercice : c'est ainsi qu'on vient à entendre. Les difficultés s'aplanissent peu à peu. Quand elles demeureroient, que vous importe ? Ce n'est pas la curiosité que vous voulez satisfaire; vous voulez bien ignorer ce que Jésus-Christ ne vous veut pas découvrir. Tout ce que vous trouverez clair, c'est ce qu'il vous dit, c'est par-là qu'il vous parle : et lorsque vous n'entendez pas, il vous parle d'une autre manière, il vous dit : Crois, adore, humilie-toi, désire, cherche : heureux, soit que tu trouves, soit que Dieu réserve cette grâce à un autre temps; puisqu'en attendant tu te soumets, qui est plus que d'avoir trouvé et d'entendre, puisque c'est le principe pour entendre, et que c'est déjà entendre ce qu'il y a de meilleur.

LXXVIII.ᵉ JOUR.

Confiance en Jésus-Christ notre intercesseur. Ibid.

Que votre cœur ne se trouble pas, qu'il ne craigne rien : *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père : je m'en vais vous préparer la place* (1).

Les temps de trouble arrivoient : c'étoit l'heure de la puissance des ténèbres; les apôtres étoient déjà comme au milieu de ces troubles : Jésus-Christ leur avoit déclaré qu'il alloit être trahi, et par l'un d'eux; il avoit désigné le traître à quelques-uns, et ils l'avoient vu partir de la table et de la maison : il venoit de leur dire le dernier adieu : *Mes petits enfans, je m'en vais, et je ne serai plus avec vous* (2) : il leur faisoit voir la violence de ses ennemis prête à éclater : sa sainte cène ne leur avoit remis devant les yeux que du sang répandu et un corps livré; et la tentation étoit tout ensemble, et si terrible, et si proche, que Pierre, le plus fervent, le plus hardi, le plus favorisé d'eux tous, y devoit succomber jusqu'à renoncer à son maître, et cela dans la nuit même où ils alloient entrer. En cet état, il n'y avoit rien de plus nécessaire que de les précautionner contre tant de troubles. C'est aussi à quoi se termine tout ce discours, jusqu'à la fin de ce chapitre : et après avoir dit dès le commencement : *Ne vous troublez pas*, ne craignez rien : il finit encore par les mêmes mots : *Je vous donne ma paix, je*

(1) *Joan.* XIV. 1, 2. — (2) *Ibid.* XIII. 33.

vous laisse ma paix ; que votre cœur ne se trouble pas , ne craignez pas (1) : après quoi il termine ce discours, et se lève pour aller à la mort.

Il faut donc entendre et peser toutes ses paroles. Par rapport à celle-ci : *Ne vous troublez pas* : nous verrons qu'au lieu de trouble, tout inspire la confiance aux apôtres. Ce qui leur causoit le plus de trouble, c'est qu'en leur disant : *Je m'en vais ,* il sembloit ne leur laisser aucune espérance de le suivre : il les avoit mis au rang des Juifs, qui sembloient exclus de cette grâce : *Je m'en vais ; et , comme j'ai dit aux Juifs , vous ne sauriez venir où je vais* (2).

Il est vrai qu'il avoit dit à saint Pierre : *Vous ne pouvez encore me suivre, mais vous me suivrez après* (3) : par où il leur donnoit quelque espérance; puisque saint Pierre devoit le suivre un jour où il alloit, les autres sembloient aussi y être appelés. Mais pour ne leur laisser aucun doute : *Il y a ,* dit-il, *plusieurs demeures dans la maison de mon Père* (4) : il n'y en a pas seulement pour moi et pour Pierre ; il y en a pour plusieurs, il y en a pour vous : *Je m'en vais , mais c'est pour vous préparer la place ; ne vous troublez donc pas ;* ne craignez rien : *Vous croyez en Dieu ;* c'est dans son royaume que votre demeure vous est préparée : *Croyez aussi en moi ;* car c'est moi qui y vais préparer la place. *Ne vous troublez donc pas ,* ne craignez rien : *Croyez en moi* comme *vous croyez en Dieu ,* et tout est en sûreté pour vous.

(1) *Joan.* XIV. 27, 28. — (2) *Ibid.* XIII. 33. — (3) *Ibid.* 36. — (4) *Ibid.* XIV. 1, 2.

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; s'il n'en étoit pas ainsi, je vous le dirois : avec tant de bonté, avec tant d'amour, vous cacherois-je votre sort ? Admirez et ressentez la tendresse de ces paroles : *S'il n'en étoit pas ainsi, je vous le dirois.* Ce n'est pas aux seuls apôtres qu'elles sont dites, c'est encore à nous. Répétons-les encore un coup, et laissons-nous-en pénétrer : *s'il n'en étoit pas ainsi, je vous le dirois ;* je ne vous veux rien cacher, et avant que de partir je veux vous apprendre tous les secrets qui vous regardent. *Ayant aimé les siens, il les a aimés jusqu'à la fin* (1), et en s'en allant il leur veut ôter tout sujet de crainte.

Si je m'en vais, c'est que *je vais vous préparer la place* (2). *Jésus, notre avant-coureur, est entré pour nous ; et c'est pour cela qu'il est* appelé *notre pontife selon l'ordre de Melchisédech* (3). *Nous avons un grand Pontife qui a pénétré les cieux* (4) : il est entré dans ce sanctuaire éternel, dont l'entrée étoit interdite aux hommes à cause de leurs péchés. Il a percé *au dedans du voile* (5) : et notre foi, notre espérance y entre après lui ; car il nous est allé préparer la place, et c'est pour cela qu'il y entre.

Remettons-nous devant les yeux la structure de l'ancien temple, où étoit le lieu très-saint, le Saint des saints, la partie du sanctuaire la plus intime, celle où étoit l'arche où Dieu même avoit établi sa résidence, lieu inaccessible à tout autre qu'au sou-

(1) *Joan.* XIII. 1. — (2) *Ibid.* XIV. 3. — (3) *Heb.* VI. 20. — (4) *Ibid.* IV. 14. — (5) *Ibid.* VI. 19.

verain Pontife, qui encore n'y pouvoit entrer qu'une fois l'an. Il étoit couvert d'un grand voile parsemé de chérubins, pour nous faire souvenir de ce chérubin, qui, avec une épée flamboyante qu'il remuoit d'une manière menaçante, gardoit la porte du paradis (1), pour empêcher nos premiers pères d'y rentrer, après qu'ils en eurent été chassés. Ce voile sacré et ces chérubins répandus dessus, sembloient encore nous dire à l'entrée du sanctuaire : N'entrez pas ; rien d'impur ne doit entrer en ce lieu ; c'est la figure du ciel, où personne ne doit entrer jusqu'à ce que le souverain Pontife en ait ouvert l'entrée.

C'est là ce voile qui nous cachoit la gloire de Dieu : c'est là ce voile qui nous rendoit le sanctuaire inaccessible : c'est le voile qui nous marquoit que nous étions interdits, impurs, incapables d'entrer jamais dans le Saint des saints : c'est ce voile qui fut déchiré de haut en bas par le milieu, et mis en deux parts, lorsque Jésus-Christ expira (2). La terre trembla en même temps ; les tombeaux s'ouvrirent, et les morts ressuscitèrent, en témoignage que par la mort et par le sang de Jésus, le sanctuaire étoit ouvert, les morts recevoient la vie, l'interdit étoit levé, tout étoit changé pour les hommes.

Le pontife s'ouvroit l'entrée dans le sanctuaire par le sang des animaux ; mais Jésus-Christ y devoit entrer par son propre sang, par l'oblation de lui-même (3). Le pontife, avant que d'entrer dans le sanctuaire, offroit pour ses péchés et pour ceux du

(1) *Gen.* III. 24. — (2) *Matt.* XXVII. 51, 52. *Luc.* XXIII. 45. — (3) *Heb.* IX. 7, 12, 25.

peuple ; mais le vrai souverain pontife n'avoit pas besoin d'offrir pour lui (1) ; et en qualité de Fils unique il entroit dans le ciel par son propre droit naturel. Et c'est pourquoi n'offrant que pour nos péchés, c'est à nous qu'il ouvre l'entrée : *Je m'en vais vous préparer la place* (2).

Son sacerdoce s'exerce principalement dans le ciel ; car *s'il n'eût été sacrificateur que pour la terre, il ne l'auroit point été du tout* (3) ; puisqu'il y avoit pour la terre un autre sacerdoce et d'autres victimes. Mais celui-ci, dont le sang est, non-seulement innocent et pur, mais encore infiniment précieux, commence à la vérité l'exercice de son sacerdoce sur la terre, où il falloit qu'il mourût pour les pécheurs ; *mais il le consomme dans le ciel, où il paroît pour nous devant la face de Dieu* (4), où *assis à la droite de la majesté de Dieu, il opère* continuellement *la rémission des péchés* (5), *en intercédant pour nous* (6), et nous ouvrant la porte du ciel par *le sang du nouveau Testament répandu pour la rémission de nos péchés* (7).

Ne soyons donc point troublés, ne craignons rien. Que peut faire le monde contre nous, que de nous chasser de notre pays, de notre maison, de toute la terre et de la vie ? Mais quand nous perdrons tout cela, il y a plusieurs demeures dans le ciel : nous y avons notre place et une retraite assurée, où le monde et la puissance des ténèbres ne peut plus rien. Croyons donc en Dieu, qui nous y reçoit :

(1) *Lev.* XVI. 6, 11. *Heb.* VII. 27. — (2) *Joan.* XIV. 2. — (3) *Heb.* VIII. 4. — (4) *Ibid.* IX. 24. — (5) *Ibid.* I. 3. — (6) *Ibid.* VII. 25. — (7) *Matt.* XXVI. 28.

mais croyons aussi en Jésus-Christ, qui nous y va préparer la place; adorons le sang de l'alliance par lequel il y est entré; adorons ses plaies, par lesquelles il intercède pour nous, et nous ouvre l'entrée du ciel. *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi* (1) : car je suis Dieu, mais un Dieu homme, un Dieu qui a été votre victime, un Dieu qui ai offert pour vous ce que j'ai pris de vous-mêmes: *Croyez en Dieu, croyez en moi* : après cela *ne vous troublez pas, ne craignez rien* (2). Si vous aviez quelque chose à craindre, et capable de vous troubler, ce seroient vos péchés qui crient contre vous, et ne vous permettent pas le repos de la conscience, mais ils sont purgés : Jésus-Christ a levé l'interdit, et il vous tend les bras du haut du ciel pour vous y recevoir. Quittez donc comme lui la chair et le sang; sacrifiez vos passions et vos désirs sensuels: c'est le sang qu'il vous faut répandre pour vous conformer à Jésus-Christ : ne craignez rien, ne vous troublez pas, encore un coup. *Nous avons un souverain Pontife qui a pénétré les cieux : présentons-nous donc avec une entière confiance devant le trône de la grâce, pour en être secourus dans nos besoins : devenons inébranlables dans la confession* (3) de son saint nom. Mais ne soyons pas de ceux *qui le confessent de bouche, et le renoncent par leurs œuvres* (4) : *si nous le renonçons, il nous renoncera; et si nous lui sommes infidèles,* la faute en sera en nous : car pour lui *il est ferme dans ses paroles, et il ne se peut renoncer lui-même* (5). Ne craignez donc rien,

(1) *Joan.* XIV. 1. — (2) *Ibid.* 28. — (3) *Hebr.* IV. 14, 16. — (4) *Tit.* I. 16. — (5) *II. Tim.* II. 12, 13.

Et nous avons vu sa gloire comme celle du Fils unique, plein de grâce et de vérité (1). Entrons par cette voie, et nous trouverons la vérité et la vie.

C'est ce que l'Eglise nous enseigne tous les jours par la formule perpétuelle dont elle finit ses oraisons. Qu'on adore Dieu; qu'on le loue, qu'on lui sacrifie, qu'on se consacre soi-même à lui, qu'on le prie, qu'on lui demande; tout se fait par Jésus-Christ. Voilà la voie : mais en même temps on ajoute, qu'étant Dieu, il vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit : il vit de la même vie, il règne avec la même souveraineté. Voici donc tout le mystère de Jésus-Christ : *Nous savons que le Fils de Dieu est venu, et nous a donné l'intelligence pour nous faire connoître le vrai Dieu, et être dans son vrai Fils. C'est lui-même qui est le vrai Dieu et la vie éternelle* (2). C'est lui qui est venu pour nous faire connoître le vrai Dieu : c'est par lui que nous y allons : il est lui-même le vrai Dieu, la vérité même, et la vie éternelle. *Il est la voie, la vérité et la vie.*

LXXXI.e JOUR.

Jésus-Christ est notre lumière. Ibid.

Nous nous étonnions tout à l'heure comment on pouvoit être tout ensemble le moyen et la fin, *la vérité* et *la vie*, qui sont le terme, et en même temps la voie pour y aller. Mais Jésus-Christ nous explique ce mystère. Qui nous peut mener à la vérité, si ce

(1) *Joan.* I. 14, 17. — (2) *I. Joan.* V. 20.

n'est

[redacted]

n'est la vérité elle-même? Cette vérité est souveraine, nul ne la force, nul ne l'attire, et il faut qu'elle se donne elle-même. Mais cela même c'est la vie; car on vit quand on possède la vérité, c'est-à-dire, quand on la connoît, quand on l'aime, quand on l'embrasse. A Dieu ne plaise, que nous nous imaginions des bras pour la tenir et pour la serrer. On en jouit comme on jouit de la lumière, en la voyant; mais elle gagne tous ceux qui la voient telle qu'elle est : car elle nous découvre tout ce qui est beau, et elle est elle-même le plus beau de tous les objets qu'elle nous découvre.

Mais que peut-on entendre entre nos yeux et la lumière, pour nous la découvrir? Rien du tout; il n'y a qu'à ouvrir les yeux, et la lumière s'introduit par elle-même. Il n'y a point d'autre voie pour aller à elle : la vérité est plus lumière que la lumière : rien ne peut nous amener à la vérité qu'elle-même. Il faut qu'elle vienne, qu'elle s'approche, qu'elle s'abaisse, qu'elle se tempère. Et qu'est-ce que Jésus-Christ, si ce n'est la vérité qui s'avance vers nous, qui se cache sous une forme accommodée à notre foiblesse, pour se montrer autant que nos yeux infirmes le peuvent porter? Ainsi pour être la voie, il faut qu'il soit encore la vérité. Que craignons-nous davantage, que d'être trompés? Ceux qui veulent tromper les autres, et sont de ce côté-là ennemis de la vérité, ne veulent pas qu'on les trompe; et la vérité ne laisse pas d'être leur plus cher objet. Venez donc, ô vérité ! En vous-même vous êtes ma vie; et en vous approchant de moi, vous êtes ma voie. Qu'ai-je donc à craindre? et de quoi puis-je être

troublé! Ai-je à craindre de ne pas trouver la voie pour aller à la vérité? La voie même, dit saint Augustin, se présente à nous d'elle-même, la voie elle-même vient à nous. Viens donc vivre de la vérité, ame raisonnable et intelligente! Quelle lumière dans la doctrine de Jésus! Cette lumière est d'autant plus belle, qu'elle luit au milieu des ténèbres. Mais prenons garde d'être de ceux dont il est écrit : *La lumière est venue au monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étoient mauvaises* (1). Que me servira une lumière, qui ne fera que découvrir ma laideur et ma honte? Lumière; retirez-vous, je ne vous puis souffrir. Sainte doctrine de l'Evangile, éternelle vérité, miroir trop fidèle, vous me faites trembler! Changeons-nous donc : nous ne pouvons pas changer la vérité; et qui seroit le malheureux qui voudroit que la vérité ne fût pas! nous ne subsistons nous-mêmes que par un trait de la vérité qui est en nous.

Aimons donc la vérité : aimons Jésus qui est la vérité même : changeons-nous nous-mêmes, pour lui être semblables. Mettons-nous en état de n'être point obligés à haïr la vérité. Celui qu'elle condamne, la hait et la fuit. Qu'il n'y ait rien de faux dans celui qui est le disciple de la vérité. Vivons de la vérité, nourrissons-nous-en. C'est pour cela que l'eucharistie nous est donnée : c'est dans le corps de Jésus, et dans son humanité sainte, le pur froment des élus, la pure substance de la vérité, le pain de vie : c'est donc en même temps la voie, la vérité et la vie. Si Jésus-Christ est notre voie, ne marchons point dans

(1) *Joan.* III. 19.

la voie du siècle; entrons dans la voie étroite où il a marché. Surtout soyons doux et humbles. Le faux de l'homme, c'est la fierté et l'orgueil, parce qu'en vérité il n'est rien, et que Dieu est seul. Bien connoître qu'il est seul, c'est la pure et seule vérité.

LXXXII.e JOUR.

Nul ne vient à son Père, que par Jésus-Christ. Ibid.

Nul ne vient à mon Père que par moi (1). Il entre avec ses apôtres dans un secret plus profond; et pour les rendre tout-à-fait imperturbables, il leur apprend tout le bien qu'ils trouveront en lui. Ce bien sera qu'en le trouvant, par lui ils posséderont son Pere même, qui devoit être tout l'objet de leurs désirs, comme c'étoit le terme de tous les siens.

Nul ne vient à mon Père que par moi. Si le Sauveur est *la voie, la vérité et la vie*, il ne faut point qu'il nous mène à autre qu'à lui-même, pour être heureux. Comment est-ce donc qu'il est la voie pour nous mener à son Père? Que voulons-nous davantage que la vérité et la vie, que nous trouverons en lui! Il nous explique lui-même ce profond secret, en disant : *Si vous me connoissiez, vous connoîtriez aussi mon Père : et vous le connoîtrez bientôt, et vous l'avez déjà vu* (2). Ne croyez pas qu'en vous élevant à la connoissance de mon Père, je vous mène à quelque chose qui soit hors de moi : c'est en moi

(1) *Joan.* XIV. 6. — (2) *Ibid.* 7.

qu'on connoît le Père; et vous l'avez déjà vu. Quel est ce nouveau mystère? Comment est-ce qu'on connoît le Père en connoissant Jésus-Christ? Quand les apôtres ont-ils vu le Père? où l'ont-ils vu? C'est ce qu'il dira dans la suite; mais auparavant il nous faut entendre ce que lui dit saint Philippe : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit* (1).

A ces mots, et pour ainsi dire, au seul son de cette parole, l'ame chrétienne ressent quelque chose de grand; mais quelque chose de tendre, mais quelque chose d'intime. *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit.* Montrez-le-nous, c'est par vous que nous le voulons voir : *il nous suffit;* vous nous ordonnez de n'avoir ni crainte ni trouble : pour cela il ne nous faut qu'une seule chose; *votre Père nous suffit.* Comprenons bien cette pleine satisfaction de notre esprit en voyant Dieu : ce sera le remède à tous les troubles. Car nous avons trouvé un bien que rien ne nous peut ôter; et ce bien nous suffisant seul, rien ne pourra troubler notre repos.

LXXXIII.e JOUR.

Dieu seul nous suffit. Joan. XIV. 8.

Montrez-nous votre Père, et il nous suffit (2). Dieu seul nous suffit; et il ne faut que le voir pour le posséder, parce qu'en le voyant, on voit *tout le bien* (3), comme il l'explique lui-même à Moïse : on voit donc tout ce qui peut attirer l'amour : on

(1) *Joan.* XIV. 8. — (2) *Ibid.* — (3) *Exod.* XXXIII. 19.

l'aime sans bornes ; et tout cela c'est le posséder. Disons donc de tout notre cœur avec saint Philippe : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit :* lui seul peut remplir tout notre vide, remplir tous nos besoins, contenter éternellement tous nos désirs, nous rendre heureux.

Vidons donc notre cœur de toute autre chose : car si le Père seul nous suffit, nous n'avons pas besoin des biens que nos sens goûtent par eux-mêmes, encore moins des richesses qui sont hors de nous, encore moins des honneurs qui ne consistent qu'en opinion. Nous n'avons pas même besoin de cette vie mortelle : encore moins avons-nous besoin de tout ce qui est nécessaire pour la conserver ; nous n'avons besoin que de Dieu, il nous suffit ; en le possédant nous sommes contens.

Que cette parole de saint Philippe est courageuse ! Pour la dire en vérité, il faut aussi pouvoir dire avec les apôtres, *Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre* (1). Il faut du moins tout quitter par affection, par désir, par résolution ; je dis par une invincible résolution de ne s'attacher à rien, de ne chercher de soutien en rien qu'en Dieu seul. Alors on peut dire avec saint Philippe : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit :* tout est content. Heureux ceux qui poussent à bout ce désir, qui le poussent jusqu'au dernier, actuel et parfait renoncement. Mais qu'ils ne se laissent donc rien ; qu'ils ne disent pas : Ce peu à quoi je m'attache encore, n'est rien. Ne connoissez-vous pas le génie et la nature du cœur humain ? pour peu qu'on lui laisse, il

(1) *Matt.* XIX. 27.

s'y ramasse tout entier, et y réunit tout son désir. Arrachez tout, rompez tout, ne tenez à rien. Heureux, encore un coup, ceux à qui il est donné de pousser à bout ce désir, de le pousser jusqu'à l'effet. Mais il y a obligation pour tous les chrétiens de le pousser à bout du moins dans le cœur, en vérité, sous les yeux de Dieu; d'avoir du bien comme n'en ayant pas, d'être marié comme ne l'étant pas, d'user de ce monde comme n'en usant pas, mais comme n'en étant pas, mais comme n'y étant pas. C'est à ce vrai bien qu'il nous faut tendre; et nous ne sommes pas chrétiens, si nous ne disons sincèrement avec saint Philippe : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit.*

C'est donc le fond de la foi qui dit cette parole; c'est en quelque façon le fond même de la nature. Car il y a un fond dans la nature qui sent qu'elle a besoin de posséder Dieu; et que lui seul étant capable de la rassasier, elle ne peut que s'inquiéter et se tourmenter elle-même loin de lui. Quand donc, au milieu des autres biens, nous sentons ce vide inévitable, et que quelque chose nous dit que nous sommes malheureux; c'est le fond de la nature qui crie en quelque façon : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit.* Mais que sert au malade de désirer la santé, pendant que tous les remèdes lui manquent, et que souvent même il a la mort dans le sein, sans le sentir? Tel est l'état de toute la nature humaine. L'homme abandonné à lui-même ne sait que faire, ni que devenir. Ses plaisirs l'emportent; et ces mêmes plaisirs le tuent; il se tue par autant de coups, que l'attrait des sens lui fait commettre de

péchés; et il ne tue pas seulement son ame par son intempérance, il donne la mort au corps qu'il veut flatter : tant il est aveugle, tant il sait peu ce qu'il lui faut ! L'homme depuis le péché, est né pour être malheureux. Il est malheureux par toutes les infirmités du corps, où il met son bonheur. Combien plus est-il malheureux par un si grand amas d'erreurs, de déréglemens, d'inclinations vicieuses, qui sont les maladies et la mort de l'ame ! Quelle malheureuse séduction règne en nous ! Nous ne savons pas même désirer, ni demander ce qu'il nous faut. Saint Philippe nous apprend tout, en disant : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit.* Car il se réduit à la chose que Jésus-Christ nous a enseigné être la seule nécessaire. Seigneur, vous êtes la voie; je viens à vous pour me retrouver moi-même, et dire enfin avec votre apôtre : *Montrez-nous le Père, et il nous suffit.*

LXXXIV.e JOUR.

C'est dans le Père qu'on voit le Fils. Joan. XIV. 9.

COMME il ne nous paroît point dans tout l'Evangile de demande plus haute que celle de saint Philippe, il n'y a aussi rien de plus haut, que la réponse de notre Seigneur. Nous avons vu, que saint Philippe avoit bien connu deux choses; l'une, que pour être heureux, c'étoit assez de voir le Père; l'autre, que c'étoit au Fils à nous le montrer. Le Fils lui va donc apprendre ce que c'est que voir

le Père, et que c'est dans le Fils même qu'on le voit.

Remarquez avant toutes choses cette espèce d'étonnement, avec lequel le Sauveur parle : *Il y a si long-temps que je suis avec vous, et vous ne me connoissez pas ? Philippe qui me voit, voit mon Père* (1). Je ne parle pas de celui qui me voit seulement des yeux du corps : celui-là en me voyant, ne me voit point. Car si celui qui regarde l'homme par ces yeux mortels, n'en voit que le dehors, et, pour ainsi parler, que l'écorce ; combien est-on éloigné de voir le Fils de Dieu, quand on n'apporte que les yeux du corps à cette vue ! Les apôtres avoient passé beaucoup au-delà, puisqu'ils avoient cru, et confessé par la bouche de saint Pierre, qu'il étoit *le Christ, le Fils du Dieu vivant* (2) : et le même apôtre lui avoit encore dit au nom de tous : *Nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu* (3).

Ils l'avoient donc connu, et ils avoient en même temps connu son Père ; puisqu'ils avoient très-distinctement et très-véritablement connu, de qui il étoit fils.

Cependant ils n'étoient pas encore contens, et ils avoient raison ; parce que comme ils n'avoient pas encore connu parfaitement Jésus-Christ, ils n'avoient pas encore parfaitement connu son Père. Et c'est pourquoi il leur avoit dit : *Si vous m'aviez connu* (4) ; leur faisant entendre, qu'ils ne l'avoient pas encore parfaitement connu, et que c'étoit la

(1) *Joan.* XIV. 9. — (2) *Matt.* XVI. 16. — (3) *Joan.* VI. 70. — (4) *Ibid.* XVI. 7, 9.

raison pourquoi ils ne connoissoient pas encore parfaitement son Père ; et c'est pour expliquer à fond cette vérité, qu'il dit maintenant : *Qui me voit, voit mon Père.*

Il y a une certaine manière de me voir, qui ne laisse plus rien à désirer, parce que celui qui me voit de cette sorte, c'est-à-dire, celui qui me voit à découvert et tel que je suis, il voit mon Père. Je suis moi-même par mon fonds et par ma naissance, la manifestation de mon Père ; parce que je suis son image vivante, l'éclat de sa gloire, l'empreinte, l'expression de sa substance. Prenez donc garde, Philippe ; ne souhaitez pas de voir mon Père, comme si mon Père étoit quelque chose hors de moi : c'est en moi, qu'il le faut voir : c'est en lui aussi qu'on me voit. *Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père, et mon Père dans moi* (1) ? Quand donc on le voit, on me voit dans mon principe ; et quand on me voit, on le voit dans son image, dans son expression, dans son éclat, dans le rejaillissement de sa gloire : et la vue du Père et du Fils est inséparable. Prenez donc garde, Philippe, que vous n'ayez pas encore entendu ce que c'est que de voir mon Père : vous l'entendrez parfaitement, lorsque vous entendrez que qui me voit le voit aussi ; et que qui le voit, me voit en même temps : et à mesure qu'on croit en la connoissance de l'un, on croit aussi en celle de l'autre.

Il venoit de dire : *Si vous me connoissiez, vous connoîtriez aussi mon Père : et vous le connoîtrez bientôt, et vous l'avez vu* (2). Car il faut toujours

(1) *Joan.* XVI. 11. — (2) *Ibid.* 7.

revenir à cette parole, comme au principe d'où naît tout ce qui suit. *Vous le connoîtrez* : vous ne le connoissez donc pas encore parfaitement. *Vous l'avez vu* néanmoins : mais vous l'avez vu imparfaitement. Viendra le temps que vous le verrez à découvert; et ce sera dans ce même temps que je me manifesterai moi-même à vous. *Celui qui m'aime*, dit-il, *il sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai moi-même à lui* (1) : je me découvrirai tout entier; et en me montrant à lui à découvert, en même temps je lui montrerai mon Père.

Quand sera-ce, ô Seigneur, que vous m'admettrez à ce secret, à cette vue intime et parfaite de votre Père et de vous? Quand vous verrai-je, ô Père et Fils! ô Fils et Père! Quand verrai-je votre parfaite unité, et la manière admirable dont vous demeurez l'un dans l'autre, lui en vous, et vous en lui? Quand vous verrai-je! ô Dieu, qui sortez de Dieu, et qui demeurez en Dieu! ô Dieu Fils de Dieu! Ce n'est pas assez de vous prier de me montrer votre Père, si je n'entends en même temps, que montrer le Fils, c'est montrer le Père : que montrer le Père, c'est montrer le Fils : qu'on les doit aimer du même amour, et les voir d'une même vue. O Père, je serai heureux, quand je verrai votre face! Mais votre face, votre manifestation, c'est votre Fils : *c'est le miroir sans tache de votre incompréhensible majesté*, de votre beauté immortelle : *l'image de votre bonté parfaite : la douce vapeur, l'émanation de votre clarté, et l'éclat de votre éter-*

(1) *Joan.* XVI. 21.

nelle lumière (1) : en un mot, votre pensée, votre conception, la parole substantielle et intérieure par laquelle vous exprimez tout ce que vous êtes : parfaitement et exactement un autre vous-même : qui sort sans diminution, sans interruption, sans retranchement du fond de votre substance. Je me perds, je crois, j'adore ; j'espère voir ; je le désire : c'est là ma vie.

LXXXV.e JOUR.

Le Père est dans le Fils, et le Fils dans le Père.
Joan. XIV. 10.

Entrons encore une fois avec humilité et tremblement, dans la profondeur des paroles de Jésus-Christ. Il nous déclare tout ce qu'il est par ces paroles ; puisque le même qu'on voit des yeux du corps, et qui par-là paroît homme, est le même en qui on croit, et qu'on voit des yeux de l'esprit, qui par-là est le Fils de Dieu, et Dieu lui-même, le même Dieu que son Père ; parce que *le Seigneur notre Dieu est un* (2) : parfaitement un, l'unité même : mais non pas un autre Dieu que son Père ; à Dieu ne plaise. Son Père et lui sont inséparables : l'un est dans l'autre, des deux côtés : le Père à sa manière dans le Fils ; le Fils d'une autre manière dans le Père : qui voit le Père, voit le Fils ; qui voit le Fils, voit le Père : on ne les sépare point dans la vue, on ne les doit non plus séparer dans la foi,

(1) *Sap.* VII. 25, 26. — (2) *Deut.* VI. 4.



conformément à ce qu'il a dit : *Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi* (1).

Je m'en vais : et vous ne me verrez plus (2). C'est ce qu'il nous dira bientôt. Vous ne me verrez plus des yeux du corps : mais ne le verrons-nous plus des yeux de l'esprit ? À Dieu ne plaise : où seroit notre foi et notre espérance ? Mais s'en va-t-il tellement qu'il ne demeure plus du tout avec nous ? À Dieu ne plaise, encore un coup. Car où seroit la vérité de cette parole, que nous entendrons bientôt : *Nous viendrons en lui, et nous y ferons notre demeure* (3). Il s'en va donc, et il demeure : comme quand il est descendu du sein de son Père, il y est demeuré ; ainsi quand il y retourne, il ne demeure pas moins avec nous. De cette sorte, l'homme qui disparoît est le même que le Dieu qui demeure ; celui qu'on voit est le même que celui qu'on ne voit pas ; et lui-même est le même avec son Père, afin que nous entendions, que tout est à nous. Dans celui que nous voyons, et qui s'est donné à nous en se faisant homme, nous pouvons posséder celui qui est éternellement avec le Père, qui est dans le Père, en qui le Père est, que nous verrons, que nous aimerons, que nous possèderons dans son Fils. C'est la parfaite explication de cette parole : *Je suis la voie*, comme homme : comme Fils de Dieu, *je suis*, ainsi que mon Père, *la vérité et la vie* : la même vérité, la même vie. Voilà le mystère, voilà l'espérance, voilà la foi des chrétiens : tenir le Fils qui s'est fait visible, pour s'élever par lui, et trouver en lui l'invisible vérité de

(1) *Joan.* XIV. 1. — (2) *Ibid.* XVI. 16. — (3) *Ibid.* XIV. 23.

Dieu. Ah! que Dieu est proche de nous! Que Dieu est en nous par Jésus-Christ! Vraiment il est notre Emmanuel : *Dieu avec nous !* Allons à sa table ; mangeons, rassasions-nous ; là est notre nourriture : là est notre vie.

LXXXVI.e JOUR.

Jésus le Verbe éternel nous fait voir le Père. Ibid.

Quoique nous soyons bien éloignés de cette bienheureuse vision, où nous verrons clairement le Père dans le Fils, comme le Fils dans le Père : le Fils de Dieu va nous apprendre que le Père commence déjà à se manifester en lui, par deux moyens admirables; par sa parole, par les œuvres de sa puissance, qui sont ses miracles.

Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même (1). Si je ne suis pas de moi-même, je ne parle pas de moi-même; si je suis la parole, je suis la parole de quelqu'un; celui qui me prononce, me donne mon être; et toutes mes paroles sont de lui, puisque la parole substantielle d'où naissent toutes les paroles que je profère, est de lui-même.

Les paroles de Jésus-Christ ressentent quelque chose de divin, par leur simplicité, par leur profondeur, et par une certaine autorité douce avec la-

(1) *Joan.* XIV. 10.

quelle elles sortent. *Jamais homme n'a parlé comme cet homme* (1) : parce que jamais homme n'a été Dieu comme lui, ni n'a eu sur tous les esprits cette autorité naturelle qui appartient à la vérité ; qui fait que sans s'efforcer, sans se guinder, pour ainsi dire, elle y influe si doucement et si intimement, qu'on lui cède sans violence.

Mais la merveille de cette parole, c'est que cet homme qui parle en Dieu, parle en même temps comme prenant tout d'un autre : *Ce que je dis, je le dis comme mon Père me l'a dit* (2) ; et comme il me le dit toujours, parce qu'il me parle toujours, comme toujours je suis sa parole.

Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais celle de mon Père qui m'a envoyé. Et quelle preuve nous en donne-t-il ? *Celui qui parle de lui-même, cherche sa propre gloire : mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véritable ; et il n'y a point d'injustice en lui* (3).

Mon Sauveur, ne parlez-vous point trop comme une créature ? Qu'est-ce qu'une créature, sinon quelque chose qui n'est pas de soi, qui n'a rien de soi, qui est toujours à l'emprunt ? La différence est immense, entre ce qui est produit de toute éternité, et ce qui est produit dans le temps : ce qui est produit de toute éternité est toujours ; ce qui est produit dans le temps n'est pas toujours, et peut n'être point du tout. Il est donc tiré du néant ; il est néant lui-même. Par conséquent, quelle différence entre sortir de Dieu comme son ouvrage, et sortir de Dieu comme son Fils ? L'un est créé, l'autre engendré ;

(1) *Joan.* VII. 46. — (2) *Ibid.* XII. 50. — (3) *Ibid.* VII. 16, 18.

l'un tiré du néant, et néant lui-même; l'autre tiré de la substance de Dieu, et par conséquent l'être même. Parmi les hommes mêmes, quelle différence entre le fils et l'ouvrage? Tous deux néanmoins viennent d'un autre. Mais le Fils est de même nature que son Père; et en cela n'est rien moins que lui : mais l'ouvrage n'a rien de son ouvrier, et lui est absolument étranger.

Mon Dieu, oserai-je suivre je ne sais quelle lumière sombre qui me paroît? Dieu est Père : Dieu est ouvrier : l'homme est père, l'homme est ouvrier; mais avec une immense différence. L'homme est ouvrier; mais il trouve sa matière toute faite par un autre dont il l'emprunte : Dieu n'a besoin d'aucune matière, et il tire tout du néant.

L'homme est père : est-il un vrai père? Et que donne-t-il à son fils? Son fils, il est vrai, est de même nature que lui : mais est-ce lui qui lui donne cette nature? Non sans doute. Comment donc vient-il de lui? Combien imparfaitement! La véritable paternité est en Dieu, qui engendrant son Fils de tout son fond, lui donne toute sa substance, tout son être, par conséquent toute son éternité; et le fait être non-seulement son égal, mais encore *un avec lui* (1).

Ne dites pas qu'il emprunte : car son Père toujours fécond, en lui communiquant tout ce qu'il est, ne se dessaisit de rien. Autre chose est prêter, ou donner par sa volonté ce qu'on peut ne donner pas : autre chose est, être fécond. Il faut entendre dans le Père l'abondance, la plénitude, la fécondité, une pleine effusion de soi-même, mais en soi-même pour

(1) *Joan.* x. 30.

engendrer un autre soi-même : qui reçoit tout en naissant, et qui naît par conséquent égal à celui de qui il reçoit tout, aussi grand, aussi éternel, aussi parfait que lui. Un Dieu ne vient pas d'un autre, qui le tire du néant : mais un Dieu vient d'un autre, qui le tire, pour ainsi parler, de sa propre essence ; qui le produisant en soi-même, se dégraderoit soi-même, s'il le produisoit imparfait. C'est donc un Dieu, qui vient d'un Dieu : Fils parfait d'un Père parfait, parfaitement un avec lui, parce qu'il reçoit sa nature dont l'unité fait l'essence. *Ecoute, Israël : le Seigneur notre Dieu est un* (1) : le Père est un, le Fils est un : le Père est Dieu, le Fils est Dieu, et tous deux ne peuvent être qu'un seul Dieu ; autrement, le Fils n'est pas Fils, et il n'a point la nature de son Père, s'il n'en a point la parfaite et souveraine unité.

Pourquoi se jeter dans ces abîmes ? Pourquoi Jésus-Christ nous les a-t-il découverts ? Pourquoi y revient-il si souvent ? Et pouvons-nous ne nous arrêter pas à ces vérités, sans oublier la sublimité de la doctrine chrétienne ? Mais il faut s'y arrêter en tremblant ; il faut s'y arrêter par la foi : il faut, en écoutant Jésus-Christ, et ses paroles toutes divines, croire que c'est d'un Dieu qu'elles viennent ; et croire aussi en même temps, que ce Dieu d'où elles viennent, vient lui-même de Dieu, et qu'il est Fils ; et à chaque parole que nous entendons, il faut remonter jusqu'à la source, contempler le Père dans le Fils, et le Fils dans le Père.

Voici donc l'acte de foi que je m'en vais faire : le Fils n'est pas de lui-même : autrement il ne seroit

(1) *Deut.* VI. 4.

pas

pas Fils : il ne parle donc pas de lui-même : *Il dit ce que son Père lui dit* (1) : son Père lui dit tout en l'engendrant ; et il le lui dit, non par une autre parole, mais par la propre parole qu'il engendre : il rapporte tout à son Père, parce qu'il s'y rapporte lui-même : il rapporte sa gloire à celui de qui il tient tout son être ; mais cette gloire leur est commune : quelque chose manqueroit au Père, si son Fils étoit moins parfait que lui. C'est ce que je crois : car Jésus-Christ me le dit : c'est ce que je verrai un jour, parce que le même Jésus me l'a promis.

Parlez donc, parlez, ô Jésus ! parlez, vous qui êtes la parole même. Je vous vois dans vos paroles, parce qu'elles me font voir et sentir en quelque façon, que vous êtes un Dieu : mais j'y vois aussi votre Père, parce qu'elles me font connoître que vous êtes un Dieu sorti d'un Dieu, *le Verbe* et *le Fils de Dieu* (2).

LXXXVII.e JOUR.

Jésus-Christ opérant ses miracles, nous fait voir le Père dans ses œuvres. Ibid.

Le Père qui demeure en moi fait les œuvres (3) miraculeuses. C'est la seconde chose par où Jésus-Christ veut qu'on voie son Père en lui : on le voit dans ses paroles ; il le faut encore voir dans ses œuvres.

(1) *Joan.* XII. 49, 50. XIV. 10. — (2) *Ibid.* I. 1, 14. — (3) *Ibid.* XIV. 10.

Mon Père agit, et moi j'agis aussi : *Mon Père ne cesse d'agir, et je ne cesse d'agir* (1). Si le monde a été, c'est que mon Père l'a fait, et moi aussi : si le monde continue d'être, c'est que mon Père le conserve, et moi aussi. Il a fait, et il fait tout par son Fils : *Le Fils ne fait rien de soi, et il ne fait que ce qu'il voit faire à son Père* (2). Est-ce un apprentif toujours attaché aux mains et au travail de son maître ? toujours apprentif, jamais maître ? Les apprentifs mêmes ne sont pas ainsi parmi les hommes. Qu'imaginez-vous ici, homme grossier ? Quoi ! le Père qui fait quelque chose, et le Fils qui l'imite, et fait aussi quelque chose ? Quelle folie ! Le Père a-t-il fait un autre monde que le Fils ? Y a-t-il un monde que le Père ait fait, et un autre monde que le Fils ait fait, à l'imitation de son Père ? à Dieu ne plaise : le Père fait tout ce qu'il fait par son Fils, et le Fils ne fait rien que ce qu'il voit faire ; comme il ne dit rien, que ce qu'il entend dire. Mais comment lui parle-t-on ? En l'engendrant : car au Père éternel, parler c'est engendrer : prononcer son Verbe, sa parole, c'est lui donner l'être. De même, lui montrer tout ce qu'il fait, lui découvrir le fond de son être et de sa puissance, en un mot, lui ouvrir son sein, c'est l'engendrer : c'est le faire sortir de ce sein fécond, et en même temps l'y retenir, dans ce sein où il voit tout, tout le secret de son Père, et d'où il vient l'apprendre aux hommes, autant qu'ils peuvent le porter et qu'il leur convient.

Il ne dit donc rien que ce qu'il entend ; il ne fait rien que ce qu'il voit faire : mais entendre son Père,

(1) *Joan.* v. 17. — (2) *Ibid.* 19.

et voir ce qu'il fait et ce qu'il est, c'est naître de lui. Il a cela par sa naissance : il lui est aussi naturel d'agir, qu'à son Père; et c'est pourquoi il ajoute : *Ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement* (1). Ecoutez : il ne le fait pas seulement, mais *il le fait semblablement*, aussi parfaitement et avec pareille dignité. Le Père le fait infatigablement, et le Fils de même : le Père tire du néant, et le Fils de même : le Père agit sans cesse, et le Fils aussi. *Le Père ressuscite qui il lui plaît, et le Fils ressuscite aussi qui il lui plaît* (2), avec une pareille autorité : parce que son autorité, comme sa nature, est celle de son Père. *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en soi* (3). On la lui donne; et néanmoins il l'a en soi, parce qu'on lui donne tout sans réserve. Ainsi la vie est en lui, comme elle est dans son Père; et il est comme lui la vie par nature.

Ainsi le Père qui demeure en moi, fait les œuvres miraculeuses que vous voyez : tout est parfait dans les œuvres de Jésus-Christ, tout y ressent une autorité et une origine céleste. C'est pourquoi saint Jean disoit : *Nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique, plein de grâce et de vérité* (4). Comment donc ne voyez-vous pas, dit-il à Philippe, *que mon Père est en moi, et moi en lui* (5) ? Voyez-le dans les vérités que je vous annonce, dans les paroles de vie éternelle que je vous apporte; voyez-le dans les œuvres que je fais, pour montrer que c'est mon Père qui m'a envoyé. *Mon Père m'écoute*

(1) *Joan.* V. 19. — (2) *Ibid.* 21. — (3) *Ibid.* 26. — (4) *Ibid.* I. 14. — (5) *Ibid.* XIV. 10.

toujours (1) : il veut tout ce que je veux : je veux tout ce qui lui plaît : tout ce qui est à lui, est à moi ; tout ce qui est à moi, est à lui. Comment donc *ne croyez-vous pas que je suis en mon Père, et mon Père en moi? Croyez-le du moins, à cause des œuvres que je fais* (2). *Croyez-le du moins;* comme s'il disoit : Il y a une autre manière de voir que mon Père est en moi, et moi en lui ; qui est de voir la substance de l'un et de l'autre : c'est ce qui fera votre parfaite félicité. Mais en attendant, voyez-le du moins par les œuvres : je fais ce que veut mon Père, ce qu'il me montre : c'est lui qui fait tout en moi. Ne fait-il pas tout aussi dans les autres, qu'il appelle à travailler à son ouvrage ? Oui sans doute ; mais il ne le fait pas comme étant en eux : c'est-à-dire, comme y étant pleinement, comme y étant réciproquement et dans une parfaite égalité : parce que nul autre que le Fils ne peut dire : *Qui me voit, voit mon Père, parce que mon Père est en moi, et moi en lui.*

O rapport ! ô égalité ! ô unité ! je vous crois, je vous adore : je vous rends grâces, mon Sauveur, de ce que vous nous élevez si haut par la foi : ce m'est un gage que vous voulez m'élever encore plus haut par la claire vue. Qu'ai-je donc à craindre ? qu'ai-je à me troubler ? Pour n'être jamais troublé, je ne désirerois avec saint Philippe que de voir votre Père. Vous me montrez où je le puis voir : vous me le montrez dans quelque chose qui m'est bien proche, puisque c'est un homme ; et qui est bien proche de vous, puisque

(1) *Joan.* XI. 41. — (2) *Ibid.* XIV. 11, 12.

c'est un autre vous-même. Je vois, je verrai : qui peut m'ôter mon bonheur ?

LXXXVIII.e JOUR.

Les miracles des apôtres plus grands que ceux de Jésus-Christ. De quelle manière. Joan. XIV. 12.

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, non-seulement fera les œuvres que je fais ; mais il en fera encore de plus grandes : parce que je m'en vais à mon Père (1). Vous croyez tout perdre par ma retraite : vous y gagnez ; et la puissance qui vous sera donnée d'en-haut, viendra à un tel point, que non-seulement vous ferez les choses que je fais, mais encore vous en ferez de plus grandes. Ne vous troublez donc pas ; ne craignez rien ; au contraire remplissez-vous de foi et de confiance : de cette sorte, ce qui se fera par vous après ma retraite, est au-dessus de tout ce qui a été fait.

C'est la merveille de Dieu dans les disciples de Jésus-Christ. Ils ont fait tout ce qu'il a fait : car ils ont guéri comme lui tous les malades qu'on leur présentoit, et comme lui ils ont été jusqu'à ressusciter des morts.

Ils ont fait des choses qu'il n'a pas faites : à la parole de Pierre, *Ananias et Saphira sont tombés morts* (2) ; et à celle de Paul, *le magicien Elymas a été frappé d'aveuglement* (3). Ils ont livré à Satan,

(1) *Joan.* XIV. 12. — (2) *Act.* V. 1, 2, *et seqq.* — (3) *Ibid.* XIII. 8, 10, 11.

et à des maux imprévus, ceux qu'il falloit abattre manifestement pour inspirer de la crainte aux autres. Voilà des miracles que Jésus n'a pas faits : mais c'est aussi qu'il ne devoit pas les faire, à cause qu'ils répugnoient au caractère de douceur, au personnage de Sauveur qu'il venoit faire. Ce n'est que sur un figuier qu'il a déployé la puissance de perdre et de détruire : ce n'est que des pourceaux qu'il a livrés aux démons. Pour les hommes, il doit être un jour leur juge ; mais dans son premier avénement, il ne devoit faire sentir que sa qualité de Sauveur.

Nous pouvons dire néanmoins encore, que dans ces miracles qui viennent d'une puissance bienfaisante, les apôtres ont fait plus que Jésus. En touchant les habits qu'il portoit actuellement, il sortoit de lui une vertu salutaire (1) : mais on n'a point vu, qu'on guérît par l'*application des linges qui l'avoient touché une fois*, comme il est arrivé à saint Paul (2) ; et même *par son ombre*, comme il est arrivé à saint Pierre (3).

Mais le grand endroit, où il paroît dans les apôtres un miracle plus grand que ceux de Jésus : c'est la conversion du monde. A la première prédication de saint Pierre, trois mille hommes se convertissent (4) : à la seconde cinq mille (5). Après la mort de Jésus ses disciples ne se trouvent qu'environ six vingts dans le cénacle (6) : il y avoit par-ci par-là quelques disciples cachés ; mais saint Jacques dit à saint Paul : *Voyez, mon frère, combien de milliers ont cru* (7).

(1) *Luc.* VIII. 44, 46. — (2) *Act.* XIX. 11, 12. — (3) *Ibid.* V. 15, 16. — (4) *Ibid.* II. 41. — (5) *Ibid.* IV. 4. — (6) *Ibid.* I. 15. — (7) *Ibid.* XXI. 20.

Et que sera-ce donc si nous considérons la gentilité convertie, et l'Evangile reçu dans tout le monde, jusqu'aux peuples les plus barbares? Voilà les miracles de la prédication apostolique, plus grands que ceux de la prédication de Jésus-Christ même.

Ajoutons à ces miracles les secrets révélés par les apôtres, que Jésus n'avoit pas révélés par lui-même: en sorte que nous pouvons dire en quelque façon, non-seulement qu'ils ont fait de plus grandes choses que lui, mais encore qu'ils en ont dit de plus hautes.

Jésus avoit bien parlé de la réprobation des Juifs, et de la conversion des gentils: mais que la réprobation des Juifs dût si tôt paroître, et dût donner lieu à la prochaine conversion des gentils; qu'Israël dût revenir, mais à la fin seulement, et *quand les nations seroient pleinement entrées* (1) dans l'Eglise, et qu'il plût à Dieu de tout renfermer dans l'infidélité, afin de montrer que personne n'étoit sauvé que par miséricorde; c'est un secret dont Jésus-Christ avoit réservé la révélation à saint Paul, qui étant choisi pour être le docteur des gentils, devoit aussi annoncer aux hommes plus profondément le mystère incompréhensible de leur vocation.

C'est ce *mystère* profond, et ce secret inconnu au monde dans les siècles et dans les races passées, que Dieu lui a révélé pour les gentils; par lequel aussi Dieu a fait connoître *la grande science qu'il lui avoit donnée du mystère de Jésus-Christ.* C'est ce *secret* qui a *été révélé aux apôtres et aux prophètes* de la nouvelle alliance *par le Saint-Esprit*, et particulièrement à lui Paul, prisonnier de Jésus-Christ

(1) *Rom.* XI. 25, 26, 29, *et seq.*

pour les gentils, et qui a été révélé par eux et *par l'Eglise*, non-seulement aux hommes, mais encore *aux anges et aux puissances célestes ; afin de* leur *faire admirer les divers conseils de la féconde sagesse de Dieu* (1). C'est de quoi il se glorifie dans le troisième chapitre aux Ephésiens : parce qu'en effet il lui a été donné, non-seulement d'expliquer clairement et amplement ce que Jésus-Christ avoit comme enveloppé dans des paraboles ; mais encore de proposer ce nouveau secret du retour des Juifs, après seulement que les gentils auroient rempli l'Eglise.

O Dieu ! soyez loué pour les grâces que vous faites aux hommes, et pour les lumières admirables que vous avez données à votre Eglise. Qui n'admireroit l'honneur que Jésus-Christ veut faire à ses disciples, de surmonter en quelque façon ses propres ouvrages ?

Il montre pourtant après, que ce que feront ses disciples de plus grand que lui, c'est lui encore qui le fait : *Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai* (2). Et ce que je ferai par vous sera plus grand en quelque façon, que ce que je ferai par moi-même. Pourquoi ? écoutons-en la raison, *parce que je m'en vais à mon Père*. Si je fais de si grandes choses en descendant de mon Père ; combien en ferai-je de plus grandes, quand je remonterai au lieu de sa gloire ?

Mon Sauveur, je le reconnois : vous êtes la sagesse éternelle, et vous faites tout à propos et dans son temps : les hommes ne pouvoient pas porter

(1) *Ephes.* III. 1, 3, 4, 5, 6, 8, 9, 10, 11. — (2) *Joan.* XIV. 13.

d'abord tout le poids de votre secret : vous dispensez tout par ordre. Vous réservez vos plus grands ouvrages pour le temps où retourné à votre Père, les jours d'humiliation étant écoulés, vous agirez avec plus d'empire. Vous montrerez votre puissance, en faisant de si grands prodiges par vos disciples. C'est vous qui animez tout : vous paroissez au haut des cieux à votre premier martyr (1), et vous montrez en lui le secours que vous donnez à tous les autres. Vous révélez votre vérité aux gentils par un saint Paul : mais ce Paul, par qui vous opérez la conversion de tant de peuples, vous le convertissez lui-même, en lui parlant du haut des cieux (2), et lui apprenant que c'est en vain qu'il vous résiste.

Vous faites tout ce qu'il vous plaît par vous-même et par vos disciples : vous faites tout convenablement, selon que les hommes le peuvent porter, et selon les divers états où vous devez être.

Ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai (3) : il ne dit pas, Mon Père le fera : mais, *Je le ferai.* C'est toujours ce qu'il dit : *Mon Père agit, et j'agis aussi* (4) : ce qu'il fait, c'est moi qui le fais. *Car il fait tout par son Verbe, et rien de ce qui se fait, ne se fait sans lui* (5).

Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai. Tout ce que vous me demanderez, je le ferai : c'est lui par qui on demande ; c'est lui qui fait ce qu'on demande : c'est en son nom qu'on demande : on lui demande à lui-même, et on obtient tout, non-seulement par lui, mais de lui. Et, dit-il, *je le*

(1) *Act.* VII. 55. — (2) *Ibid.* IX. 3, 4, 5, 6, 7. — (3) *Joan.* XIV. 13. — (4) *Ibid.* V. 17. — (5) *Ibid.* I. 3.

il ne peut pas, et il retombe toujours dans son sens charnel.

XCI.e JOUR.

La demeure de Jésus-Christ, et sa manifestation dans les saintes ames. Joan. XIV. 17.

Mais vous, vous le connoîtrez, parce qu'il demeurera en vous, et qu'il sera en vous. Y être véritablement, c'est y demeurer : il ne veut pas être dans nous en passant; où il ne demeure pas, si on peut parler de la sorte, il ne croit pas y avoir été. *C'est un esprit ferme, esprit stable, constant, assuré* (1); parce qu'il est véritable; et ce qui est véritablement, c'est ce qui demeure; ce qui passe tient plus du néant que de l'être.

Mais, Seigneur, vous avez dit : *L'esprit souffle où il veut; et personne ne sait d'où il vient, ni où il va; ainsi en est-il de celui qui est né de l'esprit* (2). Comment donc dites-vous aujourd'hui : *Vous le connoîtrez, parce qu'il demeurera en vous, et qu'il y sera?*

Dans les premières touches de l'esprit, on ne sait d'où il vient, ni où il va; il vous inspire de nouveaux désirs inconnus aux sens; vous ne savez où il vous mène; il vous dégoûte de tout, et ne se fait pas toujours sentir d'abord; on sent seulement qu'on n'est pas bien, et on désire d'être mieux. Quand il demeure, il se fait connoître; mais après il vous

(1) *Sap.* VII. 23. — (2) *Joan.* III. 8.

rejette

rejette dans de nouvelles profondeurs; et vous commencez à ne plus connoître ce qu'il vous demande; et la vie intérieure et spirituelle se passe ainsi entre là connoissance et l'ignorance, jusqu'à ce que vienne le jour, où ce bienheureux esprit se manifeste.

Je ne vous laisserai pas orphelins; je viendrai à vous (1). Il venoit de les appeler ses *petits enfans;* il continue à parler en père : *Je viendrai à vous;* je vous verrai après ma résurrection. Mais ce n'est pas là toute ma promesse; car je disparoîtrai trop tôt, pour vous satisfaire par cette courte vision; je viendrai en vous par mon esprit consolateur. Les orphelins seront consolés, parce que l'esprit de leur père sera en eux, et qu'il leur apprendra à prononcer comme il faut le nom de père : *Dieu enverra dans leurs cœurs l'esprit de son Fils qui les fera crier, mon Père, mon Père* (2); qui leur apprendra à parler, à agir en enfans, et non en esclaves; en esprit de confiance, de tendresse, d'amour et de liberté.

Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus; mais vous, vous me verrez; parce que je vivrai, et vous vivrez (3); vous vivrez de cette vie, dont il est écrit : *Le juste vit de la foi* (4). Vous vivrez de cette *foi* agissante et féconde en bonnes œuvres, *qui opère par l'amour* (5). Pour voir Jésus vivant, il faut vivre, et vivre de la vraie vie. Le monde, qui est mort, ne verra point Jésus qui est

(1) *Joan.* XIV. 18. XIII. 33. — (2) *Gal.* IV. 6. — (3) *Joan.* XIV. 19. — (4) *Rom.* I. 17. — (5) *Gal.* V. 6.

vivant. *En ce jour, vous verrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous* (1). En ce jour, lorsque le Saint-Esprit vous sera donné, et encore plus en ce jour, où vous verrez à découvert la vérité même, vous verrez mon union intime, substantielle et naturelle avec mon Père, et celle que j'ai contractée avec vous par miséricorde et par grâce. Si vous m'aimez, je vous aimerai, et *je me manifesterai à vous* par amour. Douce manifestation que l'amour inspire, que l'amour attire ! *Je me manifesterai*, non point pour satisfaire des yeux curieux, mais pour contenter un cœur ardent.

XCII.e JOUR.

La prédestination. Le secret en est impénétrable.
Joan. XIV. 22.

Jude lui dit : Seigneur, d'où vient que vous vous découvrez à nous, et non pas au monde (2) ? Cette question devoit naître naturellement du discours qui a précédé ; puisqu'on y a vu que le Sauveur avoit déclaré qu'il se manifesteroit par son Saint-Esprit à ses amis, et non pas au monde. C'est donc ici le grand secret de la prédestination divine : saint Jude va d'abord au grand mystère : *D'où vient?* Qu'avons-nous fait, qu'avons-nous mérité plus que les autres? N'étions-nous pas pécheurs comme eux, charnels comme eux? Eussions-nous cru, si vous ne nous aviez donné la foi? Vous eussions-nous choisi,

(1) *Joan.* XIV. 20. — (2) *Ibid.* 22.

si vous ne nous aviez choisis le premier? *Vous ne m'avez point choisi*, dira-t-il bientôt, *mais c'est moi qui vous ai choisis* (1). *En cela paroît son amour, que ce n'est pas nous qui l'avons aimé; mais c'est lui qui nous a aimés le premier* (2).

Pourquoi, Seigneur, pourquoi, dit saint Jude? Lui seul pouvoit résoudre cette question; mais il s'en est réservé le secret. Et c'est pourquoi il n'y répond pas; et sans faire même semblant de l'entendre, il répète encore une fois : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mon commandement; et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure en lui* (3). Comme s'il eût dit : O Jude, ne demandez pas ce qu'il ne vous est pas donné de savoir; ne cherchez point la cause de la préférence; adorez mes conseils : tout ce qui vous regarde sur ce sujet, c'est qu'il faut garder les commandemens; tout le reste est le secret de mon Père; c'est le secret incompréhensible du gouvernement, que le souverain se réserve.

Il y a des questions que Jésus résout; il y en a qu'il montre expressément qu'il ne veut pas résoudre, et où il reprend ceux qui les font. Il y en a, comme celle-ci, où il réprime la curiosité par son silence; il arrête l'esprit tout court; et pour le désoccuper des recherches dangereuses, il le tourne à des réflexions nécessaires. * [Saint Jude entendit

(1) *Joan.* XV. 16. — (2) *I. Joan.* IV. 10. — (3) *Joan.* XIV. 2.

* Ces mots [Saint Jude..... *jusqu'à* Et nous,] et ceux-ci [C'est assez de savoir..... *jusqu'à* il l'a fait.] ne sont point dans le manuscrit original; et on ne peut soupçonner qu'ils aient été écrits sur un papier séparé qui se seroit perdu; car il n'y a aucun signe de renvoi.

bien qu'il ne falloit pas pousser plus loin la question. Apprenons de ce saint apôtre à demeurer en repos, non sur l'évidence d'une réponse précise, mais sur l'impénétrable hauteur d'une vérité cachée. Et nous,] passons, évitons cet écueil où l'orgueil humain feroit naufrage. *O profondeur des trésors de la science et de la sagesse de Dieu! Que ses jugemens sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles! Qui lui a donné quelque chose le premier, pour en prétendre récompense? Parce que tout est de lui, tout est par lui, tout est en lui : A lui soit gloire dans tous les siècles : Amen* [1]. Il n'y a qu'à adorer ses conseils secrets, et lui donner gloire de ses jugemens, sans en connoître la cause. C'est avec ces mots de l'apôtre, expliquer le silence de Jésus-Christ. Taisez-vous, raison humaine! O Seigneur, que j'ai de joie de la faire taire devant vous! [C'est assez de savoir dire comme David avec joie et reconnoissance; *qu'il n'a pas ainsi traité toutes les autres nations; et il ne leur a pas manifesté ses jugemens* [2]; et encore avec saint Paul : Jésus-Christ *a laissé chaque nation aller dans ses voies* [3]; sans lui demander pourquoi il l'a fait.] *Qui en veut savoir davantage,* dit saint Augustin [4], *qu'il cherche de plus grands docteurs; mais qu'il craigne de trouver des présomptueux.*

Nous les avons conservés, parce qu'on les lit dans les éditions précédentes. Il est permis de conjecturer que l'auteur les aura ajoutés à quelque copie de cet ouvrage. On trouve dans la suite deux ou trois passages semblables; nous aurons soin d'en avertir. (*Edit. de Versailles.*)

(1) *Rom.* XI. 33, 36. — (2) *Ps.* CXLVII. 10. — (3) *Act.* XIV. 15. — (4) *Lib. de spirit. et lit. cap.* 34, *n.* 60.

XCIII.e JOUR.

Demeure fixe du Père et du Fils dans les ames.
Joan. XIV. 23.

Ce qui est certain, ce qu'il faut savoir, ce qu'on ne sauroit assez imprimer dans son esprit ; c'est que la cause prochaine de la préférence est que Jésus-Christ et son Père se manifestent à celui qui garde les commandemens : *Nous viendrons à lui, et nous y établirons notre demeure* (1).

Il va toujours les affermissant de plus en plus, en les assurant de l'amour de son Père, du sien, de la présence et de l'assistance de son Saint-Esprit ; et afin de ne rien omettre, il leur dit encore : *Nous viendrons en vous, mon Père et moi ;* nous ne nous contenterons pas de vous assister au dehors : *nous viendrons à vous ; nous y établirons notre demeure.* Nous vous serons intimement unis ; et cela, non point en passant, mais par un établissement permanent.

Nous viendrons : Quel autre qu'un Dieu peut parler ainsi ? Un simple homme, une simple créature, quelque parfaite qu'on la fasse, oseroit-elle dire : *Nous viendrons,* et s'associer avec le Père éternel, pour demeurer dans le fond des ames comme dans son sanctuaire ?

Nous viendrons à eux, et nous y établirons notre demeure : et cela qu'est-ce autre chose, sinon ce

(1) *Joan.* XIV. 23.

qui est écrit? *Vous êtes le temple du Dieu vivant: comme Dieu dit lui-même: Je ferai ma demeure en eux, et je me promenerai au milieu d'eux, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Sortez du milieu du monde, dit le Seigneur, et séparez-vous, et ne touchez point aux choses impures; et je vous recevrai, et je serai votre père, et vous serez mes fils et mes filles, dit le Seigneur tout-puissant* (1).

Qui nous dira quelle est cette secrète partie de notre ame, dont le Père et le Fils font leur temple et leur sanctuaire? Qui nous dira combien intimement ils y habitent: comme ils la dilatent comme pour s'y promener, et de ce fond intime de l'ame, se répandre partout, occuper toutes les puissances, animer toutes les actions? Qui nous apprendra ce secret, pour nous y retirer sans cesse, et y trouver le Père et le Fils?

Ce n'est pas là cette présence, dont saint Paul dit: *Il n'est pas loin de nous; car nous vivons, nous nous mouvons, et nous sommes en lui et par lui* (2). Car cette présence nous est commune avec tous les hommes, et même, en un certain sens, avec tout ce qui vit et qui respire. Mais l'union que Jésus-Christ nous promet ici, est une union qu'il ne promet qu'à ses amis. Qu'elle est profonde! qu'elle est intime! qu'elle est éloignée de la région des sens!

Quand Dieu nous a faits à son image, il a créé en nous, pour ainsi parler, ce secret endroit où il se plaît d'habiter. Car il entre intimement dans la créature faite à son image: il s'unit à elle par l'en-

(1) *II. Cor.* VI. 16, 17, 18. — (2) *Act.* XVII. 27, 28.

droit qu'il a fait à son image, où il a mis sa ressemblance. L'homme ne lui est pas étranger, puisqu'il l'a fait, comme lui, intelligent, raisonnable, capable de le désirer, de jouir de lui; et lui aussi il jouit de l'homme; il entre dans son fond, d'où il possède le reste; il en fait son sanctuaire. O homme, ne comprendras-tu jamais ce que ton Dieu t'a fait! Nettoie à Dieu son temple; car il y veut habiter: crois seulement, mais d'une foi vive; tu n'auras besoin pour prier d'autre temple que de toi-même. Que Dieu t'écoute de près! Il est en toi, il y demeure, il y règne: son Fils y est avec lui. Quand il t'a fait à son image, il a parlé avec son Fils de l'ouvrage qu'il alloit faire; et il a dit: *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* (1): et maintenant il vient en toi avec lui: il l'envoie continuellement de son sein dans le tien: il y envoie aussi son Saint-Esprit, sanctificateur invisible de ce temple. Il faut être juste pour cela; car il ne peut pas habiter dans une ame souillée. O homme, comment peux-tu souffrir le péché? Temple de Dieu, comment peux-tu mettre une idole dans ce sanctuaire?

Non, je me veux retirer en Dieu. Et que faut-il faire pour cela, sinon se recueillir en soi-même? Mais l'y sentons-nous, l'y trouvons-nous? Dieu n'est-il pas en nous d'une manière vive, et qui se fasse sentir? Jésus-Christ a dit du Saint-Esprit: *Vous le connoîtrez, parce qu'il sera en vous, et qu'il y demeurera* (2). Nous devons donc aussi connoître et sentir en nous le Père et le Fils, puisqu'ils y sont, et qu'ils y demeurent. Oui sans doute, il

(1) *Gen.* I. 26. — (2) *Joan.* XIV. 17.

est ainsi ; Dieu se fait sentir en quelque sorte, lorsqu'il arrive en nous : c'est ce que saint Paul vient de nous rapporter : *Et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple* (1). Quand je ne sais quoi nous dit dans le cœur, que nous ne voulons que Dieu, et que tout le reste nous est en horreur ; alors Dieu se fait sentir. Mais ne croyons pas qu'il se fasse toujours sentir bien clairement, ni que dans le cours de cette vie il se fasse sentir avec certitude. Il nous est plus intime que nous ne le sommes à nous mêmes : ainsi il se cache en nous autant qu'il lui plaît : il s'y découvre à nous-mêmes autant qu'il lui plaît : et il ne s'y découvrira pleinement, que lorsqu'il assouvira tous nos désirs ; que *sa gloire nous apparoîtra, et que Dieu sera tout en tous*, comme dit saint Paul (2).

Ouvrons-lui cependant l'entrée : Jésus-Christ nous en donne le moyen : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole : celui qui ne m'aime pas, ne garde pas ma parole* (3). *N'aimez point en discours, ni en paroles ; aimez par les œuvres et en vérité* (4). Il sonde les cœurs, et il voit que celui qui parle, et qui croit aimer sans agir, n'aime pas. Mais aussi celui qui garde extérieurement sa parole, et qui n'agit point par amour, ne garde pas véritablement cette parole. Il faut joindre l'exécution de sa parole avec son amour ; parce que sa principale parole et l'abrégé de sa doctrine, c'est qu'il faut aimer.

(1) *II. Cor.* VI. 16. — (2) *I. Cor.* XV. 28. — (3) *Joan.* XIV. 23, 24. — (4) *I. Joan.* III. 18.

XCIV.e JOUR.

Etat ferme de la vie chrétienne. Joan. XIV. 16 — 23.

ARRÊTONS-NOUS sur ces paroles : *Mon Père vous donnera le Consolateur, afin qu'il soit en vous éternellement. Vous le connoîtrez, parce qu'il demeurera en vous. Nous viendrons à lui, et nous y établirons notre demeure* (1). Entendons que la vie chrétienne n'est pas un mouvement perpétuel du bien au mal et du mal au bien. C'est quelque chose de stable et de permanent. Celui qui n'a rien de ferme, et dont la vie est un continuel retour du péché à la pénitence, et de la pénitence au péché, a juste sujet de craindre que le bien n'ait jamais été solidement en lui.

Je ne veux pas dire qu'on ne puisse jamais perdre la grâce : car pourquoi la pénitence auroit-elle été établie après le baptême ? Je ne veux pas dire, que la chute après la pénitence soit sans remède : car Jésus-Christ n'a point donné de bornes à la puissance des clefs : *Tout ce que vous remettrez sera remis : tout ce que vous délierez sera délié* (2) : vous pourrez remettre et délier jusqu'à l'abus de la pénitence. Je ne veux pas dire non plus que le passage de la grâce au péché, et du péché à la grâce, ne puisse pas quelquefois être fréquent. Saint Pierre étoit juste, quand Jésus lui dit comme aux autres : *Vous êtes purs* (3) ; et il n'excepta que Judas. Il tomba

(1) *Joan.* XIV. 16, 17, 23. — (2) *Matt.* XVI. 19. — (3) *Joan.* XIII. 10.

bientôt après, quand il renia son maître : il se convertit bientôt après, lorsque Jésus le regarda, et qu'il pleura si amèrement. Qui osera dire qu'un regret si amer et si sincère, le fruit d'un regard spécial de Jésus, ne lui rendit pas la justice ? Mais qui osera dire aussi qu'il ne l'avoit pas perdue de nouveau, lorsque *Jésus lui reproche comme aux autres son incrédulité et la dureté de son cœur, pour n'avoir pas voulu croire ceux qui leur annonçoient qu'il étoit ressuscité* (1) ? Dieu permet ces chutes fréquentes, lorsqu'il fait sentir à une ame sa propre foiblesse. Mais où en veut-il venir par ces terribles leçons, sinon à affermir l'ame dans l'humilité, dans la défiance de soi-même, dans la confiance en Dieu, et par-là dans la vertu ? Il en faut donc venir à un état de fermeté et de consistance. Chrétien, tu as assez appris tes foiblesses par tes chutes : il n'est pas question de l'expérimenter toujours : il est temps de profiter de tes expériences : Pierre n'a été vacillant un peu de temps, que pour être conduit par-là à une longue et perpétuelle persévérance.

XCV.e JOUR.

Le maître intérieur. Joan. XIV. 25, 26.

Je vous ai dit ces choses, pendant que j'étois parmi vous : mais le Saint-Esprit consolateur, que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous inspirera, vous suggé-

(1) *Marc.* XVI., 14.

era, mot à mot, selon l'original, *vous fera ressouenir de toutes les choses que je vous aurai dites* (1).)uoi donc, avions-nous besoin de deux maîtres? t Jésus-Christ ne nous suffisoit-il pas pour nous nseigner? Soyons ici attentifs à cette école intéieure, qui se tient dans le fond du cœur. Outre s enseignemens du dehors, il falloit un maître inérieur, qui fît deux choses; l'une, de nous faire ntendre au dedans ce qu'on nous avoit enseigné u dehors; l'autre, de nous en faire souvenir, et 'empêcher qu'il ne nous échappât jamais.

Remarquons bien néanmoins que Jésus-Christ et e Saint-Esprit ne nous enseignent pas des choses ifférentes. Ecoutez bien, fanatiques, qui attribuez la doctrine du Saint-Esprit, des choses que Jésus-Christ n'a pas dites. Il enseigne les mêmes choses; nais l'un enseigne au dehors, et l'autre au dedans: t lorsqu'on dit que le Saint-Esprit enseigne au delans, il faut entendre que Jésus-Christ même enseigne aussi au dedans; parce que c'est lui qui enoie le Saint-Esprit, qui est plein de lui, comme il expliquera bientôt.

Et pourquoi cette doctrine intérieure est-elle atribuée au Saint-Esprit, si ce n'est pour la même aison, que l'infusion de la charité lui est attribuée? *La charité*, dit-il, *est répandue dans nos cœurs par e Saint-Esprit, qui nous a été donné* (2). Qu'est-ce lonc qu'enseigner au Saint-Esprit? si ce n'est faire imer la vérité que Jésus-Christ nous a annoncée, usqu'à pouvoir dire : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou la per-*

(1) *Joan.* XIV. 25, 26. — (2) *Rom.* V. 5.

sécution, ou la faim? Nous sommes victorieux dans toutes ces tentations, à cause de celui qui nous a aimés, et qui nous a donné son amour (1). Et qu'est-ce que nous faire ressouvenir de ce que Jésus-Christ nous aura dit, sinon le tenir toujours présent à notre esprit par l'attachement que nous y aurons au fond du cœur? C'est-à-dire, que le Saint-Esprit nous inspire non tant la science que l'amour, et que c'est par lui véritablement que nous sommes enseignés de Dieu, comme Jésus-Christ nous l'a dit (2).

Soyons donc recueillis et intérieurs, puisque c'est au dedans que nous parle notre docteur. Homme! où courez-vous d'affaire en affaire, de distraction en distraction, de visite en visite, de trouble en trouble? Vous vous fuyez vous-même, puisque vous fuyez votre intérieur, et vous fuyez en même temps le Saint-Esprit, qui vous y veut parler.

XCVI.e JOUR.

Paix intérieure. Joan. xiv. 27.

Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix; cette paix intérieure, *que le monde ne vous peut donner* (3), puisqu'au contraire c'est lui qui la trouble. Et qu'est-ce que cette paix? *Nous viendrons à lui, et nous y ferons notre demeure* (4). Dieu en nous et dans notre fond, c'est notre paix. Car il

(1) *Rom.* viii. 35, 37. — (2) *Joan.* vi. 45. — (3) *Ibid.* xiv. 27. — (4) *Ibid.* 23.

est écrit de la cité sainte, qui est la figure de l'ame fidèle : *Dieu ne sera point ébranlé au milieu d'elle* (1). *Que la tempête vienne;* c'est-à-dire, les passions, les afflictions, la perte des biens temporels : *Dieu au milieu de l'ame ne sera point ébranlé ;* ni par conséquent le fond où il est : car le Psalmiste poursuit : *Dieu l'aidera dès le matin :* Dieu la préviendra de ses grâces ; et c'est là sa paix ; pourvu qu'elle soit soigneuse de se recueillir en elle-même : car c'est là qu'elle trouve Dieu, qui est sa force. Si elle se dissipe, si elle court, Dieu sera ébranlé au milieu d'elle : non en lui-même, mais au milieu d'elle. Commencez-vous à écouter le monde et la tentation ? Dieu s'ébranle au milieu de vous, il est prêt à vous quitter. Consommez-vous le péché ? il vous quitte. Demeurez donc uni à vous-même, et à Dieu, qui est en vous : il ne s'ébranlera pas au milieu de vous ; par-là vous serez en paix : car il est écrit : *Le lieu où il demeure sera en paix* (2). *Il n'y a point de paix pour les méchans, dit le Seigneur* (3). Encore un coup : *Il n'y a point de paix pour les méchans : ils sont comme une mer agitée, qui n'a jamais de repos* (4) : qui regorge en mauvais désirs : *et ses flots, et son écume jetée au bord, sera foulée aux pieds, et ne fera que de la boue* (5).

(1) *Ps.* XLV. 6. — (2) *Ibid.* LXXV. 3. — (3) *Is.* XLVIII. 22. — (4) *Ibid.* LVII. 21. — (5) *Ibid.* 20.

mort : je m'en réjouis pour l'amour de vous, afin que vous croyiez, parce que je n'y étois pas (1). La seconde chose, afin que vous croyiez que le monde ne peut rien sur moi; et que personne n'auroit puissance de me livrer, si je ne me livrois moi-même le premier, pour obéir à mon Père.

C'est ce qu'il confirme par les paroles suivantes: *Je n'ai plus guère de temps pour vous parler : le prince de ce monde arrive, et il n'a rien en moi* (2). Il anime les Juifs, et je les vois avancer par son instinct. Il n'a aucun droit sur moi, parce que je suis sans péché; ainsi il n'a pas de droit de m'assujettir à sa puissance, ni de me donner la mort: *Mais afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il me commande : Levez-vous, sortons d'ici* (3). C'est ainsi que finit son discours.

Afin que le monde sache : car je lui dois cet exemple; que j'aime mon Père, et que je fais tout ainsi qu'il me l'ordonne : c'est l'exemple que je veux donner, non-seulement d'obéir, mais d'obéir par amour. Je viens de vous dire : *Si vous m'aimez, gardez mes commandemens : celui qui m'aime garde ma parole :* il faut premièrement aimer, et ensuite obéir, mais par amour. C'est ce que je commande, c'est ce que je fais; j'aime mon Père, et j'obéis. Je m'avance volontairement pour exécuter ses ordres: Judas sait le lieu où j'ai accoutumé d'aller prier, et il se sert de cette connoissance pour me sur-

(1) *Joan.* XI. 11, 14, 15. — (2) *Ibid.* XIV. 30. — (3) *Ibid.* 31.

prendre : mais il ne me surprend pas. Je vois ses complots ; et quelque loin qu'il soit, toutes ses paroles viennent à mes oreilles (1). Combien ai-je rompu de complots semblables ? Combien ai-je échappé de fois aux Juifs, qui vouloient me prendre ? Je pourrois encore rompre ce coup, en n'allant point au jardin où l'on vient me prendre : mais il est temps, mon heure est venue : et mon Père me fait voir que c'est cette fois qu'il faut que je meure. C'est l'heure de mes ennemis, et de la puissance des ténèbres : *Levez-vous, sortons d'ici :* allons au-devant de ceux qui me cherchent.

Il répète les mêmes paroles en descendant de la montagne des Olives, et en sortant de son agonie : *Levez-vous, allons ; celui qui me trahit, approche* (2). Il ne recule pas : il marche à la mort avec une volonté déterminée : il y mène ses disciples : *Levez-vous, partons.* Car encore que leur heure ne soit pas venue, il veut pourtant qu'ils le suivent ; et il les mène au combat pour les aguerrir. Ils fuiront à cette fois : mais peu à peu ils s'accoutumeront à combattre : *Allons donc, suivez-moi,* dit-il, *levez-vous.* C'est à nous qu'il parle aussi. Revêtons-nous à son exemple de résolution et de courage : ne nous troublons pas : ne craignons rien : à quelque hasard qu'il nous faille aller pour son service, faudroit-il aller à une mort assurée : levons-nous, partons ; et quand il sera à la porte, lorsqu'il frappera le dernier coup, et qu'on nous annoncera la mort pro-

(1) *Joan.* XVIII. 2, 3, 4. — (2) *Matt.* XXVI. 46.

chaine, disons avec un air libre et d'une voix ferme : *Levons-nous, sortons d'ici.*

Cela dit, Jésus se leva : il partit du cénacle et de la maison, *pour aller, selon sa coutume, au jardin et à la montagne des Oliviers, et ses disciples le suivirent* (1).

(1) *Luc.* XXII. 39.

SECONDE PARTIE.

Suite du discours de notre Seigneur : ce qu'il dit depuis sa sortie de la maison, jusqu'à ce qu'il montât à la montagne des Oliviers.

PREMIER JOUR.

Jésus est la vigne, et les fidèles les membres. Nécessité, efficace, influence continuelle de la grâce. Joan. xv. 1, jusqu'au 7.

Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron, le laboureur (1). On croit que sur le chemin de la montagne des Olives il se trouvoit beaucoup de vignes, qui donnèrent lieu au Sauveur de dire ces paroles. Nous devons apprendre par cet exemple, et par les autres de même nature, à nous servir de tous les objets qui se présentent, pour nous élever à Dieu et par ce moyen sanctifier, pour ainsi parler, toute la nature.

Nous avons ici à considérer trois choses : la vigne ou la tige, qui est Jésus-Christ : les branches de la vigne, c'est-à-dire, les fidèles : et le laboureur, qui est le Père éternel. Les deux premières choses nous font sentir, combien nous sommes unis à Jésus-Christ, et le besoin extrême que nous avons de cette union.

(1) *Joan.* xv. 1.

Notre union avec Jésus-Christ présuppose, premièrement, une même nature entre lui et nous : comme les branches de la vigne sont de même nature que la tige. Il falloit donc que Jésus-Christ fût de même nature que nous : ce qui aussi fait dire à saint Augustin, qu'il a prononcé ces paroles selon qu'il est homme.

Elles présupposent secondement, une intime union entre lui et nous, jusqu'à faire un même corps avec lui, comme le sarment et les branches de la vigne font un même corps avec la tige.

Elles présupposent en troisième lieu une influence intérieure de Jésus-Christ sur nous, telle qu'est celle de la tige sur les branches qui en tirent tout le suc, dont elles sont nourries.

De là suit une extrême dépendance de tous les fidèles à l'égard de Jésus-Christ. Comme les branches sécheroient et périroient sans ressource, et ne seroient plus propres que pour le feu, sans le suc qu'elles tirent continuellement de la tige : il en seroit de même de nous, si nous ne recevions continuellement de Jésus-Christ la grâce qui nous fait vivre.

Remarquons donc bien, qu'il ne suffit pas que Jésus-Christ nous enseigne par sa parole et par ses exemples, mais encore que nous avons besoin de la continuelle influence de sa grâce, sans laquelle nous péririons.

Combien d'un côté devons-nous avoir de joie, d'être unis si intimement à Jésus-Christ; et de l'autre, quelle doit être notre humilité dans le besoin continuel que nous avons de la grâce!

Elle ne pouvoit être mieux marquée, que par le besoin que les membres ont de leur chef: ou, ce qui est de même nature, par celui que les branches ont de leur tige. Car un seul moment d'interruption d'une influence si nécessaire les feroit mourir.

Entrons donc dans la pratique de ce commandement du Sauveur : *Demeurez en moi, et moi en vous : comme la branche ne peut porter du fruit : il en est de même de vous : vous ne pouvez rien faire sans moi* (1).

Vous ne pouvez rien faire : rien du tout : vous ne pouvez porter le moindre fruit, ni pousser par conséquent la moindre fleur; parce que la fleur n'est que le commencement du fruit. Il avoit dit, que *le laboureur purgeroit le plant qui porte du fruit, afin qu'il en portât davantage* (2). Mais de peur que nous ne crussions, que nous ne devions à sa grâce que l'abondance des fruits, à cause qu'il avoit dit : *que la plante seroit purgée pour porter beaucoup :* il ajoute : *Vous ne pouvez porter de fruit, si vous ne demeurez en moi :* et encore plus précisément : *Vous ne pouvez rien sans moi :* vous ne pouvez commencer le bien, loin que vous le puissiez achever. *Personne ne peut rien penser de soi-même, comme de soi-même* (3) : *personne ne peut prononcer le nom du Seigneur Jésus, que par le Saint-Esprit* (4) : ni avoir le Saint-Esprit que par Jésus-Christ qui doit l'envoyer; comme il le dira dans la suite. Et non-seulement l'envoyer au dehors, mais encore au dedans : selon ce que dit saint Paul : *que tous les*

(1) *Joan.* xv. 4, 5. — (2) *Ibid.* 2. — (3) *II. Cor.* iii. 5. — (4) *I. Cor.* xii. 3.

membres unis ensemble reçoivent l'accroissement par tous les vaisseaux, et par toutes les liaisons qui portent et communiquent la nourriture et la vie (1), chacun selon sa mesure : ce que le même apôtre attribue ailleurs à la distribution de la grâce du Saint-Esprit, *qui partage ses dons à chacun, selon qu'il lui plaît* (2).

Tenons-nous dans une grande dépendance, à chaque instant, à chaque action.

C'est par la foi qu'on tire le suc de cette divine racine : tenons-nous toujours dans la foi.

Jésus-Christ dans l'eucharistie doit être notre cher objet, et le moyen le plus efficace de s'unir à lui comme à celui sans lequel on ne peut rien ; de qui on tire tout le bon suc de la grâce, la vraie nourriture de l'ame.

Mais voici le comble de la joie. C'est que la racine n'aime pas moins à communiquer sa vie, que les branches à la recevoir. Le chef est fait pour se communiquer, et Jésus-Christ pour se donner à nous. C'est pour cela que tous les conduits sont préparés : *Les uns sont apôtres, les autres docteurs* (3) : mais tout cela est pour les membres : outre que le chef influe par lui-même.

Approchez-vous de lui, et recevez la lumière, et vos visages ne seront jamais chargés de confusion (4).

La confusion est pour ceux qui s'éloignent de Jésus : parce que laissés à eux-mêmes, ils sèchent, ils meurent, ils ne sont que foiblesse et péché.

Si la vigne, si les membres du corps pouvoient

(1) *Ephes.* IV. 16. — (2) *I. Cor.* XII. 11, 13. — (3) *Ibid.* 28. — (4) *Ps.* XXXIII. 6.

sentir ce qu'ils doivent à la racine et au chef, ils seroient en continuelles actions de grâces. Rendons grâces au Seigneur notre Dieu. Saint Paul ne nous prêche que l'action de grâces. La foi, la prière, l'action de grâces, c'est le principe, c'est le moyen, c'est le fruit de notre union avec Jésus-Christ.

II.e JOUR.

Le Père est le vigneron. Ibid. 1.

Mon Père est le laboureur, ou *le vigneron.* Il faut exclure ici une fausse idée, qui seroit de croire, que le Père n'agisse qu'au dehors. Ce divin laboureur est celui, qui envoie la pluie dont la vigne se nourrit. C'est lui qui opère dans les cœurs : *qui donne l'accroissement,* comme dit saint Paul (1) : *qui opère le vouloir et le faire.*

Mais ici l'influence intérieure semble être attribuée au Fils comme chef; afin d'établir la confiance des membres, en leur montrant que celui qui agit en eux leur est intimement uni.

Le Père agit dans le Fils, et le Fils agit en nous : le Fils n'a rien que de son Père ; et nous n'avons rien que du Fils : ainsi tout retourne au Père : *Le Père ne cesse d'agir,* dit le Fils de Dieu : *et moi j'agis aussi* (2) : et notre propre action de l'un et de l'autre, c'est d'agir dans les cœurs où nous envoyons notre Saint-Esprit, agissant par lui sans discontinuation, et faisant les hommes un même esprit avec nous. Le Fils donc opère, et le Père

(1) *I. Cor.* III. 6, 7. *Philip.* II. 13. — (2) *Joan.* V. 17.

opère : et il n'y a de différence, qu'en ce que le Père est Dieu seulement, et le Fils, Dieu et homme tout ensemble. Emmanuel : Dieu avec nous : Dieu uni à nous : Dieu agissant en nous, comme dans une partie de lui-même. C'est donc là le fondement de la confiance.

Quand les ariens disoient: si l'un est la vigne, et l'autre le vigneron et laboureur, ils ne sont pas de même essence; ils ne songeoient pas que ce même Jésus, qui est notre chef, notre tige, en qualité d'homme, et de même nature que nous; en tant que Dieu, est de même nature que son Père, et laboureur comme lui, qui ne cesse de travailler à sa vigne élue. C'est là tout le fondement de notre espérance, de ce que tout est à nous par Jésus-Christ. Comme homme il est à nous; l'homme est Dieu, Dieu donc est à nous en Jésus-Christ. *Le Père est dans le Fils, et le Fils est dans le Père* (1). Toute la substance de la divinité étant à nous, tous les fruits et tous les dons sont à nous; le Saint-Esprit qui est le don substantiel est à nous; et ce don nous est donné avec tous les dons dont il est plein. Voilà les richesses du chrétien. Peut-il penser à d'autres biens ! Il en a besoin, je le sais; mais pour le corps. Qu'il les prenne donc en passant pour le corps qui passe; mais qu'il cultive, qu'il nourrisse, qu'il enrichisse son ame. *Travaillez, non point à une nourriture qui périt, mais à une nourriture qui mène à une vie éternelle, que le Fils de l'homme vous donnera* (2); qu'il vous a déjà donnée en s'incarnant; qu'il vous donne tous les jours par sa

(1) *Joan.* XIV. 10. — (2) *Ibid.* VI. 27.

e; et qu'il vous donnera encore, en se don-
à vous par l'eucharistie.

III.e JOUR.

s-Christ retranche la branche infructueuse.
Ibid. 2.

t branche qui ne porte point de fruit en moi, éleste vigneron *la retranchera; et la branche en portera, il la taillera, afin qu'elle en porte antage* (1). Voilà deux opérations : de retrancher ois inutile; et de tailler l'autre pour n'y rien er d'impur et de superflu.

a première opération, qui est de retrancher la nche qui ne porte point de fruit, a un effet ter- e marqué au ℣. 6, où il est porté que cette nche retranchée *séchera et sera jetée au feu et lera.*

l ne faut qu'écouter le saint Prophète : *Fils de mme, que ferez-vous de la branche de la vigne? ferez-vous quelque* bel *ouvrage* (2), comme on fait du cèdre, des autres grands arbres, qu'on nploie jamais à de plus beaux usages, qu'après ils sont coupés? En est-il de même de la vigne? int du tout. *Quand même elle étoit sur pied,* on oit bien qu'*elle n'étoit propre à aucun ouvrage? mbien plus* étant arrachée, verra-t-on qu'elle st *bonne que pour le feu?* Plus elle est excellente, squ'elle porte *son fruit délicieux qui réjouit Dieu*

(1) *Joan.* XV. 2. — (2) *Ezech.* XV. 2, 3, 4, *et seq.*

et les hommes (1) ; plus elle est inutile, quand elle n'en porte plus; et n'a plus rien à attendre que le feu, dont elle est digne. Ainsi en est-il du chrétien.

Et remarquez qu'elle en est digne, non à cause seulement qu'elle porte du mauvais fruit; ce qui lui arrive lorsque son fruit dégénère, et que son raisin se change en mauvais verjus; mais lorsqu'elle ne porte pas de bon fruit : ainsi en est-il du chrétien : *Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres*, dans les cachots éternels; *là sera pleurs et grincemens de dents* (2).

IV.e JOUR.

Il taille la branche chargée de fruit. Ibid.

Mais le céleste laboureur ne tranchera-t-il que le mauvais bois incapable de produire du fruit? Non : il a une seconde opération sur le bon bois; il le taille, il le purifie; il coupe dans le vif; et non content de retrancher le bois sec, il n'épargne pas le verd. Ainsi en est-il du chrétien. Que de choses à retrancher en toi, chrétien ? Veux-tu porter un fruit abondant ? Il faut qu'il t'en coûte; il faut retrancher ce bois superflu; cette fécondité de mauvais désirs; cette force qui pousse trop, et se perdroit elle-même en se dissipant; tu crois qu'il faut toujours agir, toujours pousser au dehors; et tu deviens tout extérieur. Non, il faut non-seulement

(1) *Jud.* IX. 13. — (2) *Matt.* XXV. 30.

ôter les mauvais désirs; mais ôter le trop qui se trouve souvent dans les bons; le trop agir; l'excessive activité qui se détruit et se consume elle-même; qui épuise les forces de l'ame; qui la remplit d'elle-même, et la rend superbe. Ame chrétienne, abandonne-toi aux mains, au couteau, à l'opération de ce céleste vigneron; laisse-le trancher jusqu'au vif. *Le temps de tailler est venu : Tempus putationis advenit* (1). Dans le printemps, lorsque la vigne commence à pousser, on lui doit ôter même jusqu'à la fleur, quand elle est excessive. Coupez, céleste ouvrier; et toi, ame chrétienne, coupe aussi toi-même; car Dieu t'en donnera la force, et c'est par toi-même qu'il te veut tailler. Coupe non-seulement les mauvaises volontés; mais le trop d'activité de la bonne, qui se repaît d'elle-même? Ame toute pleine d'Adam, et du vieux levain, que ne dois-tu pas craindre de tes vices, si tu as tant à craindre de tes vertus mêmes!

Qui nous dira ce que c'est que cette ame, qui ne cesse point d'agir et de pousser; qui en poussant néanmoins, ne pousse pas trop, et en agissant n'agit pas trop; qui sait retenir cette force qui se dissiperoit au dehors, et ne garderoit rien pour le dedans, qui à force de se contenter elle-même, en agissant comme une autre Marthe avec trop d'activité et d'inquiétude, même sur un bon objet, s'ôte le repos, et le veut encore ôter à Marie assise aux pieds de Jésus, comme sans action, et mettant son action dans le repos, avec lequel elle prête son attention toute entière au Sauveur qui parle au

(1) *Cant.* II. 12.

dedans? C'est ainsi que doit être l'ame chrétienne; ni oisive, ni empressée, mais tranquille aux pieds de Jésus, écoutant Jésus. O qu'elle s'est utilement taillée, qu'elle a fait une salutaire blessure à son trop d'activité! quand il faudra agir, elle trouvera ses forces entières, et son action d'autant plus ferme, qu'elle sera plus paisible; non plus comme ces torrens qui bouillent, qui écument, qui se précipitent et se perdent; mais comme ces fleuves benins, qui coulent tranquillement et toujours. Tel est *le fleuve qui réjouit la cité de Dieu :* il a une *impétuosité* (1), une force, un mouvement ferme et durable; mais en même temps doux et tranquille : l'ame se remplit d'une céleste vivacité qui ne sera plus d'elle-même, mais de Dieu.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte; que de mouvemens irréguliers! C'est un effet de son ardeur; et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose, il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient comme elle veut. A la fin il est dompté; il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisoit, par laquelle son obéissance étoit encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force; ou plutôt, puisque cette force étoit en quelque façon dans cette ardeur, elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle; il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride; car la bride ne

(1) *Ps.* XLV. 5.

fait plus d'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force : et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter. Son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'en fait plus qu'une seule et même action.

Ame chrétienne, écoute l'Epoux qui te dit : *Je t'ai comparée à une belle cavalle* (1), et entièrement domptée. Et s'il faut t'atteler à un chariot, te faire agir en concours avec d'autres ames également soumises : ce ne sera pas de ces chariots mal assortis, où l'un tire, et l'autre demeure sans action ; ce qui épuise et accable ceux qui sont de bonne volonté, et se donnent de bonne foi à l'ouvrage. Sous le fouet du conducteur, ou pour mieux dire, non tant sous le fouet, que sous sa voix, et avec la légère indication d'un coup benin, qui avertit, qui réveille quelquefois : les deux chevaux sont unis, parce qu'ils sont tous deux également soumis à la sage main qui les mène. Ame chrétienne, agis ainsi ; et change ton ardeur, ton activité en gravité, en douceur, en règle. Noble animal fait pour être conduit de Dieu, et le porter, pour ainsi dire, c'est là ton courage, c'est là ta noblesse.

Revenons donc à la vigne : il faut non-seulement retrancher le sec, mais encore tailler dans le vert et dans le vif.

(1) *Cant.* I. 8.

V.e JOUR.

C'est une opération de la grâce que de conserver la justice. Joan. xv. 3, 4.

Vous êtes déjà purs à cause de la parole, (selon la parole) *que je vous ai dite : (Vous êtes purs, mais non pas tous). Demeurez en moi, et moi en vous* (1). Vous n'avez pas seulement besoin de moi pour être purifiés : mais quand vous êtes purs, vous avez encore besoin de moi, pour demeurer dans votre pureté. Car l'opération de la grâce n'est pas seulement à purifier, mais encore plus à conserver la pureté et la justice une fois donnée. Le soleil avance et dissipe les ténèbres : l'air illuminé conservera-t-il de lui-même la lumière? Non certainement : on ne doit pas dire, dit saint Augustin, Il a été une fois illuminé; mais il l'est continuellement, et de nouveau à chaque moment, autrement il retomberoit dans les ténèbres : la lumière diminue par tous les obstacles qu'on met entre le corps illuminant, et le corps illuminé. C'est ce qui fait les ombres et les diverses teintes de lumière, plus ou moins vives. Combien plus l'ame raisonnable, pour conserver la justice, dépend-elle de Dieu, qui l'éclaire, et du vrai soleil de justice, qui est Jésus-Christ! Tiens-toi donc toujours exposée à cette lumière : demeure dans cette lumière, et cette lumière en toi, sans t'en détourner un seul moment.

(1) *Joan.* xv. 3, 4.

Il ne suffit pas qu'elle t'ait fait juste une fois : il faut que continuellement elle te le fasse. Entendez-vous, ame chrétienne ? Ne vous détournez donc jamais pour peu que ce soit, tenez-vous le plus que vous pouvez sous le coup direct de la lumière ; car c'est par-là que vous serez vivement éclairée. Ce n'est pas qu'il ne vienne de la lumière de côté et d'autre ; et les corps illuminés se la renvoient mutuellement ; mais se tenir sous ce coup direct, et demeurer toujours en plein soleil, c'est la perfection de l'ame pour être éclairée.

On dira, Je suis ébloui : mais c'est le propre de la lumière extérieure, qui affoiblit l'organe par lequel elle est aperçue. La vérité, quand elle est parfaite et parfaitement vue, n'éblouit pas : elle fortifie son organe, c'est-à-dire, l'intelligence, et lui donne à la fin une éternelle force : c'est ce qui fait notre bonheur dans la vie future. Il est vrai qu'en cette vie nos foibles yeux qui se purifient et ne sont pas entièrement purs, ne peuvent porter la vérité toute entière ; mais elle s'est tempérée elle-même dans la foi : tourne-toi donc toujours à elle, ame chrétienne, sans craindre qu'elle te blesse. La foi te la présente, te l'applique de la manière qu'il faut : sa douce obscurité tient ton esprit en état. S'il sort de temps en temps quelque rayon de ce doux nuage, il ne sera jamais trop fort. Dieu qui l'envoie, sait ta mesure, et ne porte qu'où il faut. Pour toi, tiens les yeux ouverts, et le cœur soumis : la lumière se changera en ardeur, et le cœur gagné vivra de Dieu.

VI.ᵉ JOUR.

Parabole de la vigne, tirée d'Isaïe. Joan. xv. 1. Isaïe. v. 1.

Nous devons avoir entendu la parabole de la vigne : c'est le mystère de notre union avec Jésus-Christ. Mais pourquoi elle est exprimée sous la figure de la vigne, plutôt que sous celle d'un autre arbre ; on l'entendra en remarquant :

1. C'est l'ancienne parabole : *Seigneur, vous vous êtes fait une vigne : vous l'avez transplantée d'Egypte* dans la terre que vous lui aviez promise : *vous avez exterminé les anciens habitans de cette terre, pour lui faire place : elle s'y est étendue de côteau en côteau, et s'est élevée au-dessus des hautes montagnes qu'elle a couvertes. Toute la terre, jusqu'au fleuve, jusqu'à la mer, en a été remplie* (1), tant le provin en a été fécond et abondant. *Que n'ai-je pas fait à ma vigne ?* dit le Seigneur ? Ne l'ai-je pas travaillée dans toutes les saisons ? J'ai fossoyé, j'ai taillé, j'ai provigné, je l'ai *environnée d'une haie* ou d'une muraille, et je l'ai munie de tous côtés. C'est *ma vigne élue* et bien-aimée (2).

2. Jésus-Christ ne fait qu'appliquer la parabole à son Eglise. Mais afin que cette nouvelle vigne paroisse encore plus une vigne élue et chérie, il nous apprend que cette vigne est une même chose avec lui. *Je suis*, dit-il, *la vraie vigne*, dont l'ancienne

(1) *Ps.* LXXIX. 9, 10, 11, 12. — (2) *Is.* v. 2, 4.

vigne n'étoit que la figure : c'est celle-ci qui doit porter les véritables fruits pour la vie éternelle. *Je suis la vraie vigne : et vous êtes les branches* (1) : c'est moi qui fais toute la beauté et toute la force du plant ; et mon Père aime d'autant plus cette vigne, que c'est moi qu'il entend et qu'il aime en elle.

3. La vigne est de tous les plants, celui qui porte le fruit le plus excellent. C'est de la vigne qu'il a été dit en figure : *Que son vin réjouit le cœur de l'homme, et qu'il réjouit Dieu et les hommes* (2). Dans le froment, est le soutien nécessaire : dans le vin est le courage, la force, la joie, l'ivresse spirituelle, le transport de l'ame ; dont les effusions étoient la figure dans les sacrifices ; et encore aujourd'hui le vin entre dans le sacrifice : avec le vin nous sacrifions à Dieu la joie sensible ; et nous la changeons dans la sainte joie que nous donne le sang enivrant et transportant de Jésus-Christ, qui inspire l'amour qui l'a fait répandre.

4. La vigne ne paroît rien d'elle-même, elle rampe, elle est raboteuse, tortueuse, foible, qui ne se peut élever qu'étant soutenue ; sans cela elle tombe. Mais aussi étant soutenue, où ne s'élève-t-elle pas ? Elle s'entortille autour des grands arbres ; elle a des bras, des mains, pour les embrasser, et n'en peut plus être séparée. De ce bois tortu et raboteux qui n'a rien de beau, sortent les pampres dont les montagnes sont couronnées, dont les hommes se font des festons. De là sort la fleur la plus odorante : de là la grappe, de là le raisin, de là le vin ; et le

(1) *Joan.* XV. 1, 5.—(2) *Ps.* CIII. 15. *Jud.* IX. 13.

plus délicieux de tous les fruits : ainsi l'écorce du chrétien n'a rien que de méprisable en apparence ; et tout y paroît sans force : toute la force, toute la beauté est au dedans ; et on peut tout, quand on ne s'élève qu'étant soutenu.

5. Le bois de la vigne est celui où la destinée du chrétien se marque le mieux. Il n'y a pour lui que de porter du fruit, ou d'être jeté dans le feu : outre que c'est, comme on a dit, le plus humble et le plus exquis de tous les bois ; le plus vil en apparence, et le plus précieux en effet. Quoi de plus foible ? D'où vient plus abondamment ce qui donne et du courage et de la force ? Trois fruits sont recommandés dans l'Ecriture : Le froment, qui est la foi, le soutien de l'ame : l'huile, qui est l'espérance, qui adoucit les peines d'attendre, par la promesse de voir : le vin, qui est la charité, la plus parfaite des vertus.

VII.e JOUR.

Prière par notre Seigneur Jésus-Christ obtient tout. Joan. xv. 7.

Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez ; et il vous sera accordé (1). Après avoir jeté sur l'humilité et la dépendance les fondemens de la prière, il en explique la vertu. Quiconque veut donc prier, il doit commencer par

(1) *Joan.* xv. 7.

se mettre véritablement et intimement dans le cœur cette parole : *Vous ne pouvez rien sans moi* (1) : rien : rien encore une fois ; rien du tout. Car c'est pour cela qu'on prie, qu'on demande, parce qu'on n'a rien ; et par conséquent, qu'on ne peut rien, ou pour tout dire, en un mot qu'on n'est rien ; en matière de bien, un pur néant. Et c'est pourquoi il a dit, qu'on doit prier, et qu'on n'est ouï, qu'au nom de Jésus-Christ : ce qui montre, que de soi-même on n'est qu'un néant ; mais qu'au nom de Jésus-Christ, on peut tout obtenir.

Or cela enferme deux choses. L'une, que quelque prière qu'on fasse, on n'est point écouté pour soi ; mais au nom de Jésus-Christ. L'autre, qu'on ne peut, ni on ne doit prier par son propre esprit, mais par l'esprit de Jésus-Christ : c'est-à-dire, non-seulement selon que Jésus-Christ l'a enseigné, en ne demandant que ce qu'il veut qu'on demande : mais encore en reconnoissant, que c'est lui-même qui forme en nous notre prière, par son esprit qui parle et qui crie en nous. Autrement il ne seroit pas véritable, et nous n'entendrions pas comme il faut cette parole qui est le fondement de la prière : *Sans moi vous ne pouvez rien.* D'où il s'ensuit, que sans lui, nous ne pouvons pas même prier, conformément à cette parole de saint Paul : *Vous ne savez ce que vous devez demander par la prière, ni comment vous devez prier ; mais l'esprit prie en vous avec des gémissemens inexplicables* (2).

Mais en même temps que pour prier, on se met dans l'esprit bien avant cette première vérité : Je ne

(1) *Joan.* XV. 5. — (2) *Rom.* VIII. 26.

puis rien : *Sans moi vous ne pouvez rien* : on doit encore s'y en mettre une autre : *Je puis tout avec celui qui me fortifie* (1) : Je ne puis rien sans Jésus-Christ : Je puis tout avec Jésus-Christ et en son nom. C'est pourquoi on entend toujours dans les prières de l'Eglise cette conclusion aussi humble que consolante, *par Jésus-Christ, notre Seigneur*. Humble, parce qu'elle confesse notre impuissance ; consolante, parce qu'elle nous montre en qui est notre force. Et cela s'étend si loin, que lorsque nous interposons envers Dieu les intercessions et les mérites des saints, même ceux de la sainte Vierge; nous y ajoutons encore cette nécessaire conclusion : *Par Jésus-Christ, notre Seigneur*, par où nous confessons qu'il n'y a de mérite, ni de prière, ni de dignité dans les saints, à quelque degré de gloire qu'ils soient élevés, que par Jésus-Christ, et en son nom.

Et il faut bien prendre garde, que nous ne nous imaginions pas, que ce soit assez de dire de bouche, ce *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Disons-le en effet, et par le fond du cœur, en demeurant en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en nous : c'est-à-dire, en nous attachant à lui de tout notre cœur, avec une vive et ferme foi, et lui aussi demeurant en nous par sa parole qu'il imprime dans notre cœur, et par son esprit qui nous pousse et nous anime à la prière.

Il y a donc ici ce que nous faisons, qui est de demeurer en Jésus-Christ, et ce qu'il fait, qui est de demeurer en nous; et cela fait l'ouvrage complet.

(1) *Philip.* IV. 13.

Si nous croyons agir seuls, nous nous trompons; puisque la source de nos actions, c'est que Jésus-Christ demeure en nous. Car il n'y demeure pas sans action; selon ce que dit saint Paul, *qu'il est puissant en nous* (1).

C'est donc alors que nous prions véritablement au nom de Jésus-Christ, lorsque nous demeurons en lui, et lui en nous, nous laissant conduire à Jésus-Christ qui nous meut, et écoutant ce qu'il dit en nous: afin de pratiquer véritablement et intimement ce qu'il dit: *Si vous demeurez en moi, et que ma parole*, non pas seulement cette parole que je prononce au dehors, mais encore celle que je fais entendre au fond du cœur, *demeure en vous:* et alors nous obtiendrons ce que nous voudrons.

Or cette parole qui doit demeurer en nous, doit être principalement la parole de la croix, qui est celle dont il s'agit principalement dans tout ce discours. Car Jésus-Christ alloit à la croix, et il y menoit ses disciples avec lui, comme la suite le fera encore bien mieux paroître.

Croyons donc que de demeurer en Jésus-Christ, c'est demeurer dans la parole de la croix, et que la parole de la croix demeure en nous; et que demander au nom de Jésus-Christ, c'est demander par son sang et par ses souffrances; les aimer et y prendre part.

(1) *II. Cor.* XIII. 3.

VIII.e JOUR.

Force dans la parole de la croix : porter le ȷ *de la croix.* Joan. xv. 8, 9, 13.

*La gloire de mon Père est, que vous rappo*ı *beaucoup de fruit : et que vous deveniez mes* ı *disciples* (1). Jésus-Christ en revient au fruit avoit promis à ceux qui demeureroient en lui : nous apprend que nous devons désirer ce fruit la gloire de son Père, et non pas pour la nôtre à Dieu ne plaise, que nous nous glorifiions en a qu'en Dieu. Jésus-Christ ne veut de gloire que son Père; et n'a de gloire qu'en lui, ainsi qu'il pliquera dans toute la suite. Nous devons dc son exemple, mettre en Dieu toute notre gloir

Et que vous soyez mes vrais disciples. Qu'e à dire, mes vrais disciples ? mes vrais imita dans le chemin de la croix et de la mortifica car c'est à quoi il nous veut conduire; mais il y conduit par la voie d'amour.

Je vous ai aimés, comme mon Père m'a aim non par une fausse tendresse comme celle des p charnels. Mon Père m'a aimé d'un amour ferm il m'a envoyé souffrir : je vous ai aimés de m souffrez et mourez avec moi : et je vivrai en vo

Il ne parle pourtant point encore de mort croix; mais il nous y prépare par l'insinuatic l'amour de son Père et du sien. Voyez, dit

(1) *Joan.* xv. 8. — (2) *Ibid.* 9.

comme mon Père m'aime; je vous aime de ce même amour; et vous verrez bientôt où il me porte. Car il dira dans un moment : *Personne ne peut avoir un plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis* (1). Mais avant que de nous faire entrer dans ces courageux desseins, il nous fait entrer dans la douceur et la pureté de son amour. Laissons-nous donc conduire par cette douce voie, en quelque endroit qu'elle nous mène.

IX.e JOUR.

Commandement de la croix par l'amour.

Joan. XV. 10.

Si vous gardez mes commandemens, vous demeurerez dans mon amour : comme je garde les commandemens de mon Père, et je demeure dans son amour (2). Quel commandement gardez-vous, ô mon Sauveur! Il l'a dit souvent : *J'ai la puissance de donner mon ame, et j'ai la puissance de la reprendre : et c'est là le commandement que j'ai reçu de mon Père* (3). Quoi, la puissance de la reprendre seulement, et non pas celle de la donner? L'une et l'autre : et celle-ci est celle par où il faut commencer. Voyez comme il insinue doucement le commandement de la croix.

Mais avant que de s'expliquer ouvertement là-dessus, il enseigne que le véritable amour n'est pas à dire, à promettre de grandes choses, à les désirer,

(1) *Joan.* XV. 13. — (2) *Ibid.* 10. — (3) *Ibid.* X. 18.

à s'en remplir l'esprit; mais à entrer par-là dans une pratique sérieuse et réelle des commandemens. Il faut commencer par aimer Jésus-Christ, et par-là aimer sa vérité, ses paroles, ses maximes, ses commandemens. Car c'est ainsi qu'il a fait : et il a commencé par aimer son Père, pour ensuite aimer ce qu'il commandoit, quelque rigoureux qu'il parût à la nature; car l'amour de celui qui commande, rend doux ce qui est amer et rude. Aimons donc Jésus-Christ : et tous ses commandemens nous seront faciles. Souviens-toi, chrétien, que ce n'est rien de garder l'extérieur du commandement, si on ne le garde par amour. Tout le commandement est compris dans l'amour même. Jésus-Christ a gardé le commandement de son Père, parce qu'il l'aimoit; et il nous donne cet exemple, en nous déclarant que cet exemple est notre loi.

X.e JOUR.

Joie pleine et parfaite d'obéir par amour, et non par crainte. Joan. xv. 11. I. Joan. vi. 18.

Je vous ai dit toutes ces choses, afin que ma joie demeure en vous, et que votre joie soit accomplie (1) : qu'elle soit pleine et parfaite. Vous verrez à quoi il vous prépare par cette abondance de joie ; et il parle ici convenablement de la joie, après avoir parlé de l'amour. Car il n'y a que le vrai amour qui puisse donner de la joie. *La terreur a de la peine* (2),

(1) *Joan.* xv. 11. — (2) *I. Joan.* iv. 18.

it saint Jean ! Elle n'a donc point la joie. D'où ient la joie, si ce n'est d'aimer ? Car qui aime veut laire, et met là sa joie. Et quand il a trouvé le ecret de plaire, il jouit du fruit principal de son mour. Vous plaisez, quand vous obéissez par mour ; car c'est là ce qu'aime Jésus-Christ. Lorsque on Père s'est déclaré que son Fils lui plaisoit, et u'il mettoit en lui ses complaisances ; c'est qu'il oyoit que l'aimant, il aimoit à lui obéir et que 'étoit là sa joie. Aimez donc aussi : *Délectez-vous lans le Seigneur* (1) : aimez, cherchez à lui plaire : et mettez là votre joie comme votre gloire : alors votre joie sera accomplie : elle sera parfaite comme votre amour.

Afin que ma joie demeure en vous. Quelle est ma joie ? d'obéir, et d'obéir par amour. Ma joie sera donc en vous, quand vous aimerez et que vous obéirez : *Et votre joie sera accomplie.* Qui n'aimeroit un Sauveur, qui ne nous promet qu'une sainte et parfaite joie, par un saint et parfait amour ?

XI.e JOUR.

Mystère, précepte de la croix; amour du prochain; donner sa vie pour lui, comme Jésus-Christ. Joan. XV. 12, 13.

Le commandement que je vous ai donné est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Personne ne peut avoir un plus grand

(1) *Ps.* XXXVI. 4.

amour, que de donner sa vie pour ses amis (1). Voilà la croix qui se déclare; mais pour lui ôter toute sa rudesse, elle se déclare par le précepte de l'amour. Jésus-Christ a aimé : et il a donné sa vie. Aimons de même, et Jésus-Christ, et en lui nos frères, que l'amour qu'il a pour eux nous doit rendre chers.

Quelle misère étoit la nôtre, lorsqu'il a fallu, pour nous en tirer, la mort d'un tel ami! Quel crime étoit le nôtre, lorsque pour l'expier il a fallu une telle victime, et pour le laver, un sang si précieux! De quel amour nous a aimés celui qui nous a achetés à ce prix!

Pour ses amis : c'est ainsi qu'il nous appelle, pendant que nous étions ses ennemis; mais il étoit ami de son côté, puisqu'il donnoit son sang pour nous racheter. Ecoutons saint Paul, le digne interprète de cette parole du Sauveur : *Pourquoi est-ce que dans le temps que nous étions malades*, et dans le péché, *Jésus-Christ est mort pour les impies? A peine trouve-t-on quelqu'un qui veuille mourir pour les justes; peut-être pourtant qu'il se trouveroit quelqu'un qui le feroit.* Mais lui il est mort pour les impies, c'est-à-dire, *pour nous* tous; et *c'est en cela qu'il fait éclater son amour, en ce qu'il est mort* pour des ennemis, *pour des pécheurs* (2).

Voilà donc quel ami nous avons trouvé en la personne de Jésus-Christ. C'est un ami de ses ennemis, un ami qui nous a aimés, lorsque nous lui faisions de toutes les forces de notre ame et de notre corps une guerre perpétuelle. Comprenons

(1) *Joan.* XV. 12, 13. — (2) *Rom.* V. 6, 7, 8.

donc l'immensité de son amour, en ce qu'il nous a aimés étant ennemis. Mais saint Paul sur ce fondement pousse plus loin : *Si lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés par la mort de son Fils ; à plus forte raison étant réconciliés, nous serons sauvés par sa vie* (1)? S'il a été notre ami jusqu'à donner sa vie pour nous, pendant que nous étions ses ennemis ; combien plus le sera-t-il après que l'amitié étant réconciliée de part et d'autre, on est ami de deux côtés !

Mais que conclut de là le même saint Paul ? Qu'ayant un tel ami, nous n'avons rien à craindre. *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? s'il n'a pas épargné son Fils, que nous pourra-t-il refuser ? et comment nous l'ayant donné, ne nous donnera-t-il pas en lui et par lui toutes choses ? Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui les absout et les justifie. Qui les condamnera ? C'est Jésus-Christ qui est mort pour eux ; qui non-seulement est mort, mais qui est ressuscité, qui est monté aux cieux, et a pris sa place à la droite de son Père, et qui intercède pour eux* (2). Il n'y a rien à ajouter à ce commentaire de saint Paul : nous y entendons parfaitement tout l'amour que nous devons à celui qui nous a aimés étant ses ennemis, jusqu'à donner sa vie pour être notre Rédempteur, notre Sauveur, notre intercesseur : et il ne reste qu'à conclure avec le même apôtre : *Que ni l'affliction, ni la persécution, l'épée et la violence, ni la vie, ni la mort, ni les maux présens*, ni tous ceux que nous avons à craindre, *ni le ciel* quand il seroit conjuré contre

(1) *Rom.* v. 10. — (2) *Ibid.* VIII. 31, *et suiv.*

nous, *ni l'enfer* quand il lâcheroit contre nous tous les démons, et enverroit contre nous toutes ses peines, *ni quelque autre chose que ce soit, ne sera capable de nous séparer de Jésus-Christ* (1).

Voilà le précepte et le mystère de la croix dans toute son étendue, en le commençant par Jésus-Christ, et le finissant par nous.

C'est là aussi qu'est renfermé le précepte de la charité fraternelle, qu'on est obligé de pousser jusqu'à mourir pour ses frères; selon ce que dit saint Jean, autre interprète admirable du précepte de la charité : *En cela nous connoissons l'amour de Dieu, parce qu'il a donné sa vie pour nous : et nous devons aussi donner notre vie pour nos frères* (2). Autrement nous n'observons pas le commandement d'aimer comme il a aimé, c'est-à-dire, jusqu'à donner sa vie.

Le précepte de la croix est donc encore dans la charité fraternelle; et quoique l'occasion de donner sa vie pour son frère soit rare, néanmoins l'amour fraternel sera dans la croix, si nous pratiquons ce que dit saint Paul : *de ne nous regarder pas nous-mêmes, mais ce qui est de l'intérêt des autres* (3). Ainsi l'amour fraternel sera un sacrifice continuel, non-seulement de son ressentiment, lorsqu'on croit être offensé; mais même sans avoir aucun sujet de plainte, de son humeur, de son intérêt, de son amour-propre; et c'est à quoi nous oblige l'amour fraternel. Et si nous devons sacrifier ce qui nous touche le plus, au dedans de nous; combien plus

(1) *Rom.* VIII. 35, etc., jusqu'à la fin du chap. — (2) *I. Joan.* III. 16. — (3) *Philip.* II. 4.

les

les biens extérieurs, et comme les appelle saint Jean : *la substance* et les richesses *de ce monde* (1) ? Celui qui s'épargne sur cela, quoi qu'il dise, n'est pas chrétien ; et : *S'il dit qu'il aime son frère, c'est un menteur. Il ferme ses entrailles sur son frère : et l'amour de Dieu n'est pas en lui* (2). *Aimons donc, non point en parole, mais en effet et en vérité* (3), selon le précepte du même apôtre. Et afin que notre aumône soit un sacrifice, ne jetons pas seulement un superflu qui ne coûte rien à la nature; mais prenons quelque chose sur le vif; en sorte que nous souffrions pour notre frère. Car ce n'est pas beaucoup faire de souffrir pour lui; puisque nous devons être disposés, selon le précepte du Sauveur, à donner pour lui jusqu'à notre vie.

Mais avant que de passer outre sur le précepte de la charité du prochain, entendons selon l'explication de Jésus-Christ dans la parabole du Samaritain (4), que le prochain est tout homme, et que le précepte de nous aimer les uns les autres, bien qu'il regarde spécialement les fidèles participans de la même foi, et cohéritiers du même royaume, embrasse tout le genre humain, à cause qu'il est appelé à la même grâce. Cela posé, continuons.

(1) *I. Joan.* III. 17. — (2) *Ibid.* IV. 20. — (3) *Ibid.* III. 17, 18. — (4) *Luc.* X.

XII. JOUR.

Motifs de l'amour fraternel, les fidèles, les élus sont amis de Jésus.

Lisez attentivement les ℣. 14, 15, 16, 17. C'est encore une puissante insinuation du commandement de l'amour que nous nous devons mutuellement. Jésus-Christ nous tourne de tous côtés, pour nous obliger à aimer nos frères, par toute la tendresse qu'il a eue pour nous.

Il nous explique premièrement, qu'en gardant ses commandemens, nous deviendrons non point seulement ses serviteurs et ses sujets, mais encore ses amis. Nous sommes naturellement sujets de Jésus-Christ, qui est le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs, par qui tout a *été créé*, et rien n'a reçu l'être que par lui. Mais outre cette première dépendance qui n'a point de bornes, il nous a acquis par son sang; et nous sommes ses esclaves, parce qu'il nous a achetés par un si grand prix. Mais quoique nous soyons tels, sujets, serviteurs, esclaves, il ne nous traite pas comme tels, mais comme amis: et la raison de cette différence, c'est que le serviteur et le sujet n'a que la simple exécution de la volonté de son maître, sans en savoir le secret : mais Jésus-Christ nous révèle autant qu'il nous est convenable, la raison de ses conseils, qui n'est autre que l'amour qu'il a pour nous, jusqu'à donner sa vie pour notre salut, et pour nous faire ses cohéritiers : et tout le

fruit de cet amour, c'est que nous nous aimions les uns les autres, et que nous gardions ce commandement principal de la loi nouvelle, non par crainte et d'une manière servile, mais en amis qui aiment à faire la volonté de celui qui se déclare leur ami étant leur maître. C'est la première raison de notre Sauveur.

La seconde n'est pas moins forte : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis* (1). Il semble parler ici principalement de ses apôtres : mais en général, puisque ce n'est pas seulement les chefs du troupeau, mais le troupeau tout entier, qu'il oblige au commandement de la charité fraternelle, l'élection d'où il l'infère doit être commune : et lorsqu'il dit dans la suite : *Je vous ai choisis du milieu du monde*, et je vous en ai séparés, il parle visiblement à tous les fidèles. En effet il a choisi non-seulement les apôtres, mais tous les fidèles : et c'est là l'effet le plus sensible de son amour, qu'il nous ait choisis un à un, par pur amour, par pure bonté : non parce que nous avions porté du fruit; mais afin que nous en portassions : en sorte que le fruit que nous portons est l'effet, et non le motif de son choix. Mais la récompense qu'il nous demande d'un amour si pur et d'une bonté si gratuite : c'est que nous aimions nos frères, aussi purement qu'il nous a aimés lui-même, sans aucun mérite de leur part, et sans attendre qu'ils nous préviennent, mais en les prévenant en tout et toujours; pour l'amour de Jésus-Christ, qui nous a prévenus en toutes manières par sa grâce.

(1) *Joan.* XV. 16.

Et il est vrai qu'il a prévenu singulièrement les apôtres, afin qu'ils allassent par toute la terre y porter son Evangile; et que leur prédication ait non-seulement un grand fruit par la conversion de tous les peuples, mais encore que ce fruit demeure toujours, et que l'Eglise qu'ils établiront, soit immortelle. Mais ces paroles ne laissent pas aussi de regarder chaque fidèle; puisque tous doivent aussi, en allant et conversant sur la terre, porter de grands fruits qui demeurent pour la vie éternelle. Or ce n'est pas nous qui l'avons choisi: *car qui est celui qui lui a donné le premier* (1), et qui s'est attiré sa grâce en le prévenant? C'est lui qui nous choisit et nous prévient : c'est lui qui nous a trouvés ennemis, et nous a faits amis: c'est lui qui nous a aimés, avant que nous l'aimassions, ou que nous pussions l'aimer; puisque c'est lui qui nous a donné l'amour dont nous l'aimons; ce qu'il ne peut avoir fait que par amour. Il n'est donc pas prévenu : il nous prévient, et nous prévient à chaque moment, nous continuant la grâce par laquelle il nous a prévenus la première fois. Et encore qu'un effet de cette grâce prévenante, soit de nous attirer les grâces qui suivent; s'il nous traitoit rigoureusement selon nos mérites, et qu'il voulût punir toutes nos infidélités, combien de fois seroit-il forcé à nous soustraire les grâces auxquelles nous ne répondons pas assez! Et bien loin d'y répondre par une humble reconnoissance, nous nous enorgueillissons de ses dons que nous nous approprions à nous-mêmes, comme s'ils nous étoient dus, et en faisant la pâture de notre amour-propre. Et

(1) *Rom.* XI. 35.

qui seroit celui qui pourroit dire : J'ai le cœur pur ; je ne suis point ingrat envers Dieu ; je lui rends l'action de grâces qui lui appartient, et ne sors jamais de sa dépendance ? Ce n'est pas là ce que nous dit notre conscience : elle nous dit, que ni nous ne prions comme il faut, ni ne sommes assez soigneux de marcher fidèlement dans ses voies. Qui donc pourroit se plaindre, quand il nous retireroit ses dons ? Mais il continue à nous prévenir malgré nos ingratitudes et nos négligences ; et s'il accorde la persévérance à nos prières, il nous accorde premièrement la persévérance à prier, par laquelle nous obtenons la persévérance à bien faire. Et la récompense qu'il veut tirer d'un amour si gratuit, c'est que nous aimions nos frères aussi purement et aussi gratuitement qu'il nous aime, sans que notre amour se ralentisse par leur froideur, par leur négligence, ni par leurs injures ; puisqu'au milieu de tant d'injures qu'il reçoit de nous, il nous aime.

Et la raison qui l'oblige à réduire toute la pratique de la vie chrétienne à cet amour mutuel, est premièrement, que ne pouvant lui faire aucun bien qu'en la personne de nos frères qui sont ses membres, c'est là aussi qu'il veut recevoir le fruit de notre reconnoissance et celui de son amour, conformément à ce qu'il dit : *Toutes les fois que vous faites du bien aux moindres de ces petits ;* à celui-ci et à celui-là, qui sont petits à vos yeux, et grands aux miens, puisqu'ils sont mes membres, *c'est à moi que vous le faites* (1).

Et la seconde raison, c'est, comme dit l'apôtre

(1) *Matth.* XXV. 40, 45.

saint Paul, *que celui qui aime son frère accomplit la loi* (1) qui est renfermée toute entière dans le précepte de la charité. *Car* tous ces préceptes: *Vous ne tuerez pas : vous ne déroberez pas : vous ne convoiterez pas la femme d'autrui, ni sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bien, en quelque manière que ce soit* (2) : vous ne corromprez point dans les autres la chair que Jésus-Christ y a sanctifiée, ou qu'il a destinée à la sainteté; et vous ne la sacrifierez point à votre plaisir : tous ces préceptes *sont renfermés* dans celui de l'amour fraternel (3); qui ne pouvant être accompli comme il faut, s'il ne vient de la source de l'amour de Dieu, il s'ensuit que tout est compris dans l'amour fraternel ; dans lequel par conséquent est tout l'objet des désirs de Jésus-Christ, puisque c'est là aussi qu'est tout l'abrégé de la justice chrétienne.

XIII.e JOUR.

Ils servent Jésus-Christ comme ses amis, à qui il découvre tous ses secrets. Joan. xv. 15.

Le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. On lui dit ce qu'il a à faire sans s'expliquer davantage : mais ce bon maître, qui est Jésus-Christ, non content d'exiger de nous une simple exécution, nous découvre tout ce qu'il fait ; d'où il vient, et où il retourne ; pourquoi il est venu au monde ; quels biens il y est venu apporter aux

(1) *Rom.* XIII. 8, 9. — (2) *Exod.* XX. 17. — (3) *Rom.* XIII. 9, 10.

hommes ; l'étroite union qu'il est venu contracter avec eux ; la grâce qu'il leur a voulu faire de se les unir, comme les membres le sont à la tête, et les branches à la racine; le divin secret de tout impétrer par l'interposition de son nom ; les secrets motifs de ses préceptes ; et les autres choses qui lui font dire : *Je vous ai appris, ce que j'ai appris de mon Père* (1). Car je vous ai découvert, dit-il, les merveilles de sa bonté prévenante, et la grâce qu'il vous a faite en vous donnant son Fils unique, de le donner pour vous à la mort. Et afin que vous fussiez capables d'entendre les secrets du royaume des cieux, je vous les ai exposés dans des paraboles et similitudes tirées des choses humaines, par condescendance pour vous les rendre sensibles. Et de peur que ces paraboles ne fussent pour vous des énigmes plus capables de vous étourdir que de vous instruire, ainsi qu'il est arrivé aux Juifs en punition de leur orgueil, je vous les ai expliquées en ami, avec une familiarité et une bonté qui ne vous a rien laissé à désirer. Voilà ce que Jésus-Christ a fait pour nous : il a voulu que nous gardassions ses commandemens, non en vils esclaves, à qui on dit seulement ce qu'ils ont à faire, sans leur donner la consolation de savoir pourquoi ; mais avec connoissance, afin de les accomplir d'une manière plus parfaite, plus agréable, plus proportionnée à la condition de la créature raisonnable. C'est pourquoi il nous a appris des conseils de Dieu et des siens, tout ce que nous en pouvions porter. Entrons donc volontairement et librement dans les

(1) *Joan.* XV. 15.

desseins de Jésus-Christ, et obéissons, non par force, mais avec plaisir, comme des personnes instruites, et qui savent les raisons de ce qu'on leur demande : entendons bien, que tout ce qu'on nous demande, c'est la raison même ; parce que c'est une sagesse aussi bien qu'une bonté infinie, qui a digéré tous les préceptes et tous les conseils dont on nous propose l'observance. O le plus aimable de tous les maîtres ! O la plus sainte, la plus sage et la meilleure de toutes les lois ! Mon Dieu, j'aime votre vérité, votre équité, votre droiture ; et en tout cela j'aime Jésus-Christ qui est tout cela, sagesse, justice, droiture, équité ; parce qu'il est la vérité et la bonté même ; Fils très-bon d'un Père très-bon, et avec lui principe du très-bon Esprit qui nous guide à tout bien.

XIV.e JOUR.

Ils doivent et peuvent tout demander au nom de Jésus-Christ. Joan. xv. 16.

Je vous ai choisis, afin que vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure, et que mon Père vous accorde tout ce que vous lui demanderez en mon nom (1). C'est donc là la cause de ce grand fruit et de sa durée à jamais ; que le Père accordera tout ce qu'on lui demandera au nom du Fils. Dieu disoit autrefois : *Je le ferai pour l'amour de moi, et pour glorifier mon nom.* Ici il n'accorde plus rien

(1) *Joan.* xv. 16.

qu'au nom du Fils. Ce n'est pas qu'il change de langage ; ce que Dieu fait pour l'amour de son Fils, il le fait pour l'amour de soi-même ; parce que le Père et le Fils ne sont qu'un : et lorsqu'on nous avertit tant de fois que nous n'avons rien à espérer, ni à demander qu'au nom de Jésus-Christ ; on nous avertit du besoin que nous avions d'un médiateur, pour nous réunir à Dieu, dont le péché nous avoit séparés.

Songeons donc à porter du fruit, et à porter un fruit qui demeure ; mais demandons-en la grâce au nom du Médiateur, en croyant que c'est par sa grâce que nous commençons à porter du fruit, et par la continuation de la même grâce que nous en portons persévéramment : parce qu'ainsi qu'il nous a dit, nous ne pouvons porter du fruit qu'en lui seul, et qu'il faut qu'il demeure en nous, afin que nous puissions demeurer en lui : et c'est en cela que consiste la médiation de Jésus-Christ, et la vraie invocation de Dieu au nom du Sauveur.

XV.

XV.ᵉ JOUR.

Jésus et ses disciples haïs du monde : injustice de la haine du monde. Joan. xv.

Voici la doctrine du verset 16 et des suivans, jusqu'au 26. Après avoir montré à ses disciples combien ils doivent s'aimer les uns les autres, et aimer tout le monde ; parce que tout le monde est des nôtres par la grâce que Dieu fait à tous de les appeler à

notre unité ; il leur apprend que s'ils doivent aimer tout le monde, ce n'est pas dans l'espérance d'être aimés eux-mêmes, puisqu'au contraire ils seront haïs de toute la terre : et c'est la vérité qu'il leur découvre à fond dans tous ces versets.

Il commence à leur découvrir la source de cette haine par ces paroles : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier* (1). On ne peut assez admirer la bonté de notre Sauveur ; il n'y a rien de si fâcheux à de bons cœurs, ni en soi rien de plus triste à la nature, que d'être haï. On a besoin d'être prémuni contre un mal qui en soi est si dur, et dont aussi les effets sont si étranges. Mais c'étoit pour les apôtres la plus grande de toutes les consolations, que cette aversion de tout le genre humain leur fût commune avec Jésus-Christ. *Si le monde vous hait*, dit-il, *il m'a haï le premier*. La cause de cette haine nous est expliquée par cette parole : *Celui qui fait mal hait la lumière* (2). Le monde me hait, parce que je lui découvre ses mauvaises œuvres. Les apôtres associés à la prédication du Sauveur, devoient aussi encourir la haine du monde dont ils reprenoient les crimes et les ignorances.

Si vous étiez du monde, le monde aimeroit ce qui est à lui (3). Ce n'est pas que les hommes du monde s'aiment les uns les autres ; c'est tout le contraire, et tout le monde est rempli de haines et de jalousies ; mais c'est que les plaisirs et les intérêts du monde font des liaisons et des commerces agréables ; mais les disciples de Jésus-Christ n'ont rien qui plaise au monde. Le monde veut des flatteurs : on n'y vit que

(1) *Joan.* XV. 18. — (2) *Ibid.* III. 19, 20. — (3) *Ibid.* XV. 19.

de complaisances mutuelles, en s'applaudissant l'un à l'autre. A quoi est bon un chrétien? Il est inutile : il n'entre ni dans nos plaisirs ni dans nos affaires, qui ne sont que fraudes. *Défaisons-nous-en*, disent les impies dans le livre de la Sagesse : *car il nous est inutile* (1) : sa vie simple et innocente est une censure de la nôtre : il faut le faire mourir, puisqu'il ne fait que troubler nos joies. Chrétiens, innocent troupeau, c'est ce qui vous fait la haine du monde! Vous ne savez point vous faire craindre, ni rendre le mal pour le mal; vous serez bientôt opprimés. Quelque paisibles que vous soyez, on ne laissera pas de vous reprocher que vous faites des cabales contre l'Etat, pour lequel vous levez sans cesse les mains au ciel; et vous serez les ennemis publics.

Parce que je vous ai choisis du milieu du monde, le monde vous hait (2). Dans votre séparation, on ne vous croit pas de même espèce que les autres : on croit que vous voulez vous distinguer; et on vous accable.

Le serviteur n'est pas plus grand que son maître (3). Quelle consolation pour un chrétien, pour un pasteur, pour un prédicateur, si on ne le croit pas, si on le méprise, si on le persécute, si on le déchire, si on le crucifie, et lui et ses discours! on en a fait autant à Jésus-Christ. C'est une suite du mystère de la croix; et c'est par de semblables contradictions que l'ouvrage de la rédemption a pris son cours. Car à travers ces contradictions, l'Evangile va où il doit aller; et les bons exemples des chrétiens gagnent

(1) *Sap.* II. 12, 15, 16, 20. — (2) *Joan.* XV. 19. — (3) *Ibid.* 20.

ceux qu'ils doivent gagner; et la main de Dieu se fait sentir dans la résistance des hommes.

Il y a un monde dans l'Eglise même : il y a des étrangers parmi nous. On déplaît à ceux-là, quand on vit, et quand on prêche chrétiennement. Ce monde est plus dangereux que seroit un monde manifestement infidèle. Ecoutez saint Paul : *Il y a des périls au dedans et au dehors, et du côté des faux frères* (1). *Demas m'a laissé*, dit le même apôtre, *aimant ce siècle. Tout le monde m'a abandonné, Dieu leur pardonne* (2). Le mépris qu'on fait d'un homme qui ne songe qu'aux affaires de Dieu, en disant que ce n'est pas un homme d'affaires, est une espèce dé persécution. Faites, Seigneur, que je fasse bien vos affaires; c'est là que je mets toute ma capacité : si on me blâme, si on me méprise, si on me traverse, si on m'accuse de toutes sortes de faussetés; je le souffre pour le nom de mon Sauveur : c'est qu'on ne le connoît, ni lui ni son Père.

Après avoir montré la haine du monde, Jésus-Christ fait voir qu'elle est injuste, dans le ℣. 24, et il la convainc par ses miracles.

Personne n'en avoit jamais tant fait, ni de cette nature : il alloit guérissant tous les malades; et jamais il n'a fait de miracles pour punir un seul homme. Tout étoit plein de miséricorde et d'indulgence. Ainsi les hommes sont convaincus : et la bonté de ce Jésus tant haï, paroît non-seulement par la qualité et par la nature de ses miracles.

Ce n'est pas assez pour être conforme au Sauveur d'être haï, il faut être haï sans en avoir ja-

(1) *II. Cor.* XI. 26. — (2) *II. Tim.* IV. 10, 16.

mais donné de sujet. *Ils m'ont*, dit-il, *haï sans sujet* (1).

Prenez-y garde : donner sujet à la haine n'est pas seulement faire injure à quelqu'un, mais encore être superbe, hautain, dédaigneux, envieux, intéressé ; cela offense tout le monde. Mais Jésus-Christ si doux, si humble de cœur, si pauvre, si patient, qui pouvoit-il avoir offensé ? Il est haï cependant, et ses apôtres le sont avec lui. Qui ne se consoleroit par cet exemple ? Qui n'aimeroit mieux être haï avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, que d'être aimé comme ceux qu'on a appelés, soit par vérité, soit par flatterie, les délices du genre humain ? Je ne veux point être aimé des hommes qui ont haï Jésus-Christ; j'aime mieux entendre ces cris : *Qu'on l'ôte : qu'on l'ôte : qu'on le crucifie* (2) : ou ceux-ci contre saint Paul, d'un peuple en fureur, qui jetoit de la poudre en l'air, et sa robe à terre : *Otez du monde cet homme ; il n'est pas permis de le laisser vivre* (3) : que ces acclamations qu'on fit à Hérode : *C'est le discours d'un Dieu, et non pas d'un homme.* Car voyez la suite : *L'ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avoit pas donné gloire à Dieu : et il mourut mangé des vers* (4).

C'est ainsi que *Dieu brise les os de ceux qui veulent plaire aux hommes* (5) : et saint Paul disoit aux Galates : *Si je plaisois encore aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jésus-Christ* (6).

Tous les hommes jusqu'aux moindres veulent qu'on les flatte, et ne peuvent souffrir qu'on les re-

(1) *Joan.* XV. 25. — (2) *Ibid.* XIX. 15. — (3) *Act.* XXII. 22, 23. — (4) *Ibid.* XII. 21, 22, 23. — (5) *Ps.* LII. 6. — (6) *Gal.* I. 10.

prenne. C'est un vice qui est entré jusque dans les moëlles à toute la nature humaine, à ces paroles flatteuses : *Vous serez comme des dieux* (1). La jalousie naturellement empêcheroit les louanges ; et on n'en donne guère de bon cœur : mais on en donne pour en recevoir ; on flatte pour être flatté : c'est l'esprit du monde ; mais l'esprit de Jésus-Christ, c'est d'aimer mieux être haï, que de se faire aimer de cette sorte.

XVI.e JOUR.

Le témoignage de l'esprit de vérité rassure.
Joan. xv. 26, 27.

Après avoir fait voir dans le monde une haine si envenimée contre lui, il ajoute pourtant, que Dieu ne le laissera pas sans témoignage, et *qu'il enverra son Saint-Esprit qui rendra témoignage de lui* (2). C'est là, dit-il, le témoignage que je veux : car ce n'est point l'esprit de déguisement et de flatterie, qui est celui qui règne dans le monde ; ce n'est point l'esprit d'injustice et de partialité ; c'est l'esprit de vérité : *Spiritum veritatis :* qui est en même temps un esprit de concorde et de douceur ; qui unira tous les cœurs, et n'en fera qu'un de ceux de tous les fidèles. Voilà celui que mon Père enverra pour me rendre témoignage : *Et vous aussi qui avez toujours été avec moi*, animés de cet esprit, *vous me rendrez témoignage* (3). Ce sera

(1) *Gen.* III. 5. — (2) *Joan.* XV. 26. — (3) *Ibid.* 27.

un témoignage irréprochable, rendu par des personnes qui ont tout vu : un témoignage sincère, confirmé par l'effusion de votre sang. Voilà, dit-il, le témoignage que je me suis réservé sur la terre. Il vous fera haïr; mais votre consolation, c'est que par-là vous prendrez part à la haine qu'on me porte injustement. Oui, mon Sauveur, nous y consentons. S'il faut pour vous glorifier, que nous soyons haïs et méprisés du monde, en lui disant ses vérités, quelque habit que ce monde porte, fût-ce un habit de piété, puisque la haine se cache si souvent sous un tel habit; ainsi soit-il : *votre volonté soit faite*. On n'est point votre disciple, qu'on n'ait mérité par quelque bon endroit la haine du monde.

XVII.e JOUR.

Les apôtres persécutés, haïs d'une haine de religion. Joan. XVI. 1, 2, 3, 4, 5.

Dans les versets 1, 2, 3, 4, 5 du chapitre XVI, il découvre plus ouvertement à ses disciples la nature de la haine qu'on aura contre eux. Car après leur avoir appris qu'elle leur est commune avec lui, et qu'ils se l'attireront en lui rendant témoignage par le Saint-Esprit qui viendra en eux; il croit leur pouvoir tout dire : et il leur apprend enfin que le caractère de cette haine qu'ils auront à porter; c'est que ce sera une haine de religion; qu'on les excommuniera, et qu'on les aura telle-

ment en exécration, qu'on croira rendre service à Dieu de les exterminer. Par où il nous fait entendre que ces haines pieuses et religieuses, qu'un faux zèle animera, sont la dernière et parfaite épreuve qu'il réserve à ses véritables disciples. Car c'est une telle haine, qu'il a essuyée lui-même; puisque la sentence que la synagogue a prononcée contre lui, c'est qu'il avoit blasphémé, *blasphemavit* (1), contre Dieu, contre la loi, contre le saint lieu; et que c'étoit glorifier Dieu, que de livrer ce blasphémateur au dernier supplice. Et cette haine étoit la même que Jérémie avoit portée en figure de Jésus-Christ, lorsqu'on disoit : *Cet homme* a blasphémé *contre le saint lieu, et contre la cité sainte* (2).

Voilà ce qu'il promet à ses disciples; et il les console en même temps, leur apprenant que cette haine est aveugle et insensée : *puisqu'elle vient à leurs persécuteurs, pour ne pas connoître son Père, ni lui* (3). Jésus-Christ est la vérité, et quiconque ignore ou combat quelque partie de la vérité quelle qu'elle soit, quelque savant qu'il soit d'ailleurs, il ne connoît pas Jésus-Christ, ni son Père par cet endroit-là : et si vous entreprenez de le convaincre, il se revêtira d'un faux zèle, d'un zèle amer; mais il en faut essuyer l'aigreur avec foi et humilité, en se réjouissant de porter ce caractère du Sauveur et de ses apôtres. C'est alors qu'il faut écouter le Sauveur, qui dit : *Souvenez-vous que je vous ai*[illegible]*i avertis de ces contradictions*. Et il ajoute : *Je n*[illegible]

(1) *Matt.* xxvi. 65.—(2) *Jerem.* xxvi. 6, 8, 9, 11, 12. — (3) *Joan.* xvi. 3.

vous ai pas dit ces choses au commencement(1). Il leur avoit pourtant souvent parlé des persécutions, et de la haine qui leur étoit préparée par toute la terre ; *Vous serez*, dit-il (2), *en haine à tout le monde*, et le reste : où il semble qu'il n'a rien oublié pour leur mettre devant les yeux la vive peinture des persécutions qu'il leur avoit destinées. Qu'est-ce donc qu'il dit aujourd'hui, qu'il n'avoit pas voulu leur expliquer au commencement ? Remarquez, pieux lecteur, qu'il leur a tout dit ; excepté ce seul endroit, *qu'on les excommunieroit, et qu'on croiroit rendre service à Dieu, en les exterminant de la terre* (3). Car c'étoit aussi l'endroit sensible, et le véritable caractère de la persécution des disciples de Jésus-Christ. Ce ne sont pas seulement les gentils qui les ont persécutés, comme les ennemis de Dieu : cette injure seroit consolante du côté de ceux de qui Dieu n'est pas connu : mais ce sera le peuple de Dieu qui aura en exécration Jésus-Christ et ses disciples : ce peuple à qui Jésus-Christ étoit envoyé : ceux-là mêmes, dont il avoit dit : *Ils sont assis sur la chaire de Moïse : croyez donc ce qu'ils vous enseignent* (4). Ce seront ceux-là qui condamneront Jésus-Christ, et ensuite ses apôtres, avant même que le caractère de réprobation eût paru tout-à-fait sur eux, et lorsqu'un saint Paul respectoit encore en eux le caractere de leur onction, en disant : *Mes frères, je ne savois pas que ce fût le souverain pontife : Car il est écrit : Vous ne maudirez point le prince de votre peuple* (5).

(1) *Joan.* XVI. 4, 5. — (2) *Matt.* X. 21, 22. — (3) *Joan.* XVI. 2. — (4) *Matt.* XXIII. 2, 3. — (5) *Act.* XXIII. 5.

On voit donc, qu'il faut s'attendre à être persécuté, quand Dieu le veut, par une autorité sainte. Et l'exemple de saint Chrysostôme si injustement déposé par un patriarche orthodoxe, et même persécuté durant ce temps, et jusqu'après sa mort par des saints, quand il n'y auroit que celui-là, suffit pour nous faire voir ce genre de persécution, qui est un des plus délicats et des plus sensibles aux disciples de Jésus-Christ. Et il faut ici considérer la modération, la douceur et l'humilité de ce grand homme, qui l'a peut-être égalé aux martyrs : ce qu'un saint martyr qui lui apparut semble avoir voulu lui indiquer, en lui disant dans un songe : Vous serez demain avec moi.

Quoi qu'il en soit, il faut être préparé à ce genre de persécution, si Dieu le permet, et ne s'en pas étonner, mais dire avec saint Cyprien : *Qu'il importe peu de quel côté vienne le coup de l'épée, qui tranche notre vie, fut-ce du côté de nos frères ; pourvu que ce soit en procurant la gloire de Jésus-Christ*(1). Cette persécution n'en est pas moins suivie de la couronne du martyre. Et on verra quelquefois dans des maisons saintes, dans de saintes communautés, des acharnemens contre des personnes saintes dont on ne voit point la cause : on voit seulement dans ces innocens persécutés, une vraie humilité avec un vrai zèle pour la gloire de Dieu. Qu'ils souffrent ce petit martyre, sans se plaindre, et en aimant d'un amour humble et sincère, ceux qui les font souffrir ; et qu'ils sachent que c'est un des caractères de Jésus-Christ, qu'il leur est donné de porter. Je

(1) *Epist. ad Corn. Pap. Edit. Baluz. Epist.* LV.

ne sais pour qui j'écris ceci, et je n'ai aucune vue : mais afin qu'on ne pense pas, que je me figure des chimères de persécution, je suis obligé de dire que celle-ci est très-fréquente, et doit être très-chère à ceux qui la portent, pour peu que ce soit, et pour quelque cause que ce soit.

XVIII.e JOUR.

Tristesse de l'absence de Jésus. Joan. XVI. 5, 6.

Depuis le ℣. 5 jusqu'au ℣. 8, il explique la mission de l'Esprit consolateur qu'il avoit promis à ses disciples, afin de les consoler de son absence. Il venoit encore de leur en parler au ℣. 26 du chap. XV ; mais ici il va en expliquer à fond la mission : et il faut invoquer le Saint-Esprit, afin qu'il nous fasse entendre ce qui le regarde dans la suite de ce discours de notre Seigneur.

Je ne vous ai pas dit ces choses que je viens de vous exposer touchant la haine qu'on aura pour vous ; *parce que j'étois encore avec vous* (1). Rien ne me pressoit de vous les dire ; et, *comme j'étois avec vous, je vous gardois moi-même* (2) ; et je n'avois pas besoin de vous prémunir contre les persécutions, qui vous devoient arriver après ma retraite. Mais maintenant je m'en vais, et il faut vous parler à fond de toutes choses, autant que vous le pourrez porter.

Je m'en vais donc : et vous ne me demandez pas

(1) *Joan.* XVI. 5. — (2) *Ibid.* XVII. 12.

où je vais? Mais parce que je vous déclare que je me retire, la tristesse remplit votre cœur [1]. Comme s'il disoit : Vous ne songez point où je vais ; en quel lieu, à quelle gloire, à quelle félicité ; mais sans songer où je vais, et ce que je vais y faire, vous vous affligez. En quoi il les reprend secrètement du peu d'attention qu'ils ont à ce qu'il fait, et du peu d'amour qu'ils ont pour lui, puisqu'ils ne songent qu'à eux-mêmes, et ne s'occupent que de leur tristesse. Il est néanmoins si bon, que sans les reprendre davantage, il tourne tout son discours à les consoler, et leur parle du Saint-Esprit qui devoit venir, leur apprenant qu'il ne lui est pas inférieur, et le prouvant premièrement par les effets de sa mission ; et à la fin par son origine éternelle ; comme la suite le fera paroître.

XIX.e JOUR.

Mission du Saint-Esprit, pour convaincre d'incrédulité les Juifs et le monde. Joan. XVI. 8, 9, 10, et suiv.

Et quand il viendra, il convaincra le monde touchant le péché, et touchant la justice, et touchant le jugement [2] : et le reste.

Il convaincra le monde sur le péché : sur quel péché ? Jésus-Christ l'explique : c'est *de n'avoir point cru en lui.* Entendons le péché des Juifs, qui est de n'avoir point cru au Christ, qui leur avoit été

(1) *Joan.* XVI. 5, 6. — (2) *Ibid.* 8, *et suiv.*

envoyé : d'avoir par-là démenti leurs prophéties, et Dieu qui confirmoit la mission de Jésus-Christ par tant de miracles : de les avoir attribués au démon. C'étoit là le péché des Juifs, le grand péché; *le péché contre le Saint-Esprit*, qui, poussé à un certain degré de malice que Dieu sait, *ne se remet ni en ce siècle, ni en l'autre* (1). C'est sur ce péché et de ce péché, que le Saint-Esprit devoit convaincre le monde incrédule.

Jésus-Christ avoit convaincu les Juifs de ce péché en deux manières, l'une en accomplissant les prophéties, qui est la manière la plus efficace de les expliquer : l'autre en faisant des miracles que personne n'avoit jamais fait; ce qui leur ôtoit toute excuse, en sorte qu'il ne manquoit rien à la conviction. Et toutefois le Saint-Esprit la pousse encore plus loin, lorsqu'il descend sur les disciples du Sauveur.

La conviction, dis-je, est portée plus loin. Et premièrement celle des prophéties. Car le Saint-Esprit inspire à saint Pierre la preuve de la résurrection de Jésus-Christ tirée de David, que cet apôtre plein des lumières et du feu de ce divin Esprit, pousse à la dernière évidence; c'est-à-dire, au dernier point de conviction, et avec une vigueur qui ne s'étoit jamais vue : comme il paroît aux Act. ch. II. ℣. 25 et suiv.

Secondement, quant à la conviction des miracles, le Saint-Esprit y met la perfection. Car si la source en étoit tarie en Jésus-Christ, on auroit pu croire qu'elle étoit passagère et trompeuse en Jésus-Christ

(1) *Matt.* XII. 24, 31, 32. *Marc.* III. 28, 29, 30. *Luc.* XII. 10.

même : mais comme elle se continue dans les apôtres, qui guérissent publiquement et à la vue de tout le peuple cet impotent, en témoignage de la résurrection de Jésus-Christ (1), la conviction est poussée bien au-delà de la suffisance : et le Saint-Esprit la porte par les apôtres jusqu'à la dernière évidence.

Cette continuation de miracles étoit l'ouvrage du Saint-Esprit. Jésus-Christ avoit dit, qu'il chassoit les démons par l'Esprit de Dieu ; et tous les autres miracles devoient être aussi singulièrement attribués au Saint-Esprit. Le même Esprit de miracles se continuant dans les apôtres, on voyoit la suite des desseins de Dieu, et l'entière confirmation de la vérité.

Et afin de le bien entendre, il faut savoir que les Juifs quoique convaincus par tant de miracles de Jésus-Christ, pouvoient dire, qu'il avoit eu le sort des faux prophètes que le démon anime, et à qui il donne des signes trompeurs ; puisqu'il avoit été condamné et mis à mort par le jugement de la synagogue, conformément à la loi de Moïse (2). Si donc Jésus-Christ étoit demeuré dans la mort, ou que sa résurrection n'eût pas été confirmée d'une manière à ne laisser aucune réplique, les Juifs n'auroient pas été convaincus et confondus dans ce vain prétexte de leur incrédulité. Mais puisque le Saint-Esprit, pour donner à Jésus-Christ des témoins de sa résurrection, descend visiblement sur ses apôtres, qui étoient les témoins qu'il avoit choisis ; puisqu'il les remplit de courage ; que de foibles qu'ils étoient,

(1) *Act.* III. 2, 6, *et seq.* — (2) *Deut.* XIII. 1, 2, 3, 4, 5. XVIII. 20, 21, 22.

il les rend forts; d'idiots et d'ignorans qu'ils étoient, les rend pleins d'une divine science, et leur donne des paroles qui fermoient la bouche à leurs adversaires qui n'étoient rien moins que les chefs du peuple ; puisqu'au lieu qu'ils étoient des lâches qui avoient oublié leur maître tous ensemble en prenant la fuite, et le premier de leur troupeau en le reniant, il en avoit fait d'intrépides défenseurs de sa doctrine et de sa résurrection ; puisqu'enfin le même Esprit descendu sur eux fait des miracles par leurs mains, qui ne cèdent en rien à ceux de Jésus-Christ, et même qui les surpassent en certaines circonstances, comme il l'avoit prédit lui-même; et non content de leur inspirer l'intelligence des prophéties, et la force de les défendre, il les remplit eux-mêmes de l'esprit de prophétie, et les fait agir et parler comme des hommes inspirés, comme il parut au jour de la Pentecôte ; saint Pierre le soutenant avec une assurance étonnante, et une force à laquelle tout cédoit (1) : tous ces ouvrages admirables du Saint-Esprit prouvent que Jésus-Christ a dit la vérité, en assurant que ce même Esprit convaincroit de nouveau, et d'une manière encore plus concluante, l'incrédulité du monde.

Voilà donc le témoignage du Saint-Esprit dans les apôtres, qui en confirmant la résurrection de Jésus-Christ parlent ainsi : *Nous sommes témoins de ces choses, et le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent* (2). C'étoit le dernier et le plus clair témoignage que Jésus-Christ leur réservoit : et c'est pourquoi prévoyant que le cœur de la

(1) *Act.* II. 17, 18. — (2) *Ibid.* v. 32.

plupart seroit assez dur pour résister encore à ce témoignage et à cette conviction, il les avertit d'éviter ce crime comme celui qui à la fin leur attireroit une inévitable punition, et deviendroit irrémissible pour eux; Dieu ayant déterminé de ne le remettre jamais à ceux qui l'auroient porté à de certains excès qui lui étoient connus. C'est peut-être ce qui donna lieu à cette sentence du Sauveur (1): *Que les blasphêmes contre le Fils seroient remis; mais que celui qui blasphémeroit contre le Saint-Esprit*, en persistant d'attribuer au démon les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples, quoique confirmés après sa mort en témoignage de sa résurrection, *ne recevroit aucun pardon, mais seroit coupable d'un éternel péché: à cause*, poursuit saint Marc, *qu'ils avoient dit: que* Jésus-Christ *avoit en lui-même un esprit* impur qui faisoit par lui des miracles; et qu'ils étoient disposés à porter la révolte jusqu'au dernier excès, comme ils firent en résistant encore aux miracles de ses disciples, et osant attribuer à l'esprit d'erreur, la continuation ferme et permanente du témoignage du Saint-Esprit.

Ajoutez à toutes ces choses, la sainteté que le Saint-Esprit établissoit dans l'Eglise, par des effets si éclatans, et cette parfaite unité des cœurs qui étoit son véritable ouvrage, et le caractère sensible de sa présence. Ajoutez la redoutable autorité que Dieu mettoit dans l'Eglise, en sorte que mentir à Pierre, c'étoit *mentir au Saint-Esprit* (2). On voit

(1) *Matt.* XII. 31, 32. *Marc.* III. 28, 29, 30. — (2) *Act.* V. 3, 4, 9.

assez par toutes ces choses, l'efficace du témoignage de ce même Esprit, pour convaincre l'incrédulité.

Et il faut aussi remarquer que Dieu qui avoit supporté les Juifs après le crucifiement de son fils, résolut enfin de faire éclater sa justice d'une manière étonnante, et jusqu'alors inouie, après que ce peuple ingrat eut continué de résister avec une opiniâtreté, et une dureté sans exemple, au témoignage des apôtres; c'est-à-dire, comme on a vu, à celui du Saint-Esprit. Ce qui étoit la figure du châtiment plus terrible, qu'il réservoit dans les enfers, à ceux qui avoient péché contre le Saint-Esprit, de la manière, et avec l'excès qu'il ne vouloit point pardonner.

Prenons donc garde de ne point tomber dans un semblable péché. Nous commençons à y tomber, lorsqu'abusant de la grâce du Saint-Esprit dans la rémission des péchés, nous en faisons une occasion de pécher plus facilement; en quoi nous faisons injure à l'*esprit de rémission et de grâce* (1). Et à cause que nous ne savons pas le degré que Dieu a marqué à cet attentat, pour ne le pardonner jamais; nous ne cessons de l'augmenter de jour en jour, et nous multiplions nos péchés par la facilité que nous nous imaginons dans le pardon. Mais Dieu qui nous voit périr, nous avertit qu'il viendra un point, où il cessera de pardonner, et auquel à la fin nous tomberons au dernier degré d'endurcissement, et à l'impénitence finale.

Craignons donc de résister au Saint-Esprit, de peur qu'enfin notre résistance ne soit poussée jusqu'à la

(1) *Heb.* x. 29.

fin, par la juste soustraction de ces grâces qui convertissent les cœurs. Craignons, dis-je, de pousser à bout la bonté et la patience de l'esprit qui remet les crimes ; parce que nous ne savons jusqu'où il veut pousser son indulgence, et que peut-être le premier péché que nous commettrons, sera parvenu à ce degré de malice qui lui est connu, et qu'il ne veut point pardonner à ceux qui auront reçu de certaines grâces. Les Juifs en sont un exemple, et ils n'ont plus trouvé de miséricorde ni en ce monde ni en l'autre, à cause qu'ils ont méprisé, jusqu'au point que Dieu ne vouloit plus souffrir, la conviction du Saint-Esprit.

XX.e JOUR.

Mission du Saint-Esprit pour convaincre le monde d'injustice. Péché contre le Saint-Esprit. Ibid. 10.

Il convaincra le monde sur la justice. C'est le second point sur lequel le Saint-Esprit devoit convaincre le monde : *Parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus.* Il faut sous-entendre : sans que pour cela vous cessiez de croire en moi, ou que votre foi se ralentisse. Et pour entendre cette seconde conviction du Saint-Esprit, il faut savoir que la justice chrétienne vient de la foi : selon cette parole du prophète répétée trois fois par saint Paul : *Le juste vit de la foi* (1). Mais

(1) *Heb.* II. 4. *Rom.* I. 17. *Gal.* III. 11. *Heb.* X. 38.

la véritable épreuve de la foi, c'est de croire ce qu'on ne voit pas. Tant que Jésus-Christ a été sur la terre, sa présence a soutenu la foi de ses disciples : aussitôt qu'il fût arrêté, leur foi tomba : et ceux qui auparavant croyoient en lui comme au rédempteur d'Israël, commencèrent à dire froidement : *Nous espérions qu'il devoit racheter Israël*(1) : comme s'ils disoient : mais maintenant après son supplice, nous avons perdu cette espérance. Voilà donc la foi des apôtres morte avec Jésus-Christ. Mais quand le Saint-Esprit l'eut ressuscitée, en sorte qu'ils furent plus constamment et plus parfaitement attachés à la personne et à la doctrine de leur maître, qu'ils ne l'étoient pendant sa vie : on vit en eux une véritable foi; et dans cette foi la véritable justice, qui étant l'ouvrage du Saint-Esprit, il s'ensuit qu'il donna au monde une parfaite conviction de la justice.

Soyons donc vraiment justes par l'esprit de la foi; et sans nous attacher à ce que nous voyons, unissons-nous à Jésus-Christ que nous ne voyons pas. Croyons fermement avec les apôtres que sa mort n'a pas été une extinction de sa vie; mais comme il l'a dit, un passage à son Père; puisque depuis qu'il nous a quittés, il a été plus fécond pour nous en toute sorte de grâces. Travaillons sans cesse à la mort des sens : ne jugeons point de notre bonheur par leur jugement : vivons dans l'esprit de la foi. Fondons tous nos sentimens sur sa vérité, et écoutons d'autant plus Jésus-Christ qu'il nous paroît moins. *Vous avez cru, Thomas, parce que vous*

(1) *Luc.* XXIV. 21.

avez vu : bienheureux ceux qui croient et ne voient pas (1). C'est par une telle foi que nous sommes justes.

XXI.e JOUR.

Mission du Saint-Esprit pour convaincre le monde de l'iniquité de son jugement. Joan. XVI. 8 — 11.

Le Saint-Esprit convaincra le monde *touchant le jugement : parce que le prince de ce monde est déjà jugé.* Jésus-Christ a dit ci-dessus : *C'est maintenant que le monde va être jugé : c'est maintenant que le Prince de ce siècle va être chassé* (2). Comment est-ce que Jésus-Christ juge le monde dans le temps de sa passion ? C'est en se laissant juger, et en faisant voir par l'inique jugement du monde sur Jésus-Christ, que tous ses jugemens sont nuls.

Le Saint-Esprit qui est descendu, confirme ce jugement contre le monde. Qu'a opéré le jugement du monde sur Jésus-Christ, rien autre chose qu'une démonstration de son iniquité ? La doctrine de Jésus-Christ qu'on croyoit anéantie par sa croix, se relève plus que jamais : le ciel se déclare pour elle ; et au défaut des Juifs les gentils la vont recevoir, et composer le nouveau peuple. C'est l'ouvrage du Saint-Esprit, qui descendu en forme de langue, montre l'efficace de la prédication apostolique. Toutes les nations l'entendent : de toutes les langues il ne s'en fait qu'une, pour montrer que l'Evangile va tout

(1) *Joan.* XX. 29. — (2) *Ibid.* XII. 31.

réunir. Le prince de ce monde est jugé : tous les peuples vont consentir à sa condamnation. Jugeons le monde : condamnons le monde. L'autorité qu'il se donne de nous tyranniser par ses maximes et ses coutumes, a donné lieu à condamner en la personne de Jésus-Christ la vérité même. O monde ! je te déteste : le Saint-Esprit te convainc de fausseté. N'adhérons au monde par aucun endroit ; sa cause est mauvaise en tout. *Mes petits enfans, n'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde : le monde n'est autre chose que concupiscence de la chair*, sensualité, plaisirs du corps, *ou concupiscence des yeux*, curiosité, avarice : *et orgueil de la vie, et tout cela*, toute cette concupiscence, *ne vient point de Dieu, mais du monde : et le monde passe avec ses désirs* (1) ; et il n'y a que Dieu qui demeure.

C'est donc par-là que le monde est jugé. La vie que le Saint-Esprit inspire aux fidèles, condamne toutes ses maximes. Il n'y a plus d'avarice, où chacun apporte ses biens aux pieds des apôtres : il n'y a plus de divisions, ni de jalousie, où il n'y a qu'un cœur et qu'une ame : il n'y a plus de plaisirs sensuels, où l'on a de la joie d'être flagellés par l'amour de Jésus-Christ : il n'y a plus d'orgueil, où tout est soumis aux conducteurs de l'Eglise, qu'on rend maîtres de tous ses désirs, et plus encore de soi-même que de ses richesses. Commençons donc cette vie chrétienne et apostolique, et laissons-nous convaincre par le Saint-Esprit.

(1) *I. Joan.* II. 15, 17.

XXII.e JOUR.

L'esprit de vérité enseigne toute vérité. Joan. XVI. 12, 13.

Nous apprenons dans les ℣. 12 et 13, que le Saint-Esprit nous apprendra ce que nous n'eussions pas pu porter sans lui. Mais qu'est-ce qu'il y avoit de si nouveau et de si étrange à nous dire, que nous ne puissions pas le porter encore? Notre foiblesse est donc bien grande, si nous ne pouvons pas porter ce que Jésus-Christ même auroit à nous dire? Cela est pourtant, puisqu'il le dit.

Jésus-Christ attribue deux choses au Saint-Esprit. L'une de nous suggérer, de rappeler en notre mémoire, de nous faire entendre *ce que Jésus-Christ nous auroit dit auparavant* (1) : c'est ce qu'il a dit ci-dessus : l'autre, de nous apprendre des choses nouvelles, *que nous n'eussions pas pu porter d'abord* (2); encore même que Jésus-Christ nous les enseignât. Apprenons ici à ménager les ames. Avec toute son autorité, et avec toute la lumière dont il est rempli, Jésus-Christ même se croit obligé à ce ménagement des ames infirmes : à plus forte raison les autres hommes doivent-ils entrer dans cette condescendance.

Mais où trouverons-nous des vérités plus fortes, que celles que Jésus-Christ vient d'expliquer à ses apôtres, en leur disant, qu'*on les haïra, jusqu'à*

(1) *Joan*, XIV. 26. — (2) *Ibid.* XVI. 12.

roire servir Dieu en les massacrant (1)! Voici quel-
ues vérités que Jésus-Christ n'a pas dites, ou sur
squelles il n'a pas appuyé : que les apôtres seroient
bligés, non-seulement à subir l'exécration de la
ynagogue, mais encore à se séparer d'eux-mêmes
u reste du peuple, comme il paroît dans les Actes :
relâcher l'obligation de la loi : à la regarder comme
n fardeau insupportable aux Juifs mêmes, selon ce
u'ils disent dans les Actes : *Que ni nos pères ni nous*
'avons pu porter (2) : à faire voir ce qui est bien
lus, que non-seulement la loi n'obligeoit point les
entils, mais encore les rendoit coupables, confor-
mément à cette parole : *Si vous vous faites circon-*
ire, Jésus-Christ ne vous servira de rien (3). Voilà
uelque partie des vérités que les apôtres n'auroient
u porter, si Jésus-Christ les leur avoit apprises
'abord. Et c'est pourquoi il les réserve au Saint-
Esprit, qui aussi, lorsqu'ils furent obligés de les
xpliquer dans le concile de Jérusalem, leur fait
ire : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous* (4).

Que dirai-je du redoutable secret de la réproba-
on des Juifs, pour donner lieu aux gentils ; et du
etour futur de ces mêmes Juifs, après que les gentils
eront entrés ? Secret admirable qui donne lieu à
elui de la prédestination, et à ces terribles paroles :
Dieu a tout renfermé dans l'incrédulité, pour mon-
rer que nul n'est sauvé que par sa miséricorde (5).
C'est un secret dont Jésus-Christ a posé les fonde-

(1) *Joan.* XVI. 2, 3. — (2) *Act.* IV. 15, 18, 32, 33. V. 12, 13, 14.
XV. 1, 2, 5, 7, 10, 20, 21, 28, 29. — (3) *Rom.* III. 10. *Gal.* II. 16,
18, 20, 21. III. 10, 11, 24, 28. IV. 9, 10, 11. V. 1, 2, *etc.* — (4) *Act.*
XV. 28. — (5) *Rom.* XI. 32.

mens, mais dont il laisse l'application et le fond à développer à saint Paul.

C'est encore un grand secret que ce même apôtre apprend aux fidèles : qu'il faut joindre à toutes les persécutions, la mortification volontaire, *en châtiant son corps, et le réduisant en servitude* (1) : chose que le Fils de Dieu n'avoit pas si clairement expliquée, que le Saint-Esprit l'a fait à cet apôtre. Ne poussons pas plus avant nos recherches sur ces vérités, que Jésus-Christ semble réserver au Saint-Esprit. Contentons-nous d'admirer la dispensation de la doctrine salutaire ; et ne nous ménageons plus nous-mêmes, puisque Jésus-Christ nous a ménagés autant qu'il a été nécessaire.

XXIII.e JOUR.

Le Saint-Esprit égal au Fils par ses œuvres.

Toutes ces fonctions du Saint-Esprit l'égalent manifestement au Fils de Dieu, dont il accomplit l'ouvrage. S'il y met la perfection, si Jésus-Christ, pour ainsi parler, lui en donne toute la gloire; c'est que la gloire du Saint-Esprit est celle du Fils de Dieu ; comme la gloire du Fils de Dieu est celle du Père, et que la gloire de la Trinité est une et indivisible.

Si ce qui est réservé au Saint-Esprit est si grand, que les apôtres ne l'auroient pu porter, quoiqu'annoncé par Jésus-Christ même, il n'y a donc point

(1) *I. Cor.* IX. 27. *II. Cor.* IV. 10.

d'inégalité

'inégalité dans les ouvrages de la Trinité, du côté es trois divines personnes; mais une dispensation iversifiée, seulement par rapport à nous : mais ésus-Christ nous va encore élever plus haut, et près avoir égalé le Saint-Esprit au Père et au Fils ar ses œuvres, il va encore montrer sa parfaite égalité par son origine.

XXIV.e JOUR.

Le Saint-Esprit égal au Fils par son origine : il annonce les choses futures, et pénètre le secret des cœurs. Joan. XVI. 13.

Quand cet Esprit de vérité viendra, il vous apprendra toute vérité : car il ne parlera pas de lui-même ; mais il vous dira ce qu'il a ouï, et vous annoncera les choses futures (1).

Il ne dira que ce qu'il a ouï : mais il a tout ouï : aussi enseignera-t-il toute vérité. Il est dans le conseil où l'on dit tout. Le Père dit tout par son Fils ; le Fils dit tout par sa naissance. Si tout se dit par lui, il entend tout : autrement il ne s'entendroit pas lui-même. On lui dit tout en le produisant, puisque le produire, c'est dire. Le Saint-Esprit est le troisième dans ce secret : nulle créature n'y entre. On ne dit rien à demi dans cette unité : on n'entend rien imparfaitement. C'est pourquoi, *l'Esprit approfondit tout* : il entre en tout, *même dans les profondeurs de Dieu* (2). Et c'est le caractère que

(1) *Joan.* XVI. 13. — (2) *I. Cor.* II. 10.

lui donne le Sauveur du monde, en disant *qu'i nous enseigne toute vérité, et annonce les chose futures.*

Le Saint-Esprit est celui qui parle aux prophètes Quand il parle en eux, c'est Dieu qui parle, et o l'appelle l'Esprit prophétique : ce qui l'égale parfai tement au Père et au Fils ; puisque comme eux i entre dans le grand secret réservé à Dieu qui es celui de l'avenir (1).

Il entre par la même raison dans cet autre intim secret, qui est la connoissance du secret des cœurs Qui voit le secret de Dieu, que ne voit-il pas? Pa qui est-ce que saint Pierre a vu le secret d'Anania et de Saphira, dans la vente de leurs biens? Aussi e mentant à Pierre, ils mentirent au Saint-Esprit (2) Par qui est-ce que *le secret des cœurs étoit mani festé* dans ces assemblées dont parle saint Paul : c qui fait dire à tout le monde, que *Dieu est au mi lieu de nous* (3)? Comment? sinon par l'esprit d prophétie, qui est dans le même lieu l'ouvrage d Saint-Esprit, à qui toutes ces grâces sont attribuées conformément à cette parole : *Un seul Esprit opèr ces choses, les partageant à chacun selon qu'il lu plaît* (4).

(1) *Is.* XLVIII. 16. LIX. 21. LXI. 1. *Zach.* VII. 12. *I. Cor.* XIV. 32 *Apoc.* XXII. 6. — (2) *Act.* V. 3, 4, 9. — (3) *I. Cor.* XIV. 24, 25. — (4) *Ibid.* XII. 11.

XXV.e JOUR.

Origine du Saint-Esprit. Ordre des personnes divines. Joan. XVI. 14, 15.

Il me glorifiera, parce qu'il prendra du mien (1). Que Jésus-Christ daigne nous parler de ces communications intérieures des personnes divines, et nous faire entrer en quelque façon dans cet ineffable secret, il y a de quoi s'en étonner. Vraiment il nous traite en amis, comme il disoit lui-même, en nous apprenant non-seulement ce qu'il fait au dehors, mais encore ce qu'il produit au dedans. *Il prendra du mien :* le Fils a tout pris du Père, et il glorifie le Père : le Saint-Esprit prend du Fils et il glorifie le Fils. Il semble que c'est là le but de cette parole. Mais écoutons de quelle sorte Jésus-Christ s'explique. Il ne dit pas : *Il prendra de moi :* mais, *Il prendra du mien :* O Sauveur, que voulez-vous dire? M'est-il permis de le chercher? Ou bien m'en tiendrai-je à ce que vous dites, sans rien dire, ni rien chercher davantage dans cette parole? Mais votre Eglise y a trouvé, que le Saint-Esprit procédoit de votre Père et de vous, et que c'étoit pour cela, que le Saint-Esprit étoit votre Esprit, comme il étoit l'Esprit du Père. Il est appelé l'Esprit de Jésus-Christ : *Spiritus Christi* (2). Il est à Jésus-Christ. Jésus-Christ l'envoie : par quelle autorité : si ce n'est par l'autorité de principe et d'origine? Car il ne

(1) *Joan.* XVI. 14.—(2) *I. Pet.* I. 11.

peut y en avoir d'autre entre les personnes divines.

Voilà la doctrine de l'Eglise catholique, et la tradition des saints. Je la reçois, j'adore cette vérité. O Jésus, encore un coup, quelle merveille que vous daigniez nous parler de ces hauts mystères, à nous qui ne sommes que terre et cendre! Avec quelle foi, avec quelle reconnoissance, avec quel amour devons-nous écouter ces paroles! Seigneur, ce n'est pas en vain que vous nous parlez de ces choses : vous nous en montrez une étincelle durant cette vie, dans le dessein de nous en montrer à découvert la pleine lumière au jour de l'éternité. Nous verrons ce que veut dire : *Il prendra du mien, et il me glorifiera, et il vous l'annoncera. Tout ce qui est à mon Père, est à moi : et c'est pourquoi je vous ai dit qu'il prendra du mien : et il vous annoncera ce qu'il en aura pris* (1).

Le Saint-Esprit prend du Père dont il procède primitivement, et en prenant du Père, il prend ce qui est au Fils, puisque tout est commun entre le Père et le Fils : excepté sans doute d'être Père : car c'est cela qui est propre au Père, et non pas commun au Père et au Fils. Le Fils a donc tout ce qu'a le Père, excepté d'être Père : il a donc aussi d'être principe du Saint-Esprit : car cela n'est pas être Père : le Fils prend cela du Père ; et le Père qui en l'engendrant dans son sein, lui communique tout excepté d'être Père, lui communique par conséquent d'être le principe productif du Saint-Esprit. C'est pourquoi le Saint-Esprit est l'Esprit du Père comme du Fils, envoyé en unité de l'un et de l'autre, pro-

(1) *Joan.* XVI. 14, 15.

cédant de l'un et de l'autre, comme d'un seul et même principe : parce que le Fils a reçu du Père d'être principe du Saint-Esprit. Et c'est pourquoi Jésus-Christ ne dit pas : *Il prendra de moi;* parce que ce seroit dire en quelque façon, qu'il en seroit le seul principe, et que le Saint-Esprit procède du Fils, comme le Fils procède du Père : c'est-à-dire, de lui seul. Mais il n'en est pas ainsi : car le Saint-Esprit procède du Père radicalement; et s'il procède du Fils, c'est du Père que le Fils a pris de le produire : et c'est pourquoi il dit plutôt : *Il prendra du mien :* que de dire : *Il prendra de moi.* Parce qu'encore qu'en effet il prenne de lui, il ne prend de lui que ce que lui-même a pris du Père. Il procède donc du Père et du Fils; mais il procède du Père par le Fils; parce que, cela même que le Saint-Esprit procède du Fils, le Fils l'a reçu du Père, de qui il a tout reçu.

C'est ce qui explique la raison mystique et profonde de l'ordre de la Trinité. Si le Fils et le Saint-Esprit procèdent également du Père, sans aucun rapport entre eux deux, on pourroit aussitôt dire, le Père, le Saint-Esprit, et le Fils, que, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Or ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ parle. L'ordre des personnes est inviolable; parce que, si le Fils est nommé après le Père, parce qu'il en vient; le Saint-Esprit vient aussi du Fils, après lequel il est nommé; et il est l'Esprit du Fils, comme le Fils est le Fils du Père. Cet ordre ne peut être renversé : c'est en cet ordre que nous sommes baptisés, et le Saint-Esprit ne peut non plus être nommé le second, que le Fils peut être nommé le premier.

Jésus-Christ, sinon les choses que vous voyez en lui? Prends bien garde, ame chrétienne, ce que c'est que Jésus-Christ; et par-là tu apprendras ce que tu dois demander en son nom.

C'est ce que les apôtres n'entendoient pas encore; et loin de vouloir porter leur croix avec Jésus-Christ, ils ne vouloient pas même entendre ce qu'il leur disoit de la sienne : *Ce discours étoit caché à leurs yeux : et ils craignoient de l'interroger sur ce discours* (1) : parce qu'ils craignoient d'apprendre trop leurs obligations, en découvrant les dispositions de leur Maître. Ainsi comme ils répugnoient beaucoup à la croix, ils ne savoient guère ce qu'il falloit demander au nom de Jésus-Christ crucifié : et c'est pourquoi il leur dit : *Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom : Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie s'accomplisse* (2).

La joie qu'il leur promet ici n'est pas une joie sensible : c'est une joie dans la foi, c'est une joie dans la croix, comme celle de Jésus-Christ, *qui est monté sur la croix en se proposant une grande joie* (3). Quelle joie, si ce n'étoit celle de glorifier son Père, et de contenter son amour, en sauvant les hommes? Ainsi nous devons apprendre à mettre toute notre joie à le glorifier, ce qui nous fera réjouir dans nos souffrances; ce qui inspira aux apôtres cette joie qu'ils ressentirent d'avoir été flagellés pour le nom de Jésus-Christ (4). Alors donc ils avoient appris ce qu'on reçoit et ce qu'on doit demander en son nom,

(1) *Luc.* IX. 44, 45. XVIII. 34. — (2) *Joan.* XVI. 24. — (3) *Heb.* XII. 2. — (4) *Act.* V. 41.

qui

qui est d'apprendre à se glorifier, à se réjouir dans ce qu'on souffre pour lui.

La patience est le seul moyen de surmonter les vices, et d'épurer les vertus. La patience chrétienne apprend non-seulement à porter sans murmure, mais encore à se réjouir dans les souffrances que Dieu envoie. Se fonder sur la patience, et s'unir à la croix de Jésus-Christ, c'est le moyen de prier en son nom, et c'est par-là qu'on obtient tout.

XXXI.ᵉ JOUR.

Tout nous vient par Jésus-Christ. Joan. XVI. 25—28.

Je vous ai dit ceci en paraboles : je ne me suis pas encore entièrement expliqué sur mon départ : je vous en vais maintenant parler à découvert : vous allez tout voir en trois mots : *Je suis sorti de Dieu, et je suis venu au monde : maintenant je quitte le monde, et je m'en retourne à mon Père* (1). Il finit là son discours, comme n'ayant plus rien à leur expliquer, après leur avoir dit si nettement, d'où il venoit, et l'obligation qu'il avoit d'y retourner.

Les apôtres vont entendre plus que jamais cette vérité qui leur ôtera toutes leurs erreurs sur le règne de Jésus-Christ. Ils s'étoient grossièrement attendus à le voir établir sur la terre avec un éclat mondain ; mais cette pensée n'a plus de lieu depuis que Jésus-Christ montoit au ciel. Car on voit là, que son

(1) *Joan.* XVI. 28.

royaume n'est pas de ce monde ; que son trône est à la droite de Dieu ; et que c'est de là qu'il doit mettre tous ses ennemis à ses pieds. C'est ce que les apôtres entendirent, comme il paroît par la première prédication de saint Pierre, où il allègue un passage du psaume CIX. Alors donc, quand ils entendirent où Jésus-Christ devoit régner, et d'où il devoit vaincre ses ennemis, ils surent que dorénavant il falloit tout demander en son nom ; et en voici tout le secret. *Je suis sorti de Dieu pour venir à vous :* je vous aimois et je suis venu vous chercher. Si je vous quitte pour retourner à mon Père, je porte mon amour, celui que j'ai pour vous, jusque dans son sein ; et je serai plus que jamais votre avocat, votre intercesseur, et le parfait médiateur de Dieu et des hommes.

Ainsi demander par Jésus-Christ, c'est croire qu'il est dans le ciel notre avocat : et encore qu'il ajoute : *Je ne vous dis pas que je prierai pour vous ;* il ne laisse pas de le faire d'une manière admirable, en se présentant pour nous à Dieu, comme il est écrit aux Hébreux (1). Mais il veut dire que non content de cela, il fait plus, puisqu'il nous concilie tellement le Père, que de lui-même il se porte à nous aimer, quoique toujours au nom de son Fils ; puisqu'il dit : *Mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu* (2).

Ainsi, demander par Jésus-Christ, c'est en croyant qu'il est sorti de Dieu, l'aimer de tout notre cœur, et ne vouloir plus rien que ce qu'il veut ; puisqu'il

(1) *Heb.* IX. 24. — (2) *Joan.* XVI. 27.

n'y a rien à obtenir que par lui. Telle est la médiation de Jésus-Christ. Nous l'aimons, et par-là son Père nous aime. Nous aimons Jésus-Christ, par qui nous lui demandons toutes choses; et tout nous revient par Jésus-Christ, au nom duquel nous demandons tout.

Entrons dans cette secrète correspondance du Père, qui nous aime, à cause que nous aimons son Fils : et croyons que c'est lui-même qui nous inspire cet amour; puisqu'il est vrai que ce n'est pas nous, mais lui qui a aimé le premier; et son amour est la source de celui que nous lui rendons.

Mon Sauveur, mon intercesseur, mon médiateur, mon avocat; je n'ai rien à espérer que par vous : j'entre dans vos voies; j'obéis à vos préceptes. Ainsi se justifie ce que vous dites : *Je suis la voie* (1). C'est par vous qu'il faut aller, c'est par vous qu'il faut demander, c'est par vous qu'il faut recevoir. Tant de grandes vérités qu'on vient d'entendre, sont renfermées dans la conclusion des prières de l'Eglise : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* Toutes les fois qu'elle retentit à nos oreilles, rappelons ces vérités dans notre esprit, et conformons-y notre cœur.

Les vœux montent par Jésus-Christ; les grâces reviennent par lui; pour l'invoquer, il faut l'imiter. C'est l'abrégé du christianisme.

(1) *Joan.* XIV. 6.

XXXII.e JOUR.

Délaissement de Jésus-Christ. Joan. XVI. 29, 30, 31, 32.

Les disciples ravis d'avoir entendu ce grand secret de leur Maître, lui en témoignent leur joie, en lui disant : *C'est à cette heure que vous parlez à découvert :* vous avez répondu à nos plus secrètes pensées : vous avez satisfait à nos désirs les plus profonds : *Vous savez tout, et vous n'avez pas besoin qu'on vous interroge : c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu*(1). Nul autre qu'un Dieu sorti de Dieu, ne peut découvrir le secret du cœur humain : nous croyons en vous. Qui ne croiroit à les entendre parler de cette sorte, que leur foi auroit autant de persévérance qu'il y paroissoit de sincérité ? Mais Jésus les connoissoit mieux qu'ils ne se connoissoient eux-mêmes, et il leur dit : *Vous croyez maintenant. Le temps va venir, et il est venu, que vous serez dispersés chacun de son côté, et que vous me laisserez seul; mais je ne suis pas seul, parce que mon Père est avec moi* (2).

Qui nous donnera ici d'entendre l'état d'une ame qui n'a que Dieu ; d'une ame destituée de tout appui, de toute consolation humaine ? Quelle détresse d'un côté ! Quelle joie de l'autre, lorsqu'on a d'autant plus Dieu, qu'on n'a que lui ! C'est l'état où va entrer Jésus-Christ : et il y faut ajouter ce dernier trait, qu

(1) *Joan.* XVI. 29, 30. — (2) *Ibid.* 31, 32.

met le comble à un état si désolant : qu'on a Dieu sans sentir qu'on l'a, puisqu'il semble s'être retiré, jusqu'à réduire Jésus-Christ à dire : *Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous délaissé* (1) ?

O ames, qui participez à cette désolation de Jésus-Christ, qui vous enfoncez d'abîme en abîme, si loin de Dieu, ce vous semble, et tellement séparées de lui par ce grand chaos, que votre voix ne peut parvenir à ses oreilles, comme si vous étiez dans l'enfer ! je vous remets entre les mains de Jésus-Christ, qui vous donne son fiel à manger, son vinaigre à boire, sa désolation à porter. Il est avec vous ; et s'il ne veut pas se faire sentir, c'est là votre épreuve. Dites avec lui dans ce creux, dans cet abîme profond : *En espérance contre l'espérance* (2) : je me meurs, je vais expirer : *Mon Père, je recommande, je remets mon esprit entre vos mains* (3) : je vous remets ma vie, mon salut, mon libre arbitre avec tout son exercice. Après cela, taisez-vous, et attendez en silence votre délivance. Amen, amen.

XXXIII.e JOUR.

Acquiescement à la volonté divine. Joan. XVI. 33.

Je vous ai dit ceci ; je vous ai expliqué la désolation où je serai jeté par votre fuite, qui ne laissera que Dieu avec moi : *afin que vous trouviez la paix en moi seul* (4) : non pas en vous-mêmes, ni dans

(1) *Matt.* XXVII. 46. — (2) *Rom.* IV. 18. — (3) *Luc.* XXIII. 46. — (4) *Joan.* XVI. 33.

ainsi à cause de ce peuple, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé (1). C'est encore ici une action de grâces, mais qui présuppose une invocation, puisqu'il dit que son Père l'a écouté, et qu'il a exaucé ses prières.

La troisième parole adressée au Père par Jésus-Christ, est dans saint Jean, encore devant tout le peuple : *Et que dirai-je? dirai-je : Mon Père, je vous prie de me sauver de cette heure?* qui étoit celle de sa passion : *Mais je suis venu pour cette heure. Mon Père, glorifiez votre nom* (2). C'est une parole de demande, et l'abrégé de tous les vœux et de toutes les demandes, comme de toutes les paroles, de tous les mystères, de toutes les actions de notre Sauveur. Aussi le Père y répondit-il par une parole venue du ciel à la manière d'un coup de tonnerre (3).

La quatrième et la dernière parole de Jésus-Christ à son Père, est la prière que nous allons voir, beaucoup plus longue que toutes les autres, et qui est la prière même de son sacrifice.

L'ame du sacrifice, c'est la prière, qui déclare pourquoi on l'offre, et qui est l'oblation même ou l'action d'offrir. C'est ainsi que dans la prière du canon, où commence l'action du sacrifice, l'Eglise déclare à qui, pour qui, et pour quelle cause elle l'offre. C'est ce que va faire Jésus-Christ prêt à consommer son sacrifice, et à se consacrer soi-même : et cette prière, si je l'ose dire, est comme le canon, ou pour parler plus dignement de Jésus-Christ, est la prière expresse et solennelle qui devoit accompagner son

(1) *Joan.* XI. 41, 42. — (2) *Ibid.* XII. 27, 28. — (3) *Ibid.* 29.

crifice. La disposition de son cœur, et les de-
ındes qu'il fait à son Père, le suivent partout dans
cours de sa passion, et jusqu'à la mort; et c'est
me de son sacrifice.

Soyons donc attentifs à cette prière, qui com-
end et renferme en soi toute la vertu du sacrifice
la croix, et qui renferme surtout la consécration
e Jésus-Christ fait de lui-même par la croix.
Combien doit-on imposer silence à tout le créé,
ur entendre au fond de son cœur les paroles que
sus-Christ adresse pour nous à son Père, dans
:te intime et parfaite communication! Taisons-
us, Jésus-Christ va parler.

XXXV.e JOUR.

sus lève les yeux au ciel, en commençant sa prière. Joan. XVII. 1.

Jésus dit ces choses; et levant les yeux au ciel, dit: Mon Père, l'heure est venue (1). C'étoit une
ion ordinaire à Jésus-Christ de lever les yeux
ciel avant la prière. Lorsqu'il multiplia les pains,
regarda le ciel (2), et c'étoit une manière de s'y
resser pour l'ouvrage qu'il vouloit faire. Saint Luc
narque la même chose. En saint Jean, lorsqu'il
suscite Lazare, *élevant les yeux en haut, il dit: on Père* (3); et le reste. Et l'Eglise a tellement
:endu que cette action étoit naturelle à Jésus-
rist, qu'elle l'a suppléée dans la bénédiction de

) *Joan.* XVII. 1. — (2) *Matt.* XIV. 19. — (3) *Joan.* XI. 41.

lui-même intérieurement et extérieurement en sacrifice pour cela.

Mon Père, l'heure est venue, que se doivent accomplir les prophéties de l'effusion de votre Esprit sur tous les peuples, et de cette grande glorification qui doit vous être donnée, en ramassant votre peuple de toutes les nations. *Glorifiez votre Fils,* en le ressuscitant de la mort, et en répandant sa parole dans toute la terre, en y formant la société où doivent être renfermés tous vos amis, tous vos élus. Glorifiez donc votre Fils de cette sorte, en lui donnant une Eglise qui porte son nom, qui soit l'Eglise chrétienne, et le recueillement intérieur et extérieur de tous ceux qui se glorifient d'être ses disciples. C'est la gloire que vous donnerez à votre Fils, et qui en même temps retourne à vous, ô Père, premier principe des émanations, tant extérieures que divines et intérieures, puisque votre Fils vous rapporte tout.

Glorifiez donc votre Fils de cette sorte : comme vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, avec la même efficace et dans le même dessein que vous lui avez donné cette puissance, glorifiez-le. *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et dans la terre* (1). Ce qui ne s'entend pas seulement de la toute-puissance qu'il lui a donnée, en lui communiquant sa divine essence; mais d'une sorte de toute-puissance que le Père donne au Fils en le ressuscitant et en le plaçant à sa droite, où il lui donne, comme au Christ et comme au Dieu-homme, et même selon son humanité, l'entière dispensation

(1) *Matth.* XXVIII. 18.

le toutes ses grâces. Et l'effet de cette puissance ne peut pas être plus doux et plus agréable aux hommes : puisque *cette puissance lui est donnée sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que son Père lui a donnés* (1). Qui ne se soumettroit à cette puissance, dont l'effet est de nous rendre heureux, et de nous faire vivre éternellement d'une vie, qui n'est autre chose que l'écoulement de la vie de Jésus-Christ en nous, comme la suite le fera paroître ?

Mais dirons-nous que la puissance de Jésus-Christ ne s'étend que sur les élus, à qui il donne la vie éternelle ? A Dieu ne plaise ! car ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette salutaire puissance du Fils de Dieu, il a reçu sur eux une autre puissance, qui est celle de les juger, selon qu'il dit ailleurs : *Comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en soi* (2) : *et comme le Père donne la vie* à qui il lui plaît, *ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît; et il a reçu la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme* (3) : et de juger qui ? si ce n'est ceux qui ne voudront pas recevoir la vie qu'il a pouvoir de leur donner. Mais il ne parle que du pouvoir de donner la vie, parce que c'est son pouvoir primitif, et celui qu'il veut exercer naturellement. Le pouvoir de juger et de condamner, est un pouvoir dont il n'use qu'en second lieu et à regret, désirant que tout le monde reçoive la vie qu'il veut donner; et s'il condamne les autres, ce n'est que forcé.

Afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que

(1) *Joan.* XVII. 2. — (2) *Ibid.* V. 26. — (3) *Ibid.* 21, 27.

vous lui avez donnés. Comment est-ce qu'ils sont donnés à Jésus-Christ, si ce n'est en devenant ses membres vivans? Et il faut que le Père les donne à son Fils, conformément à cette parole : *Nul ne vient à moi, que mon Père ne l'attire* (1); et cela d'une manière spéciale. Ce qui paroît en ce que Jésus-Christ voyant ceux qui se retiroient de sa compagnie, il leur disoit : *C'est pour cela que je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné de mon Père* (2). Ceux donc à qui le Père le donne de cette manière particulière, sont ceux dont il dit ici que son Père les lui a donnés; et tous ceux qu'il lui a donnés pour lui être inséparablement unis, et demeurer ses membres vivans et perpétuels, il leur donne la vie éternelle : et ceux qui se retirent de lui, et ne persévèrent pas, il leur donne aussi cette vie de son côté, ne les quittant jamais s'ils ne le quittent.

Mon Sauveur! je me soumets donc à cette divine et salutaire puissance que vous avez sur tous les hommes pour les faire vivre. O Père, donnez-nous à votre Fils, de cette manière intime et secrète, qui fait qu'il demeure en nous et nous en lui; en sorte que nous ne nous en séparions jamais.

(1) *Joan.* VI. 44. — (2) *Ibid.* 66.

XXXVII.e JOUR.

La vie éternelle est de connoître Dieu et Jésus-Christ.
Joan. XVII. 3.

Or la vie éternelle consiste à vous connoître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé (1).

Voilà donc en quoi consiste la formation de l'Eglise, dans la glorification de Jésus-Christ par la manifestation de son Evangile à la gloire de Dieu son Père; dont la fin est de donner la vie éternelle à tous ceux que le Père donnera au Fils, et qu'il attirera à son corps mystique par cette secrète et particulière vocation dont nous venons de parler. Ainsi tout le ministère de Jésus-Christ tend à la vie éternelle. Les promesses temporelles sont finies, et la vraie terre coulante de lait et de miel que Jésus-Christ promet à ses amis, est *la cité permanente* (2) qu'il leur a bâtie dans le ciel pour y vivre éternellement.

Il ne restoit plus qu'à expliquer ce que c'est que cette vie éternelle; et c'est ce qu'il fait dans le ℣. 3 que nous venons de transcrire.

La vie éternelle commencée consiste à connoître par la foi; et la vie éternelle consommée consiste à voir face à face et à découvert; et Jésus-Christ nous donne l'une et l'autre, parce qu'il nous la mérite, et qu'il en est le principe dans tous les membres qu'il anime.

(1) *Joan.* XVII. 3. — (2) *Heb.* IX. 10. XIII. 14.

La vie éternelle n'est pas dans les sens, qui sont trop attachés au corps et à la partie de l'homme grossière et mortelle, que les bêtes ont comme nous, et plus parfaite par certains endroits : elle est dans la partie immortelle et intelligente, où est l'image de Dieu, dont la principale opération, et la source de toutes les autres, c'est la connoissance.

On n'aime point ce qu'on ignore, dit saint Augustin (1). *Mais quand on aime ce qu'on a commencé à connoître un peu, l'amour fait qu'on le connoît plus parfaitement*, et ensuite qu'on l'aime davantage.

La connoissance dont parle ici Jésus-Christ, est une connoissance tendre et affectueuse qui porte à aimer; parce qu'elle fait entendre et sentir combien est aimable celui qu'on connoît si bien. *Celui qui dit qu'il le connoît, et ne garde pas ses commandemens, c'est un menteur, et la vérité n'est pas en lui; mais celui qui garde sa parole, l'amour de Dieu est vraiment parfait en lui* (2). La connoissance véritable et parfaite, est une source d'amour. Il ne faut point regarder ces deux opérations de l'ame, connoître et aimer, comme séparées et indépendantes l'une de l'autre; mais comme s'excitant et perfectionnant l'une l'autre. Dieu même dit à Moïse : *Je te connois, et je t'appelle par ton nom* (3), c'est-à-dire, je t'approuve, je t'aime. Nous connoissons Dieu véritablement, quand nous l'aimons : une connoissance spéculative et purement curieuse, n'est pas celle dont Jésus-Christ dit qu'en elle consiste la vie. Les démons connoissent Dieu de cette sorte; et leur connoissance

(1) *Tract.* XCVI. *in Joan. n.* 4. — (2) *I. Joan.* II. 4, 5. — (3) *Ex.* XXXIII. 12, 17.

fait

fait leur orgueil et leur damnation. Connoissons donc et aimons : c'est ce que demande Jésus-Christ.

Jésus-Christ s'égale lui-même à son Père par cette parole. Premièrement, parce qu'il dit que c'est lui qui donne la vie éternelle à ceux que son Père lui a donnés ; ce qui ne peut être qu'un ouvrage divin. Secondement, en ce que le connoître, comme connoître le Père, est la vie éternelle : ce qui ne se diroit pas d'une pure créature, en laquelle la vie éternelle ne peut jamais être. Et ainsi la vie éternelle étant dans le Fils, comme dans le Père, saint Jean a eu raison de dire de lui : *Celui-ci est le vrai Dieu et la vie éternelle* (1) : parce qu'il avoit dit auparavant : *Et voici le témoignage de Dieu en nous, que Dieu nous a donné la vie éternelle : et cette vie est dans son Fils* (2).

Quand donc il dit que le Père est le seul vrai Dieu, il ne s'exclut pas d'être le vrai et seul Dieu avec lui, puisqu'avec lui il donne la vie éternelle, et qu'avec lui il est la vie éternelle.

Quand il dit à son Père, qu'il donne la vie éternelle à ceux qu'il lui a donnés, il se fait égal à lui. Lequel est le plus ou que le Père les donne au Fils, ou que le Fils leur donne la vie éternelle ? Mais quand il dit qu'il donne la vie éternelle, exclut-il le Père ? A Dieu ne plaise. Ainsi quand il dit que le Père est le seul vrai Dieu, il ne s'exclut pas lui-même ; mais il fait entendre qu'il est un seul et vrai Dieu avec son Fils, qui donne avec lui la vie éternelle, et qui est avec lui la vie éternelle. Et s'il

(1) *I. Joan.* v. 20. — (2) *Ibid.* 11.

nomme le Père le seul vrai Dieu, on voit bien que c'est sans s'exclure lui-même, puisqu'il s'attribue à lui-même ce qu'il y a de plus divin, qui est de donner la vie, et d'être la vie : et sans exclure le Saint-Esprit, qui est si souvent appelé ailleurs un Esprit sanctifiant et vivifiant. Et tout est compris dans le nom du Père, selon ce langage mystique, où en nommant le Père, qui est le principe, on nomme tout ce qui est enfermé en lui, comme dans la source commune. On nomme donc tout ensemble et le Fils et le Saint-Esprit : en sorte que lorsqu'il dit que son Père est le seul vrai Dieu, et que la vie éternelle est de connoître le Père et le Fils; il insinue que tous deux ensemble avec le Saint-Esprit, qui procède d'eux, sont un seul et même et vrai Dieu, à l'exclusion des faux dieux, à qui on donne ce titre incommunicable. Voici donc le sens entier de ce verset : la vie éternelle est à vous connoître, vous qui êtes la vérité même; et à connoître votre Fils, qui, comme Dieu, étant avec vous la vérité et la vie, comme homme est le milieu pour aller à vous.

Nous entendons maintenant ce qui fait l'Eglise. C'est que le Père donne au Fils ceux qu'il veut faire ses membres; afin que le Fils en les recevant dans l'unité de son corps, leur donne la vie éternelle, qui consiste à connoître le Père et le Fils de cette manière affectueuse qui fait qu'on les aime.

Il ne faut donc pas exclure la connoissance : à Dieu ne plaise ! Et les mystiques, qui semblent la vouloir exclure, ne veulent exclure que la connoissance curieuse et spéculative qui se repaît d'elle-même. La connoissance doit, pour ainsi dire, se

fondre toute entière en amour. Il faut entendre de même ceux qui excluent les lumières : car ou ils entendent des lumières sèches et sans onction, ou en tout cas ils veulent dire que les lumières de cette vie ont quelque chose de sombre et de ténébreux ; parce que plus on avance à connoître Dieu, plus on voit, pour ainsi parler, qu'on n'y connoît rien qui soit digne de lui : et en s'élevant au-dessus de tout ce qu'on en a jamais pensé, ou qu'on en pourroit penser dans toute l'éternité, on le loue dans sa vérité incompréhensible ; et on se perd dans cette louange ; et on tâche de réparer en aimant ce qui manque à la connoissance ; quoique tout cela soit une espèce de connoissance, et une lumière d'autant plus grande, que son propre effet est d'allumer un saint et éternel amour.

C'étoit un flambeau ardent et luisant, dit Jésus-Christ, en parlant de saint Jean-Baptiste ; *et vous avez voulu durant quelque temps vous réjouir à sa lumière* (1). Ceux qui, comme les Juifs, ne font que se réjouir à l'aspect de la lumière, ne songent pas que le flambeau étoit tout ensemble ardent et luisant ; et ils séparent la lumière d'avec l'ardeur ; et leur joie ne dure qu'un moment. Afin qu'elle soit durable et véritable, il faut se laisser brûler d'un éternel amour, qui est le fruit de la connoissance où Jésus-Christ met aujourd'hui la vie éternelle.

(1) *Joan.* v. 35.

XXXVIII.e JOUR.

Gloire infinie du Père et du Fils. Joan. XVII. 4.

Je vous ai glorifié sur la terre par ma prédication et par mes miracles : *j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire* (1). Ce qu'il entend, tant de ce qu'il avoit à faire durant le cours de sa vie mortelle, que de ce qui lui restoit à faire dans sa passion, qu'il regarde comme fait; parce que dans un moment il l'alloit être, et l'étoit déjà dans sa pensée. Puis donc qu'il a accompli ce que son Père lui avoit donné à faire pour sa gloire : que restoit-il autre chose, sinon ce qu'il dit : *Et maintenant glorifiez-moi, vous mon Père, de la gloire que j'ai eue en vous devant que le monde fût* (2)?

La gloire qu'il donne à son Père, c'est de déclarer son immense et naturelle grandeur : la gloire qu'il lui demande, c'est que son Père déclare aussi la grandeur dont il jouissoit éternellement dans son sein comme son Verbe, qui étant en lui ne pouvoit rien être de moins que lui; et qui étoit par conséquent un seul et même Dieu avec lui. Il le prie donc de déclarer cette grandeur, en la répandant sur l'humanité qu'il s'étoit unie, comme faisant avec lui une seule et même personne; et sur les hommes qu'il s'étoit unis, comme ses membres vivans. Et c'est tout le fonds de sa prière, comme la suite le fait paroître.

(1) *Joan.* XVII. 4. — (2) *Ibid.* 5.

Voilà donc l'unité parfaite, et la parfaite égalité du Père et du Fils. Le Fils glorifie le Père, comme le Père glorifie le Fils. Ils se donnent mutuellement une gloire infinie dans l'éternité par leur amour mutuel : et ils se donnent dans le temps la gloire qui leur est due ; parce que le Père manifeste le nom du Fils, et le Fils le nom du Père, dont il est lui-même *la gloire, l'éclat, l'image invisible, l'empreinte de sa substance, et le rejaillissement de sa lumière éternelle* (1). Et notre gloire est d'avoir part à celle que se donnent mutuellement le Père et le Fils, ainsi que les paroles suivantes le déclarent.

XXXIX.e JOUR.

Jésus sauve tous ceux que son Père lui a donnés.
Joan. XVII. 6. VI. 37 — 40. X. 27 — 30. VI. 43, 65, 66.

J'AI fait connoître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés, en les tirant du monde : *Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole* (2). Lisez encore le ℣. 7 et le ℣. 8 ; et remarquez bien tout ce qu'il y dit de ceux que son Père lui a donnés. Lisez aussi ces paroles du même Sauveur, en saint Jean : *Tout ce que mon Père me donne vient à moi : et je ne chasserai point celui qui y vient ; parce que je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de mon Père. Or la volonté*

(1) *Heb.* I. 1, 2, 3. — (2) *Joan.* XVII. 6.

de mon Père, qui m'a envoyé, est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour (1), de la résurrection des justes, et pour lui donner la vie éternelle.

Lisez encore ces paroles du chapitre x : *Mes brebis entendent ma voix ; et je les connois, et elles me suivent : et je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront point éternellement, et personne ne les ôtera de ma main. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout* : ou, comme porte le grec : *Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tout, et personne ne peut rien ôter de la main de mon Père. Moi et mon Père ne sommes qu'une même chose* (2).

Lisez encore ces paroles de Jésus-Christ, en saint Jean : *Ne murmurez point les uns contre les autres : personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les Prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a été enseigné de mon Père, et a appris, vient à moi* (3). Et après : *Il y en a parmi vous qui ne croient pas ; car il savoit dès le commencement qui étoient ceux qui ne croyoient pas, et qui étoit celui qui le trahiroit. Et il disoit : C'est pour cela que je vous ai dit : Personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père* (4).

Passez quelques heures, quelques jours, à considérer attentivement et humblement toutes ces paroles, dont le rapport est manifeste. En gros

(1) *Joan.* VI. 37, 38, 39. — (2) *Ibid.* X. 27, 28, 29, 30. — (3) *Ibid.* VI. 43, 44, 45. — (4) *Ibid.* 65, 66.

vous y verrez la secrète et mutuelle communication du Père et du Fils, pour choisir les hommes, pour les attirer, pour les séparer du monde; et leurs secrets, mais justes jugemens, pour les laisser à eux-mêmes, lorsqu'ils ne croient point, et qu'ils périssent; comme on entendra dans la suite du fils de perdition, qui devoit périr, ainsi qu'il avoit été prédit. Voilà ce que vous verrez en général. Ne vous déterminez encore à rien; car peut-être aussi qu'à la fin il ne faudra se déterminer à autre chose qu'à adorer ces profondes et mystérieuses paroles.

Et aussi, comme Jésus-Christ ne les a dites que pour nous instruire, peut-être y faudra-t-il entendre quelque chose, plus ou moins, selon qu'il plaira à Dieu de les découvrir. Lisez donc, et relisez; considérez, ruminez, recevez toutes les pensées qui vous viendront naturellement et simplement dans l'esprit : écoutez tout; pesez tout. Ecoutez principalement ce qui prend le cœur, ce qui l'incline vers Dieu, vers Jésus-Christ, ce qui l'abaisse, ce qui l'humilie, ce qui le relève, ce qui le fait trembler, ce qui le console; et dites en vous-mêmes : Tout cela est vrai; tout cela est juste : soit que Dieu veuille que je l'entende, ou que je ne l'entende pas, tout est véritable, tout est juste : j'adore cette vérité, cette justice; aussi content de l'entendre que de ne l'entendre pas; parce que, quelque intelligence qu'il plaise à Dieu de m'en donner, l'intime de ce secret sera toujours pour moi impénétrable. Ou plutôt, sans y rien entendre, je me contenterai de croire; et je m'unirai de cœur en toute simplicité et candeur, à toutes les vérités que Jésus-Christ a

voulu ici ou cacher ou découvrir à l'humble troupeau qui entend sa voix. Taisons-nous ici, et écoutons en grand silence les impénétrables vérités de Dieu.

XL.e JOUR.

Les élus sont tirés du monde par le Père.
Joan. xvii. 6.

La première vérité qui paroît dans les paroles de Jésus-Christ, c'est que ceux que le Père donne à son Fils, il les a tirés du monde : *J'ai*, dit-il, *manifesté votre nom*, vos perfections, vos grandeurs, vous-même, votre sagesse, vos conseils; et encore, *votre nom*, ce nom de Père, qui n'avoit point encore été révélé parfaitement; *je l'ai manifesté aux hommes que vous m'avez donnés, en les tirant du monde* (1). Ils y étoient donc; ils en étoient de ce monde, dont il est écrit : *Le monde ne l'a pas connu* (2) : et encore : *N'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde; parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie* (3). Ce qui est ramassé dans ce seul mot de la même épître : *Tout le monde est gisant, plongé dans le mal :* tout y est mauvais, tout y consiste en malignité : Totus mundus in maligno positus est (4). C'est donc de ce monde, et du milieu de la cor-

(1) *Joan.* xvii. 6. — (2) *Ibid.* i. 10. — (3) *I. Joan.* ii. 15, 16. — (4) *Ibid.* v. 19.

ruption, et du péché que Dieu a tiré ceux qu'il a donnés à son Fils. Ce n'est point pour leurs mérites, pour leurs bonnes œuvres, qu'il les a tirés, séparés, démêlés du monde. Voilà une première vérité, que tout homme que Dieu a donné à Jésus-Christ, étoit dans la corruption, dans le mal, dans la perdition. Et quand il dit : *Ils étoient à vous* (1), il ne veut pas dire : Ils étoient à vous par leur vertu, ils étoient à vous par leur bonne volonté; mais, ils étoient à vous par la vôtre : non par leur choix, mais par le vôtre : non parce qu'ils étoient bons, mais parce que vous l'étiez, vous, mon Père, qui les choisissiez pour me les donner.

Il est vrai qu'il parle ici des apôtres que le Père a donnés au Fils par cette grâce singulière de l'apostolat; mais cela est vrai de tous ceux que le Père a donnés au Fils en qualité de fidèles pour être ses membres; ainsi qu'il paroîtra au ℣. 24. Le Père les donne tous à son Fils par la même grâce, et par la même bonté gratuite, avec laquelle il lui a donné les apôtres. Qu'avoient-ils fait, pour être donnés au Fils de Dieu, pour être, non-seulement les membres, mais encore les principaux membres de son corps mystique ? *Mon Père, vous les avez tirés du monde : ils étoient vôtres par votre bonté* (2). Ne nous glorifions pas parce que nous étions au Père, et qu'il nous a donnés à son Fils : au contraire, humilions-nous, parce que nous n'étions à lui que par l'amour gratuit qui nous prévenoit, conformément à cette parole : *Non que nous l'ayons aimé; car c'est lui qui nous a aimés le premier* (3).

(1) *Joan.* XVII. 6. — (2) *Ibid.* — (3) *I. Joan.* IV. 10.

XLI.e JOUR.

Le Fils instruit ceux qui lui sont donnés par le Père. Ibid.

Voila donc par où Dieu commence pour former l'Eglise : le Père choisit ceux qu'il donne à son Fils dans cette secrète communication qui est entre eux; et ceux qu'il choisit ainsi, il les rend siens par ce choix, et ils sont à lui : mais ils sont aussi à son Fils, parce qu'il les lui donne, et le Fils les reçoit de sa main, et il leur fait connoître le nom de Dieu. Voilà la prédication de Jésus-Christ, qui est le fondement extérieur de cette Eglise qu'il venoit former. Et encore que cette grâce de la prédication soit pour le peuple, elle regarde principalement les apôtres, qu'il établissoit pour en être les docteurs. Ainsi il les instruit en particulier, et leur apprend le nom de son Père; ce nom de Père qui envoie son Fils, et l'envoie par un pur amour, pour être le Sauveur du monde : voilà donc la prédication de Jésus-Christ.

Mais si sa prédication étoit purement extérieure, les apôtres ne lui diroient pas : *Seigneur, augmentez-nous la foi* (1). Par cette prière ils ne vouloient pas lui dire : Prêchez-nous; car ils voyoient bien qu'il le faisoit, et ne cessoit de les instruire. Ils lui demandoient qu'il leur parlât au dedans pour leur augmenter la foi : et quand ils lui en demandoient

(1) *Luc.* XVII. 5.

l'accroissement, ce n'étoit pas qu'ils crussent en avoir eu le commencement par eux-mêmes; mais ils demandoient le progrès à celui de qui ils tenoient le commencement. Et quand cet autre lui disoit : *Je crois, Seigneur; aidez mon incrédulité* (1) : il entendoit bien que celui qu'il prioit d'en éteindre jusqu'au moindre reste, étoit celui qui avoit commencé de la détruire dans son cœur. Jésus-Christ étoit donc connu comme celui qui agissoit, qui parloit au dedans et au dehors; car il étoit la parole intérieure du Père; et quand il s'étoit revêtu de notre nature, pour exercer au dehors le ministère de la parole, il n'avoit pas perdu pour cela cette qualité de parole intérieure qui demeuroit dans le sein du Père, mais qui aussi s'insinuoit dans tous les cœurs, *en illuminant tout homme qui vient au monde* (2) : et parlant à qui il lui plaît, comme il lui plaît; sans que personne puisse entendre la vérité, qu'autant que le Verbe lui parle de la manière qu'il sait; ni en particulier les vérités du salut, qu'autant qu'il lui insinue dans le fond du cœur ce nom secret de son Père, qui veut devenir le leur en les donnant à son Fils; qui les fait fils et enfans à leur manière, lorsqu'il les unit à lui, et les fait ses membres.

Combien donc dois-je être attentif, et au dedans et au dehors, à la prédication, à la lecture de l'Evangile : et combien dois-je prêter l'oreille du cœur à cette douce insinuation de la vérité, qui se fait entendre sans bruit, et sans articuler des paroles qui se suivent les unes les autres, et n'ont de sens qu'à la fin; mais tout ensemble et par un seul trait,

(1) *Marc.* IX. 23. — (2) *Joan.* I. 9.

autant qu'il lui plaît de parler! O Jésus! j'écoute : parlez, luisez, éclairez, tonnez, échauffez, fendez les cœurs.

XLII.e JOUR.

Comment le Père donne les élus au Fils. Ibid.

Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés (1). Mais le Fils ne se les a-t-il pas donnés lui-même? D'où vient donc qu'il disoit dans le chapitre précédent : *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi : c'est moi qui vous ai choisis* (2). Et quand le Père les a choisis, si ce n'est pas par le Fils qu'il a fait ce choix, saint Paul auroit-il dit : *que Dieu nous a choisis en lui et par lui* (3) : autrement il ne seroit pas véritable que nous lui devrions tout, puisque nous aurions été choisis sans lui? Entendons donc que le Père inspire à l'ame sainte de son Fils fait homme, de choisir ceux qu'il devoit choisir; et le Fils, qui ne fait rien que ce qu'il voit faire à son Père (4), les choisit après lui : et le Père ne veut pas que son choix ait son effet, jusqu'à ce que le Fils y soit entré. Mais le Fils, qui de son côté ne fait rien que selon qu'il voit la volonté de son Père, choisit ceux qu'il veut. Ainsi le Père qui dirigeoit, animoit, et inspiroit la volonté de son Fils, étoit le premier qu'il choisissoit : et c'est pourquoi le Fils dit : *Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés.*

(1) *Joan.* XVII. 6. — (2) *Ibid.* XV. 16. — (3) *Ephes.* I. 4, 5. — (4) *Joan.* V. 19.

[ue dirons-nous du Fils comme Dieu! Ces ıreux choisis de Dieu, n'étoient-ils pas à lui au Père? Oui sans doute, comme il dit après: *ɔ qui est à vous, est à moi : et tout ce qui est est à vous* (1). Mais c'est son langage ordile tout rapporter à son Père, de qui il tire me son origine : et encore selon ce sens, ils au Fils dès-là qu'ils étoient au Père. Tout t commun; et tout venant du Fils au Père, i est aussi rapporté. C'est le langage du Fils, age mystérieux et sacré de sa mutuelle comıtion avec son Père : en un mot, le langage Trinité; que Jésus-Christ n'auroit point parlé : les hommes, s'il ne les vouloit introduire dans ret par la foi, pour un jour les y introduire claire vue. Croyons donc, et nous verrons.

XLIII.e JOUR.

ɒarle ici des onze apôtres. Joan. XVII. 6, 7, 8.

ils ont gardé votre parole : ils ont maintenant , que tout ce que vous m'avez donné vient de parce que je leur ai donné les paroles que vous z données : et ils ont connu véritablement, que sorti de vous : ils ont cru que vous m'avez en- 2).

ıarle de ceux qui étoient actuellement avec lui. s'étoit retiré incontinent après la cène, et .t aucune part au discours qui avoit suivi. Ce

ıan. XVII. 10. — (2) *Ibid.* 6, 7, 8.

traître s'étant retiré pour consommer son crime, *et ensuite aller en son lieu* (1); on pouvoit dire véritablement, de tous ceux qui étoient présens, qu'ils avoient reçu la parole, et qu'ils avoient connu que Jésus-Christ étoit sorti de Dieu : car ils venoient de lui dire : *Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu*(2): qui est la même parole que Jésus-Christ répète ici; et il semble avoir approuvé comme véritable ce qu'ils lui disoient alors, en leur répondant : *Vous croyez présentement?* MODÒ CREDITIS (3)? Mais encore que cela soit véritable jusqu'ici, et que les apôtres ne se soient pas encore démentis; il semble que Jésus-Christ les regarde non-seulement dans l'état où ils étoient, mais encore et beaucoup plus dans celui où ils alloient être, incontinent après la descente du Saint-Esprit. Et de même que lorsqu'il dit qu'il *a consommé l'ouvrage que son Père* lui *a ordonné* (4); il ne parloit point seulement de ce qu'il avoit fait jusqu'alors, et regardoit principalement ce qu'il alloit faire, qui étoit la plus essentielle partie et la consommation de ce grand ouvrage : ainsi tout ce qu'il dit à ses apôtres, regarde principalement l'avenir.

Et en effet, cette parole qu'il dit ici : *Ils ont connu véritablement*, semble regarder quelque chose de plus parfait dans la foi, que l'état douteux et chancelant où étoient alors les apôtres, qui dans un moment alloient tomber, non-seulement dans la foiblesse de l'abandonner, mais encore dans une entière incrédulité. C'est aussi ce que Jésus-Christ lui-même venoit de leur répondre, après qu'ils lui eurent dit :

(1) *Act.* I. 25. — (2) *Joan.* XVI. 30. — (3) *Ibid.* 31. — (4) *Joan.* XVII. 4.

Nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. Vous croyez maintenant? leur avoit-il dit : *l'heure est venue, que vous allez être dispersés, et que vous me laisserez seul* (1) : comme s'il eût dit : Vous appelez cela croire? Est-ce croire, que d'être assez foibles pour me quitter dans un moment? Est-ce là connoître vraiment que je suis venu de Dieu? Une foi si vacillante méritoit-elle cet éloge de la bouche du Fils de Dieu : *Ils ont vraiment connu ?*

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que Jésus-Christ ne parle des onze qui l'écoutoient actuellement ; et que ce ne soit, par conséquent, ceux qu'il regardoit comme étant à lui, et comme lui étant donnés par son Père. Ecoutons donc ce qu'il en va dire : mais avant que de passer outre, remarquons que ceux qui sont véritablement à lui, sont ceux qui demeurent. Les autres sont de ceux, dont il est écrit : *Ils étoient parmi nous, mais ils n'étoient pas des nôtres* : ils n'étoient pas véritablement de notre troupeau : *car s'ils en avoient été, ils y seroient demeurés* (2) ; mais leur sortie fait connoître que tous ceux qui sont parmi nous ne sont pas pour cela de notre société. Demeurons donc en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en nous, afin d'être véritablement, c'est-à-dire, sincèrement et constamment, de ceux qui sont en lui.

(1) *Joan.* XVI. 30, 31, 32. — (2) *I. Joan.* II. 19.

XLIV.e JOUR.

Jésus prie pour eux et pour les élus. Joan. XVII. 9, 10.

Je *prie pour eux : je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous. Tout ce qui est à moi, est à vous ; et tout ce qui est à vous, est à moi : et j'ai été glorifié en eux* (1). Il parle des onze, et de ceux-là seulement, dont la foi et l'obéissance l'ont glorifié, selon ce qu'il avoit dit : *Ils ont gardé votre parole, et ils ont cru, et ils ont connu que vous m'avez envoyé* (2). Voilà donc ceux qu'il a en vue, et pour qui il prie en cet endroit. Et lorsqu'il dit qu'il a été glorifié en eux, il les regarde principalement dans l'état où ils seroient mis après sa résurrection et la descente du Saint-Esprit. Car c'est alors seulement qu'il a été véritablement glorifié en eux, ne l'ayant été que très-foiblement jusqu'alors ; et au contraire ayant été plutôt déshonoré par leur fuite et par leur incrédulité. Mais il prie Dieu de les affermir ; et voilà, encore un coup, ceux pour qui il prie dans ce verset. Car priant ici principalement pour la formation de son corps mystique, qui est son Eglise, il commence par prier pour ceux qui en devoient être après lui les fondateurs par la prédication ; et il prie ensuite *pour ceux qui devoient croire par leur parole* (3). Car c'est ainsi que tout le corps est complet par la sainte société de ceux qui enseignent, et de ceux qui sont dociles à ap-

(1) *Joan.* XVII. 9, 10. — (2) *Ibid.* 6, 7, 8. — (3) *Ibid.* 20.

prendre

prendre la vérité : et tout cela est une suite de la prière du Fils de Dieu.

Il semble qu'on voit par-là que cette prière de Jésus-Christ n'enferme pas tout ce dont il a prié son Père, mais seulement tout ce dont il l'a prié pour une certaine fin. Car il avoit, outre les apôtres, beaucoup de disciples qui croyoient en lui sincèrement, comme Nicodème, comme Joseph d'Arimathie, comme Lazare et ses sœurs, comme les Maries, comme beaucoup d'autres; et au-dessus de tous les autres, comme sa sainte et digne mère : qui ayant tous part à son sacrifice, ont eu aussi part à sa prière; quoique celle-ci semble faite pour une autre fin, et ne les pas regarder : car ils ne sont point du nombre des apôtres, dont il parle dans ces versets 9 et 10. Ils ne sont non plus du nombre de ceux dont il parle au ỳ 20, parce que ceux-là sont ceux qui devoient croire par la parole des apôtres. Or ceux qu'on vient de nommer croyoient déjà ; et ce n'étoit point par la parole des apôtres, mais par celle de Jésus-Christ; et sa sainte mère avant tout cela, par celle de l'ange. Et dans le temps de sa passion, ceux qui s'en retournoient frappant leur poitrine ; et le Centenier qui disoit : *Vraiment celui-ci étoit le Fils de Dieu* (1), étoient bien de ceux qui devoient croire, mais non par la parole des apôtres. Et quand on voudroit dire que quelques-uns d'eux eurent besoin d'être confirmés dans la foi par leur ministère ; le peut-on dire de sa sainte mère; et le peut-on dire des femmes

(1) *Matt.* XXVII. 54. *Luc.* XXIII. 47, 48.

pieuses qui persistèrent à suivre Jésus à la croix et dans le tombeau, pendant que les apôtres étoient dans le trouble et dans l'incrédulité; et qui furent aussi les premières à qui il apprit lui-même sa résurrection? Le bon larron fut aussi de ceux qui crurent : mais on sait que ce ne fut point par le ministère des apôtres. L'exemple de Jésus-Christ le convertit, et sa promesse l'assura de son salut.

Disons donc que cette prière regardant principalement la fondation de son Eglise, Jésus-Christ n'y a considéré que les moyens ordinaires, dont il se vouloit servir pour l'établir; et que pour cela, il ne parle dans cette prière que des apôtres qui étoient présens, et de ceux qui devoient croire par leur parole. Il ne faut donc point douter que Jésus-Christ n'ait recommandé à son Père, publiquement ou secrètement, d'autres personnes que celles dont il est fait mention en cet endroit : car qui doute qu'il n'ait secrètement recommandé le bon larron; et qui ne sait la prière qu'il fit hautement à la croix pour ceux qui l'y avoient mis? Mais la prière qu'il fait ici, regardoit principalement les apôtres, pour l'instruction de qui il la fit tout haut, et qu'il vouloit encourager à l'œuvre qu'il leur avoit confiée, en leur faisant voir ce qu'il faisoit, et ce qu'il demandoit à son Père pour en assurer le succès.

Dans cet esprit, il dit à son Père : *Je prie pour eux : je ne prie pas pour le monde : mais pour ceux que vous m'avez donnés, et que vous avez tirés du monde pour me les donner* (1). Comme donc ils sont

(1) *Joan.* XVII. 9.

déjà séparés du monde, il n'a pas à prier son Père de les en tirer. Quand Dieu les tira du monde pour les lui donner, ce fut sans doute selon le désir, et à la prière de son cher Fils, par qui il les appeloit. Lorsqu'il voulut former le corps des douze apôtres, il est expressément marqué qu'auparavant *il se retira sur une montagne, et y passa la nuit en prière* (1) : ce qui nous donne à entendre qu'une prière secrète précédoit ses actions : ou plutôt, qui peut douter qu'il ne fût dans une perpétuelle communication avec son Père; et qu'il ne lui demandât tout, et n'accomplît en tout sa volonté?

On doit donc croire très-certainement qu'il demandoit à son Père tous ceux qu'il convertissoit, et qu'il retiroit de la corruption du monde. Alors il prioit du moins pour quelque partie du monde; mais afin que cette partie cessât d'en être. Et quand il dit à la croix : *Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font* (2) : ceux pour qui il prioit, étoient encore de ce monde pervers. Mais ici ceux pour qui il prie, n'en étoient déjà plus : puisque son Père les en avoit tirés, pour les lui donner; ce qui lui fait dire dans la suite : *Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde* (3). Autre est donc la prière, par laquelle le Sauveur prie pour tirer quelqu'un du monde; autre celle, par laquelle il prie pour obtenir ce qu'il faut à ceux qui en sont déjà tirés. Et c'est ce dernier genre de prière qu'il fait ici, lorsqu'il demande pour ceux dont il parle, *qu'ils soient un comme le Père et le*

(1) *Luc.* VI. 12, 13. — (2) *Ibid.* XXIII. 34. — (3) *Joan.* XVII. 16.

Fils sont un (1) : qui est une chose dont le monde, tant qu'il est monde, n'est pas capable.

Il est vrai, que cette partie du monde qui devoit croire, comme nous verrons dans la suite, devoit par conséquent venir à cette unité; mais afin qu'elle en fût capable, il eût fallu demander pour elle, les dons nécessaires pour l'y préparer par la grâce, qui les devoit tirer du monde. Mais nous ne voyons pas que Jésus-Christ le fasse ici; ni enfin qu'il fasse autre chose que de prier pour ceux qui étoient déjà tirés du monde, ainsi que nous le venons de voir.

Mon Dieu, n'est-ce point ici un vain travail, et une recherche trop curieuse de vos paroles? Je ne le crois pas : car je tâche à les entendre par elles-mêmes, et par ce qu'elles contiennent, et il n'y a rien d'inutile dans ce que vous dites. Il n'est donc pas inutile de le rechercher. Car qui sait le fruit que vous voudrez qu'on y trouve? Quoi qu'il en soit, je vous offre mes foibles recherches, mes foibles pensées. Criblez-les, Seigneur, criblez-les : que le vent emporte la poussière, le mauvais grain, les ordures, tout ce qui n'est pas le pur froment; et ne permettez pas qu'il demeure autre chose dans mon cœur, que ce qui est propre à le nourrir pour la vie éternelle.

(1) *Joan.* XVII. 11.

XLV.e JOUR.

Jésus ne prie pas pour le monde. Joan. xvii. 9.

Je ne prie pas pour le monde (1). Je ne prie pas ·our les hommes, vains, amoureux d'eux-mêmes, ui ne veulent que paroître bons, et se trompent s uns les autres : car tout cela c'est le monde. Je ne rie pas pour ce monde plein de haine, de jalousie, e dissimulation, de tromperie; pour ce monde ont les maximes sont toutes contraires à la vérité, la piété, à la sincérité, à l'humilité, à la paix. O onde, la vérité te condamne ici ! et Jésus-Christ 'exclut de sa charité; mais plutôt tu t'en exclus toiaême; et tu te rends incapable du grand fruit de a prière, qui est cette parfaite unité qu'il demande our ses apôtres et pour tous ses autres fidèles.

Le monde porte çorruption et division, parce u'il porte concupiscence, intérêt, avarice, orgueil: t tout cela ne corrompt pas seulement, mais enore divise les cœurs. Témoin dans les liaisons, qui emblent les plus étroites et les plus vives, ou selon l'esprit, ou même selon la chair, les dégoûts, les défiances, les jalousies, les légéretés, les infidélités, les ruptures. Où trouve-t-on des amis qui ne soient en garde l'un contre l'autre, et séparés par quelque endroit? Et quand on trouveroit dans tout l'univers un ou deux couples d'amis véritables, qui peut dire que cette union sera durable, et qu'on n'en viendra

(1) *Joan.* xvii. 9.

jamais au point délicat, où l'on ne se pourra plus supporter l'un l'autre? Et quel est ce point délicat, si ce n'est l'amour de son excellence propre, et de la prééminence du mérite, qui fait qu'il n'y a rien de sincère, ni de cordial parmi les hommes? On se sera mis au-dessus d'un bas intérêt; je le veux, quoique cela soit rare : mais cet intérêt d'excellence, cette jalousie de gloire et de mérite, qui l'extirpera du fond des cœurs? qui l'empêchera de régner dans le monde, et d'y porter la division partout? Non, le monde n'est pas capable de cette union d'esprit et de cœur, que Jésus-Christ demande pour ses apôtres, *afin qu'ils soient un*[1]. Il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse mettre cette unité dans les cœurs. Elle fut dans les fidèles, après que cet esprit d'unité fut descendu sur eux : *et ils n'avoient tous qu'un cœur et qu'une ame; et personne ne croyoit avoir rien de propre parmi eux*[2]. Mais cet esprit qui porte la paix et l'union dans les cœurs, notre Sauveur vient de dire que *le monde ne* le *peut pas recevoir*[3]. Et c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si Jésus-Christ dédaigne de prier pour le monde. Ce n'est pas en vain qu'il parle ainsi, lui qui est si bon, si charitable; ce n'est pas en vain qu'il nous dit qu'il ne prie pas pour le monde : il faut que nous entendions combien nous devons haïr le monde, et l'esprit du monde, de ce monde dont Jésus-Christ ne veut pas se souvenir, lorsqu'il prie pour ses fidèles.

(1) *Joan.* XVII. 11. — (2) *Act.* IV. 32. — (3) *Joan.* XIV. 17.

XLVI.e JOUR.

Il prie pour ceux en qui Dieu est glorifié. Ibid.

Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous; et j'ai été glorifié en eux (1). Jésus-Christ est glorifié en nous, quand son Père y est glorifié; et son Père y est glorifié, quand non-seulement nous portons *beaucoup de fruit* (2), comme Jésus-Christ le dit lui-même; mais encore, que nous rapportons tout ce fruit *à la louange de la gloire de sa grâce, par laquelle il nous a rendus agréables à ses yeux, et nous a élargi ses dons en Jésus-Christ son Fils bien-aimé* (3) : en sorte *que nulle chair*, nul homme, *ne se glorifie en lui-même; mais que celui qui se glorifie, se glorifie uniquement en notre Seigneur* (4). Soyons donc de ceux dont Jésus-Christ se glorifie auprès de son Père, en lui disant, comme il vient de faire de ses apôtres : *Ils ont gardé votre parole, et comme je leur ai donné la parole que vous m'avez donnée, ils ont été fidèles à la recevoir, comme une parole qui venoit de vous, de qui moi-même je viens* (5). Soyons de ceux à qui Jésus-Christ rend ce témoignage : mais soyons aussi de ceux qui reconnoissent que tout cela nous vient de Dieu, et que notre fidèle coopération à la grâce de Jésus-Christ, est le premier effet de cette grâce. *Amen :* Il est

(1) *Joan.* XVII. 9, 10. — (2) *Ibid.* XV. 8. — (3) *Ephes.* I. 6. — (4) *I. Cor.* I. 31. — (5) *Joan.* XVII. 6, 8.

ainsi. Et si nous avons en nous-mêmes ce sentiment, le témoignage de Dieu sera en nous : nous serons les vrais disciples de la grâce de Jésus-Christ, et il sera vraiment glorifié en nous ; ne pouvant jamais l'être en ceux qui se glorifient, pour peu que ce soit, en eux-mêmes ; parce qu'il est le vrai et seul Dieu, *qui ne donnera pas sa gloire à un autre* (1). Rentrons donc sérieusement en nous-mêmes, et toutes les fois que nous y trouverons un secret appui dans nos œuvres, dans nos lumières, dans notre travail, dans notre mérite, dans nos propres forces, sortons de nous-mêmes, pour nous laisser aller à l'abandon entre les bras de celui qui nous soutient, et ne tenons qu'à lui seul.

XLVIIe JOUR.

Il demande qu'ils soient un avec son Père et lui.
Joan. XVII. 11.

Je ne suis plus dans le monde : toujours selon cette façon de parler, qui lui fait énoncer comme déjà accompli, ce qui va l'être. Je ne suis donc plus dans le monde : *Je pars, et je viens à vous : mais pour eux ils sont dans le monde. Mon Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous* (2). Voilà donc ce que Jésus-Christ demande pour ses apôtres, et en eux pour tous ses élus : ainsi qu'il l'expliquera plus clairement dans la suite. S'il demande cela pour

(1) *Is.* XLII. 8. — (2) *Joan.* XVII. 11.

ıx, il n'est pas permis de douter qu'il ne l'ob-
enne : car c'est lui-même qui a dit : *Je sais, mon*
'ère, que vous m'écoutez toujours (1). Il est donc
ien assuré d'être écouté, lorsqu'il demande à son
ère de les garder tellement, qu'ils soient un : et ils
seront, puisque Jésus-Christ a demandé qu'ils le
ssent.

Je vous prie, mon Père, qu'ils soient un : que
sprit de dissention, d'envie, de jalousie, de ven-
ance, d'animosité, de soupçon et de défiance ne
it point en eux : *Qu'ils soient un comme nous.*
e n'est pas assez qu'ils soient un, comme le Père
le Fils, dans la nature qui leur est commune,
ı même que le Père et le Fils sont un dans la
ıture qui leur est commune : mais qu'ils aient
mme eux, une même volonté, une même pensée,
ı même amour : *qu'ils soient* donc *un comme*
us.

Ce *comme*, ne fait pas descendre l'unité du Père
du Fils, jusqu'à l'imperfection de la créature,
ısi que les ariens se l'imaginoient : mais au con-
ire, il relève l'imperfection de la créature, jus-
'à prendre autant qu'elle peut pour son modèle,
nité parfaite du Père et du Fils. *Qu'ils soient un*
mme nous : c'est donc à dire, que nous soyons le
dèle de leur union; non qu'ils puissent jamais
eindre à la perfection de ce modèle; mais néan-
oins qu'ils y tendent; de même que lorsqu'on
us dit : *Soyez saints, comme je suis saint, moi le*
igneur votre Dieu (2) : et encore : *Soyez par-*
its, soyez miséricordieux, comme votre Père

(1) *Joan.* XI. 42. — (2) *Lev.* XI. 44.

et par sa faute. Car Jésus-Christ l'avoit appelé non-seulement à la foi, mais encore à l'apostolat : et s'il se fût purifié, il auroit été, comme dit saint Paul, *un vaisseau d'honneur, sanctifié au Seigneur*, au lieu qu'il s'est fait lui-même un vaisseau de rebut et de mépris (1). Ce n'est donc pas Dieu qui l'a précipité dans le crime, pour accomplir les prédictions de son Ecriture : car ces prédictions du péché le supposent comme devant être, et ne le font pas. Cela est clair, cela est certain; et il ne faut rien écouter contre. Judas n'a pas été poussé au crime, si ce n'est par le diable et par sa propre malice. Mais Jésus-Christ le rappeloit : pendant le traître baiser, il l'appelle encore son ami ; il lui dit encore : *Mon ami, pourquoi es-tu venu ici? Quoi tu trahis le Fils de l'homme avec un baiser* (2)? Et il reçoit son baiser, et lui-même lui donne le sien. Mais parce qu'il s'endurcit au milieu de toutes ses grâces, il le laisse à lui-même, et au mauvais esprit qui le possédoit, et à son propre désespoir. C'est ainsi *qu'il est allé en son lieu;* comme il est porté dans les actes (3) : au lieu qui lui avoit été préparé par une juste punition de son crime; mais qu'il avoit lui-même choisi; et qu'il s'étoit comme approprié par sa libre et volontaire dépravation.

Il falloit donc que l'Ecriture s'accomplît en lui, comme dit saint Pierre (4) : parce que Dieu accomplit sa volonté juste dans ceux-là mêmes qui s'opposent, autant qu'il est en eux, à sa volonté. Car, comme dit saint Augustin, *il fait ce qu'il veut de*

(1) *II. Tim.* II. 20, 21. — (2) *Matt.* XXVI. 50. *Luc.* XXII. 48. — (3) *Act.* I. 25. — (4) *Ibid.* I. 16.

ceux qui ne font pas ce qu'il veut (1); et en voulant se soustraire à l'empire de sa vérité, ils y retombent en subissant les lois de sa justice. O justice! ô justice! ô justice! il faut adorer tes saintes et inexorables rigueurs. A force de pardonner, Dieu en vient enfin, en quelque façon, à ne pouvoir plus pardonner: et il faut que sa justice s'accomplisse.

XLIX.e JOUR.

Qu'est-ce à dire? Aucun n'a péri que l'enfant de perdition. *Ibid.*

Aucun n'a péri que l'enfant de perdition (2). Je ne sais que dire de ce perfide. Est-il venu d'abord à Jésus-Christ avec un esprit trompeur? Il le semble, selon ces paroles: *Jésus savoit, dès le commencement, qui étoient ceux qui ne croyoient pas, et qui étoit celui qui le devoit trahir* (3). Est-ce donc que ce perfide ne croyoit pas dès le commencement? ou bien est-ce que Jésus-Christ voyoit dès le commencement, qui étoient ceux qui dans la suite ne croiroient plus? Mais il distingue les temps: il savoit ceux qui ne croyoient pas alors, et dans ce temps-là; et ensuite dans le futur, il savoit qui le devoit trahir. On pourroit donc soupçonner que ce malheureux, qui devoit trahir son Maître, dès le commencement n'y croyoit pas; et qu'avec toute la confiance qu'il lui avoit témoignée, en le recevant au nombre de ses disciples, et même en lui confiant la garde de ce

(1) *Enchirid. cap.* CIV. *n.* 28. — (2) *Joan.* XVII. 12. — (3) *Ibid.* VI. 65.

[* Jésus-Christ s'est servi lui-même de cette façon de parler en deux versets consécutifs : *Il y avoit*, dit-il, *plusieurs veuves en Israël du temps d'Elie : et ce prophète n'a été envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve de Sarepte dans le pays des Sydoniens. Il y avoit de même plusieurs lépreux en Israël du temps d'Elisée, et il n'a été envoyé à aucun d'eux, mais seulement à Naaman Syrien* (1). Ainsi, dit-il, *nul n'a péri, si ce n'est l'enfant de perdition*, c'est-à-dire, qu'il a péri seul, selon ce que dit l'apôtre.]

Qu'on prenne garde, que je ne dis pas que Judas n'ait été en aucune sorte donné à Jésus-Christ; mais qu'il y a une certaine manière particulière, selon laquelle nul n'est au Père, et nul n'est donné au Fils, que ceux qui gardent sa parole, et en qui il est glorifié éternellement ; et que c'est de cette manière secrète et particulière que Jésus-Christ parle ici. Prions-le donc, que nous soyons à lui de cette manière. Unissons-nous à sa prière avec un cœur rempli de confiance. Seigneur, que je sois de ceux qui conservent votre parole jusqu'à la fin, afin que je sois de ceux en qui vous serez glorifié éternellement.

(*) Cet alinéa entier [ ] ne se trouve pas dans le manuscrit original. (*Edit. de Versailles.*)

(1) *Luc.* IV. 25, 26, 27.

L.ᵉ JOUR.

Jésus-Christ garde les fidèles dans le corps, comme dans l'ame. Ibid.

J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés (1). Je les ai gardés, même selon le corps, conformément à l'explication que saint Jean nous donne lui-même : *Laissez*, dit le Sauveur (2), *aller ceux-ci; afin que la parole qu'il avoit prononcée, fût accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés.* Pour nous montrer que Jésus-Christ a soin et de notre corps et de notre ame; et que nous ne perdons rien de ce qu'il veut garder. C'est encore ce qui détermine à dire que cette parole ne se doit entendre que de ceux qui étoient présens. *Laissez*, dit-il, *aller ceux-ci* : en montrant les onze apôtres qui restoient auprès de lui. Car pour Judas, qui l'avoit quitté, il n'avoit rien à craindre des Juifs, à qui il s'étoit donné, et il devoit périr d'une autre sorte. Songeons donc à ne rien craindre même pour nos corps. Car Jésus-Christ les garde tant qu'il lui plaît : *et un seul cheveu ne tombe pas de notre tête, sans notre Père céleste* (3). Dans les persécutions, dans les travaux, dans les maladies, Jésus-Christ prend soin de nos corps, autant qu'il faut; et on ne peut rien contre nous, comme on n'a rien pu contre lui, que lorsque l'heure a été venue.

Mais songeons qu'il garde nos corps au prix du

(1) *Joan.* XVII. 12. — (2) *Ibid.* XVIII. 8, 9. — (3) *Luc.* XXI. 18.

sien. C'est en se livrant à ses ennemis, qu'il leur dit : *Laissez aller ceux-ci.* Sa mort délivre nos corps comme nos ames : et c'est la marque qu'un jour il les tirera entièrement de la mort.

Apprenons de cette explication de saint Jean, que les paroles de l'Ecriture, et celles du Fils de Dieu même, peuvent avoir un double sens. Il est clair que celles-ci de Jésus-Christ : *Aucun de ceux que vous m'avez donnés, ne périra* (1) : s'entendent de l'ame ; et toute la suite, qui regarde l'ame, le fera paroître : mais il est clair par saint Jean, que cette parole s'entend aussi du corps. Méditons donc à fond l'Ecriture, et tournons-la de tous côtés pour en tirer tout le sens et tout le suc. Car tout y est esprit, tout y est vie : et Jésus-Christ a des paroles de vie éternelle.

LI.e JOUR.

Joie de Jésus. Goûter sa parole, source de toute joie. Joan. XVII. 13, 14, 15.

Et maintenant je viens à vous : et je dis ces choses, étant encore dans le monde ; afin qu'ils les entendent, et qu'ils aient ma joie accomplie en eux (2). Quelle est cette joie de Jésus, si ce n'est celle de leur assurer leur bonheur sur les bontés de son Père ? Et comment est-elle accomplie dans ses apôtres, si ce n'est en espérance, et par la certitude de ses promesses ? De même que s'il disoit : Mon Père, dans la joie que

(1) *Joan.* XVII. 12. — (2) *Ibid.* 13.

j'ai en vous les recommandant avec tant d'amour, faites-leur sentir qu'ils n'ont rien à craindre, et qu'il ne leur reste qu'à se réjouir de vos bontés et des miennes. Ce qu'il explique plus clairement dans les deux versets suivans : *Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde ; et je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les ôter du monde ; mais de les garder du mal* (1).

Voulant dire qu'ils ne sont pas du monde, il commence par dire : *Je leur ai donné votre parole.* C'est cette parole qui les a tirés du monde. Qu'elle fasse donc encore cet effet! Toutes les fois que nous entendons, ou que nous lisons la parole de Jésus-Christ, c'est cette parole qui venant de Dieu nous ramène au lieu d'où elle est venue. C'est cette parole qui ne nous permet pas de goûter le monde, parce qu'elle nous fait goûter la vérité, que le monde ne connoît pas, ni ne veut connoître ; parce que la vérité le juge. Le monde est faux en tout, trompeur en tout, et la parole de Jésus-Christ nous ouvre les yeux pour voir cette illusion, ce faux du monde. Cette parole fait les chastes délices des ames désabusées et dégoûtées du monde. Goûtons donc cette parole, afin que le monde ne nous trompe et ne nous surprenne pas. Récitons le psaume CXVIII, pour nous accoutumer à la goûter. David la tourne de tous côtés dans ce psaume, pour en découvrir toutes les beautés, pour en goûter toutes les douceurs. Il l'admire sous tous ses noms : c'est la parole, la loi, le témoignage, le commandement, l'ordonnance, le

(1) *Joan.* XVII. 14, 15.

conseil, la justice du Seigneur. Il ne se contente pas d'en regarder la surface : il la pénètre, il en sonde les profondeurs ; il la cache dans son cœur ; il ne cesse de la prononcer dans sa bouche. Elle le fait trembler, en même temps elle le dilate : elle est sa consolation durant son exil, son conseil, sa lumière, son amour, son espérance. En même temps qu'il l'entend, il demande de l'entendre, et reconnoît que l'entendre c'est un don de Dieu. Il s'y attache par le fond de l'ame. Elle brûle, elle consume le cœur : elle l'attendrit, elle le fond, et fait couler des torrens de larmes ; les joues en sont cavées, et deviennent comme un canal par où coulent les ruisseaux de pleurs.

Si la parole de l'ancien Testament faisoit tous ces beaux effets, celle de Jésus-Christ qu'il a reçue de son Père, qu'il a puisée dans son sein pour nous la donner, que fera-t-elle ? C'est donc cette parole, qui dans un grand auditoire ira choisir quelquefois une ame mêlée dans la foule, mais que Dieu connoît et discerne, et lui laissera un aiguillon dans le cœur. Elle ne sait d'où lui viennent ces nouveaux désirs, qui vont peu à peu la détachant du monde, en sorte qu'elle n'en est plus, et qu'elle est à Dieu : pour accomplir cette parole de notre Sauveur : *Je leur ai donné votre parole, et ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Et le monde les hait, parce qu'ils ne sont pas des siens* (1) : mais ils méprisent sa haine injuste et impuissante : injuste, puisqu'elle s'est premièrement attachée à Jésus-Christ : impuissante, puisqu'elle n'a pu empêcher

(1) *Joan.* XVII. 14, 16.

sa gloire, ni l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Ainsi les enfans de Dieu, que le monde hait, à cause que l'esprit de simplicité, de droiture et de justice est en eux, méprisent la haine du monde; et se trouvent trop honorés de goûter cette partie des opprobres de leur cher Sauveur. Qu'attendez-vous du monde après cela? Voulez-vous qu'il vous estime, lui dont vous devez plutôt désirer la haine? Quant à ce qui vous regarde, ayez la paix avec tout le monde : mais si le monde ne veut point avoir la paix avec vous, ni vous laisser en repos, que vous importe? Vous n'êtes pas du monde, et votre repos est ailleurs.

LII.e JOUR.

Qu'est-ce à dire? Garder du mal. *Joan.* XVII. 15.

Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les garder du mal (1). Après ce que Jésus-Christ vient de dire de ses apôtres, il pourroit sembler qu'il les voulut retirer du monde, et qu'ils ne devoient plus y être après que lui-même il l'auroit quitté. Mais il falloit qu'ils y fissent leur temps, comme lui-même l'y avoit fait. Ils devoient luire comme de grands luminaires dans le monde : et Jésus-Christ qui avoit dit de lui-même : *Je suis la lumière du monde* (2), avoit daigné en dire autant de ses apôtres. *Vous êtes la lumière du monde; et*

(1) *Joan.* XVII. 15. — (2) *Ibid.* VIII. 12.

des flambeaux qu'il ne faut pas mettre sous le boisseau; mais sur le chandelier, pour éclairer toute la maison (1). Et c'est pourquoi il dit à son Père : *Je ne vous dis pas, que vous les tiriez du monde; mais que vous les délivriez du mal,* dont le monde abonde; *tout le monde étant dans le mal,* disoit saint Jean (2). Ainsi en les laissant dans le monde, je vous prie *de les garder du mal :* que le monde ne les gagne pas par ses attraits; qu'il ne les épouvante pas par ses menaces. Mon Père, *gardez-les du mal,* et qu'ils soient dans le monde, sans en être.

C'est la grande merveille de la grâce de Dieu, et c'est cette grâce que Jésus-Christ demande pour eux. Il nous apprend aussi à la demander, lorsqu'il nous enseigne à dire : *Délivrez-nous du mal* (3). Mais nous le demanderions en vain, s'il ne l'avoit auparavant demandé pour nous. *Mon Père, gardez-les du mal. Si le Seigneur ne garde une ville, ses sentinelles veillent en vain sur ses murailles : si le Seigneur ne garde une ville, ceux qui l'ont bâtie avec tant de soin, ont travaillé inutilement* (4).

Mon Père, gardez-les du mal : Je m'unis, mon Sauveur, à votre prière; et c'est en vous et avec vous, que je veux dire, comme vous l'avez commandé : *Délivrez-nous du mal.*

(1) *Matt.* v. 14, 15, 16. — (2) *I. Joan.* v. 19. — (3) *Matt.* vi. 13. — (4) *Ps.* cxxvi. 1.

LIII.e JOUR.

Qu'est-ce que le monde? Joan. XVII. 16.

Ils ne sont pas du monde : et moi je ne suis pas du monde [1]. Jésus-Christ ne se lasse point de répéter cette parole : parce qu'il veut que nous la goûtions. Goûtons-la donc : repassons-la nuit et jour dans notre cœur.

Mes bien-aimés, disoit saint Jean, *n'aimez pas le monde* [2]. Ce n'est pas assez de ne l'aimer pas en général : il s'explique : *ni tout ce qui est dans le monde :* car que trouverez-vous dans le monde, si ce n'est, *la concupiscence de la chair*, et l'amour des plaisirs des sens, où le cœur s'aveugle, s'épaissit, se corrompt, se perd : *et la concupiscence des yeux*, les beaux meubles, l'or et l'argent, les pierreries, tout ce qui contente les yeux : quoiqu'après tout que leur en revient-il? Possèdent-ils véritablement tout ce qu'ils voient? Ils ne font que l'effleurer par leurs regards; tout est hors d'eux : et aussi tout leur échappe. Fuyez donc aussi la concupiscence des yeux, la vanité, la curiosité, les vaines sciences : car encore que tout cela semble être en vous et vous repaître pour un moment, dans le fond tout est hors de vous, et se peut tellement effacer dans votre esprit, qu'il ne vous restera pas même le souvenir de les avoir eus. Voilà pourtant tout ce qu'il y a de plus beau dans le monde.

[1] *Joan.* XVII. 16. — [2] *I. Joan.* II. 15, 16.

Mais il y a encore l'*orgueil de la vie :* l'ambition, les charges, les grands commandemens, qui semblent rendre la vie, pour ainsi dire, plus vivante parce qu'on devient un homme public : on vit dans l'esprit de tout le monde, qui vous recherche, qui s'empresse autour de vous ; et vous croyez plus vivre que les autres, et vous vous trompez. Car tout cela n'est qu'orgueil, c'est-à-dire, une vaine enflure : on croit être plein ; on n'est qu'enflé : il n'y a que du vent au dedans, et tout ce dont vous vous repaissez, n'est que fumée.

Goûtons ces vérités, nourrissons-nous-en : *Mes petits enfans, n'aimez donc pas le monde ;* parce que voilà ce que c'est que ce monde que vous aimez. Ces désirs, ces concupiscences ne sont pas de Dieu, et par conséquent n'ont rien de solide. *Car le monde passe, et ses convoitises passent* (1) : ce sont comme des torrens qui passent avec grand bruit ; mais qui passent : qui se jettent les uns dans les autres ; mais qui passent : et autant celui qui reçoit, que celui qui vient de s'y perdre. *Le monde passe donc et ses convoitises : et il n'y a rien qui demeure, que celui qui fait la volonté du Seigneur* (2) : parce que la parole de Dieu, qui ne passe pas, demeure en eux. Et c'est pourquoi il disoit : *Je leur ai donné votre parole, et ils ne sont pas du monde.*

(1) *I. Joan.* II. 17. — (2) *Ibid.*

LIV.e JOUR.

Jésus n'est pas du monde, ni ses vrais disciples.
Joan. XVII. 14, 16.

Qui pourra dire de bonne foi avec Jésus-Christ : *Je ne suis pas du monde* ? Nous nous retirons dans nos cabinets : le monde nous suit. Nous fuyons dans le désert : le monde nous suit. Nous fermons cent portes sur nous, nous mettons sur nous cent serrures, cent grilles, si vous le voulez, cent murailles closes ; la clôture est impénétrable : le monde nous suit. Nous nous recueillons en nous-mêmes, le monde nous suit ; et nous nous donnons à nous-mêmes tout l'honneur que nous voulons, même celui que le monde nous refuse. Que ferai-je donc, pour quitter le monde qui me suit, qui vit en moi au dedans, et qui tient à mes entrailles ? Et néanmoins il faut pouvoir dire avec Jésus-Christ : *Je ne suis pas du monde ;* puisqu'il a dit : *Ils ne sont pas du monde : comme je ne suis pas du monde.* O Jésus ! je le pourrai dire, quand vous aurez dit pour moi : *Je ne vous prie pas de les tirer du monde ; mais de les garder du mal*, c'est-à-dire, de leur ôter l'esprit du monde.

LV.e JOUR.

Etre sanctifié en vérité, qui est sa parole.
Joan. XVII. 17, 18.

Sanctifiez-les en vérité. Votre parole que je leur ai donnée *est la vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde; ainsi je les envoie dans le monde;* pour y être, non pour en être : *et je me sanctifie moi-même pour eux,* je m'offre, je me consacre, je me sacrifie, et je me rends leur victime, *afin qu'ils soient sanctifiés en vérité;* d'une véritable et parfaite sanctification : ou, *qu'ils soient sanctifiés dans la vérité* (1); dans moi qui suis la vérité même; ce qui revient dans le fond à la même chose.

Ces paroles sont hautes : *Sanctifiez-les en vérité.* Non-seulement elles nous élèvent au-dessus des sanctifications et purifications de la loi, qui n'étoient que des figures et des ombres; au lieu que les chrétiens sont sanctifiés dans la vérité, qui est Jésus-Christ; mais encore elles nous apprennent, d'une façon plus particulière, quelle est la propre sanctification des chrétiens. Etre sanctifié, c'est être séparé. Pour être sanctifié dans la vérité, et à fond, à quelle séparation ne faut-il pas être venu d'avec toute créature et d'avec soi-même ? O Dieu ! je suis effrayé, quand je le considère. Etre sanctifié dans la vérité, en sorte qu'il ne reste en nous que cette vérité qui nous sanctifie, et que tout le faux, tout

(1) *Joan.* XVII. 17, 18.

l'impur soit ôté et déraciné; c'est quelque chose de si pur et de si parfait, qu'on ne peut pas y atteindre en cette vie. Mais seulement qu'il y faille tendre en vérité, sous les yeux de Dieu; c'est de quoi crucifier l'homme tout entier.

Votre parole est la vérité. Cette parole est la vérité qui nous jugera un jour, selon ce que disoit le Sauveur : *Celui qui me méprise, et ne reçoit pas mes paroles, a un juge qui le jugera : la parole que j'ai prononcée, le jugera au dernier jour; parce que je n'ai point parlé de moi-même, et que mon Père qui m'a envoyé m'a prescrit tout ce que j'avois à dire* (1).

Ce jugement se commence dès cette vie, conformément à cette sentence de saint Paul : *La parole de Dieu est vive et efficace, et plus pénétrante qu'un couteau à deux tranchans : elle perce jusqu'aux plus secrets replis de l'ame et de l'esprit:* divisant l'homme animal d'avec l'homme spirituel, et discernant ce qui vient de l'un ou de l'autre : *elle entre jusque dans les jointures et les moëlles* (2) : elle découvre la liaison secrète de nos pensées et de nos désirs, jusqu'aux moindres fibres, et voit jusque dans nos os: c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus caché, de plus intime, aussi bien que ce qu'il y a de plus délicat, et de plus subtil dans nos pensées : *elle discerne les mouvemens et les intentions du cœur; et rien ne lui est caché : tout est à nu et à découvert devant elle* (3) : comme on ouvre les entrailles d'une victime à qui on a coupé la gorge;

(1) *Joan.* XII. 48, 49. — (2) *Heb.* IV. 12. — (3) *Ibid.* 13.

ainsi tout est ouvert à cette parole dont nous parlons.

Si l'apôtre fait ici comme une personne de la parole de Dieu, c'est Jésus-Christ qui a commencé, lorsqu'il a dit : *Je ne vous jugerai pas ; la parole que j'ai prononcée sera votre juge* (1). Cette parole prononcée par Jésus-Christ est l'image de la parole éternelle et substantielle, qui est Jésus-Christ même : et elle en fait en quelque façon les fonctions dans les cœurs. Elle nous juge donc, parce que c'est par elle, et selon elle, que nous serons jugés. Elle fait la séparation de toutes nos pensées, de tous nos désirs, de toutes nos intentions ; de celles qui viennent de l'amour de Dieu, et de celles qui viennent de notre amour-propre. Cette parole est un flambeau allumé dans notre cœur, et la lumière en pénètre partout, pour tout distinguer. Elle discerne où le bien et le mal se séparent, et l'endroit secret où ils se mêlent. Qui pourroit soutenir la rigueur de ce jugement ? Mais cette même parole nous apprend que *si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons pas jugés* (2). Elle nous apprend *que la miséricorde est exaltée au-dessus du jugement : et que le jugement sans miséricorde ne sera que pour ceux qui n'auront point fait miséricorde* (3). Ainsi cette parole nous munit contre sa propre sévérité : et nous serons sanctifiés en vérité, selon cette parole, si nous confessons en vérité nos fautes et nos foiblesses.

O que la vue en est affligeante ! ô qu'on aime à discourir de ses vertus, de ses lumières, de ses grâces ! mais qu'on fuit de voir ses foiblesses, ses

(1) *Joan.* XII. 48. — (2) *I. Cor.* XI. 31. — (3) *Jac.* II. 13.

fautes ! Elles se présentent malgré qu'on en ait : mais on détourne les yeux. On parlera tant qu'on voudra de ses foiblesses en général, de son néant ; mais quand on fait mettre le doigt dessus, l'on ne veut plus, l'on ne peut plus voir. Pour être sanctifié en vérité, il faut voir la vérité de ses fautes en particulier. Car c'est là ce qui rend l'humilité véritable : toute autre humilité, celle qui se dit un néant, sans vouloir voir en quoi elle l'est, n'est qu'un orgueil déguisé. *Il vaut mieux voir ses fautes*, dit saint Augustin, *que de voir toutes les merveilles de l'univers.*

LVI.e JOUR.

Jésus se sanctifie lui-même. Joan. XVII. 18, 19.

Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les ai envoyés dans le monde : et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés en vérité (1).

On voit ici la raison profonde, pourquoi il falloit que les apôtres fussent sanctifiés en vérité. C'est que le Fils les envoyoit dans le monde, comme son Père l'avoit envoyé dans le monde : mais en l'envoyant dans le monde, il l'avoit sanctifié pour y aller, conformément à cette parole du Sauveur : *Celui que le Père a sanctifié, et qu'il a envoyé dans le monde : vous dites qu'il blasphême, parce qu'il s'appelle lui-même le Fils de Dieu* (2).

Disons donc, qu'est-ce qu'a fait le Père céleste

(1) *Joan.* XVII. 18, 19. — (2) *Ibid.* X. 36.

apprend *à offrir nos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu* (1). Celui qui a une hostie à offrir participe au sacerdoce : et c'est ce qui fait dire à saint Pierre, que tant que nous sommes de chrétiens, *nous sommes un saint sacerdoce, offrant à Dieu des victimes spirituelles, qui sont acceptées par Jésus-Christ* (2); et à saint Jean, dans l'Apocalypse; *que Jésus-Christ nous a faits rois et sacrificateurs à notre Dieu* (3). Ce ne sont pas seulement les apôtres qui sont sanctifiés par la part qu'ils ont au sacerdoce de Jésus-Christ : nous y avons tous notre part à cette manière. Tout ce qu'a fait Jésus-Christ nous appartient comme à eux.] Car les apôtres mêmes ne sont pas apôtres pour eux, mais pour les autres, comme disoit l'apôtre saint Paul : *Tout est à vous, soit Paul, soit Céphas, soit Apollo : tout est à vous : et vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu* (4). Et encore : *Dieu a mis en nous le ministère de réconciliation : parce que Dieu étoit en Christ, se réconciliant le monde, ne leur imputant point leurs péchés : et il a mis en nous la parole de réconciliation* (5).

Voilà donc la mission des apôtres fondée sur celle de Jésus-Christ, et l'accomplissement de cette parole du Sauveur : *Comme vous m'avez envoyé, ainsi je les envoie* (6). Vous m'avez envoyé pour réconcilier le monde; et je les envoie avec la parole et le ministère de la réconciliation, pour accomplir mon ouvrage. Et je me sanctifie pour eux, et pour tous

(1) *Rom.* XII. 1. — (2) *I. Pet.* II. 5. — (3) *Apoc.* V. 10. — (4) *I. Cor.* III. 22, 23. — (5) *II. Cor.* V. 18, 19. — (6) *Joan.* XVII. 18.

ceux à qui je les envoie, afin qu'ils soient saints en vérité, par l'effet de mon sacerdoce, et par la perfection de mon sacrifice.

Voici donc les mots solennels du sacrifice de Jésus-Christ, par lesquels il s'offre lui-même pour nous : *Sanctifiez-les en vérité : Je me sanctifie*, je me consacre moi-même pour eux, *afin qu'ils soient sanctifiés en vérité* (1). *Il falloit que nous eussions un tel pontife saint, innocent, juste, parfaitement séparé des pécheurs, et exempt de toute souillure, qui n'eût pas besoin d'offrir pour lui-même* (2), mais qui s'offrît lui-même pour le peuple. *Lui qui ne connut jamais le péché, a été fait péché pour nous*, c'est-à-dire, victime pour le péché, *afin que nous fussions justice de Dieu en lui* (3). Il s'est revêtu de notre péché, pour nous revêtir de sa justice. C'est l'effet de cette parole : *Je me sanctifie pour eux.*

Entrons donc avec Jésus-Christ dans cet esprit de victime. S'il se sanctifie, s'il s'offre pour nous; il faut que nous nous offrions avec lui. Ainsi nous serons sanctifiés en vérité, et Jésus-Christ nous sera donné de Dieu pour être *notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.* Et l'effet d'un si grand mystère, c'est *que celui qui se glorifie, ne se glorifie pas en lui-même* (4); mais seulement en Jésus-Christ en qui il a tout. C'est donc ce que Jésus-Christ demandoit pour nous, en disant : *Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés en vérité.* Et il ne faut rien ajouter à ce

(1) *Joan.* XVII. 19. — (2) *Heb.* VII. 26, 27. — (3) *II. Cor.* V. 21. — (4) *I. Cor.* I. 30, 31.

commentaire de saint Paul, qu'une profonde attention à un si grand mystère.

LVII.e JOUR.

Jésus prie pour tous les élus : qu'ils soient Un.
Joan. XVII. 20.

Je ne prie pas seulement pour eux : mais pour ceux qui croiront en moi par leur parole (1). Heureux chrétiens! Jésus-Christ vous a tous en vue dans cette prière. En priant pour les apôtres qu'il envoyoit au monde, il prioit aussi pour ceux à qui il les envoyoit. Mais pour confirmer notre foi, et nous déclarer davantage ses intentions, il a daigné s'expliquer en notre faveur, d'une manière plus expresse, par les paroles qu'on vient de voir. Et afin de nous faire entendre qu'il nous associe à ses apôtres, il demande pour nous la même grâce qu'il a demandée pour eux. *Je vous prie*, disoit-il, *qu'ils soient un comme nous.* Voilà ce qu'il demandoit pour ses apôtres. Et que demande-t-il maintenant pour nous, qui devions croire par leur parole? *Je vous prie*, dit-il encore, *que tous ils soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous : ainsi qu'ils soient un en nous* (2).

Qu'ils soient un comme nous, qu'ils soient un en nous. Il explique plus distinctement ce qu'il avoit dit de notre unité. *Qu'ils soient un comme nous :* c'étoit-à-dire avec la proportion qui doit être entre

(1) *Joan.* XVII. 20. — (2) *Ibid.* 11, 20, 21.

l'original toujours parfait, et d'imparfaites images. Mais lorsqu'il dit : *Qu'ils soient un en nous*, il explique plus distinctement que l'unité est en Dieu comme dans la source, comme dans le centre, comme dans le premier principe, par qui et en qui nous sommes unis. *Qu'ils soient un en nous :* que nous soyons non - seulement le modèle, mais encore le lien de leur unité : qu'ils aient par nous, et par grâce, ce que nous avons par nature et de nous - mêmes ; qu'ils soient des ruisseaux qui se réunissent en nous, comme dans la source d'où ils tirent tout. Ainsi ils vivront tous d'une même vie, et ils ne seront qu'un cœur et qu'une ame.

Si les chrétiens sont *un* de cette sorte, ils sont heureux : car qu'y a-t-il de plus heureux, que d'être un dans le Père et dans le Fils ? que d'être un véritablement, persévéramment, sans que rien nous puisse séparer ? C'est ce qui nous sera donné dans la perfection au siècle futur : mais c'est ce qu'il faut commencer ici par la sincérité de notre concorde.

Repassons souvent ces paroles : *Ils n'étoient qu'un cœur et qu'une ame* (1). C'est par où a commencé le christianisme. Mais si nous tenions quelque chose d'une si belle origine, la charité seroit-elle si resserrée, la concorde si rare, les aumônes si peu abondantes ?

Le cœur de l'homme est si ennemi de la concorde, et de la paix, qu'au milieu de cette union primitive, qui ne faisoit des premiers fidèles qu'un cœur et qu'une ame, *il s'éleva un principe de dissention entre les Grecs et les Hébreux, comme si les veuves*

(1) *Act.* IV. 32.

des uns étoient plus négligées que celles des autres (1). Les apôtres remédièrent bientôt à ce désordre : et ce fut ce qui donna lieu à la première promotion des diacres. O Dieu, réveillez dans votre Eglise cet esprit de charité apostolique, qui répare les dissentions qu'on voit répandues dans tous les ordres de l'Eglise ! Au lieu de cette première unité, on ne voit que jalousie, que mépris, que froideur entre tous les ordres, entre tous les particuliers. O Dieu, donnez-nous des Etiennes qui ne respirent que la charité, et qui entretiennent la concorde ! O Dieu, mettez fin aux schismes, aux hérésies, aux guerres, aux jalousies des chrétiens ! Gardez du moins, pacifiez, et unissez votre Eglise par toute la terre. Qu'il n'y ait *qu'un même esprit*, et un même cœur, *comme il n'y a qu'une même foi* (2).

LVIII.e JOUR.

Unité et égalité parfaite du Père et du Fils. Joan. XVII. 21.

Comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous (3). Ces façons de parler réciproques, dont la propriété et la force est de marquer une parfaite égalité, sont familières à notre Seigneur. Ici il ne se contente pas de dire à son Père : *Vous êtes en moi*, s'il ne dit en même temps : *Je suis en vous.* Un peu au-dessus : *Tout ce qui est à moi, est à vous ;* et incontinent après : *Tout ce qui est à vous, est à moi* (4). En un autre endroit : *Personne ne connoît*

(1) *Act.* VI. 1. — (2) *Ephes.* IV. 5. — (3) *Joan.* XVII. 21. — (4) *Ibid.* 10.

le Père, si ce n'est le Fils, et réciproquement : *Personne ne connoît le Fils, si ce n'est le Père* (1). Toutes manières de parler naturelles au Fils de Dieu, pour marquer son unité parfaite avec son Père, et traiter en toutes manières d'égal avec lui : en sorte que s'il semble recevoir de son Père quelque avantage, en disant : *Vous êtes en moi*, il le lui rend en disant : *et moi en vous*. Ce sont paroles de société, d'égalité, d'unité parfaite ; c'est un langage qui n'a lieu qu'entre le Père et le Fils, entre le Fils et le Père. Qui osera dire : *Vous êtes en moi, et je suis en vous*, que celui qui ne reconnoît de différence entre son Père et lui, que dans le rapport mutuel de Père et de Fils ? De même, qui osera dire : *Tout ce qui est à vous, est à moi ;* et réciproquement : *Tout ce qui est à moi, est à vous*, sinon celui qui est un avec son Père ? C'est déjà quelque chose de divin de pouvoir dire : *Tout ce qui est à vous, est à moi :* mais d'ajouter, *Tout ce qui est à moi, est à vous*, c'est montrer que l'avantage est égal : au Fils, d'avoir tout ce qu'a le Père ; et au Père, d'avoir tout ce qu'a le Fils. Par ces divines façons de parler, tout est égal : dans les personnes, *Vous êtes en moi, et moi en vous :* dans les biens, *Tout ce qui est à moi, est à vous : tout ce qui est à vous, est à moi :* dans la connoissance : *Personne ne connoît le Fils, si ce n'est le Père ; et Personne ne connoît le Père, si ce n'est le Fils.* L'avantage est égal des deux côtés, en tout et partout. La gloire de recevoir n'est pas moindre que celle de donner. Celui qui donne reçoit, parce qu'il

(1) *Matt.* XI. 27.

reçoit dans son sein ce Fils unique à qui il donne : et s'il lui étoit inégal, il recevroit en lui-même quelque chose qui lui étant inférieur ne seroit pas digne de lui. Tout fils est égal à son père par la nature : et c'est là le propre d'un fils. Que s'il y a quelque inégalité entre ces noms de père et de fils parmi les hommes, c'est que le fils n'est d'abord qu'un homme imparfait et commencé.

Il faut ôter tout cela en Dieu, où il n'y a rien d'imparfait. Et si même parmi les hommes, le désir du père est que son fils lui devienne égal en tout, en croissant; combien plus le désir de Dieu doit-il être, pour ainsi parler, non que son Fils lui devienne égal, mais qu'il le soit en naissant. Car par ce moyen il ne dégénère du Père en aucun instant, étant d'abord tout parfait. Il faut ôter semblablement dans la nature divine, que le Père précède le Fils : car cela n'a point de lieu, où le temps ne se trouve pas, et où tout est mesuré par l'éternité. Qui ne voudroit être père d'abord, puisqu'être père, c'est l'effusion de la fécondité, et la démonstration de la plénitude? On voudroit donc être père d'abord, et n'attendre pas cela du temps : c'est le désir de la nature. Or tout le bien qu'on désire parmi les hommes, est naturel en Dieu, sans le désirer. Et d'ailleurs quel avantage est-ce parmi nous à un père, d'être devant son fils, si ce n'est d'avoir vieilli? Or comme Dieu ni ne change, ni ne vieillit; ni le Père n'a la prééminence de l'âge, ni le Fils n'a l'avantage de la jeunesse. Car, après tout, ce qu'on appelle la prééminence de l'âge n'est qu'un défaut de la nature, qui en vieillissant tend à sa fin.

Tout cela est donc exclu en Dieu. Ni le Père n'est plus vieux, ni le Fils n'est plus jeune : car en cela il excelleroit au-dessus du Père. Dans le Père qui est Dieu, et le Fils qui est Dieu aussi, l'antiquité est toujours également vénérable, comme la jeunesse est toujours également dans la fleur; parce que l'éternité, qui est toujours ancienne et toujours nouvelle, égale tout. Et c'est pourquoi le Fils dit : *Tout ce qui est à moi, est à vous; et tout ce qui est à vous, est à moi*, par conséquent l'éternité même : et de toute éternité je suis en vous, comme de toute éternité vous êtes en moi. Ainsi la gloire est égale : car s'il y a de la gloire pour le Fils d'avoir un tel Père, il n'y en a pas moins au Père d'avoir un tel Fils. Et si même parmi les hommes, où le fils nécessairement est moins que son père, et dégénère de lui, du moins en naissant si petit et si imparfait, on ne laisse pas de dire : *Un sage fils est la gloire de son père* : combien plus le dira-t-on du Fils de Dieu? Si c'est la gloire d'un père d'avoir un fils qui n'est sage qu'à cause qu'il l'est devenu, quelle gloire pour le Père éternel, d'avoir un Fils qui est, en naissant et d'abord, la sagesse même?

Il est si beau d'avoir un tel Fils, que le Père en l'engendrant le conserve en soi. Parmi nous, avoir un fils, c'est le mettre hors de soi-même : en Dieu, avoir un fils, c'est le produire et le conserver éternellement dans son sein, comme quelque chose d'égal et aussi parfait que soi-même. C'est pourquoi il est unique, et il ne peut y en avoir deux : *Le Fils unique qui est dans le sein du Père* (1). Il est unique,

(1) *Joan.* I. 18.

parce qu'il est parfait : il est unique, parce qu'il tire tout et épuise si parfaitement la fécondité, qu'un autre n'ajouteroit rien à la gloire d'être Père. C'est pourquoi il demeure dans le sein du Père, parce qu'il est digne par sa perfection d'y être toujours ; et tout immense qu'est ce sein du Père, il n'y a point de place pour un autre fils, parce qu'on ne peut en avoir qu'un, quand on l'a parfait.

Croyons donc la vérité de cette parole : *Vous êtes en moi, et moi en vous.* Et adorons également le Fils dans le Père, et le Père dans le Fils, parce qu'ôtant du nom de Père et de Fils tout ce qui marque imperfection, commencement, inégalité, il ne reste qu'une nature parfaite et parfaitement commune. En sorte que si, du côté de l'origine, on met le Père devant le Fils ; du côté de la perfection, on les met naturellement tous deux ensemble ; et qu'on pourroit aussi bien dire, le Fils et le Père, qu'on dit, le Père et le Fils, selon aussi que l'ont dit quelques anciens, pour montrer, qu'entre le Père et le Fils, être le premier ou le second, n'emporte point d'inégalité, mais seulement une origine sans imperfection.

Pourquoi osons-nous parler de telles choses ? Ne faudroit-il pas trembler, et adorer en silence un si grand mystère ? Mais puisque Jésus-Christ a daigné nous en parler, nous pouvons en parler aussi ; pourvu que ce soit avec lui, après lui et selon lui. Ajoutons, que ce soit encore pour la fin qu'il s'est proposée. Et quelle est-elle ? Elle est admirable : *Comme vous, mon Père, êtes en moi, et que je suis en vous ; ainsi qu'ils soient un en nous :* qu'il y

ait entre eux, comme entre nous, une parfaite égalité, depuis le premier d'entre eux jusqu'au dernier : qu'il y ait une parfaite unité et communauté ; que chacun puisse dire en quelque façon à son frère : *Tout ce qui est à moi, est à vous ; et tout ce qui est à vous, est à moi.* C'est ce qui a été en effet, il le faut souvent répéter, dans la naissance de l'Eglise : *Et ils n'avoient qu'un cœur et qu'une ame. Et aucun d'eux ne disoit qu'il eût quelque chose à soi ; mais tout étoit commun entre eux* (1). Cela a été effectif au commencement de l'Eglise ; pour montrer que la disposition en devoit être dans le fond de tous les cœurs. Et c'est pourquoi Ananias et Saphira, ces deux disciples qui violèrent la loi de cette communauté de l'Eglise, périrent dans leur malheureuse propriété. Pierre, qui étoit le chef de l'unité, les frappa ; et le Saint-Esprit, à qui ces malheureux avoient menti, fit un foudre de la parole de ce saint apôtre, pour les faire mourir à l'instant (2). Ainsi fut vengé le violement de l'unité des fidèles.

Portons donc cette disposition dans le fond du cœur : communiquons : donnons : ne resserrons point nos entrailles : qu'aucun de nous ne regarde son frère avec mépris. Dans le fond tout est égal entre nous : la distinction superficielle qui nous élève les uns au-dessus des autres, regarde l'ordre du monde, mais ne change rien dans le fond. Nous sommes tous formés d'une même boue : nous portons tous également l'image de Dieu dans notre ame. L'homme n'a que la nature : le chrétien n'a que la foi. Que la charité égale tout ; selon ce que

(1) *Act.* IV. 32. — (2) *Ibid.* V. 1, 2, *et seqq.*

dit saint Paul : *qu'il faut établir l'égalité.* La consolation et l'affliction, le bien et le mal, tout doit être égal entre les frères. Et pour cela, *celui qui est riche doit suppléer à ce qui manque au pauvre : afin,* répète l'apôtre, *que tout soit réduit à l'égalité : selon ce qui est écrit* de la manne : *que celui qui en recueilloit plus, n'en avoit pas plus ; et celui qui en recueilloit moins, n'en avoit pas moins* (1). Dieu veut donc de l'égalité entre les frères : c'est-à-dire, que personne ne soit dans l'indigence, mais que le besoin de tout le monde soit soulagé, et l'inégalité compensée.

Le riche qui fait meilleure chère, qui est mieux vêtu, mieux logé, n'en est pas plus grand pour cela : au contraire, dans le fond il est plus pauvre, parce qu'il s'est fait des besoins de ce que la nature ne demandoit pas. Il seroit et plus riche et plus heureux, s'il ne lui falloit que ce qui contente le pauvre. Qu'il regarde donc son abondance comme une preuve de sa pauvreté et de son infirmité ; qu'il s'en humilie ; qu'il en ait honte : ainsi il se mettra en égalité avec le pauvre ; et faisant de ses biens un supplément des besoins de l'indigent, il participe à la grâce de la pauvreté.

Quand dirons-nous de tout notre cœur à notre frère qui souffre : Tout ce qui est à moi, est à vous : et à notre frère qui est dans l'abondance : Tout ce qui est à vous, est à moi ! Hélas ! on ne verra jamais sur la terre un si grand bien dans sa perfection. C'est pourtant ce que veut Jésus, lorsqu'il dit : *Comme vous, mon Père, êtes en moi, et*

(1) *II. Cor.* VIII. 14, 15.

que je suis en vous : et que tout ce qui est à moi, est à vous ; et tout ce qui est à vous, est à moi : ainsi qu'ils soient un en nous (1). Tendons à cette unité divine. Mon Dieu, j'étends de grands bras à tous mes frères : je leur ouvre mon sein : je dilate sur eux mes entrailles ; afin de leur être tout, père, mère, frère, sœur, ami, défenseur, et tout ce dont ils ont besoin pour être contens.

LIX.e JOUR.

La foi pleine et entière est l'effet de l'unité des fidèles. Joan. XVII. 21.

Afin que le monde croie que vous m'avez envoyé (2). Quand le monde croira ainsi, le monde sera converti : cette partie du monde qui le croira cessera d'être du monde : et Jésus-Christ attribue la conversion de l'univers, qui devoit venir, à cette unité de ses fidèles. Il avoit dit, chapitre XIV, 31 : *Afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il m'ordonne, levons-nous, allons* à la mort. Il avoit dit en parlant de la charité fraternelle : *On connoîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres* (3). Et il dit encore ici plus précisément : *Afin que le monde croie que vous m'avez envoyé.* C'est la foi pleine et entière, et c'est l'effet de l'unité des fidèles. Il persiste : *Je suis en eux, et vous en moi ; afin que le*

(1) *Joan.* XVII. 10, 11, 21, 23. — (2) *Ibid.* 21. — (3) *Ibid.* XIII. 35.

monde connoisse que vous m'avez envoyé (1). La meilleure manière de prêcher, c'est de prêcher par l'exemple. Si vous voulez convertir le monde, vivez dans cette unité parfaite, dont je vous ai montré le parfait modèle dans celle qui est entre mon Père et moi. Imitez cette unité; et le monde, qui en verra l'image en vous, s'élevera à l'original; et il verra que mon Père et moi sommes en vous, y imprimant le caractère de charité et de concorde : et il croira que je suis vraiment l'envoyé de Dieu; en ce qu'unissant les hommes d'une manière si cordiale, je fais un ouvrage qui marque la dignité de mon envoi et la puissance de ma grâce.

LX.e JOUR.

Jésus fait part de sa gloire à ses élus. Joan. XVII. 22.

Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée : afin qu'ils soient un comme nous sommes un (2). Il la compte comme donnée, parce qu'il vouloit nous la donner, et qu'elle sera le fruit du sacrifice qu'il alloit offrir pour nous.

Il commence ici à nous découvrir une nouvelle vérité, qui est qu'après avoir été un dans la charité sur la terre, nous serons un dans la gloire; et que la gloire qui nous sera donnée, sera celle de Jésus-Christ. Il parle ici de la gloire qui devoit être donnée à Jésus-Christ selon sa nature humaine, en le ressuscitant. Cette gloire nous sera donnée, puisque

(1) *Joan.* XVII. 23. — (2) *Ibid.* 22.

ous aurons part à la gloire de sa résurrection. Bien plus, il a daigné dire dans l'Apocalypse : *Je donnerai à celui qui aura remporté la victoire, d'être assis dans mon trône; comme j'ai remporté la victoire, et que je me suis assis avec mon Père dans son trône* (1).

Toute la sainte cité, toute la société des saints, n'est qu'un seul trône de Dieu, qui a dit : *Je serai en eux* (2). Il sera comme un roi, qui, après avoir abattu le règne du péché et de la mort, établira son empire dans tous ses sujets, en les rendant éternellement et parfaitement heureux. Ce qui leur arrivera, parce que *Dieu sera tout en tous* (3). Alors donc nous serons unis dans la gloire, comme sur la terre nous aurons été unis dans la charité et dans la grâce. Notre gloire sera celle de Jésus-Christ notre chef, qui se répandra sur tous ses membres : et la gloire de Jésus-Christ sera celle de son Père; laquelle se trouvant en lui par sa naissance éternelle, rejaillira sur l'humanité que le Fils de Dieu s'est unie. Voilà donc tout réduit en un par la gloire et la félicité éternelle; et pour être reçus dans cette gloire, il faut être un par la charité : car Dieu veut faire de ses fidèles un corps parfaitement un en Jésus-Christ : un corps dont l'unité aille croissant, jusqu'à ce qu'elle se consomme, et reçoive sa dernière perfection dans le ciel.

Pour donc répondre au dessein de Dieu, nous ne pouvons nous unir assez avec nos frères, ni assez

(1) *Apoc.* III. 21. — (2) *Lev.* XXVI. 12. *II. Cor.* VI. 16. *Apoc.* XXI. 3. — (3) *I. Cor.* XV. 28.

quelque chose de plus touchant. C'est, mon Père, que *vous les aimez comme vous m'avez aimé.* Ils ne sont enfans que par adoption et par grâce; et moi, qui suis Fils par la nature, j'ai trouvé cet admirable moyen de me les unir comme mes membres, afin que cet amour paternel, que vous avez pour moi, s'étendît sur eux : *afin*, continue-t-il, *que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, comme je suis aussi en eux* (1).

O homme, regarde donc combien tu es chéri de Dieu! Quoi, le monde te plaît encore? Quoi, tu peux penser autre chose que Dieu même? Il en faudroit mourir de regret et de honte. Il faut se taire ici dans une profonde admiration et action de grâces, en considérant, en goûtant ce que nous sommes à Dieu par Jésus-Christ. C'est un mystère ineffable et inénarrable. Or si le monde le pouvoit connoître, il connoîtroit en même temps que Jésus-Christ est vraiment envoyé de Dieu; et qu'un Dieu envoyé au monde ne pouvoit rien enseigner ni opérer de plus grand!

LXII.e JOUR.

Gloire de Jésus : il veut que les élus y soient avec lui. Joan. XVII. 24.

Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi : afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée;

(1) *Joan.* XVII. 26.

parce

parce que vous m'avez aimé avant l'établissement du monde (1).

Mon Père, je veux. Jusqu'ici il avoit dit : *Je prie :* il change de langage, et il dit plus absolument : *Je veux.* En parlant aux hommes, il pouvoit dire, *Je veux*, à même titre qu'il leur dit : Je vous commande. Car il est leur maître et leur seigneur : toute puissance lui est donnée sur eux. Il pouvoit aussi, même en parlant à son Père, parler ou en inférieur, ou en égal ; et étant Dieu comme son Père, et étant la parole même de son Père, il pouvoit dire comme lui et avec lui : *Je veux.* Mais pourquoi il ne l'a fait qu'ici ? et pourquoi dans une prière ? et pourquoi, ayant accoutumé partout ailleurs, lorsqu'il parle de volonté absolue, de ne nommer que celle de son Père, à laquelle la sienne étoit attachée avec une parfaite soumission, il parle ici seulement d'une manière si déterminée et si absolue ? Mon Sauveur ! est-il permis de vous le demander ?

Commençons par adorer, quelle qu'elle soit, la vérité enseignée dans cette parole, *Je veux.* Oui, le Verbe, qui est la sagesse même, a eu sa raison pour l'inspirer à l'ame de Jésus-Christ, qui lui est unie de cette manière ineffable : et cette ame sainte a pu dire, en conformité de la volonté suprême du Père et de son Verbe : *Je veux.* Et c'est une chose admirable, que ce soit en faisant pour nous la demande la plus importante, que Jésus-Christ ait parlé de cette sorte : *Je veux, mon Père, que là où je suis,* dans votre gloire éternelle, *ceux que vous m'avez*

(1) *Joan.* XVII. 24.

donnés; les apôtres, dont il a dit : *Ils étoient à vous, et vous me les avez donnés : et ceux qui devoient croire par leurs paroles* (1), qui n'auroient pas cru, si son Père ne les lui avoit aussi donnés : *Je veux*, dis-je, *que tous ceux-là soient là où je suis*. Il semble qu'après avoir dit, *qu'ils soient où je suis*, il ne servoit de rien d'ajouter : *qu'ils y soient avec moi* : mais on ne pouvoit trop exprimer ce qui fait toute la douceur de cette demande : puisqu'être avec Jésus-Christ c'est ce qui satisfait le cœur de l'homme. Etre avec Jésus-Christ, c'est être avec la vérité et la vie : y être dans le ciel, et dans la gloire éternelle ; ce n'est plus être avec lui comme avec celui qui est la voie, mais comme avec celui qui est le terme de notre course, et en qui nous trouvons la vie éternelle dans la consommation de notre amour. C'est pour nous obtenir un si grand bien, que Jésus-Christ dit, *Je veux*, d'une manière si déterminée.

Mais écoutons la suite : *Je veux que là où je suis ils y soient aussi avec moi ; afin qu'ils voient ma gloire*. Il semble qu'il y manqueroit quelque chose, qu'elle ne seroit pas complète, si ses amis ne la voyoient. Mais est-ce assez de la voir ? Jésus-Christ ne veut-il pour nous que cet avantage, et ne veut-il pas que nous y ayons part, comme il l'a dit tant de fois ? La voir, c'est y avoir part : la voir, c'est en jouir. Qui voit la gloire de Jésus-Christ dans le sein de son Père, il est heureux. Heureux, premièrement du bonheur de la gloire de Jésus-Christ, qui fait la leur : et heureux ensuite en eux-mêmes, parce que cette bienheureuse vision de la gloire de Jésus-Christ

(1) *Joan.* XVII. 6, 20.

nous transforme en elle-même; et que qui le voit lui est semblable, conformément à cette parole : *Nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est* (1).

Commençons donc dès cette vie à contempler par la foi la gloire de Jésus-Christ, et à lui devenir semblables en l'imitant. Un jour nous lui serons semblables par l'effusion de sa gloire ; et n'aimant en nous que le bonheur de lui ressembler, nous serons enivrés de son amour. Ce sera là la dernière et parfaite consommation de l'œuvre pour lequel Jésus-Christ est venu ; et c'est peut-être pourquoi il en demande l'accomplissement par ce *Je veux* si déterminé, si absolu, si aimable, et si doux à entendre aux hommes.

Parce que vous m'avez aimé avant l'établissement du monde. Il semble qu'il parle ici de l'amour qu'il a de toute éternité pour son Fils, qui lui est coéternel. C'est proprement cet amour qu'il a pour lui *avant la constitution du monde.* Car encore que le Père éternel ait un amour éternel pour ses créatures, par la volonté de les créer, et par celle de les rendre heureuses : si c'étoit d'un amour semblable qu'il voulût parler, il ne se distingueroit pas assez, ni des hommes, ni des anges bienheureux qu'il a aimés d'un semblable amour, quoique dans un degré fort inégal.

Entendons donc que le *Père a aimé son Fils avant l'établissement du monde ;* parce qu'il étoit ce Fils unique avant cet établissement, et qu'il étoit par conséquent aimé de son Père. Que faisoit Dieu,

(1) *I. Joan.* III. 2.

s'il est permis de le demander, avant qu'il eût fait le monde? Il aimoit son Fils, il le produisoit dans son sein, il l'embrassoit; il se l'unissoit, ou plutôt il étoit un avec lui. Et pourquoi nous rappeler toujours à un si sublime mystère? Parce que c'est toute la source de notre bonheur. La source de notre bonheur, c'est que ce Fils que Dieu aime, et qu'il porte dans son sein avant que le monde fût, et de toute éternité, se soit fait homme; en sorte que ne faisant qu'une seule et même personne avec l'homme qui lui est uni, il aime ce tout comme son Fils: d'où il s'ensuit que répandant sur les hommes, qui sont ses membres, le même amour qu'il a pour lui; il s'ensuit, dis-je, que l'amour qu'il a pour nous est une extension et une effusion de celui qu'il porte dans l'éternité à son Fils unique. C'est la source de notre bonheur. C'est pourquoi Jésus-Christ nous y rappelle; et il veut que nous entendions par ces dernières paroles combien est grande, combien est immense la gloire que nous verrons, et à laquelle nous aurons part en la voyant.

Que l'élévation de l'homme est un grand mystère! Tout le mystère de Dieu, et toute cette éternelle et intime communication du Père et du Fils y est déclarée: et c'est ainsi que *Dieu est tout à tous*, selon l'expression de saint Paul (1).

Chrétien, es-tu chrétien, si après cela tu languis encore dans l'amour des choses de la terre? Quand entendrons-nous que nous ne pouvons assez épurer nos pensées, nos affections, notre esprit et notre cœur? Seigneur Jésus, achevez; et après nous avoir

(1) *I. Cor.* XV. 28.

montré de si sublimes vérités, élevez-nous-y, et faites-les-nous aimer d'un pur et éternel amour.

LXIII.e JOUR.

Justice de Dieu inconnue au monde. Joan. XVII. 25.

Mon Père juste, le monde ne vous a pas connu (1). Jésus-Christ ne donne dans cette oraison que deux qualités à son Père : Mon *Père saint;* et : Mon *Père juste.*

Mon *Père saint, sanctifiez-les en vérité : je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient saints en vérité* (2); par la communication de votre sainteté, qui est aussi la mienne. On pourroit entendre de même, mon *Père juste;* parce que, comme dit saint Paul (3), *Dieu est juste, et justifiant celui qui croit en Jésus-Christ.*

Mais la suite semble demander quelque chose de plus : *Mon Père, vous êtes juste, et le monde ne vous connoît pas.* Non-seulement il est corrompu, et ne connoît pas votre justice; mais c'est encore par votre justice que l'abandonnant à sa corruption, dont il ne veut pas sortir, et ne le peut de soi-même, vous le laissez privé de votre connoissance : *Le monde* donc *ne vous connoît pas, et moi je vous connois : et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé* (4). C'est ainsi qu'ils vous connoissent. Ils méritoient, comme les autres, de ne vous connoître jamais; mais

(1) *Joan.* XVII. 25. — (2) *Ibid.* 11, 17, 19. — (3) *Rom.* III. 26. — (4) *Joan.* XVII. 25.

moi, qui vous connois seul, et qui seul suis digne de vous connoître, je vous ai fait connoître à eux, en me faisant connoître moi-même; parce qu'ils sont ces petits et ces humbles, dont je vous ai dit ailleurs : *Je vous loue, mon Père, Seigneur du ciel etde la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudens de la terre, et vous les avez révélées aux petits : ainsi soit-il, mon Père, parce que vous l'avez voulu. Toutes choses me sont données par mon Père, et personne ne connoît le Fils, si ce n'est le Père; et personne ne connoît le Père, si ce n'est le Fils, et ceux à qui le Fils le voudra faire connoître* (1). C'est pourquoi il dit ici: *Le monde ne vous connoît pas;* par la même vérité qui lui fait dire : *Vous avez caché ce secret aux sages du monde*, qui, enflés de leur vaine science, n'ont pas voulu se soumettre à la justice de Dieu : *Mon Père juste, ceux-là ne vous connoissent pas : et moi je vous connois, et je vous ai fait connoître à ceux-ci*, qui ont su chercher la vérité dans la petitesse, et dans l'humble abaissement de leur esprit. Mon Père juste! faites-leur adorer en tremblant le juste et terrible jugement que vous exercez sur le monde, qui est privé de votre connoissance; et la merveilleuse miséricorde avec laquelle vous avez daigné vous faire connoître à ceux que vous avez séparés de la corruption.

Chrétien, rendez-vous petit, si vous voulez connoître Dieu, et en Dieu Jésus-Christ, de la manière qu'il le faut connoître pour être saint.

(1) *Matth.* IX. 25, 26, 27.

LXIV.e JOUR.

Justice de Dieu inconnue aux présomptueux. Ibid.

Mon Père juste, le monde ne vous connoît pas. Quoi, les Juifs ne vous connoissent-ils pas, eux qui ont votre loi? Et n'êtes-vous pas celui dont il est écrit, *que ses* beautés *invisibles, et son éternelle vertu et divinité sont manifestées* aux gentils *par les ouvrages* de votre puissance, *en sorte qu'ils sont inexcusables* (1)? Entendons donc de quelle manière Dieu n'est point connu du monde.

Il n'est point connu du monde : il n'est point connu de ceux qui présument d'eux-mêmes; et c'est pourquoi saint Paul ajoute, sur ces gentils qui ont connu Dieu, *que se disant sages, ils sont devenus fous* (2).

En ce sens les Juifs mêmes ne l'ont pas connu; puisqu'ils *ont le zèle de Dieu, mais non pas selon la science; et qu'ignorant la justice que Dieu donne, et cherchant leur propre justice,* celle qu'on croit avoir de soi-même, *ils n'ont pas été soumis à la justice de Dieu* (3).

Ainsi pour connoître Dieu de cette manière secrète, dont il assure que le monde ne le connoît pas, il faut bannir toute présomption de notre propre justice, et reconnoître que *Dieu a tout renfermé dans l'incrédulité, afin d'avoir pitié de tous. O profondeur des richesses de la sagesse et de la*

(1) *Rom.* I. 20. — (2) *Ibid.* 22. — (3) *Ibid.* X. 2, 3.

science de Dieu! que ses jugemens sont incompréhensibles, et que ses voies sont impénétrables! Car qui a connu les desseins de Dieu; ou qui est entré dans ses conseils? ou qui est-ce qui lui a donné le premier quelque chose, pour ensuite en recevoir la rétribution? Parce que de lui, et par lui, et en lui sont toutes choses : la gloire lui en soit rendue dans tous les siècles. Amen (1).

LXV.e JOUR.

Les élus aimés de Dieu en Jésus-Christ, comme ses membres et ses images. Joan. XVII. 25, 26.

Ceux-ci, les apôtres qui étoient présens, et en leur personne toute la société des enfans de Dieu qu'ils représentoient, *ont connu que vous m'avez envoyé, et je leur ai fait connoître votre nom*, comme il a été déjà expliqué, vos grandeurs, vos conseils, ce nom de Père : *et je le leur ferai encore connoître davantage, afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, et moi aussi en eux* (2).

Voilà, dans la conclusion de la prière de notre Seigneur, le dessein de tout le reste, et en particulier le dénouement de ce que nous avons vu au ℣. 24. C'est ce qu'il nous faut considérer avec attention et avec respect, comme la chose du monde qui nous doit le plus donner de consolation. Car c'est ici la dernière marque de la tendresse de Jésus-Christ.

(1) *Rom.* XI. 32, 33, 34, 35, 36. — (2) *Joan.* XVII. 25, 26.

Je suis en eux (1). Ils sont mes membres vivans : ce sont d'autres Jésus-Christ, d'autres moi-même. Ils ont en eux son esprit, qui fait que la doctrine de Jésus-Christ reluit dans leur vie ; qui les rend semblables à lui ; qui les rend doux, humbles, patiens, tranquilles dans le bien et dans le mal ; soit que le monde les estime ou les méprise ; soit qu'il leur fasse part de ses honneurs ou de ses rebuts ; soit qu'il les invite, pour ainsi dire, à ses festins, comme il y a invité Jésus-Christ ; ou qu'il les attache à la croix, comme à la fin il y a mis le même Jésus. En tout cela, l'esprit de Jésus qui est en eux, comme dans ses membres vivans, les rend semblables à lui, et leur fait suivre ses exemples ; en sorte qu'on voit en eux la vie et la mort de Jésus-Christ : la vie, parce qu'ils marchent sur ses pas ; la mort, parce qu'ils portent l'empreinte de sa croix, et comme parle saint Paul, *la mortification de Jésus* (2). Ainsi le Père éternel ne voit en eux que Jésus-Christ : c'est pourquoi il les aime par l'effusion et l'extension du même amour qu'il a pour Jésus-Christ même : et cet amour, en les embrassant comme les images, comme les membres de son Fils, répand sur eux la même gloire que Jésus-Christ a reçue, en conséquence de ce qui étoit dû à sa grandeur naturelle en tant que Dieu, et à ses souffrances en tant qu'homme. Qu'y a-t-il à désirer davantage ? Jésus-Christ même n'a rien de plus à nous donner. C'est pourquoi après avoir prononcé avec une tendresse infinie ce grand et bienheureux mot, il met fin à sa

(1) *Joan.* XVII. 26. — (2) *II. Cor.* IV. 10.

prière; et il ne lui reste plus qu'à partir pou consommer par son sacrifice.

On peut donc voir maintenant tout le dessei toute la suite de cette prière : il commence pai mander que son Père le glorifie; et cette glori tion se termine à nous en faire part : en sorte la perfection de la glorification de Jésus-Christ dans la nôtre : ce qui nous unit tellement à lui, le Père même ne nous en sépare point dans amour. Après quoi il faut se taire avec le Sauv et demeurant dans l'étonnement de tant de gı deurs où nous sommes appelés en Jésus-Chı n'avoir plus d'autre désir que de nous en rei dignes avec sa grâce.

LXVI.e JOUR.

Père saint. Joan. XVII. 11.

Mon *Père saint*, mon *Père juste :* ce sont deux seuls noms que le Fils de Dieu donne à Père : les deux seules qualités qu'il lui attribue qu'elles renferment est inexplicable.

Il est parlé dans cette divine oraison de d sortes de personnes, dont les unes sont sanctii par la connoissance de Jésus-Christ; les autres n point cette connoissance, et sont privées de l'ε de sa sainte prière, conformément à cette paro *Mon Père juste, le monde ne vous connoît pas*

(1) *Joan.* XVII. 11.

Nous avons vu que c'est par rapport aux premiers que Jésus appelle son *Père saint;* parce qu'il est saint et sanctifiant, et auteur dans les ames saintes de toute leur sainteté. Et nous avons dit aussi que c'est par rapport aux seconds que le Père est appelé *Juste;* parce que c'est par un juste et impénétrable jugement qu'ils sont privés de la sainteté que Jésus-Christ leur auroit donnée, s'ils l'avoient reçu.

On voit donc qu'il n'y avoit rien de plus convenable que d'honorer ces deux attributs dans une prière dont ils contiennent tout l'effet. Mais si je viens maintenant à la contemplation particulière de ces deux divines perfections, je m'y perds.

Je vois que ce qu'on loue, ce qu'on célèbre principalement en Dieu dans le ciel, c'est sa sainteté. Les séraphins, c'est-à-dire, les premiers et les plus sublimes de tous les esprits célestes, adorant Dieu dans son trône, n'en peuvent dire autre chose, sinon qu'il est *saint;* encore une fois qu'il est *saint;* pour la troisième fois qu'il est *saint* (1), c'est-à-dire, qu'il est infiniment *saint : saint* dans sa parfaite unité : *saint* dans la Trinité de ses personnes : la première, comme le principe de la sainteté : et les deux autres, comme sorties par de saintes opérations du sein même et du fond de la sainteté. Crions donc aussi : *Saint, saint, saint!* et adorons la sainteté de Dieu.

La sainteté dans les hommes est une qualité morale qui leur donne toutes les vertus, et les éloigne de tous les péchés. Rien n'est plus excellent dans les hommes que la sainteté : rien ne les rend si admi-

(1) *Is.* VI. 3.

rables, si vénérables. La sainteté les fait regarder comme quelque chose de divin, comme des dieux sur la terre : *J'ai dit : Vous êtes des dieux ; et vous êtes tous les enfans du Très-haut* (1). Quelle adoration ne doit donc pas attirer à Dieu sa sainteté infinie ? La sainteté est en nous comme quelque chose d'accidentel, qu'on peut acquérir, qu'on peut perdre : Dieu est saint par son essence ; son essence est la sainteté : le fond en est saint, il est sacré ; tout y est sacré, tout y est saint. Profane, n'approchez pas, ne touchez pas : tout est saint : tout est la sainteté même. *Dieu est lumière, et il n'y a point de ténèbres en lui* (2). *Dieu est celui qui est* (3) : et par son être il est infiniment éloigné du néant. Il est saint, et par sa sainteté il est encore plus infiniment, si on peut parler ainsi, éloigné d'un autre néant plus vil et plus haïssable, qui est celui du péché. Sa volonté est sa règle, et celle de toute chose. Qu'y aura-t-il d'irrégulier dans la règle même ? Il n'est pas le saint par grâce, il est le saint par nature. Il n'est pas le saint sanctifié ; il est le saint sanctifiant : toutes ses œuvres sont saintes, parce qu'elles partent du fond de la sainteté, et de sa volonté qui est toujours sainte, toujours droite, puisqu'elle est la droiture même, la règle même de toute droiture.

David se lève le matin, et il vient contempler la sainteté de Dieu : *Le matin je me présenterai devant vous, et je verrai que vous êtes Dieu, qui ne voulez point l'iniquité* (4) ; qui ne pouvez la vouloir ; qui êtes toujours saint, dont toutes les œuvres sont inséparables de la sainteté.

(1) *Ps.* LXXXI. 6. — (2) *I. Joan.* I. 5. — (3) *Exod.* III. 14. — (4) *Ps.* V. 5.

Demeurons avec David en silence devant la très-auguste sainteté de Dieu. On se perd en la contemplant, parce qu'on ne la peut jamais comprendre; non plus que la pureté avec laquelle il faut s'en approcher.

Isaïe voit de loin le trône de Dieu, ce trône devant lequel sa sainteté est célébrée par les séraphins. J'ai vu, dit-il, *le Seigneur sur un trône haut et élevé* : et tout étoit à ses pieds; et tout trembloit devant lui : et je vis les bienheureux esprits qui approchent le plus près du trône; et je n'entendis autre chose de leur bouche que cette voix : *Saint, saint, saint. Et je fus saisi de frayeur. Et je dis : Malheur à moi! parce que j'ai les lèvres souillées, et que je demeure au milieu d'un peuple dont les lèvres sont souillées aussi : et j'ai vu de mes yeux le Roi dominateur des armées* (1), de toute l'armée du ciel, de toutes celles de la terre. La sainteté de Dieu le fait trembler. Saisi à sa vue d'une sainte et religieuse frayeur, il s'en retire. Je ne m'en étonne pas. Il voit les séraphins mêmes dans l'étonnement. S'ils ont des ailes pour voler, ce qui montre la sublimité de leurs connoissances, ils en ont pour se couvrir les yeux éblouis de la lumière et de la sainteté de Dieu. Tout embrasés qu'ils sont du divin amour, ils sentent que leur amour est borné, comme tout ce qui est créé : et par conséquent qu'il y a en eux, pour ainsi parler, plus de non amour, que d'amour : comme il y a aussi toujours plus de non être, que d'être. Et c'est pourquoi ils se cachent, et ils voilent de leurs ailes leur face et leurs pieds; et se trouvent comme

(1) *Is.* VI. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.

indignes de paroître avec une sainteté finie devant l'infinie sainteté de Dieu. Et le cri qu'ils font pour se dire l'un à l'autre *Saint, saint, saint*, fait voir l'effort dont ils ont besoin pour entendre et pour célébrer la sainteté de Dieu, laquelle demeure au-dessus de tous leurs efforts; en sorte qu'il n'y a que lui qui se puisse louer lui-même, et que c'est en lui qu'il faut trouver et connoître sa digne louange.

Combien plus devons-nous trembler devant l'auguste et redoutable sainteté de Dieu avec nos péchés? Mais si un charbon de l'autel est appliqué à mes lèvres, si un de ces séraphins prend l'ordre de Dieu pour me toucher, comme Isaïe, de ce feu céleste; alors je louerai Dieu avec des lèvres pures, parce que je l'aimerai d'un pur amour.

Ne croyons pas néanmoins que les séraphins, ni que les ministres de Dieu, quels qu'ils soient, fussent-ils élevés à leur degré par la perfection de leur amour, puissent nous purifier. Ils peuvent bien nous toucher les lèvres de ce feu divin par l'inspiration de quelques bonnes pensées; mais pour pénétrer dans le fond, pour nous embraser de l'amour qui nous sanctifie, c'est le coup réservé à Dieu, qui, plus intime dans nos cœurs que le plus intime, allume et cache dans notre intérieur, et dans la moëlle de nos os cette flamme sanctifiante et purifiante. Et c'est ainsi que s'accomplit cette divine prière: *Mon Père saint, sanctifiez-les en vérité: je me sanctifie pour eux* (1).

Séparons-nous donc des pécheurs et de toute iniquité, en contemplant la sainteté de Dieu notre

(1) *Joan.* XVII. 11, 17, 19.

Père céleste. Car c'est ainsi que David, après avoir vu et contemplé dès le matin que Dieu est saint, et *ne veut point l'iniquité*, c'est-à-dire, ne la veut jamais, ni par quelque endroit que ce puisse être; ajoute aussitôt après : *Et le méchant n'habitera point auprès de vous : et les injustes, les pécheurs ne subsisteront point devant vos yeux* (1). Encore un coup, séparons-nous donc des pécheurs : séparons-nous-en, non-seulement par une vie opposée à la leur; mais encore, autant qu'il se peut, en nous retirant de leur odieuse et dangereuse compagnie, de peur d'être corrompus par leurs discours et par leurs exemples, et de respirer un air infecté.

LXVII.e JOUR.

Père juste. Ibid.

Après avoir dit par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, mon *Père saint*, nous pouvons dire aussi en lui et avec lui, mon *Père juste*.

Après avoir conçu la grâce par laquelle il nous sanctifie, et avoir admiré le bonheur de ceux qui l'ont reçue, nous viendrons à considérer ceux qui en sont justement privés; et nous adorerons les jugemens d'un Dieu juste, après avoir admiré les sanctifications d'un Dieu saint.

La vue de ces sanctifications n'a rien que de consolant. Mais quand il faut venir à considérer cette parole : *Le monde ne vous connoît pas* (2) : et celle-

(1) *Ps.* v. 6. — (2) *Joan.* xvii. 25.

ci : *Je ne prie pas pour le monde* (1) : c'est là que l'on tremble : l'esprit est confondu, le cœur s'abat, et il ne reste qu'à dire : *Mon Père juste : vous êtes juste, Seigneur, et tous vos jugemens sont droits* (2).

Gardez-vous bien de vous jeter dans ces profondeurs. Tant de nations qui ne connoissent pas Dieu, et qu'il laisse, comme dit l'apôtre, *aller dans leurs voies* (3), à qui Jésus-Christ n'a pas seulement été nommé : tant d'hérétiques, tant de schismatiques, à qui on ôte dès leur enfance la connoissance de la vraie Eglise : parmi les vrais chrétiens, tant d'ingrats, tant d'esprits bouchés, tant de cœurs durs, tant d'oreilles sourdes. O Dieu, je m'y perds ! Que dirai-je ? *Mon Père juste*, c'est par votre juste et impénétrable jugement qu'ils sont endurcis. Qu'y a-t-il de plus juste que de laisser à eux-mêmes ceux qui se cherchent ? Quelle punition plus convenable que celle qui punit l'homme par sa propre faute ? Seigneur, m'éleverai-je contre vous ? Et parce que je vois périr dans un hôpital, où m'a réduit ma misère, une infinité de malades, me rebellerai-je contre le médecin, qui daigne m'apporter un remède qui me guérit ? Lui dirai-je : Je n'en veux point que je ne voie tout le monde guéri de même ? Non, mon frère, prends le remède. Pourquoi te troubler de ceux qui périssent, à qui tu vois quelquefois rejeter avec chagrin et aveuglement le secours qu'on leur présente ? Ce n'est pas là ce que le céleste médecin demande de toi. Reçois humblement le remède, et laisse à la divine Providence ceux que tu en vois privés. Crois seulement que nul ne périt que par sa

(1) *Joan.* XVII. 9. — (2) *Ps.* CXVIII. 137. — (3) *Act.* XIV. 15.

faute :

faute : que dans ce grand hôpital de Dieu, dans le monde, où tout est malade, il n'y a point de mal qui n'ait son remède ; et que tous les secours qui se donnent dans l'univers, dans quelque lieu que ce soit, à qui que ce soit, dans quelque degré que ce soit, se dispensent avec équité et avec bonté, sans que personne se puisse plaindre.

Quand donc nous entendons ces paroles : *Le monde ne vous connoît pas* : ne demandons point, comme fit saint Jude : *Seigneur, d'où vient que vous vous ferez connoître à nous et non pas au monde* (1)? Car Jésus-Christ ne répond pas à cette demande, et il répond seulement : *Celui qui m'aime gardera ma parole*. C'est-à-dire, Ne soyez point curieux de savoir pourquoi Jésus-Christ est caché au monde : ce n'est pas là votre affaire : votre affaire est de profiter de la lumière qui vous est donnée. Pour vous, et pour tous ceux qui sont sanctifiés, adorez Dieu qui est saint. Pour les autres, qui sont justement privés de la grâce qui vous sanctifie, adorez Dieu qui est juste. C'est à ces deux points qu'aboutit toute la prière de notre Seigneur.

En passant, où sont ceux qui veulent que ce soit déroger à la perfection de la contemplation, que de s'attacher aux attributs divins, auxquels il faut, disent-ils, préférer la contemplation de son essence? En savent-ils plus que Jésus-Christ, qui, dans la plus haute oraison qu'il ait daigné nous manifester, dit : *Mon Père saint, mon Père juste?* Qui sait ce que c'est que l'essence de Dieu? Mais qui ne sait,

(1) *Joan.* XIV. 22, 23.

ou ne doit savoir que c'est son essence qu'on adore sous le nom de sainteté et de justice ? Célébrons donc sans fin ces deux divins attributs. Disons avec David : *O Seigneur, je vous chanterai miséricorde et jugement* [1] : parce que c'est dire avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ : Mon *Père saint*, mon *Père juste*.

LXVIII.e JOUR.

La prière de Jésus-Christ après la cène, est l'abrégé du sermon qui la précède.

En repassant sur la prière de Jésus-Christ, on verra qu'il y ramasse toute la substance du sermon de la cène. S'il dit dans sa prière, que ses apôtres *ne sont pas du monde*, c'est ce qu'il avoit dit auparavant. S'il dit *qu'il quitte le monde* : il avoit dit : *Je suis sorti de Dieu, pour venir au monde : et maintenant je quitte le monde, pour retourner à Dieu.* Comme il avoit donné l'amour et l'union de ses disciples, comme la marque de son école; il inculque la même chose dans sa prière [2]. Ces paroles : *Vous connoîtrez en ce jour-là, que je suis dans mon Père, et vous en moi, et moi en vous* [3], reviennent à celles-ci : *Je suis en eux : et vous en moi;* et à celles-ci : *Afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, comme je suis en eux* [4]. Ce qu'il promet par

(1) *Ps.* C. 1. — (2) *Joan.* XVII. 16. XV. 18, 19. XVI. 33. XVII. 11. XVI. 28. XV. 12, 17. XIII. 34, 35. — (3) *Joan.* XIV. 20. — (4) *Ibid.* XVII. 23, 26.

ces paroles : *Là où je suis, celui qui me sert y sera aussi* (1), il le demande à son Père par celle-ci : *Là où je suis, je veux, mon Père, que ceux que vous m'avez donnés, y soient aussi avec moi* (2). Cela nous montre deux vérités. L'une, que ce qu'on enseigne aux hommes, doit être aussi la matière de ce qu'on traite avec Dieu dans la prière. La seconde, que la même chose qui fait la matière du commandement, et celle de la promesse, fait en même temps la matière de la prière : parce qu'on doit demander à Dieu l'observation des commandemens, et l'accomplissement de ses promesses : *Ce qu'il promet,* dit saint Paul (3), *il est puissant pour le faire :* Et saint Augustin disoit aussi en parlant des commandemens : *Accordez-moi ce que vous me commandez.* Il ne dit pas, Accordez-moi ce que vous me promettez, ce qui seroit naturel : mais, Accordez-moi ce que vous me commandez ; qui est la même chose que s'il disoit : Accordez-moi ce que je dois faire, c'est-à-dire, faites en moi mon action propre. Ce qui est conforme à la parole de Jésus-Christ, qui, après avoir commandé la charité fraternelle, et l'union de ses fidèles, demande à Dieu qu'il la fasse en eux, et qu'ils soient consommés en un.

Unissons-nous à la prière sainte de Jésus-Christ : rappelons en notre mémoire, et méditons devant Dieu, les vérités qu'il nous enseigne, et surtout méditons-y ce qu'il nous promet, et ce qu'il commande, pour obtenir en Jésus-Christ et par Jésus-Christ l'accomplissement de l'un et de l'autre, et

(1) *Joan.* XII. 26. — (2) *Ibid.* XVII. 24. — (3) *Rom.* IV. 21.

le reconnois avec cette *plénitude de la foi* (1), dont parle saint Paul; avec une *pleine et entière persuasion* (2) : saint Jean viendra nous dire, avec sa divine et incomparable douceur : *C'est en cela que nous savons que nous le connoissons, si nous gardons sa parole. Celui qui dit qu'il le connoît, et ne garde pas sa parole, c'est un menteur, et la vérité n'est pas en lui.* Et un peu après : *Celui qui dit qu'il demeure en lui, doit marcher comme il a marché* (3), et suivre ses exemples. Bien certainement, *il y en a qui le confessent de bouche, et qui le renoncent par leurs œuvres* (4). Saint Paul l'a dit : et saint Jean a dit : *Mes petits enfans, aimons non de bouche, et de la langue, mais en œuvre et en vérité* (5). Sommes-nous ou n'en sommes-nous pas de ceux-là? Qu'avons-nous à nous répondre à nous-mêmes là-dessus? C'est la seconde partie, encore plus essentielle que la première, de l'examen que nous faisons.

Et la troisième, la plus importante de toutes : *Si notre cœur ne nous reprend pas, et que nous marchions devant Dieu avec confiance* (6) : si nous tâchons de vivre, de sorte que nous soyons les enfans de la vérité, du moins que nous travaillions à le devenir, et que *nous en puissions persuader notre cœur en la présence de Dieu* : croyons-nous bien, que c'est là un don de Dieu, conformément à cette parole : *La paix soit donnée aux frères, et la charité avec la foi par Dieu le Père, et par Jésus-Christ notre Seigneur* (7), en sorte que nous n'avons point

(1) *Heb.* x. 22. — (2) *I. Thess.* I. 5. — (3) *I. Joan.* II. 3, 4, 6. — (4) *Tit.* I. 16. — (5) *I. Joan.* III. 18. — (6) *Ibid.* 21, 29. — (7) *Ephes.* VI. 23.

à nous en glorifier, mais plutôt à nous humilier jusqu'aux enfers; parce que nous n'y avons apporté du nôtre, à ce tel quel commencement de bonnes œuvres, que misère, pauvreté, et corruption; et que si c'est se perdre que de s'écarter de la vertu, c'est se perdre encore beaucoup plus d'en présumer.

Après cela, il ne reste plus qu'à confesser nos péchés, non avec découragement et désespoir, mais avec une douce espérance: parce que le même saint Jean a dit, *Que si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et pour nous purifier de toute iniquité* (1). Remarquez, *fidèle et juste*: non qu'il nous doive rien: mais à cause qu'il a tout promis en Jésus-Christ. En sorte que pour pouvoir espérer de lui notre rémission et notre grâce, il suffit de croire qu'il a envoyé Jésus-Christ, parce que bien constamment, il n'est envoyé que pour être par son sang *la propitiation de nos fautes* (2).

LXX.e JOUR.

Dieu Père et Fils. Joan. XVII. 3, 5, 10, 21, 25.

On ne peut quitter cette divine prière de notre Seigneur, ni le discours qui la précède, et qui en a, comme on a vu, fourni la matière. On lit et on relit ce discours, ce dernier adieu, cette prière de Jésus-Christ, et, pour ainsi dire, ses derniers vœux, toujours avec un nouveau goût, et une nouvelle con-

(1) *I. Joan.* I. 9. — (2) *Ibid.* II. 2.

solation. Tous les secrets du ciel y sont révélés, et de la manière du monde la plus insinuante et la plus touchante.

Quel est le grand secret du ciel, si ce n'est cette éternelle et impénétrable communication entre le Père, le Fils, et le Saint-Esprit? C'est là, dis-je, le secret du ciel, qui rend heureux ceux qui le voient, et qui n'avoit point encore été parfaitement révélé: mais Jésus-Christ nous le révèle ici d'une manière admirable.

Qui dit un Père, dit un Fils; et qui dit un Fils, dit un égal dans la nature; et qui dit un égal dans une nature aussi parfaite que celle de Dieu, dit un égal en toute perfection: en sorte qu'il n'y puisse avoir de premier et de second, que par une sainte, parfaite et éternelle origine.

C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre, lorsqu'il demande à son Père, la claire manifestation de la gloire qu'il avoit en lui (1): Apud te: *Chez vous et dans votre sein, devant que le monde fût fait* (2). Cette gloire qu'il avoit dans le sein de Dieu, ne pouvoit être que celle de Dieu même: laquelle, et cette gloire du Fils, étant toujours, et précédant tout ce qui a été fait, par conséquent n'a point été faite; par conséquent elle est increéée, et la même que celle du Père. Cela est ainsi, et ne peut pas être autrement.

Le Fils égal à son Père, est pourtant en même temps son *envoyé*, à cause *qu'il sort de lui* (3). Il en est sorti, pour venir au monde: voilà comme il est envoyé. Il quitte le monde pour y retourner: voilà

(1) *Joan.* I. I. — (2) *Ibid.* XVII. 5. — (3) *Ibid.* XVI. 28. XVII. 8.

le terme de la mission : voilà tout ce qu'est Jésus-Christ en sa personne, parfaitement égal à Dieu qui l'envoie, puisqu'il est son propre Fils, Dieu ne voudroit point avoir un Fils qui seroit moindre que lui, et qui ne le valût pas. Pardonnez, Seigneur, ces expressions : ce sont des hommes qui parlent. Quand on dit : Dieu ne voudroit pas, c'est-à-dire, que ce seroit une chose indigne de lui, et qui par conséquent ne peut pas être. C'est pourquoi, en tout et partout, il traite d'égal avec son Père : *Tout ce qui est à vous, est à moi : tout ce qui est à moi, est à vous* (1) : cela ressent une égalité parfaite et des deux côtés : c'est plus que si l'on disoit qu'on est son égal : car c'est plus de traiter d'égal avec lui, que d'énoncer simplement cette égalité.

Mais voyons ce qu'est Jésus-Christ par rapport à nous. Il est, comme son Père, notre bonheur : *Connoître son Père et lui, c'est pour nous la vie éternelle.* C'est pourquoi il dit : *Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui* (2). C'est là le grand effet de mon amour : c'est par-là que je rends les hommes éternellement heureux. Et il ajoute : *Celui qui m'aime, gardera ma parole, et mon Père l'aimera : et nous viendrons à lui, et nous y ferons notre demeure* (3).

Nous viendrons, en société, mon Père et moi. Qui jamais a pu ainsi s'égaler à Dieu ? *Nous viendrons :* car nous ne pouvons venir l'un sans l'autre : *Nous viendrons :* car ce n'est pas tout d'avoir le Père ; il faut m'avoir aussi : *Nous viendrons.* Qui peut venir au dedans de l'homme, pour le remplir

(1) *Joan.* XVII. 10. — (2) *Ibid.* XVII. 3. XIV. 21. — (3) *Ibid.* 23.

et le sanctifier intérieurement, que Dieu même? *Nous viendrons en eux, et nous y demeurerons :* ils seront notre commun temple, notre commun sanctuaire : nous serons leur commune sanctification, leur commune félicité, leur commune vie. Que peut-il dire de plus clair, pour se mettre en égalité avec son Père? La meilleure manière de le dire, c'est de le montrer par les effets. O homme : que désirez-vous? d'avoir Dieu en vous. Et afin que vous l'ayez pleinement, mon Père et moi nous viendrons dans cet intérieur : si vous désirez de m'avoir en vous, en désirant d'y avoir Dieu : je suis donc Dieu.

C'est ainsi que les fidèles seront un : parce que tous ils auront en eux le Père et le Fils, et qu'ils en seront le temple : *Ils seront un,* dit Jésus-Christ, mais ils seront *un en nous* (1). Nous serons le lien commun de leur unité : parce qu'étant mon Père et moi parfaitement un, toute unité doit venir de nous; et nous en sommes le lien comme le principe.

C'est la première partie du secret divin : l'unité parfaite du Père et du Fils, aujourd'hui parfaitement révélée aux hommes : pour leur faire entendre combien leur union doit être sincère et parfaite à sa manière : puisqu'elle a pour modèle et pour lien, l'unité absolument parfaite du Père et du Fils, et leur éternelle et inaltérable paix.

(1) *Joan.* XVII. 21.

LXXI.ᵉ JOUR.

Dieu Saint-Esprit. Joan. XIV. 16, 17, 26.

*V*ENONS maintenant au Saint-Esprit : *Je prierai n Père, et il vous donnera un autre consolateur, r demeurer éternellement avec vous* (1). *Un autre solateur !* Un consolateur à la place de Jésus-ist, s'il est de moindre vertu et de moindre nité, afflige plutôt qu'il ne console. Ainsi un isolateur à la place de Jésus-Christ, ce n'est rien ins qu'un Dieu pour un Dieu. Et c'est pourquoi e Fils vient en nous, et y demeure comme le e, *le Saint-Esprit y demeure aussi, et y est* (2), ıme le Père et le Fils. Il habite avec eux dans re intérieur ; comme eux il le vivifie. Nous ımes son temple, comme nous le sommes du Père lu Fils. *Ne savez-vous pas,* dit saint Paul, *que ıs êtes le temple de Dieu, et que son Esprit habite vous* (3) ? *Ne savez-vous pas que vos membres t le temple du Saint-Esprit, qui habite en vous, ue vous n'êtes pas à vous-mêmes* (4) ? Car un ıple n'est pas à lui-même, mais au Dieu qui y ite. Celui-là donc qui demeure en nous et qui y , selon l'expression de Jésus-Christ, comme le e et le Fils, est Dieu comme eux : et si j'ose par-ainsi, il fait en nous acte de Dieu, quand il y ite et qu'il nous possède.

Joan. XIV. 16. — (2) *Ibid.* 17. — (3) *I. Cor.* III. 16. — (4) *Ibid.* 9.

Il vous enseignera toute chose : et il vous fera ressouvenir de ce que je vous aurai dit (1) : Paroîtra-t-il aux yeux ? Parlera-t-il aux oreilles ? Non : c'est au dedans qu'il tient son école : il se fait entendre dans le fond. C'est aussi ce même fond où le Père parle, et où l'on apprend de lui à venir au Fils. Qui peut parler à ce fond, sinon celui qui le remplit, et qui y agit, pour le tourner où il veut, c'est-à-dire, Dieu ? Le Saint-Esprit est donc Dieu : et c'est encore un acte de Dieu que de parler et se faire entendre au dedans le plus intime de l'homme.

J'ai beaucoup de choses à vous dire : mais vous ne les pouvez pas encore porter : mais l'esprit de vérité viendra, qui vous enseignera tout (2). C'est à lui que sont réservées les vérités les plus hautes et les plus cachées : et il lui est réservé en même temps d'augmenter vos forces, pour vous en rendre capables. Qui le peut, si ce n'est un Dieu ? Il est donc Dieu.

Et il vous annoncera les choses futures (3). Il veut dire que c'est cet Esprit qui fait les prophètes ; qui les inspire au dedans ; qui leur découvre l'avenir : car il sait tout, et ce qui est même le plus réservé à Dieu. Il est vrai, dit le Fils de Dieu, qu'*il ne dit rien, que ce qu'il a ouï* (4) : mais il n'a pas ouï autrement que le Fils de Dieu : il a ouï ce qu'il a reçu par son éternelle procession, comme le Fils a ouï ce qu'il a reçu par son éternelle naissance.

Car il faut entendre que cet Esprit procède du Père, d'une manière aussi parfaite que le Fils. Le Fils procède par génération : et le Saint-Esprit,

(1) *Joan.* XIV. 26. — (2) *Ibid.* XVI. 12, 13. — (3) *Ibid.* 13. — (4) *Ibid.* 15.

omment ? Qui le pourra dire ? Nul homme vivant : t je ne sais si les anges mêmes le peuvent. Ce que sais, ce qui est certain par l'expression de Jésus-hrist, c'est que s'il n'est pas engendré comme le 'ils, il est, par manière de parler, encore moins réé comme nous. *Il prendra du mien* (1), dit le 'ils. Les créatures viennent de Dieu, mais elles ne rennent pas de Dieu : elles sont tirées du néant : nais le Saint-Esprit prend de Dieu comme le 'ils, et il est également tiré de sa substance. C'est ourquoi on ne dit pas qu'il soit créé : à Dieu ne laise : il y a un terme consacré pour lui : c'est qu'il rocède du Père. Il est vrai que le Fils en procède ussi : et si sa procession a un caractère marqué, ui est celui de génération ; c'est assez, pour lui galer le Saint-Esprit, d'exclure tout terme qui narque création, et d'en choisir un pour lui, qui lui puisse être commun avec le Fils.

Si le Fils est engendré, pourquoi le Saint-Esprit ie l'est-il pas ? Ne recherchons point les raisons de ette incompréhensible différence. Disons seulement : s'il y avoit plusieurs fils, plusieurs générations, le Fils seroit imparfait, la génération le seroit ussi. Tout ce qui est infini, tout ce qui est parfait, st unique : et le Fils de Dieu est unique, à cause ussi qu'il est parfait. Sa génération épuise, si on peut ainsi parler de l'infini, toute la fécondité paernelle. Que reste-t-il donc au Saint-Esprit ? quelque chose d'aussi parfait, quoique moins distinctement connu. Il n'en est pas moins parfait, pour être moins distinctement connu : puisqu'au contraire ce

(1) *Joan.* XVI. 14.

sa prière, il commence en remerciant d'avoir été écouté.

Il est vrai, que dans le jardin des Oliviers il fit cette prière : *Mon Père, si vous le voulez, si cela se peut, éloignez de moi ce calice : toutefois que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne* (1). Mais ces paroles font voir, que sa demande n'étoit que conditionnelle : et pour montrer que s'il eût voulu la faire absolue, il eût été exaucé, il ne faut qu'entendre ce qu'il dit lui-même à saint Pierre, lorsqu'il entreprit de le défendre avec l'épée, et qu'il frappa un de ceux qui le venoient prendre : *Ne puis-je pas*, dit-il alors, *prier mon Père : et il m'enverroit plus de douze légions d'anges* (2) ? Il savoit donc bien que s'il l'avoit demandé, il l'eût obtenu; et que son Père auroit fait ce qu'il eût voulu. Il est donc toujours exaucé, quoi qu'il demande; fût-ce douze légions d'anges, pour l'arracher des mains de ses ennemis; fût-ce, comme on vient de dire, la résurrection d'un mort, dont le cadavre commenceroit à sentir mauvais.

Croyons-nous qu'il soit moins puissant, et moins écouté, lorsqu'il demande à son Père ce qui dépend de notre libre arbitre ? Il ne le demanderoit pas, s'il ne savoit que cela même est au pouvoir de son Père, et qu'il n'en sera non plus refusé, que de tout le reste. Et c'est pourquoi lorsqu'il dit : *Simon, Simon, j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille pas* (3); personne ne doute que sa prière n'ait eu son effet en son temps. Qui doutera donc, qu'elle ne

(1) *Matt.* xxvi. 39. *Luc.* xxii. 42. — (2) *Matth.* xxvi. 53. — (3) *Luc.* xxii. 31, 32.

l'ait

l'ait dans tous les autres apôtres, pour qui il a dit : *Je vous prie qu'ils soient un en nous* (1) : et encore : *Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les préserver de tout mal* (2) : et en général, dans tous ceux pour qui il a dit avec une volonté si déterminée : *Mon Père, je veux que ceux que vous m'avez donnés, soient avec moi, et qu'ils voient ma gloire* (3) ? Dira-t-on qu'aucun de ceux pour qui il a fait cette prière, dût périr, ou n'être pas avec lui, et ne voir pas sa gloire ? On pourroit dire de même, que, malgré toute la prière qu'il avoit faite pour saint Pierre, on pouvoit douter si sa foi ne défaudroit pas. Mais à Dieu ne plaise qu'un tel doute entre dans un cœur chrétien. Tous ceux pour qui il a demandé de certains effets, les auront : ils auront, dis-je, la foi, la persévérance dans le bien, et la parfaite délivrance du mal, si Jésus-Christ le demande. S'il avoit prié d'une certaine façon pour le monde, pour lequel il dit *qu'il ne prie pas* (4) ; le monde ne seroit plus monde, et il se sanctifieroit. Tous ceux donc pour qui il a dit : *Sanctifiez-les en vérité* (5), seront sanctifiés en vérité.

Je ne nie pas la bonté dont il est touché pour tous les hommes, ni les moyens qu'il leur prépare pour leur salut éternel, dans sa providence générale. *Car il ne veut point que personne périsse, et il attend tous les pécheurs à repentance* (6). Mais quelque grandes que soient les vues qu'il a sur tout le monde : il y a un certain regard particulier et de préférence, sur un nombre qui lui est connu. Tous

(1) *Joan.* XVII. 11, 23. — (2) *Ibid.* 15. — (3) *Ibid.* 24. — (4) *Ibid.* 9. — (5) *Ibid.* 17. — (6) *II. Pet.* III. 9.

ceux qu'il regarde ainsi, pleurent leurs péchés, et sont convertis dans leur temps. C'est pourquoi lorsqu'il eut jeté sur saint Pierre ce favorable regard, il fondit en larmes : et ce fut l'effet de la prière que Jésus-Christ avoit faite pour la stabilité de sa foi. Car il falloit premièrement la faire revivre; et dans son temps l'affermir, pour durer jusqu'à la fin. Il en est de même de tous ceux que son Père lui a donnés d'une certaine façon; et c'est de ceux-là qu'il a dit : *Tout ce que mon Père me donne, vient à moi; et je ne rejette pas celui qui y vient : parce que je suis venu au monde, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de mon Père : et la volonté de mon Père est que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés, mais que je les ressuscite au dernier jour* (1).

Et pourquoi nous fait-il entrer dans ces sublimes vérités? Est-ce pour nous troubler, pour nous alarmer, pour nous jeter dans le désespoir, et faire que l'on s'agite soi-même, en disant : Suis-je des élus, ou n'en suis-je pas? Loin de nous une si funeste pensée, qui nous feroit pénétrer dans les secrets conseils de Dieu, fouiller, pour ainsi parler, jusque dans son sein, et sonder l'abîme profond de ses décrets éternels. Le dessein de notre Sauveur est, que contemplant ce regard secret qu'il jette sur ceux qu'il sait, et que son Père lui a donnés par un certain choix, et reconnoissant qu'il les sait conduire à leur salut éternel par des moyens qui ne manquent pas, nous apprenions, premièrement à les demander, à nous unir à sa prière, à dire avec

(1) *Joan.* VI. 37, 38, 39.

lui : *Préservez-nous de tout mal* [1] : ou, comme parle l'Eglise : *Ne permettez pas que nous soyons séparés de vous : si notre volonté veut échapper, ne le permettez pas :* tenez-la sous votre main, changez-la, et la ramenez à vous.

C'est donc la première chose que Jésus-Christ nous veut apprendre. Ce n'est point à nous à nous enquérir, ou à nous troubler du secret de la prédestination, mais à prier. Et afin de le faire comme il faut, une seconde chose qu'il nous veut apprendre, c'est de nous abandonner à sa bonté : non qu'il ne faille agir et travailler; ou qu'il soit permis de se livrer, contre les ordres de Dieu, à la nonchalance, ou à des pensées téméraires : mais c'est qu'en agissant de tout notre cœur, il faut au-dessus de tout nous abandonner à Dieu seul pour le temps et pour l'éternité.

Mon Sauveur ! je m'y abandonne : je vous prie de me regarder de ce regard spécial, et que je ne sois pas du malheureux nombre de ceux que vous haïrez, et qui vous haïront. Cela est horrible à prononcer. Mon Dieu, délivrez-moi d'un si grand mal : je vous remets entre les mains ma liberté malade et chancelante, et ne veux mettre ma confiance qu'en vous.

L'homme superbe craint de rendre son salut trop incertain, s'il ne le tient en sa main; mais il se trompe. Puis-je m'assurer sur moi-même ? Mon Dieu ! je sens que ma volonté m'échappe à chaque moment : et si vous vouliez me rendre le seul maître de mon sort, je refuserois un pouvoir si dangereux

(1) *Matt.* VI. 13.

à ma foiblesse. Qu'on ne me dise donc pas, que cette doctrine de grâce et de préférence met les bonnes ames au désespoir. Quoi? On pense me rassurer davantage, en me renvoyant à moi-même, et en me livrant à mon inconstance? Non, mon Dieu, je n'y consens pas. Je ne puis trouver d'assurance qu'en m'abandonnant à vous. Et j'y en trouve d'autant plus, que ceux à qui vous donnez cette confiance, de s'abandonner tout-à-fait à vous, reçoivent dans ce doux instinct la meilleure marque qu'on puisse avoir sur la terre de votre bonté. Augmentez donc en moi ce désir; et faites entrer, par ce moyen, dans mon cœur, cette bienheureuse espérance de me trouver à la fin parmi ce nombre choisi.

Ce ne sont, dit David, dit Salomon, *ce ne sont ni de bonnes armes, ni un bon cheval : ce n'est ni notre arc, ni notre épée, ni notre cuirasse, ni notre valeur, ni notre adresse, ni la force de nos mains, qui nous sauvent à un jour de bataille; mais la protection du Très-haut* (1). Quand j'aurai préparé mon cœur, il faut qu'il *dirige mes pas* (2). Je ne suis pas plus puissant que les Rois, dont *le cœur est entre ses mains, et il les tourne où il veut* (3). Qu'il se rende le maître du mien! Qu'il m'aide de ce secours, qui me fait dire : *Aidez-moi, et je serai sauvé* (4) : et encore : *Guérissez-moi, et je serai guéri* (5) : et encore : *Convertissez-moi, et je serai converti; car depuis que vous m'avez converti, j'ai fait pénitence; et depuis que vous m'avez touché, je me suis*

(1) *Ps.* XXXII. 16, 17, 18, 19. *Ps.* CXLVI. 10, 11. *Prov.* XXI. 31. — (2) *Prov.* XVI. 9. — (3) *Ibid.* XXI. 1. — (4) *Ps.* CXVIII. 117. — (5) *Jerem.* XVII. 14.

frappé le genou (1), en signe de componction et de regret.

LXXIII.e JOUR.

S'unir à Jésus-Christ.

A LA fin de ces réflexions, je prie tous ceux que j'ai tâché d'aider par tout ce discours, de s'élever au-dessus, je ne dirai pas seulement de mes pensées, qui ne sont rien, mais de tout ce qui leur peut être présenté par le ministère de l'homme : et en écoutant uniquement ce que Dieu leur dira dans le cœur sur cette prière, de s'y unir avec foi. Car c'est là véritablement ce qui s'appelle prier par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, que de s'unir en esprit avec Jésus-Christ priant, et s'unir autant qu'on peut à tout l'effet de cette prière. Or l'effet de cette prière c'est qu'étant unis à Jésus-Christ Dieu et homme, et par lui à Dieu son Père, nous nous unissions en eux avec tous les fidèles, et avec tous les hommes, pour n'être plus, autant qu'il est en nous, qu'une même ame et un même cœur. Pour accomplir cet ouvrage d'unité, nous ne devons plus nous regarder qu'en Jésus-Christ : et nous devons croire qu'il ne tombe pas sur nous la moindre lumière de la foi, la moindre étincelle de l'amour de Dieu, qu'elle ne soit tirée de l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils ; à cause que ce même Fils notre Sauveur étant en nous, l'amour dont le

(1) *Jerem.* XXXI. 18, 19.

Père l'aime s'étend aussi sur nous par une effusion de sa bonté : car c'est à quoi aboutit toute la prière de Jésus-Christ.

C'est en cet esprit que nous pouvons et devons conclure toutes les nôtres avec l'Eglise, *Par Jésus-Christ notre Seigneur :* PER DOMINUM NOSTRUM JESUM CHRISTUM. Car, n'ayant à demander à Dieu que les effets de son amour, nous les demandons véritablement par Jésus-Christ, si nous croyons, avec une ferme et vive foi, que nous sommes aimés de lui par une effusion de l'amour qu'il a pour son Fils. Et c'est là tout le fondement de la piété et de la confiance chrétienne. C'en est, dis-je, tout le fondement, de croire que l'amour immense que le Père éternel a pour son Fils en tant que Dieu, lui fait aimer l'ame sainte qui lui est si étroitement et si substantiellement unie, aussi bien que le corps sacré et béni qu'elle anime, c'est-à-dire, son humanité toute entière : et l'amour qu'il a pour toute cette personne, qui est Jésus-Christ Dieu et homme, fait qu'il aime aussi tous les membres qui vivent en lui et de son Esprit vivifiant.

Croyons donc que comme Jésus-Christ est aimé par un amour gratuit, par un amour prévenant, l'ame sainte qui est unie au Verbe de Dieu, n'ayant rien fait qui lui attirât cette union admirable, mais cette union l'ayant prévenue; nous sommes aimés de même par un amour prévenant et gratuit. En un mot, comme dit saint Augustin : *La même grâce qui a fait Jésus-Christ notre chef, a fait tous ses membres* (1). Nous sommes faits chrétiens par une suite de la même

(1) *De Prædest. Sanct. n.* 31, *tom.* x, *col.* 810.

grâce, qui a fait le Christ. Toutes les fois donc que nous disons : PER DOMINUM NOSTRUM JESUM CHRISTUM : *par notre Seigneur Jésus-Christ*, et nous le devons dire, toutes les fois que nous prions, ou en effet, ou en intention, n'y ayant point d'autre nom par lequel nous devions être exaucés (1) : toutes les fois donc que nous le disons, nous devons croire et connoître que nous sommes sauvés par grâce, uniquement par Jésus-Christ et par ses mérites : non que nous soyons sans mérite, mais à cause que tous nos mérites sont ses dons, et que celui de Jésus-Christ en fait tout le prix, parce que c'est le mérite d'un Dieu, et par conséquent infini.

C'est ainsi qu'il faut prier *par Jésus-Christ notre Seigneur* : et l'Eglise, qui le fait toujours, s'unit par-là à tout l'effet de la divine prière que nous venons d'écouter. Si elle célèbre la grâce et la gloire des saints apôtres, qui sont les chefs du troupeau, elle reconnoît l'effet de la prière que Jésus-Christ a faite distinctement pour eux. Mais les saints, qui sont consommés dans la gloire, n'ont pas moins été compris dans la vue et dans l'intention de Jésus-Christ, encore qu'il ne les ait pas exprimés. Qui doute qu'il ne vît tous ceux que son Père lui avoit donnés dans toute la suite des siècles, et pour lesquels il s'alloit immoler avec un amour particulier ?

Entrons donc avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, dans la construction de tout le corps de l'Eglise ; et rendant grâces avec elle *par Jésus-Christ* pour tous ceux qui sont consommés, demandons l'accomplis-

(1) *Act.* IV. 12.

sement de tout le corps de Jésus-Christ, de toute la société des saints. Demandons en même temps avec confiance que nous nous trouvions rangés dans ce nombre bienheureux; ne doutant point que cette grâce ne nous soit donnée, si nous persévérons à la demander par miséricorde et par grâce, c'est-à-dire, par le mérite du sang qui a été versé pour nous, et dont nous avons le sacré gage dans l'eucharistie.

Après cette prière, allons avec Jésus-Christ au sacrifice : et avançons-nous avec lui aux deux montagnes, à celle des Oliviers, et à celle du Calvaire. Allons, dis-je, à ces deux montagnes, et passons de l'une à l'autre : de celle des Oliviers, qui est celle de l'agonie, à celle du Calvaire, qui est celle de la mort : de celle des Oliviers, qui est celle où l'on combat, à celle du Calvaire, où l'on triomphe avec Jésus-Christ en expirant : de celle des Oliviers, qui est la montagne de la résignation, à celle du Calvaire, qui est la montagne du sacrifice actuel : enfin de celle, où l'on dit : *Non ma volonté, mais la vôtre :* à celle où l'on dit : *Je remets mon esprit entre vos mains* (1) : et, pour tout dire en un mot, de celle où l'on se prépare à tout, à celle où l'on meurt à tout avec Jésus-Christ; à qui soit rendu tout honneur et gloire, avec le Père, et le Saint-Esprit, aux siècles des siècles. Amen.

(1) *Luc.* XXII. 42. XXIII. 46.

FIN DES MÉDITATIONS.

DISCOURS

SUR

LA VIE CACHÉE EN DIEU.

[redacted]

DISCOURS

SUR

LA VIE CACHÉE EN DIEU,

OU

EXPOSITION

DE CES PAROLES DE SAINT PAUL:

Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Quand Jésus-Christ, qui est votre vie, apparoîtra, alors vous apparoîtrez en gloire avec lui. Aux Col. chap. III, ℣. 3 et 4.

Vous êtes morts : à quoi ? *au péché.* Vous y êtes morts par le baptême, par la pénitence, par la profession de la vie chrétienne, de la vie religieuse. Vous êtes *morts au péché : et comment* pourriez-vous donc *maintenant y vivre* (1) ? Mourez-y donc à jamais et sans retour. Mais pour mourir parfaitement au péché, il faudroit mourir à toutes nos mauvaises inclinations, à toute la flatterie des sens et de l'orgueil : car tout cela dans l'Ecriture s'appelle péché, parce qu'il vient du péché, parce qu'il incline au péché, parce qu'il ne nous permet pas d'être absolument sans péché.

Quand est-ce donc que s'accomplira cette pa-

(1) *Rom.* VI. 2.

role de saint Paul, *Vous êtes morts?* à quel bienheureux endroit de notre vie? quand serons-nous sans péché? Jamais dans le cours de cette vie; puisque nous avons toujours besoin de dire: *Pardonnez-nous péchés.* A qui donc parle saint Paul, quand il dit: *Vous êtes morts?* Est-ce aux esprits bienheureux? Sont-ils morts, et ne sont-ils pas au contraire dans la terre des vivans? Sans doute; ce n'est point eux à qui saint Paul dit: *Vous êtes morts*: c'est à nous; parce qu'encore qu'il y ait en nous quelque reste de péché, le péché a reçu le coup mortel. La convoitise du mal reste en nous; et nous avons à la combattre toute notre vie. Mais nous la tenons atterrée: nous la tenons? Mais la tenons-nous atterrée et abattue? Nous le devrions, nous le pouvons avec la grâce de Dieu; et alors elle recevroit le coup mortel: et si pendant le combat elle nous donnoit quelque atteinte, nous ne cesserions de gémir, de nous humilier, de dire avec saint Paul: *Qui me délivrera de ce corps de mort* (1)? Vous en êtes donc délivrée, ame chrétienne! Vous en êtes délivrée en espérance et en vœu. *Vous êtes morts*: il ne vous faut plus qu'une impénétrable retraite pour vous servir de tombeau: il ne vous faut qu'un drap mortuaire, un voile sur votre tête, un sac sur votre corps, d'où soient bannies à jamais toutes les marques du siècle, toutes les enseignes de la vanité: cela est fait: *Vous êtes morts.*

Et votre vie est cachée. Ce n'est donc pas une mort entière: c'est ce que disoit saint Paul: *Si Jésus-Christ est en vous, votre corps est mort à*

(1) *Rom.* VII. 24.

cause du péché qui y a régné, et dont les restes y sont encore : *mais votre esprit est vivant à cause de la justice* qui a été répandue dans vos cœurs avec la charité (1). C'est à raison de cette vie de la justice que saint Paul nous dit aujourd'hui, *Et votre vie est cachée*. Qu'on est heureux ; qu'on est tranquille ! Affranchi des jugemens humains, on ne compte plus pour véritable que ce que Dieu voit en nous, ce qu'il en sait, ce qu'il en juge. Dieu ne juge pas comme l'homme : l'homme ne voit que le visage, que l'extérieur ; Dieu pénètre le fond des cœurs. Dieu ne change pas comme l'homme ; son jugement n'a point d'inconstance ; c'est le seul sur lequel il faut s'appuyer. Qu'on est heureux alors ; qu'on est tranquille ! On n'est plus ébloui des apparences ; on a secoué le joug des opinions ; on est uni à la vérité, et on ne dépend que d'elle.

On me loue, on me blâme, on me tient pour indifférent, on me méprise, on ne me connoît pas, ou l'on m'oublie : tout cela ne me touche pas, je n'en suis pas moins ce que je suis. L'homme se veut mêler d'être créateur ; il me veut donner un être dans son opinion, ou dans celle des autres : mais cet être qu'il me veut donner, est un néant. Car qu'est-ce qu'un être qu'on me veut donner, et qui néanmoins n'est pas en moi, sinon une illusion, une ombre, une apparence ; c'est-à-dire, dans le fond, un néant ? Qu'est-ce que mon ombre qui me suit toujours, tantôt derrière, tantôt à côté ? Est-ce mon être, ou quelque chose de mon être ? Rien de tout cela. Mais cette ombre semble

(1) *Rom.* VIII. 10.

même n'est qu'un homme, et un homme à son égard plus trompé et plus trompeur que tous les autres. Taisez-vous donc, pensers trompeurs, qui me faites si grand à mes yeux. *Ma vie est cachée;* et si je vis véritablement de cette vie chrétienne, dont saint Paul me parle, je ne le sais pas : je l'espère; je le présume de la bonté de Dieu; mais je ne le puis savoir avec certitude.

On me blâme; on me méprise; on m'oublie. Quel est le plus rude à la nature, ou plutôt à l'amour-propre? Je ne sais. Qu'importe au monde qui vous soyez, où vous soyez, ou même que vous soyez? Cela lui est indifférent; on n'y songe seulement pas. Peut-être aimeroit-on mieux être tenu pour quelque chose étant blâmé, que d'être ce pur néant qu'on laisse là. Vous n'êtes pas fait, vous, dit-on, pour cet oubli du monde, pour cette obscurité où vous passez votre vie, pour cette nullité de votre personne, s'il est permis de parler ainsi : vous étiez né pour toute autre chose, ou vous méritiez toute autre chose : que n'occupez-vous quelque place comme celui-ci, comme celle-là, qui n'ont rien au-dessus de vous? Mais pour qui voulez-vous que je l'occupe? Pour moi, ou pour les autres? Si c'est seulement pour les autres, je n'en ai donc pas besoin pour moi; je n'en voudrois pas, si on ne me comparoit avec les autres. Mais n'est-il pas bien plus véritable de me regarder moi-même, par rapport avec moi-même, que de m'attacher bassement à l'opinion d'autrui, et en faire dépendre mon bonheur? Allez, laissez-moi jouir de ma vie cachée. Que suis-je, si je ne suis rien que par rapport aux

aux autres hommes aussi indigens que moi? Si pour être heureux chacun de nous a besoin de l'estime et du suffrage d'autrui; qu'est-ce autre chose que le genre humain, qu'une troupe de pauvres et de misérables, qui croient pouvoir s'enrichir les uns les autres, quoique chacun y sente qu'il n'a rien pour soi, et que tout y soit à l'emprunt?

Vous voulez que je fasse du bruit dans le monde, que je sois dans une place regardée, en un mot qu'on parle de moi. Quoi donc? afin que je dise, comme faisoit ce conquérant parmi les travaux immenses que lui causoient ses conquêtes : Que de maux pour faire parler les Athéniens; pour faire parler des hommes que je méprise en détail, et que je commence à estimer quand ils s'assemblent pour faire du bruit de ce que je fais! Hélas! encore une fois, que ce que je fais est peu de chose, s'il y faut ce tumultueux concours des hommes, et cet assemblage de bizarres jugemens pour y donner du prix!

Il ne faut point vous ensevelir avec ce mérite et ces autres distinctions de votre personne : faites paroître vos talens; car pourquoi les enterrer et les enfouir? De quels talens me parlez-vous, et à qui voulez-vous que je les fasse paroître? Aux hommes? est-ce là un digne objet de mes vœux? Que devient donc cette sentence de saint Paul : *Si je plaisois encore aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jésus-Christ* (1)? Mais à quels hommes, encore un coup, voulez-vous que je paroisse? Aux hommes vains et pleins d'eux-mêmes, ou aux hommes ver-

(1) *Gal.* I. 10.

tueux et pleins de Dieu? Les premiers méritent-ils qu'on cherche à leur plaire? Si les derniers méritent qu'on leur plaise, ils méritent encore plus qu'on les imite. Eteignons donc avec eux tout désir de plaire à autre qu'à Dieu.

Vous voulez que je montre mes talens. Quels talens? la véritable et solide vertu, qui n'est autre que la piété? Irai-je donc, avec l'hypocrite, sonner de la trompette devant moi? Prierai-je dans les coins des rues, afin qu'on me voie? Défigurerai-je mon visage, et ferai-je paroître mon jeûne par une triste pâleur? Oublierai-je, en un mot, cette sentence de Jésus-Christ? *Prenez garde :* à quoi, mon Sauveur? à ne point faire de péché? à ne scandaliser point votre prochain? Ce n'est pas là ce qu'il veut dire en ce lieu : prenez garde à un plus grand mal que le péché même; *prenez garde de ne pas faire votre justice devant les hommes pour en être vu : autrement vous n'aurez point de récompense de votre Père céleste* (1). Ces vertus, qu'on veut montrer, sont de vaines et fausses vertus : on aime à cacher les véritables; car on y cherche son devoir, et non pas l'approbation d'autrui; la vérité, et non l'apparence; la satisfaction de la conscience, et non des applaudissemens; à être parfait et heureux, et non pas à le paroître aux autres. Celui à qui il ne suffit pas d'être parfait et heureux, ne sait ce que c'est de perfection et de félicité. Ces vertus, ces rares talens, que vous voulez que je montre, sont donc ceux que le monde prise; l'esprit, l'agrément, le savoir, l'éloquence si vous le voulez, la sagesse

(1) *Matth.* VI. 1.

du gouvernement, l'adresse de manier les esprits, c'est-à-dire le plus souvent, l'adresse de tromper les hommes, de les mener par leurs passions, par leurs intérêts, de les amuser par des espérances. Hélas ! est-ce pour cela que je suis fait ? Que je suis donc peu de chose ! Que ces talens sont vils et de peu de poids ! Est-ce la peine de me charger du soin des autres, de mendier leur estime, d'écouter leurs importuns discours, de flatter leurs passions, de les satisfaire quelquefois, de les tromper le plus souvent ? Car c'est là ce qu'on appelle gouverner les hommes ; c'est ce qu'on appelle supériorité de génie, puissance, autorité, crédit : et pour cela je me chargerai devant les hommes de soins infinis, de mille chagrins envers moi-même, et devant Dieu d'un compte terrible ? Qui le voudroit faire, s'il n'étoit trompé par des opinions humaines ? Ou qui voudroit étaler ces vains talens, s'il considéroit qu'ils ne sont rien que l'appât de la vanité, la nourriture de l'amour-propre, la matière des feux éternels ? Ha, que ma vie soit cachée, pour n'être point sujette à ces illusions !

Dites ce que vous voudrez ; il est beau de savoir forcer l'estime des hommes, de se faire une place, où l'on se fasse regarder : ou si l'on y est par son mérite, par sa naissance, par son adresse, en quelque sorte que ce soit, y étaler toutes les richesses d'un beau naturel, d'un grand esprit, d'un génie heureux, et vaincre enfin l'envie, ou la faire taire. C'est une fumée si vous le voulez, disoit quelqu'un ; mais elle est douce : c'est le parfum, c'est l'encens des dieux de la terre. Est-ce aussi celui du

Dieu du ciel ? S'en croit-il plus grand, plus heureux pour être loué et adoré ? a-t-il besoin de cet encens ? et l'exige-t-il des hommes et des anges pour autre raison que parce qu'il leur est bon de le lui offrir ? Et que dit-il à ceux qui se font des dieux par leur vanité ? sinon *qu'il brisera leur fragile image dans sa cité sainte, et la réduira au néant*(1), *afin que nulle chair ne se glorifie devant lui*(2), et que toute créature confesse qu'il n'y a que lui qui soit.

Et pour ceux qu'il a fait des dieux, véritables en quelque façon, en imprimant sur leur front un caractère de sa puissance, les princes, les magistrats, les grands de la terre ; que leur dit-il du haut de son trône, et dans le sein de son éternelle vérité ? *J'ai dit : Vous êtes des dieux, et vous êtes tous les enfans du Très-haut : mais vous mourrez comme les hommes, et comme ont fait tous les autres grands* (3) : car personne n'en est échappé. *Terre et poudre, pourquoi donc vous enorgueillissez-vous* (4) ? Laissez-moi donc être terre et cendre à mes yeux, terre et cendre dans le corps, quelque beau, quelque sain qu'il soit : encore plus terre et cendre au dedans de l'ame, c'est-à-dire, un pur néant ; plein d'ignorance, d'imprudence, de légèreté, de témérité, de corruption, de foiblesse, de vanité, d'orgueil, de jalousie, de lâcheté, de mensonge, d'infidélité, de toutes sortes de misères : car si je n'ai pas tout cela à l'extrémité, j'en ai les principes, les semences ; j'en ressens dans les occasions les effets funestes. Je résiste dans les petites et foibles

(1) *Ps.* LXXII. 20. — (2) *I. Cor.* I. 30. — (3) *Ps.* LXXXI. 6 *et* 7. — (4) *Eccli.* X. 9.

tentations, par orgueil plutôt que par vertu; et je voudrois bien me pouvoir dire à moi-même que je suis quelque chose, un grand homme, une grande ame, un homme de cœur et de courage. Mais qui m'a dit que je me tiendrois, si j'étois plus haut? Est-ce qu'à cause que je serai vain à me produire, et téméraire à m'élever, Dieu se croira obligé à me donner des secours extraordinaires? Voilà donc les talens que vous voulez que j'étale; mes foiblesses, mes lâchetés, mes imprudences. Non, non, ma vie est cachée; laissez-moi dans mon néant; laissez-moi décroître aux yeux du monde, comme aux miens; que je connoisse le peu que je suis, puisque je n'ai que ce seul moyen de me corriger de mes vices. Les yeux ouverts sur moi-même, sur mes péchés et sur mes défauts, en un mot, sur mon indignité; je jouirai sous les yeux de Dieu de la justice que me fait le monde, de me blâmer, de me décrier, de me déchirer, s'il veut; de me mépriser, de m'oublier, s'il l'aime mieux de la sorte; et de me tenir pour indifférent, pour un rien à son égard. Et plût à Dieu! car je pourrois espérer parlà de devenir quelque chose devant Dieu.

Et ma *vie est cachée en Dieu :* cachée en Dieu; quel mystère! cachée dans le sein de la lumière, dans le principe de voir. Oui, cette haute et inaccessible lumière me cache le monde, me cache au monde et à moi-même. Je ne vois que Dieu : je ne suis vu que de Dieu : je m'enfonce si intimement dans son sein, que les yeux mortels ne m'y peuvent suivre. De mon côté, je ne puis me détourner d'un si digne, d'un si doux objet : attaché à la vérité, je

n'ai plus d'yeux pour les vanités. C'est ainsi que je devrois être : s'il y a en moi quelque chose de chrétien, c'est ainsi que je veux être. O Dieu, *mes yeux s'affoiblissent, s'éblouissent, se confondent à force de regarder en haut* (1). *Mes yeux défaillent, ô Seigneur, pendant que j'espère en vous* (2). O Seigneur, soutenez ces yeux défaillans, arrêtez mes regards en vous, et détournez-les des vanités, des illusions des biens trompeurs, de tout l'éclat de la terre ; afin que je ne les voie seulement pas, et qu'un tel néant ne tire pas seulement de moi un coup d'œil. *Averte oculos meos, ne videant vanitatem.* Ajoutez ce qui suit : *in viâ tuâ vivifica me* (3) ; donnez-moi la vie en m'attachant à vos voies : que je ne voie pas les vanités ; que j'en retire tout, jusqu'à mes yeux. C'est par-là qu'en m'attachant à vos voies, vous me donnerez la vie, et ma vie sera cachée en vous.

Celui qui aime Dieu, disoit saint Paul, *en est connu* (4). *Maintenant que vous connoissez Dieu, ou plutôt que vous en êtes connu, comment pouvez-vous retourner à ces foibles et stériles observances, où vous voulez vous assujettir de nouveau* (5) ? C'est ce que disoit saint Paul, en parlant des observances de la loi ; et on le peut dire de même de tous les stériles attachemens de la terre, et de toute la gloire du monde. Maintenant que vous avez connu Dieu, ou plutôt que vous êtes connu de lui ; que votre vie est cachée en lui, que vous ne voyez que lui ; et qu'il est, pour ainsi parler, attentif à vous regarder, comme s'il n'avoit que vous à voir : com-

(1) *Is.* xxxviii. 14. — (2) *Ps.* lxviii. 4. — (3) *Ps.* cxviii. 37. — (4) *I. Cor.* viii. 3. — (5) *Gal.* iv. 9.

ment pouvez-vous voir autre chose? et comment pouvez-vous souffrir d'autres yeux que les siens?

Et votre vie est cachée en Dieu. Je vous vois donc, Seigneur, et vous me voyez; et plût à Dieu que vous me vissiez de cette tendre et bienheureuse manière dont vous privez justement ceux à qui vous dites : *Je ne vous connois pas* (1); plût à Dieu que vous me vissiez de cette manière dont vous voyiez votre serviteur Moïse, en lui disant : *Je te connois par ton nom, et tu as trouvé grâce devant moi* (2) : et un peu après : *Je ferai ce que tu demandes, car tu plais à mes yeux, et je te connois par ton nom* (3), c'est-à-dire, je t'aime, je t'approuve! Mon Dieu, si vous me connoissez de cette sorte, si vous m'honorez de tels regards, qu'ai-je à désirer davantage? Si vous m'aimez, si vous m'approuvez, qui seroit assez insensé pour ne se pas contenter de votre approbation, de vos yeux, de votre faveur? Je ne veux donc autre chose; content de vous voir, ou plutôt d'être vu de vous, je vous dis avec le même Moïse : *Montrez-moi votre gloire*, montrez-vous vous-même. Et si vous me répondez comme à lui : *Je te montrerai tout le bien*, tout le bien qui est en moi, et toute ma perfection, tout mon être; *et je prononcerai mon nom devant ta face, et tu sauras que je suis le Seigneur, qui ai pitié de qui je veux, et qui fais miséricorde à qui il me plaît* (4) que me faut-il de plus pour être heureux autant qu'on le peut être sur la terre? Et quand vous me direz comme à Moïse :

(1) *Matt.* VII. 23. XXV. 12. — (2) *Exod.* XXXIII. 12. — (3) *Ibid.* 17. — (4) *Ibid.* 18, 19.

Tu ne verras point maintenant ma face : tu la verras un jour ; mais ce n'en est pas ici le temps : *car nul mortel ne la peut voir : mais je te mettrai sur la pierre :* je t'établirai sur la foi, comme sur un immuable fondement : *et je te laisserai une petite ouverture,* par laquelle tu pourras voir mon incompréhensible lumiere : *et je mettrai ma main devant toi :* moi-même je me couvrirai des ouvrages de ma puissance : *et je passerai devant toi, et je retirerai ma main* un moment, et je te ferai outre-passer tout ce que j'ai fait, *et tu me verras par derrière* (1), obscurément, imparfaitement, par mes grâces, par une réflexion et un rejaillissement de ma lumière ; comme le soleil qui se retire, qui se couche, est vu par quelques rayons qui restent sur les montagnes à l'opposite : n'est-ce pas de quoi me contenter, en attendant que je voie la beauté de votre face désirable que vous me faites espérer ? Qu'ai-je besoin d'autres yeux ? N'est-ce pas assez de vos regards et du témoignage secret que vous me rendez quelquefois dans ma conscience, que vous voulez bien vous plaire en moi, et que j'ai trouvé grâce devant vous ? Et si cette approbation, si ce témoignage me manque, que mettrai-je à la place, et à quoi me servira le bruit que le monde fera autour de moi ? Cette illusion me consolera-t-elle de la perte de la vérité ? ou faudra-t-il que je me laisse étourdir moi-même par ce tumulte, pour oublier une telle perte, et faire taire ma conscience qui ne cesse de me la reprocher ? Non, non, quand vous cesserez de me regarder, il ne me restera autre chose que de m'al-

(1) *Exod.* XXXIII. 20, 21, 22, 23.

ler cacher dans les enfers. Car qu'est-ce en effet que l'enfer, sinon d'être privé de votre faveur? Qu'aurai-je donc à faire, que d'en pleurer la perte nuit et jour? Et où trouverai-je un lieu assez sombre, assez caché, assez seul, pour m'abandonner à ma douleur, et rechercher votre face, pour cacher de nouveau ma vie en vous, ainsi que dit notre apôtre?

Et ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. C'est ici qu'il faut épancher son cœur en silence et en paix, dans la considération de la vie cachée de Jésus-Christ. Le Dieu de gloire se cache sous le voile d'une nature mortelle : *Tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont en lui*; mais *ils y sont cachés* (1) : c'est le premier pas. Le second : il se cache dans le sein d'une vierge : la merveille de sa conception virginale demeure cachée sous le voile du mariage. Se fait-il sentir à Jean-Baptiste, et perce-t-il le sein maternel où étoit ce saint Enfant? c'est à la voix de sa mère que cette merveille est opérée. *A votre voix*, dit Elisabeth, *l'enfant a tressailli dans mes entrailles* (2). Peut-être du moins qu'en venant au monde il se manifestera? Oui, à des bergers; mais au reste, jamais il n'a été plus véritable qu'alors, et dans le temps de sa naissance, *qu'il est venu dans le monde, et que le monde avoit été fait par lui, et que le monde ne le connoissoit pas* (3). Tout l'univers l'ignore, son enfance n'a rien de célèbre : on parle du moins des études des autres enfans : mais on dit de celui-ci : *Où a-t-il appris ce qu'il sait, puisqu'il n'a jamais étudié* (4), et n'a pas été vu dans les écoles? Il paroît une seule fois à

(1) *Col.* II. 3. — (2) *Luc.* I. 44. — (3) *Joan.* I. 10. — (4) *Joan.* VII. 15.

l'âge de douze ans : mais encore ne dit-on pas qu'il enseignât : *il écoutoit les docteurs, et les interrogeoit* (1), doctement à la vérité ; mais il ne paroît pas qu'il décidât ; quoique c'étoit en partie pour cela qu'il fût venu. Il faut pourtant avouer que *tout le monde*, et les docteurs comme les autres, *étoient étonnés de sa prudence et de ses réponses* (2) : mais il avoit commencé par entendre et par demander ; et tout cela ne sortoit pas de la forme de l'instruction enfantine. Et quoi qu'il en soit, après avoir éclaté un moment, comme un soleil qui fend une nue épaisse, il y rentre, et se replonge bientôt dans son obscurité volontaire. Et lorsqu'il répondit à ses parens qui le cherchoient : *Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé des affaires de mon Père ? ils n'entendirent pas ce qu'il leur disoit* (3). Ce qu'il ne faut point hésiter à entendre de Marie même, puisque c'est à elle précisément qu'il fait cette réponse, pour montrer qu'elle ne savoit pas encore entièrement elle-même ce que c'étoit que cette affaire de son Père. Et encore qu'elle n'ignorât ni sa naissance virginale, qu'elle sentoit en elle-même, ni sa naissance divine, que l'ange lui avoit annoncée, ni son règne, dont le même ange lui avoit appris la grandeur et l'éternité ; c'est comme si elle ne l'eût pas su, puisqu'elle n'en dit mot, et qu'elle ne fait qu'écouter tout ce qu'on dit de son Fils, en paroissant étonnée comme les autres, comme si elle n'en eût point été instruite ; ainsi que dit saint Luc : *Son père et sa mère étoient en admiration de tout ce qu'on disoit de lui* (4). Car c'étoit

(1) *Luc.* II. 46. — (2) *Ibid.* 47. — (3) *Ibid.* 49, 50. — (4) *Ibid.* II. 33.

le temps de cacher ce dépôt qui leur avoit été confié. Et c'est pourquoi on ne sait rien de lui durant trente ans, sinon qu'il étoit fils d'un charpentier, charpentier lui-même, et travaillant à la boutique de celui qu'on croyoit son père; obéissant à ses parens, et les servant dans leur ménage et dans cet art mécanique, comme les enfans des autres artisans. Quel étoit donc alors son état, sinon qu'il étoit caché en Dieu, ou plutôt que Dieu étoit caché en lui? Et nous participerons à la perfection et au bonheur de ce Dieu caché, *si notre vie est cachée en Dieu avec lui.*

Il sort de cette sainte et divine obscurité, et il paroît comme la lumière du monde. Mais en même temps le monde, ennemi de la lumière qui lui découvroit ses mauvaises œuvres, a envoyé de tous côtés, comme de noires vapeurs, des calomnies pour l'obscurcir. Il n'y a sorte de faussetés dont on n'ait tâché de couvrir la vérité que Jésus apportoit au monde, et la gloire que lui donnoient ses miracles et sa doctrine. On ne savoit que croire de lui: *C'est un prophète; c'est un trompeur: C'est le Christ, ce ne l'est pas: C'est un homme qui aime le plaisir, la bonne chère et le bon vin; c'est un samaritain* (1), un hérétique, un impie, un ennemi du temple et du peuple saint : *il délivre les possédés au nom de Béelzebub : c'est un possédé lui-même* (2), le malin esprit agit en lui : *Peut-il venir quelque chose de bon de Galilée? Nous ne savons d'où il vient* (3); mais certainement *il ne vient pas de Dieu, puisqu'il n'ob-*

(1) *Joan.* VII. 12, 20, 40, 41. *Matt.* XI. 19. *Luc.* XI. 15. — (2) *Joan.* VIII. 48. — (3) *Ibid.* IX. 16, 29.

serve pas le sabbat[1], qu'il guérit les hommes, qu'il fait des miracles en ce saint jour. *Qui est cet homme* qui entre aujourd'hui avec tant d'éclat dans Jérusalem et dans le temple ? nous ne le connoissons pas : *Et il y avoit parmi le peuple une grande dissention sur son sujet*[2]. Qui vous connoissoit, ô Jésus ? *Vraiment vous êtes un Dieu caché, le Dieu et le Sauveur d'Israël*[3].

Mais quand l'heure fut arrivée de sauver le monde, jamais il ne fut plus caché. *C'étoit le dernier des hommes : ce n'étoit pas un homme, mais un ver : il n'avoit ni beauté, ni figure d'homme*[4]. On ne le connoissoit pas ; il semble s'être oublié lui-même. *Mon Dieu, mon Dieu !* ce n'est plus son Père : *pourquoi m'avez-vous délaissé*[5] ? Quoi donc, n'est-ce plus ce Fils bien-aimé qui disoit autrefois : *Je ne suis pas seul ; mais nous sommes toujours ensemble, moi et mon Père qui m'a envoyé ;* et *Celui qui m'a envoyé est avec moi ; et il ne me laisse pas seul*[6]. Et maintenant il dit : *Pourquoi me délaissez-vous ?* Couvert de nos péchés, et comme devenu pécheur à notre place, il semble s'être oublié lui-même ; et c'est pourquoi le Psalmiste ajoute en son nom : *Mes péchés*, les péchés du monde que je me suis appropriés, *ne me laissent point espérer que vous me sauviez des maux que j'endure*[7] : je suis chargé de la dette, comme caution volontaire du genre humain, et il faut que je la paie toute entière.

Il expire ; il descend dans le tombeau, et jusque

(1) *Matt.* XXI. 10. — (2) *Joan.* VII. 43. — (3) *Is.* XLV. 15. — (4) *Ibid.* LIII. 3, 4. — (5) *Matt.* XXVII. 46. *Ps.* XXI. 1. — (6) *Joan.* VIII. 16, 29. — (7) *Ps.* XXI. 2.

dans les ombres de la mort. Tôt après il en sort, et Magdeleine ne le trouve plus : elle a perdu jusqu'au cadavre de son maître. Après sa résurrection, il paroît et il disparoît huit ou dix fois; il se montre pour la dernière fois, et un nuage l'enlève à nos yeux : nous ne le verrons jamais. Sa gloire est annoncée par tout l'univers; mais *s'il est la vertu de Dieu pour les croyans, il est scandale aux Juifs, folie aux gentils. Le monde ne le connoît pas* (1), et ne le veut pas connoître. Toute la terre est couverte de ses ennemis et de ses blasphémateurs. Il s'élève des hérésies du sein même de son Eglise, qui défigurent ses mystères et sa doctrine. L'erreur prévaut dans le monde, et jusqu'à ses disciples, tout le méconnoît. *Nul ne le connoît*, dit-il lui-même, *que celui qui garde ses commandemens*. Et qui sont ceux qui les gardent? Les impies sont multipliés au-dessus de tout nombre, et on ne les peut plus compter. Mais vos vrais disciples, ô mon Sauveur, combien sont-ils rares, combien clair-semés sur la terre, et dans votre Eglise même! Les scandales augmentent, et la charité se refroidit. Il semble que nous soyons dans le temps où vous avez dit : *Pensez-vous que le Fils de l'homme trouvera de la foi sur la terre* (2)? Cependant vous ne tonnez pas, vous ne faites point sentir votre puissance. Le genre humain blasphême impunément contre vous : et à n'en juger que par le jugement des hommes, il n'y a rien de plus équivoque ni de plus douteux que votre gloire; elle ne subsiste qu'en Dieu où vous êtes caché. Et

(1) *Rom.* I. 16. *I. Cor.* I. 23, 24. *Joan.* I. 10. — (2) *Luc.* XVIII. 8.

ni le courage de le voir, il faut nécessairement qu'il le blasphême.

O mon Dieu ! ce qui a paru dans le chef et dans le maître, paroît aussi sur les membres et sur les disciples. Le monde superbe n'est pas digne de voir les disciples et les imitateurs de Jésus-Christ, ni de les connoître ; et il faut qu'il les méprise et les contredise, et qu'il les mette au rang des insensés, des gens outrés, des gens qui ont un travers, et un secret déréglement dans l'esprit ; qui font un beau semblant, et au dedans se nourrissent de gloire ou de vanité comme les autres. Et que n'a pas inventé le monde contre vos humbles serviteurs ? Et vous voulez par-là leur donner part au caractère de votre Fils et au vôtre. Je veux donc être caché en vous avec Jésus-Christ, jusqu'à ce que la vérité paroisse en triomphe.

Quand Jésus-Christ votre gloire apparoîtra, alors vous apparoîtrez en gloire avec lui (1). Je ne veux point paroître quand mon Sauveur ne paroîtra pas. Je ne veux de gloire qu'avec lui ; tant qu'il sera caché, je le veux être : car si j'ai quelque gloire pendant que la sienne est encore cachée en Dieu, elle est fausse, et je n'en veux point, puisque mon Sauveur la méprise, et ne la veut pas. Quand Jésus-Christ paroîtra, je veux paroître ; parce que Jésus-Christ paroîtra en moi. *Quand vous verrez arriver ces choses*, et que la gloire de Jésus-Christ sera proche, *regardez, et levez la tête : car alors votre rédemption, votre délivrance ap-*

(1) *Coloss.* III. 4.

proche.

proche (1). La gloire que nous aurons alors sera véritable, parce que ce sera un rejaillissement de la gloire de Jésus-Christ. Jusqu'à ce temps bienheureux je veux être caché, mais en Dieu avec Jésus-Christ, dans sa crèche, dans ses plaies, dans son tombeau, dans le ciel où est Jesus-Christ à la droite de Dieu son Père, sans vouloir paroître sur la terre. Je ne veux plus de louanges : qu'on les rende à Dieu, si je fais bien : si je fais mal, si je m'endors dans mon péché, dans la complaisance du monde enchanté, ou de ses honneurs et de son éclat, ou de ses plaisirs et de ses joies; qu'on me blâme, qu'on me condamne, qu'on me réveille par toutes sortes d'opprobres, de peur que je ne m'endorme dans la mort. Que me profitent ces louanges qu'on me donne? Elles achèvent de m'enivrer, et de me séduire. Si le monde loue le bien, tant mieux pour lui : *Mes frères*, disoit ce saint (2), *ce seroit vous porter envie de ne vouloir pas que vous louassiez les discours où je vous annonce la vérité*. Louez-les donc; car il faut bien que vous les estimiez, et les louiez, afin qu'ils vous profitent : je veux donc bien vos louanges, parce que sans elles je ne puis vous être utile. Mais pour moi, qu'en ai-je affaire? Ma vie et ma conscience me suffisent. L'approbation que vous me donnez vous est utile; mais elle m'est dangereuse. Je la crains, je vous la renvoie, je ne la veux que pour vous; et pour moi *ma vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ;* c'est là ma sûreté, c'est là mon repos.

(1) *Marc.* XIII. 29. *Luc.* XXI. 28. — (2) *S. Aug. Serm. Eccl.*

Pour moi, disoit saint Paul (1), *je me mets fort peu en peine d'être jugé par les hommes, ou par le jugement humain.* Les hommes me veulent juger, et ils m'ajournent, pour ainsi dire, devant leur tribunal, pour subir leur jugement : mais je ne reconnois pas ce tribunal; et le jour qu'ils ont marqué, comme on fait dans le jugement, pour prononcer leur sentence, ne m'est rien. Qu'on me mette devant ou après celui-ci ou celui-là, au-dessus ou au-dessous; qu'on me mette en pièces, qu'on m'anéantisse comme par un jugement dernier : je me laisse juger sans m'en émouvoir; ou si je m'en émeus, je plains ma foiblesse; car ce n'est pas aux hommes à me juger : *Je ne me juge même pas moi-même* (2). Le premier des jugemens humains, dont je suis désabusé, c'est le mien propre : *Car encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne me tiens pas justifié pour cela. C'est le Seigneur seul qui me juge* (3). Soyez donc cachés aux hommes sous les yeux de Dieu, *comme inconnus*, disoit le même saint Paul, *et toutefois bien connus*, puisque nous le sommes de Dieu : *comme morts* à l'égard du monde, où nous ne sommes plus rien, et *toutefois nous vivons* (4); et notre vie est cachée en Dieu : *la balayure du monde* (5), mais précieux devant Dieu, pourvu que nous soyons humbles, et que nous sachions tirer avantage du mépris qu'on fait de nous : tranquilles et indifférens à tout ce que le monde dit et fait de nous; soit qu'il nous mette *à droite ou à gauche*, du bon ou du mauvais côté; *dans la gloire ou dans*

(1) *I. Cor.* IV. 3 — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* 4. — (4) *II. Cor.* VI. 8, 9. — (5) *I. Cor.* IV. 13.

l'ignominie, dans la bonne ou dans la mauvaise réputation ; nous allons toujours le même train : *comme tristes* par la gravité et le sérieux de notre vie, par la tristesse apparente de notre retraite et de nos humiliations ; *et néanmoins toujours dans la joie* par une douce espérance qui se nourrit dans le fond de notre cœur : *comme pauvres, et enrichissant* le monde par notre exemple, si nous avons le courage de lui montrer seulement qu'on se peut passer de lui : *comme n'ayant rien, et possédant tout*(1), parce que moins nous avons des biens que le monde donne, plus nous possédons Dieu qui est tout. Fuyons, fuyons le monde et tout ce qui est dans le monde ; car ce n'est que corruption. *Vanité des vanités*, dit l'Ecclésiaste, *vanité des vanités, et tout est vanité*(2).... *Crains Dieu, et garde ses commandemens; car c'est là tout l'homme*, ou, comme d'autres traduisent, *c'est le tout de l'homme*(3).

Allez, ma fille, aussitôt que vous aurez achevé de lire ce petit et humble écrit ; et vous, qui que vous soyez, à qui la divine Providence le fera tomber entre les mains, grand ou petit, pauvre ou riche, savant ou ignorant, prêtre ou laïque, religieux et religieuse ou vivant dans la vie commune ; allez à l'instant au pied de l'autel. Contemplez-y Jésus-Christ dans ce sacrement où il se cache. Demeurez-y en silence ; ne lui dites rien : regardez-le, et attendez qu'il vous parle ; et jusqu'à tant qu'il vous dise dans le fond du cœur : Tu le vois, je suis mort ici, et ma vie est cachée en Dieu jusqu'à ce que je paroisse en ma gloire pour juger le monde.

(1) *II. Cor.* VI. 7, 8, 10. — (2) *Eccle.* I. 2. — (3) *Ibid.* XII. 13.

Cache-toi donc en Dieu avec moi; et ne songe point à paroître que je ne paroisse. Si tu es seul, je serai ta compagnie; si tu es foible, je serai ta force; si tu es pauvre, je serai ton trésor; si tu as faim, je serai ta nourriture; si tu es affligé, je serai ta consolation et ta joie; si tu es dans l'ennui, je serai ton goût; si tu es dans la défaillance, je serai ton soutien : *Je suis à la porte, et je frappe : celui qui entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui;* et j'y ferai ma demeure avec mon Père; *et je souperai avec lui et lui avec moi* (1) : mais je ne veux point de tiers, ni autre que lui et moi. *Et je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu, avec la manne cachée, dont nul ne connoît le goût, sinon celui qui la reçoit* (2). *Que celui qui est altéré vienne à moi, et que celui qui voudra, reçoive de moi gratuitement l'eau qui donne la vie* (3). Ainsi soit-il, ô Seigneur, qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles. Amen.

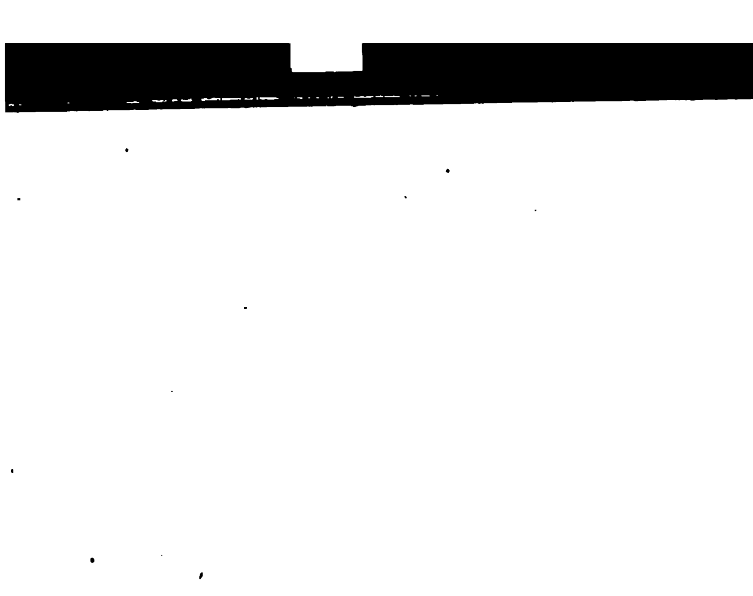
(1) *Apoc.* III. 20. — (2) *Ibid.* II. 7, 17. — (3) *Ibid.* XXII. 17.

[redacted]

TRAITÉ

DE

LA CONCUPISCENCE.



TRAITÉ

DE

LA CONCUPISCENCE,

OU

EXPOSITION DE CES PAROLES DE S. JEAN:

N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde, etc. *I. Joan.* II. 15, 16, 17.

CHAPITRE PREMIER.

Paroles de l'apôtre saint Jean contre le monde, conférées avec d'autres paroles du même apôtre, et de Jésus-Christ. Ce que c'est que le monde, que cet apôtre nous défend d'aimer.

N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui; parce que tout ce qui est dans le monde, est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie : laquelle concupiscence n'est pas du Père, mais elle est du monde. Or le monde passe, et la concupiscence du monde passe

avec lui : *mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement* (1).

Les dernières paroles de cet apôtre nous font voir que le monde, dont il parle ici, sont ceux qui préfèrent les choses visibles et passagères aux invisibles et aux éternelles.

Il faut maintenant considérer à qui il adresse cette parole. Et pour cela il n'y a qu'à lire les paroles qui précèdent celles-ci : *Je vous écris, mes petits enfans, que tous vos péchés vous sont remis au nom de Jésus-Christ. Je vous écris, pères, que vous avez connu celui qui est dès le commencement,* celui qui est le vrai père de toute éternité. *Je vous écris, jeunes gens,* qui êtes au commencement de votre jeunesse, *que vous avez surmonté le mauvais; je vous écris, petits enfans, que vous avez reconnu votre père : je vous écris jeunes gens,* qui êtes dans la force de l'âge, *que vous êtes courageux, et que la parole de Dieu est en vous, et que vous avez vaincu le mauvais* (2). A quoi il ajoute aussitôt après : *N'aimez pas le monde,* et le reste que nous venons de rapporter.

Cela est conforme à ce que dit le même apôtre au commencement de son Evangile, en parlant de Jésus-Christ : *Il étoit dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu* (3). Et la source de tout cela est dans ces paroles du Sauveur : Je vous *donnerai l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le veut pas, et ne le reçoit pas, et ne le connoît pas* (4);

(1) *I. Joan.* II. 15, 16, 17. — (2) *Ibid.* 12, 13, 14. — (3) *Joan.* I. 10. — (4) *Ibid.* XIV. 17.

ou il ne sait pas qui il est. Et encore : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous eussiez été du monde, le monde aimeroit ce qui est à lui : mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai élus du milieu du monde,* je vous en ai tirés, *c'est pour cela que le monde vous hait* (1).

Et encore : *Vous aurez de l'affliction dans le monde : mais prenez courage ; j'ai vaincu le monde* (2). Et enfin : *J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous avez tirés du monde pour me les donner* (3)... *Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous* (4)... *Je ne suis plus dans le monde,* je retourne à vous ; et l'heure d'aller à vous est arrivée : *pour eux ils sont dans le monde ; mais pour moi je viens à vous* (5)... *Je leur ai donné votre parole : et le monde les a haïs ; parce qu'ils ne sont pas du monde : et je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les garder du mal,* ou de les garder du mauvais. *Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Sanctifiez-les en vérité* (6)... *Mon Père juste, le monde ne vous connoît pas : mais moi je vous connois ; et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé* (7).

Toutes ces paroles de notre Sauveur font voir que tous ceux qui font profession d'être ses disciples, sont tirés du monde ; parce qu'ils sont sanctifiés en vérité : que la parole de Dieu est en eux, qu'ils le connoissent, pendant que le monde

(1) *Joan.* XV. 18, 19. — (2) *Ibid.* XVI. 33. — (3) *Ibid.* XVII. 6. — (4) *Ibid.* 9. — (5) *Ibid.* 11. — (6) *Ibid.* 14, 15, 16, 17. — (7) *Ibid.* 25.

ne le connoît pas, et qu'ils connoissent Jésus-Christ, le suivent et l'imitent. La vie du monde est donc la vie éloignée de Dieu et de Jésus-Christ : et la vie chrétienne, la vie des disciples de Jésus-Christ, est la vie conforme à sa doctrine et à ses exemples.

C'est ce que saint Jean nous explique plus en détail par ces tendres paroles : *Mes petits enfans,* jeunes et vieux, *je vous l'écris,* je vous le répète, *n'aimez pas le monde;* n'aimez pas ceux qui s'attachent aux choses sensibles, aux biens périssables : ne les aimez point dans leur erreur ; ne les suivez point dans leur égarement : aimez-les pour les en tirer, comme Jésus-Christ a aimé ses disciples qu'il a tirés du milieu du monde, du milieu de la corruption ; mais gardez-vous bien de les aimer comme amateurs du monde, d'entrer dans leur commerce, dans leur société, dans leurs maximes, et d'imiter leurs exemples ; parce qu'il n'y a parmi eux que corruption. Et en voici les trois sources : c'est *qu'il n'y a dans le monde que concupiscence de la chair, que concupiscenee des yeux, et orgueil de la vie,* qui sont toutes choses trompeuses, inconstantes, périssables, et qui perdent ceux qui s'y attachent. Je le crois, il est ainsi ; c'est le Saint-Esprit qui l'a dit par la bouche d'un apôtre : mais il faut encore tâcher de l'entendre, afin de haïr le monde avec plus de connoissance.

CHAPITRE II.

e c'est que la concupiscence de la chair : combien le corps pèse à l'ame.

:oncupiscence de la chair est ici d'abord des plaisirs des sens : car ces plaisirs nous nt à ce corps mortel, dont saint Paul disoit : *ıreux homme que je suis ! qui me délivrera ıs de cette mort* (1) ? et nous en rendent l'es- Ce qui fait dire au même saint Paul : *Qui élivrera ?* qui m'affranchira de sa tyrannie ? brisera les liens ? qui m'ôtera un joug si

ɩensées des mortels sont timides et pleines de e, *et nos prévoyances incertaines, parce que s qui se corrompt appesantit l'ame, et que lemeure terrestre opprime l'esprit, qui est ır beaucoup penser : et la connoissance même ıses qui sont sur la terre nous est difficile. ıe pénétrons qu'à peine et avec travail les qui sont devant nos yeux ; mais pour celles t dans le ciel, qui de nous les pénétrera* (2) ? ɔs rabat la sublimité de nos pensées, et nous à la terre, nous qui ne devrions respirer ciel. Ce poids nous accable ; *et c'est là cet ement qui a été créé pour tous les hommes* e péché, *et le joug pesant qui a été mis sur enfans d'Adam, depuis le jour qu'ils sont*

ı. VII. 24. — (2) *Sap.* IX. 14, 15, 16.

sortis du sein de leur mère, jusqu'à celui où ils rentrent, par la sépulture, à la mère commune, qui est la terre (1). Ainsi l'amour des plaisirs des sens, qui nous attache au corps, qui par sa mortalité est devenu le joug le plus accablant que l'ame puisse porter, est la cause la plus manifeste de sa servitude et de ses foiblesses.

CHAPITRE III.

Ce que c'est, selon l'Ecriture, que la pesanteur du corps, et qu'elle est dans les misères et dans les passions qui nous viennent de cette source.

Ce joug pesant, qui accable les enfans d'Adam, n'est autre chose, comme on vient de voir, que les infirmités de leur chair mortelle, lesquelles l'Ecclésiastique raconte en ces termes : *Ils ont les inquiétudes, les terreurs d'un cœur* continuellement agité, *les inventions de leurs espérances* trompeuses et trop engageantes, *et le jour* terrible *de la mort.* Tous ces maux sont répandus sur tous les hommes, *depuis celui qui est assis sur le trône; jusqu'à celui qui couche sur la terre et dans la poussière* par sa pauvreté, *ou sur la cendre* dans son affliction et dans sa douleur : *depuis celui qui est revêtu de pourpre, et qui porte la couronne, jusqu'à celui qui est habillé du linge le plus grossier. La fureur, la jalousie, le tumulte* des passions, *l'agitation de l'esprit, la crainte de la mort, la colère, et les longs tourmens qu'elle nous attire par sa durée, les querelles, et*

(1) *Eccli.* XL. 2.

ous les maux qui les suivent; tout cela se répand artout. *Dans le temps du repos et dans le lit, où n répare ses forces par le sommeil,* le trouble ous suit, *les songes pendant la nuit changent nos ensées : nous goûtons pendant un moment un peu le repos qui n'est rien; et tout d'un coup il nous ient des soins, comme dans le jour, par les songes : n est troublé dans les visions de son cœur, comme i l'on venoit d'éviter les périls d'un jour de com- at : dans le temps où l'on est le plus en sûreté, on e lève comme en sursaut, et on s'étonne d'avoir eu our rien tant de terreur.* Tous ces troubles sont 'effet d'un corps agité et d'un sang ému, qui envoie la tête de tristes vapeurs : *c'est pourquoi ces agi- ations,* tant celles des passions que celles des onges, *se trouvent dans toute chair, depuis l'homme usqu'à la bête, et se trouvent sept fois davantage ur les pécheurs,* où les terreurs de la conscience e joignent aux communes infirmités de la nature. *A quoi il faut ajouter les morts violentes, le sang répandu, les combats, l'épée, les oppressions, les famines, les mortalités, et tous les autres fléaux de Dieu. Toutes ces choses,* qui, dans l'origine ne se devoient pas trouver parmi les hommes, *ont été créées pour la punition des méchans, et c'est pour eux qu'est arrivé le déluge.* Et la source de tous ces maux, *c'est que tout ce qui sort de la terre, retourne à la terre, comme toutes les eaux viennent de la mer, et y retournent* (1).

En un mot, la mortalité introduite par le péché a attiré sur le genre humain cette inondation de

(1) *Eccli.* XL. 2 — 12.

maux, cette suite infinie de misères d'où naissent les agitations et les troubles des passions qui nous tourmentent, nous trompent, nous aveuglent. Nous, qui dans notre innocence devions être semblables aux anges de Dieu, sommes devenus comme les bêtes, et, comme disoit David, nous avons perdu le premier honneur de notre nature : *Homo cùm in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* (1). *Pendant que l'homme étoit en honneur*, dans son institution primitive, *il n'a pas connu cet avantage : il s'est égalé aux animaux insensés, et leur a été rendu semblable*. Répétons une et deux fois ce verset avec le Psalmiste. Nous ne saurions trop déplorer les misères et les passions insensées où nous jette notre corps mortel ; et tout ce qui y attache, comme fait l'amour du plaisir des sens, nous fait aimer la source de nos maux, et nous attache à l'état de servitude où nous sommes.

CHAPITRE IV.

Que l'attache que nous avons au plaisir des sens est mauvaise et vicieuse.

Pour connoître encore plus à fond la raison de la défense que nous fait saint Jean, de nous laisser entraîner à la concupiscence de la chair, c'est-à-dire, à l'attache au plaisir des sens, il faut entendre que cette attache est en nous un mal qu'il faut ôter, un vice qu'il faut vaincre, une maladie qu'il faut

(1) *Ps.* XLVIII. 13 et 21.

guérir. Où l'on cède, et on se livre tout-à-fait à ce violent amour du plaisir des sens, et on se rend criminel et esclave de la chair et du péché : où on combat; ce qu'on ne se croiroit pas obligé de faire, si elle n'étoit mauvaise. Et ce qui la rend visiblement telle, c'est qu'elle nous porte au mal, puisqu'elle nous porte à des excès terribles, à la gourmandise, à l'ivrognerie, à toute sorte d'intempérances. Ce qui faisoit dire à saint Paul : *Je sais que le bien n'habite point en moi, c'est-à-dire, dans ma chair* (1). Et encore : *Je trouve en moi une loi* de rebellion et d'intempérance, qui me fait apercevoir, *lorsque je m'efforce à faire le bien, que le mal m'est attaché* (2), et inhérent à mon fond. Ainsi le mal est en nous, et attaché à nos entrailles d'une étrange sorte, soit que nous cédions au plaisir des sens, soit que nous le combattions par une continuelle résistance; puisque, comme dit saint Augustin, pour ne point tomber dans l'excès, il faut combattre le mal dans son principe; pour éviter le consentement, qui est le mal consommé, il faut continuellement résister au désir, qui en est le commencement : *Ut non fiat malum excedendi, resistendum est malo concupiscendi.*

Nous faisons une terrible épreuve de ce combat dans le besoin que nous avons de nous soutenir par la nourriture. La sagesse du Créateur, non contente de nous forcer à ce soutien nécessaire, par la douleur violente de la faim et de la soif, et par les défaillances insupportables qui les accompagnent; nous y invite encore par le plaisir qu'elle a attaché

(1) *Rom.* VII. 18. — (2) *Ibid.* 21.

aux fonctions naturelles de boire et de manger. Elle a rempli de biens toute la nature, *envoyant*, comme dit saint Paul [1], *la pluie et le beau temps, et les saisons qui rendent la terre féconde en toutes sortes de fruits, remplissant nos cœurs de joie par une nourriture convenable*. Et par-là, comme dit le même saint Paul, *Dieu rend lui-même témoignage* à sa providence et à sa bonté paternelle, qui nourrit les hommes comme les animaux, et sauve les uns et les autres de la manière qui convient à chacun.

Mais les hommes ingrats et charnels ont pris occasion de ce plaisir, pour s'attacher à leur corps plutôt qu'à Dieu qui l'avoit fait, et ne cessoit de le sustenter par des moyens si agréables. Le plaisir de la nourriture les captive : au lieu de manger pour vivre, *ils semblent*, comme disoit un ancien, et après lui saint Augustin, *ne vivre que pour manger.* Ceux-là même qui savent régler leurs désirs, et sont amenés au repas par la nécessité de la nature, trompés par le plaisir, et engagés plus avant qu'il ne faut par ses appas, sont transportés au-delà des justes bornes; ils se laissent insensiblement gagner à leur appétit, et ne croient jamais avoir satisfait entièrement au besoin, tant que le boire et le manger flattent leur goût. Ainsi, dit saint Augustin, la convoitise ne sait jamais où finit la nécessité : *Nescit cupiditas ubi finiatur necessitas* [2].

C'est donc là une maladie que la contagion de la chair produit dans l'esprit; une maladie contre la-

(1) *Act.* XIV. 16. — (2) *Confess. lib.* X, *cap.* XXXI, *et alibi.*

quelle

quelle on ne doit point cesser de combattre, ni d'y chercher des remèdes par la sobriété et la tempérance, par l'abstinence et par le jeûne.

Mais qui oseroit penser à d'autres excès qui se déclarent d'une manière bien plus dangereuse dans un autre plaisir des sens? Qui, dis-je, oseroit en parler, ou oseroit y penser, puisqu'on n'en parle point sans pudeur, et qu'on n'y pense point sans péril, même pour le blâmer? O Dieu, encore un coup, qui oseroit parler de cette profonde et honteuse plaie de la nature, de cette concupiscence qui lie l'ame au corps par des liens si tendres et si violens, dont on a tant de peine à se déprendre, et qui cause aussi dans le genre humain de si effroyables désordres? Malheur à la terre, malheur à la terre, encore un coup, malheur à la terre, d'où sort continuellement une si épaisse fumée, des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces passions ténébreuses, et qui nous cachent le ciel et la lumière; d'où partent aussi des éclairs et des foudres de la justice divine contre la corruption du genre humain.

O que l'apôtre vierge, l'ami de Jésus, et fils de la Vierge mère de Jésus, que Jésus aussi toujours vierge lui a donné pour mère à la croix; que cet apôtre a raison de crier de toute sa force aux grands et aux petits, aux jeunes gens et aux vieillards, et aux enfans comme aux pères : *N'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que ce qu'il y a dans le monde est concupiscence de la chair;* un attachement à la fragile et trompeuse

beauté des corps, et un amour déréglé du plaisir des sens, qui corrompt également les deux sexes.

O Dieu, qui par un juste jugement avez livré la nature humaine coupable à ce principe d'incontinence, vous y avez préparé un remède dans l'amour conjugal : mais ce remède fait voir encore la grandeur du mal, puisqu'il se mêle tant d'excès dans l'usage de ce remède sacré. Car d'abord ce sacré remède, c'est-à-dire, le mariage, est un bien et un grand bien, puisque c'est un grand sacrement en Jésus-Christ et en son Eglise, et le symbole de leur union indissoluble. Mais c'est un bien qui suppose un mal dont on use bien ; c'est-à-dire, qui suppose le mal de la concupiscence, dont on use bien, lorsqu'on s'en sert pour faire fructifier la nature humaine. Mais en même temps, c'est un bien qui remédie au mal, c'est-à-dire, à l'intempérance; un remède de ses excès, et un frein à sa licence. Que de peine n'a pas la foiblesse humaine à se tenir dans les bornes de la liaison conjugale, exprimées dans le contrat même du mariage ? C'est ce qui fait dire à saint Augustin, qu'*il s'en trouve plus qui gardent une perpétuelle et inviolable continence, qu'il ne s'en trouve qui demeurent dans les lois de la chasteté conjugale; un amour désordonné pour sa propre femme étant souvent*, selon le même Père, *un attrait secret à en aimer d'autres*. O foiblesse de la misérable humanité, qu'on ne peut assez déplorer ! Ce désordre a fait dire à saint Paul même, que *ceux qui sont mariés doivent vivre comme n'ayant pas de femmes* (1); les femmes

(1) *I. Cor.* VII. 25.

par conséquent comme n'ayant pas de maris : c'est-à-dire, les uns et les autres sans être trop attachés les uns aux autres, et sans se livrer aux sens, sans y mettre leur félicité, sans les rendre maîtres. C'est encore ce qui fait dire au même saint Paul, que ceux qui sont dans la chair, qui y sont plongés, et attachés par le fond du cœur à ses plaisirs, ne peuvent plaire à Dieu : *Qui in carne sunt, Deo placere non possunt* (1). C'est ce qui fait la louange de la sainte virginité ; et sur ce fondement, saint Augustin distingue trois états de la vie humaine par rapport à la concupiscence de la chair. Les chastes mariés usent bien de ce mal ; les intempérans en usent mal ; les continens perpétuels n'en usent point du tout, et ne donnent rien à l'amour du plaisir des sens.

Disons donc avec saint Jean, à tous les fidèles, et à chacun selon l'état où il est : O vous qui vous livrez à la concupiscence de la chair, cessez de vous y laisser captiver ; et vous qui en usez bien dans un chaste mariage, n'y soyez point attachés, et modérez vos désirs : et vous qui plus courageux, comme plus heureux que tous les autres, ne lui donnez rien du tout, et la méprisez tout-à-fait, persistez dans cette chaste disposition qui vous égale aux anges de Dieu : tous ensemble abattez cette chair rebelle, dont la loi impérieuse qui est dans nos membres, a tant fait répandre de larmes, tant pousser de gémissemens à tous les saints : à l'exemple de saint Paul, fortifiez-vous contre elle par les jeûnes ; et mortifiant votre goût, travail-

(1) *Rom.* VIII. 8.

lez à rendre plus facile la victoire des autres appétits plus violens et plus dangereux.

CHAPITRE V.

Que la concupiscence de la chair est répandue par tout le corps et par tous les sens.

Il ne faut pas s'imaginer que la concupiscence de la chair consiste seulement dans les passions dont nous venons de parler : c'est une racine empoisonnée qui étend ses branches sur tous les sens, et se répand dans tout le corps. La vue en est infectée, puisque c'est par les yeux que l'on commence à avaler le poison de l'amour sensuel; ce qui faisoit dire à Job : *J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour ne pas même penser à une fille* (1) : et à saint Pierre que les yeux des personnes impudiques sont *pleins d'adultère* (2); et à Jésus-Christ même : *Celui qui regarde une femme pour la convoiter, s'est déjà souillé avec elle dans son cœur* (3).

Ce vice des yeux est distingué de la concupiscence des yeux, dont saint Jean parle dans notre passage. Car ici, où l'on ouvre les yeux pour s'assouvir de la vue des beautés mortelles, ou même se délecter à les voir, et à en être vu, on est dominé par la concupiscence de la chair. Les oreilles en sont infectées, quand, par de dangereux entretiens, et des chants remplis de mollesse, l'on allume ou l'on entretient les flammes de l'amour impur, et cette

(1) *Job.* XXXI. 1. — (2) *II. Pet.* II. 14. — (3) *Matt.* V. 28.

secrète disposition que nous avons aux joies sensuelles : car l'ame, une fois touchée de ces plaisirs, perd sa force, affoiblit sa raison, s'attache aux sens et au corps. Cette femme, qui dans les Proverbes vante les parfums qu'elle a répandus sur son lit, et la douce odeur qu'on respire dans sa chambre, pour conclure aussitôt après : *Enivrons-nous de plaisirs, et jouissons des embrassemens désirés* (1), montre assez par son discours à quoi mènent les bonnes senteurs préparées pour affoiblir l'ame, l'attirer aux plaisirs des sens par quelque chose, qui ne semblant pas offenser directement la pudeur, s'y fait recevoir avec moins de crainte, la dispose néanmoins à se relâcher, et détourne son attention de ce qui doit faire son occupation naturelle.

Tous les plaisirs des sens s'excitent les uns les autres : l'ame qui en goûte un, remonte aisément à la source qui les produit tous. Ainsi les plus innocens, si l'on n'est toujours sur ses gardes, préparent aux plus coupables ; les plus petits font sentir la joie qu'on ressentiroit dans les plus grands, et réveillent la concupiscence. Il y a même une mollesse et une délicatesse répandue dans tout le corps, qui faisant chercher un certain repos dans le sensible, le réveille et en entretient la vivacité. On aime son corps avec une attache qui fait oublier son ame, et l'image de Dieu qu'elle porte empreinte dans son fond : on ne se peut rien refuser : un soin excessif de sa santé fait qu'on flatte le corps en tout ; et tous ces divers sentimens sont autant de branches de la concupiscence de la chair.

(1) *Prov.* VII. 24.

Hélas! je ne m'étonne pas si un saint Bernard craignoit la santé parfaite dans ses religieux; il savoit où elle nous mène, si on ne sait châtier son corps avec l'apôtre, et le réduire en servitude par les mortifications, par le jeûne, par la prière, et par une continuelle occupation de l'esprit. Toute ame pudique fuit l'oisiveté, la nonchalance, la délicatesse, la trop grande sensibilité, les tendresses qui amollissent le cœur, tout ce qui flatte les sens, les nourritures exquises : tout cela n'est que la pâture de la concupiscence de la chair, que saint Jean nous défend; et en entretient le feu.

CHAPITRE VI.

Ce que c'est que la chair de péché dont parle saint Paul.

Toutes ces mauvaises dispositions de la chair l'ont fait appeler par saint Paul la chair de péché: *Dieu*, dit-il, *a envoyé son Fils dans la ressemblance de la chair du péché* (1). Remarquez donc en Jésus-Christ non pas la ressemblance de la chair absolument, mais la ressemblance de la chair du péché. En nous se trouve la chair du péché, dans les impressions du péché que nous portons dans notre chair, et dans la pente qu'elle nous inspire au péché, par l'attache aux sens : et en Jésus-Christ seulement *la ressemblance de la chair du péché;* parce que sa chair virginale est exempte de tout le

(1) *Rom.* II. 5. IV.

désordre que le péché a mis dans la nôtre. Il a donc non la ressemblance de la chair, car sa chair est très-véritable, faite d'une femme, et vraiment sortie du sang d'Abraham et de David; ce qui emporte non la ressemblance, mais la véritable nature de la chair. Aussi saint Paul lui attribue-t-il, non pas la ressemblance de la chair, mais *la ressemblance de la chair du péché*, à cause que, sans avoir les perverses inclinations dont les semences sont en notre chair, il en a pris seulement la passibilité et la mortalité; c'est-à-dire, la seule peine du péché, sans en avoir ni la coulpe, ni aucun des mauvais désirs qui nous y portent.

Jugeons à présent avec combien de raison saint Jean nous commande d'avoir le monde en horreur, à cause qu'il est tout rempli de la concupiscence de la chair. Il y a dans notre chair une secrète disposition à un soulèvement universel contre l'esprit : *La chair convoite contre l'esprit*, comme dit saint Paul (1); c'est-à-dire, que c'est là son fond depuis la corruption de notre nature. Tout y nourrit la concupiscence, tout y porte au péché, comme on a vu. Il la faut donc autant haïr que le péché même, où elle nous porte.

(1) *Gal.* v. 17.

CHAPITRE VII.

D'où vient en nous la chair de péché, c'est-à-dire la concupiscence de la chair.

Lorsque saint Paul a parlé de notre chair, comme d'une chair de péché, il semble avoir voulu expliquer cette parole du Sauveur : *Tout ce qui est né de la chair est chair, et tout ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez donc pas si je vous dis que vous devez naître de nouveau* (1).

Cette parole nous ramène à l'institution primitive de notre nature. *Dieu a fait l'homme droit*, dit le Sage (2) : et cette droiture consistoit en ce que l'esprit étant parfaitement soumis à Dieu, le corps aussi étoit parfaitement soumis à l'esprit. Ainsi tout étoit dans l'ordre ; et c'est cet ordre que nous appelons la justice et la droiture originelle. Comme il n'y avoit point de péché, il n'y avoit point de peine : par la même raison il n'y avoit point de mort, la mort étant établie comme la peine du péché. Il y avoit encore moins de honte : Dieu n'avoit rien mis que de bon, que de bienséant, que d'honnête dans notre corps, non plus que dans notre ame : l'ouvrage de Dieu subsistoit en son entier : *Ils étoient nus l'un et l'autre*, dit l'Ecriture (3), *et ils n'en rougissoient pas.*

Mais aussitôt qu'ils ont désobéi à Dieu, ils se cachent : *J'ai entendu votre voix*, dit Adam, *et je*

(1) *Joan.* III. 6, 7. — (2) *Eccle.* VII. 30. — (3) *Gen.* II. 25.

me suis caché dans le bois; *parce que j'étois nu.* Et Dieu lui dit : *Qui vous a fait connoître que vous étiez nu, si ce n'est que vous avez mangé du fruit que je vous avois défendu* (1)? Le corps cessa d'être soumis, dès que l'esprit fut désobéissant : l'homme ne fut plus maître de ses mouvemens, et la révolte des sens fit connoître à l'homme sa nudité; *leurs yeux furent ouverts; ils se couvrirent, et se firent comme une ceinture de feuilles de figuier* (2). L'Ecriture ne dédaigne pas de marquer et la figure et la matière de ce nouvel habillement, pour nous faire voir qu'ils ne s'en revêtirent pas pour se garantir du froid ou du chaud, ni de l'inclémence de l'air; il y en eut une autre cause plus secrète, que l'Ecriture enveloppe dans ces paroles, pour épargner les oreilles et la pudeur du genre humain, et nous faire entendre, sans le dire, où la rebellion se faisoit le plus sentir. Ce ménagement de l'Ecriture nous découvre d'autant plus notre honte, qu'elle semble n'oser la découvrir, de peur de nous donner trop de confusion. Depuis ce temps, les passions de la chair, par une juste punition de Dieu, sont devenues victorieuses et tyranniques; l'homme a été plongé dans le plaisir des sens; « Et au lieu, » *dit saint Augustin,* que par son immortalité, et » la parfaite soumission du corps à l'esprit, il de- » voit être spirituel, même dans la chair, il est » devenu charnel, même dans l'esprit. *Qui futurus* » *erat etiam carne spiritalis, factus est mente car-* » *nalis* (3) ». On est tombé d'un excès dans un

(1) *Gen.* III. 10, 11. — (2) *Ibid.* 7. — (3) *De Civitate Dei, lib.* XIV *cap.* XV, *n.* 1, *tom.* VII, *col.* 366.

Nous sommes donc entièrement corps, et nous ne serions jamais autre chose, si par la grâce de Jésus-Christ nous ne renaissions de l'esprit.

Voyons un peu ce que c'est que la nature humaine dans ce reste immense de peuples sauvages qui n'ont d'esprit que pour leur corps, et en qui, pour ainsi parler, ce qu'il y a de plus pur est de respirer. Et les peuples plus civilisés et plus polis sortent-ils par-là de la chair et du sang? Comment en sortiroient-ils, s'il y a si peu de chrétiens qui en sortent? De quoi s'entretient, de quoi s'occupe notre jeunesse, dans cet âge où l'on se fait un opprobre de la pudeur? Que regrettent les vieillards, lorsqu'ils déplorent leurs ans écoulés; et qu'est-ce qu'ils souhaitent continuellement de rappeler, s'ils pouvoient, avec leur jeunesse, si ce n'est les plaisirs des sens? Que sommes-nous donc autre chose que chair et que sang? Et combien devons-nous haïr le monde, et tout ce qui est dans le monde, selon le précepte de saint Jean; puisque ce que dit cet apôtre est si véritable : *Que tout ce qui est au monde c'est la concupiscence de la chair!*

CHAPITRE VIII.

De la concupiscence des yeux, et premièrement de la curiosité.

La seconde chose qui est dans le monde, selon saint Jean, c'est la concupiscence des yeux. Il faut d'abord la distinguer de la concupiscence de la

chair : car le dessein de saint Jean est ici de nous découvrir une autre source de corruption, et un autre vice un peu plus délicat en apparence ; mais dans le fond aussi grossier et aussi mauvais, qui consiste principalement en deux choses, dont l'une est le désir de voir, d'expérimenter, de connoître, en un mot la curiosité ; et l'autre est le plaisir des yeux, lorsqu'on les repaît des objets d'un certain éclat capable de les éblouir ou de les séduire.

Le désir d'expérimenter et de connoître, s'appelle la concupiscence des yeux ; parce que de tous les organes des sens, les yeux sont ceux qui étendent le plus nos connoissances. Sous les yeux sont en quelque sorte compris les autres sens ; et dans l'usage du langage humain, souvent sentir et voir, c'est la même chose. On ne dit pas seulement : Voyez que cela est beau ; mais, Voyez que cette fleur sent bon, que cette chose est douce à manier, que cette musique est agréable à entendre. C'est donc pour cela, dit saint Augustin (1), que toute curiosité se rapporte à la concupiscence des yeux.

Le désir de voir, pris en cette sorte, c'est-à-dire, celui d'expérimenter, nous replonge enfin dans la concupiscence de la chair, qui fait que nous ne cessons de rechercher, et d'imaginer de nouveaux plaisirs, avec de nouveaux assaisonnemens, pour en irriter la cupidité. Mais ce désir a plus d'étendue, et c'est pourquoi il faut distinguer cette seconde concupiscence de la première. Il faut donc mettre dans ce second rang toutes ces vaines curiosités de savoir ce qui se passe dans le monde, tout le secret

(1) *Confess. lib.* x, *cap.* xxxv, *tom.* 1, *col.* 189.

éteindre la véritable lumière que d'en suivre de si fausses.

Voilà pour ce qui regarde les vaines et fausses sciences. Et pour ce qui est des véritables, on excède encore beaucoup à s'y livrer trop, ou à contretemps, ou au préjudice de plus grandes obligations; comme il arrive à ceux qui dans le temps de prier, ou de pratiquer la vertu, s'adonnent ou à l'histoire, ou à la philosophie, ou à toute sorte de lectures, surtout des livres nouveaux, des romans, des comédies, des poésies, et se laissent tellement posséder au désir de savoir, qu'ils ne se possèdent plus eux-mêmes. Car tout cela n'est autre chose qu'une intempérance, une maladie, un déréglement de l'esprit, un dessèchement du cœur, une misérable captivité qui ne nous laisse pas le loisir de penser à nous, et une source d'erreurs.

C'est encore s'abandonner à cette concupiscence que saint Jean réprouve, que d'apporter des yeux curieux à la recherche des choses divines, ou des mystères de la religion. *Ne recherchez point*, dit le Sage, *ce qui est au-dessus de vous* (1). Et encore: *Celui qui sonde trop avant les secrets de la divine Majesté, sera accablé de sa gloire* (2). Et encore: *Prenez garde de ne vouloir point être sages plus qu'il ne faut, mais d'être sages sobrement et modérément* (3). La foi et l'humilité sont les seuls guides qu'il faut suivre. Quand on se jette dans l'abîme, on y périt. Combien ont trouvé leur perte dans la trop grande méditation des secrets de la prédestination et de la

(1) *Eccli.* III. 22. — (2) *Prov.* XXV. 27. — (3) *Rom.* XII. 3.

grâce!

grâce ! Il en faut savoir autant qu'il est nécessaire pour bien prier, et s'humilier véritablement, c'est-à-dire, qu'il faut savoir que tout le bien vient de Dieu, et tout le mal de nous seuls. Que sert de rechercher curieusement les moyens de concilier notre liberté avec les décrets de Dieu ? N'est-ce pas assez de savoir que Dieu qui l'a faite, la sait mouvoir et la conduire à ses fins cachées, sans la détruire ? Prions-le donc de nous diriger dans la voie du salut, et de se rendre maître de nos désirs par les moyens qu'il sait. C'est à sa science, et non à la nôtre, que nous devons nous abandonner. Cette vie est le temps de croire, comme la vie future est le temps de voir. C'est tout savoir, dit un père, que de ne rien savoir davantage : *Nihil ultrà scire, omnia scire est.*

Toute ame curieuse est foible et vaine : par-là même elle est discoureuse, elle n'a rien de solide, et veut seulement étaler un vain savoir, qui ne cherche point à instruire, mais à éblouir les ignorans.

Il y a une autre sorte de curiosité, qui est une curiosité dépensière. On ne sauroit avoir trop de raretés, trop de bijoux précieux, trop de pierreries, trop de tableaux, trop de livres curieux, sans avoir même le plus souvent envie de les lire. Ce n'est qu'amusement et ostentation. Malheureuse curiosité, qui pousse à bout la dépense, et sèche la source des aumônes ! Mais elle pourra revenir à la seconde manière de concupiscence des yeux dont nous allons parler.

CHAPITRE IX.

De ce qui contente les yeux.

Dans cette seconde espèce, on prend les yeux à la lettre, et pour les yeux de la chair. Et d'abord, il est bien certain que ce qui s'appelle attachement du cœur, et en général sensibilité, commence par les yeux : mais tout cela, comme nous l'avons déjà dit, appartenant à la concupiscence de la chair, nous avons à présent à remarquer avec saint Jean, une autre sorte de concupiscence. Disons donc, avec cet apôtre, à tous les fidèles : *N'aimez pas le monde*, ni ses pompes, ni ses spectacles, ni son vain éclat, ni tout ce qui vous attire ses regards, ni tout ce qui éblouit et séduit les vôtres. Vos yeux sont gâtés, vous ne pouvez souffrir la modestie, ni les ornemens médiocres; vous étalez vos riches ameublemens, vos riches habits, vos grands bâtimens. Qu'importe que tout cela soit grand en soi-même, ou par rapport aux proportions et aux bienséances de votre état ? Comme vous voulez être regardé, vous voulez aussi regarder; et rien ne vous touche, ni dans les autres, ni dans vous-même, que ce qui étale de la grandeur, et ce qui distingue. Et tout cela qu'est-ce autre chose qu'ostentation d'abondance, et désir de se distinguer par des choses vaines ? C'est donc là, au lieu de grandeur, ce qui marque en vous de la petitesse. Une grande taille ne songe point à se rehausser en exhaussant sa chaussure. Tout ce qui

emprunte est pauvre : et tout l'éclat que vous mendiez dans les choses extérieures, montre trop visiblement combien de vous-mêmes vous êtes destitué de ce qui relève.

Il faut rapporter l'amour de l'argent à cette concupiscence des yeux. Quand on le regarde comme un instrument pour acquérir d'autres biens, par exemple, pour acheter des plaisirs, ou s'avancer dans les grandes places du monde, on n'est pas avare, on est sensuel, ambitieux. Celui qui n'ose toucher à son argent, qui n'en est que le triste gardien, et semble ne se réserver aucun droit que celui de le regarder, est proprement celui qu'on appelle avare. Aussi le Sage le décrit-il en cette sorte : *L'avare ne se remplit point de son argent. Celui qui aime les richesses n'en reçoit aucun fruit. Et que sert au possesseur de tout cet argent, si ce n'est qu'il le regarde de ses yeux*[1] ? C'est pour lui comme une chose sacrée, dont il ne se permet pas d'approcher ses mains. Tout cœur passionné embellit dans son imagination l'objet de sa passion. Celui-ci donne à son or et à son argent un éclat que la nature ne lui donne pas ; il est ébloui de ce faux éclat ; la lumière du soleil, qui est la vraie joie des yeux, ne lui paroît pas si belle. Et que lui sert de posséder ce qui, demeurant hors de lui, ne peut remplir son intérieur ? Quel bien lui revient-il de tant de richesses ? C'est pourquoi le Sage lui préfère celui qui boit et qui mange, et qui jouit avec joie du fruit de son travail : car il remplit du moins son estomac, et il engraisse son corps[2]. Mais pour les richesses,

(1) *Eccle.* v. 9, 10. — (2) *Ibid.* v. 17, 18.

elles ne repaissent que les yeux. Disons-en autant des meubles, des bâtimens, de tout l'attirail de la vanité. Vous n'en êtes qu'un possesseur superficiel, puisque les voir, c'est tout pour vous. Et cependant, comme si c'étoit un grand bien, on ne s'en rassasie jamais. Le gourmand trouve des bornes dans son appétit, quelque déréglé qu'il soit : cette gourmandise des yeux n'est jamais contente; elle n'a, pour ainsi parler, ni fond ni rive. L'avare *ne cesse de se consumer par un vain travail; et ses yeux*, continue le Sage, *ne se rassasient point de richesses* (1). Et encore : *L'enfer*, le sépulcre, la mort *ne remplissent jamais leur avidité*, et engloutissent tout, sans se satisfaire; *ainsi les yeux des hommes sont insatiables* (2).

N'aimez donc point le monde, ni tout ce qui est dans le monde; car tout y est plein de la concupiscence des yeux, qui est d'autant plus pernicieuse qu'elle est immense et insatiable. Ne dites point que tout ce bien que vous vous plaisez à avoir devant vos yeux soit à vous; vous n'avez rien en vous-même de quoi le saisir et vous l'approprier; vous ne savez pour qui vous le gardez; il vous échappe malgré vous par cent manières différentes, ou par la rapine, ou par le feu, ou enfin sans remède par la mort : et il passera avec aussi peu de solidité, et une semblable illusion, à un possesseur inconnu, qui peut-être ne vous sera rien, ou plutôt, qui certainement ne vous sera rien, quand ce seroit votre fils; puisqu'un mort n'a plus rien à soi, et que ce fils, pour qui vous avez tant travaillé, non-seulement ne vous

(1) *Eccle.* IV. 8. — (2) *Prov.* XXVII. 20.

servira de rien dans ce séjour des morts où vous allez; mais sur la terre, à peine se souviendra-t-il de vos soins; et croira avoir satisfait à tous ses devoirs, quand il aura fait semblant de vous pleurer quelques jours, et se sera paré d'un deuil très-court. Et jamais vous ne vous dites à vous-même : Pour qui est-ce que je travaille ? Quoi, pour *un héritier dont je ne sais pas s'il sera fou ou sage*, et s'il ne dissipera pas tout en un moment? *Et y a-t-il rien de plus vain*, s'écrie le Sage (1) ! Qu'y a-t-il de plus insensé, que de se tant tourmenter pour se repaître de vent ? Que vous servent tant de fatigues et tant de soucis, que vous a causé le soin d'entasser et de conserver tant de richesses? Vous n'en emporterez rien, et *vous sortirez de ce monde comme vous y êtes entré, nu et pauvre* (2). Que reste-t-il à ce mauvais riche, de s'être habillé de pourpre, et d'avoir orné sa maison d'une manière convenable à un si grand luxe? Il est dans les flammes éternelles; pour tout trésor, il a les trésors de colère et de vengeances, qu'il s'est amassés par sa vanité. *Vous vous amassez*, dit saint Paul, *des trésors de colère pour le jour de la vengeance* (3).

Par conséquent, encore un coup, n'aimez point le monde; n'en aimez point la pompe et le vain éclat, qui ne fait que tromper les yeux; n'en aimez point les spectacles, ni les théâtres, où l'on ne songe qu'à vous faire entrer dans les passions d'autrui, à vous intéresser dans ses vengeances et dans ses folles amours. Et quel plaisir y prendriez-vous, si l'on ne réveilloit les vôtres? Pourquoi versez-vous des larmes

(1) *Eccle.* II. 19. — (2) *Ibid.* v. 14, 15. — (3) *Rom.* II. 5.

sur les malheurs de celui dont les amours sont trompées, ou l'ambition frustrée de ce qu'elle souhaitoit? Pourquoi sortez-vous content du rassasiement de ces passions dans les autres? si ce n'est parce que vous croyez que l'on est heureux ou malheureux par ces choses. Vous dites donc avec le monde : Ceux qui ont ces biens sont heureux : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* Et comment dans ce sentiment pouvez-vous dire : *Ceux-là sont heureux dont le Seigneur est le Dieu? Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* (1).

Voulez-vous voir un spectacle digne de vos yeux? Chantez avec David : *Je verrai vos cieux, qui sont les ouvrages de vos doigts; la lune et les étoiles que vous avez fondées* (2). Ecoutez Jésus-Christ, qui vous dit : *Considérez les lis des champs, et ces fleurs qui passent du matin au soir. Je vous le dis en vérité, Salomon dans toute sa gloire,* et avec ce beau *diadème dont sa mère a orné sa tête, n'est pas si richement paré qu'une de ces fleurs* (3). Voyez ces riches tapis dont la terre commence à se couvrir dans le printemps. Que tout est petit en comparaison de ces grands ouvrages de Dieu! On y voit la simplicité avec la grandeur, l'abondance, la profusion, d'inépuisables richesses qui n'ont coûté qu'une parole, qu'une parole soutient. Tant de beaux objets ne se montrent et n'attirent vos regards, que pour les porter à leur auteur incomparablement plus beau. *Car si les hommes, ravis de la beauté du soleil et de toute la nature, en ont été transportés*

(1) *Ps.* CXLIII. 15. — (2) *Ps.* VIII. 4. — (3) *Matt.* VI. 28, 29. *Cant.* III. 11.

jusqu'à en faire des dieux ; comment n'ont-ils pas pensé de combien doit être plus beau celui qui les a faits, et qui est le père de la beauté (1) ?

Voulez-vous orner quelque chose digne de vos soins? Ornez le temple de Dieu, et dites encore avec David : *Seigneur, j'ai aimé la beauté et l'ornement de votre maison, et la gloire du lieu où vous habitez* (2)? Et de là que conclut-il? *Ne perdez point mon ame avec les impies* (3); car j'ai aimé les vrais ornemens, et ne me suis point avec eux laissé séduire à un vain éclat.

Les hommes étalent leurs filles, pour être un spectacle de vanité, et l'objet de la cupidité publique, et *les parent comme on fait un temple* (4). Ils transportent les ornemens, que votre temple devroit avoir seul, à ces cadavres ornés, à ces sépulcres blanchis; et il semble qu'ils aient entrepris de les faire adorer en votre place. Ils nourrissent leur vanité et celle des autres. Ils remplissent les autres filles de jalousie, les hommes de convoitise; tout par conséquent d'erreur et de corruption. O fidèles, ô enfans de Dieu, désabusez-vous de ces fausses concupiscences. Pourquoi tournez-vous vos nécessités en vanités? Vous avez besoin d'une maison, comme d'une défense nécessaire contre les injures de l'air : c'est une foiblesse. Vous avez besoin de nourriture, pour réparer vos forces qui se perdent et se dissipent à chaque moment : autre foiblesse. Vous avez besoin d'un lit pour vous reposer dans votre accablement, et vous y livrer au sommeil qui lie et ensevelit votre raison : autre foi-

(1) *Sap.* XIII. 3. — (2) *Ps.* XXV. 8. — (3) *Ibid.* 9. — (4) *Ps.* CXLIII. 12.

blesse déplorable. Vous faites de tous ces témoins et de tous ces monumens de votre foiblesse, un spectacle à votre vanité; et il semble que vous vouliez triompher de l'infirmité qui vous environne de toutes parts.

Pendant que tout le reste des hommes s'enorgueillit de ses besoins, et semble vouloir orner ses misères, pour se les cacher à soi-même; toi du moins, ô chrétien, ô disciple de la vérité, retire tes yeux de ces illusions; aime dans ta table le nécessaire soutien de ton corps, et non pas cet appareil somptueux. Heureux ceux qui, retirés humblement dans la maison du Seigneur, se délectent dans la nudité de leur petite cellule, et de tout le foible attirail dont ils ont besoin dans cette vie, qui n'est qu'une ombre de mort; pour n'y voir que leur infirmité, et le joug pesant dont le péché les a accablés! Heureuses les vierges sacrées, qui ne veulent plus être le spectacle du monde, et qui voudroient se cacher à elles-mêmes sous le voile sacré qui les environne! Heureuse la douce contrainte qu'on fait à ses yeux, pour ne voir point les vanités, et dire avec David : *Détournez mes yeux, afin de ne les pas voir* (1)! Heureux ceux qui en demeurant selon leur état au milieu du monde, comme ce saint roi, n'en sont point touchés; qui y passent sans s'y attacher; *qui usent*, comme dit saint Paul (2), *de ce monde comme n'en usant pas;* qui disent avec Esther sous le diadême : *Vous savez, Seigneur, combien je méprise ce signe d'orgueil, et tout ce qui peut servir à la gloire des impies; et que votre ser-*

(1) *Ps.* CXVIII. 37. — (2) *I. Cor.* VII. 31.

vante ne s'est jamais réjouie qu'en vous seul, ô Dieu d'Israël (1); qui écoutent ce grand précepte de la loi : *Ne suivez point vos pensées et vos yeux, vous souillant dans divers objets*, qui est la corruption, et pour parler avec le texte sacré, la fornication des yeux : *Nec sequantur cogitationes suas, et oculos per res varias fornicantes* (2); enfin qui prêtent l'oreille à saint Jean, qui pénétré de toute l'abomination qui est attachée aux regards, tant d'un esprit curieux, que des yeux gâtés par la vanité, ne cesse de leur crier : *N'aimez pas le monde, où tout est* plein d'illusion et de corruption par la *concupiscence des yeux.*

CHAPITRE X.

De l'orgueil de la vie, qui est la troisième sorte de concupiscence réprouvée par saint Jean.

Quoique la curiosité et l'ostentation, dont nous venons de parler, semblent être des branches de l'orgueil; elles appartiennent plutôt à la vanité. La vanité est quelque chose de plus extérieur et superficiel : tout s'y réduit à l'ostentation, que nous avons rapportée à la concupiscence des yeux. La curiosité n'a d'autre fin que de faire admirer un vain savoir, et par-là se distinguer des autres hommes. L'ostentation des richesses vient encore de la même source, et ne cherche qu'à se donner une vaine distinction. L'orgueil est une dépravation

(1) *Esth.* XIV. 15, 16, 18. — (2) *Num.* XV. 39.

plus profonde : par elle l'homme, livré à lui-même, se regarde lui-même comme son Dieu, par l'excès de son amour-propre. *Etre superbe*, dit saint Augustin [1], *c'est en laissant le bien et le principe commun, auquel nous devions tous être attachés, qui n'est autre chose que Dieu, se faire soi-même son bien et son principe, ou son auteur*, c'est-à-dire, se faire son Dieu : *Relicto communi, cui omnes debent hærere, principio, sibi ipsi fieri atque esse principium.*

C'est ce vice qui s'est coulé dans le fond de nos entrailles à la parole du serpent, qui nous disoit, en la personne d'Eve : *Vous serez comme des dieux* [2]; et nous avons avalé ce poison mortel, lorsque nous avons succombé à cette tentation. Il a pénétré jusqu'à la moëlle de nos os; et toute notre ame en est infectée. Voilà en général ce que c'est que cette troisième concupiscence, que saint Jean appelle *l'orgueil* : et il ajoute : *l'orgueil de la vie*, parce que toute la vie en est corrompue : c'est comme le vice radical, d'où pullulent tous les autres vices : il se montre dans toutes nos actions. Mais ce qu'il a de plus mortel, c'est qu'il est la plus secrète comme la plus dangereuse pâture de notre cœur.

(1) *De Civ. Dei, lib.* XIV, *cap.* XIII, *n.* 1, *tom.* VII, *col.* 364. — (2) *Gen.* III. 5.

CHAPITRE XI.

'e l'amour-propre, qui est la racine de l'orgueil.

Pour pénétrer la nature d'un vice si inhérent, il ut aller à l'origine du péché, et pour cela en re-)nir à cette parole du Sage : *Dieu a fait l'homme roit* (1). Cette rectitude de l'homme consistoit à mer Dieu de tout son cœur, de toute son ame, ; toutes ses forces, de toute son intelligence, de)ute sa pensée, d'un amour pur et parfait, et our l'amour de lui-même; et de s'aimer soi-même ı lui et pour lui. Voilà la droiture et la rectiıde de l'ame : voilà l'ordre; voilà la justice. Il est ıste de donner l'amour à celui qui est aimable : ; le grand amour à celui qui est très-aimable : ; le souverain et parfait amour à celui qui est)uverainement et parfaitement aimable : et tout ımour à celui qui est uniquement aimable, et qui ımasse en lui-même tout ce qui est aimable et arfait; en sorte qu'on ne se regarde et qu'on ne aime soi-même que pour lui.

Telle est donc la rectitude où l'homme avoit été :éé. Cela même fait la beauté de la créature rai-)nnable, faite à l'image de Dieu : Dieu étant la onté et la beauté même, ce qui est fait à son image e peut pas n'être pas beau. Cette beauté est relave à celle de Dieu, dont elle est l'image, et en-.èrement dépendante de son principe, lequel par

(1) *Eccle.* VII. 30.

conséquent il falloit aimer seul d'un amour sans bornes. Mais l'ame se voyant belle, s'est délectée en elle-même, et s'est endormie dans la contemplation de son excellence : elle a cessé un moment de se rapporter à Dieu : elle a oublié sa dépendance : elle s'est premièrement arrêtée, et ensuite livrée à elle-même : déçue par sa liberté, qu'elle a trouvée si belle et si douce, elle en a fait un essai funeste; *suâ in æternum libertate deceptus.* Mais en cherchant d'être libre jusqu'à s'affranchir de l'empire de Dieu, et des lois de sa justice, l'homme est devenu captif de son péché.

Quiconque n'aime pas Dieu, n'aime que soi-même : mais quiconque n'aime que soi-même, uniquement occupé de sa propre volonté et de son plaisir, n'est plus soumis à la volonté de Dieu; et demeurant incapable d'être touché des intérêts d'autrui, il est non-seulement rebelle à Dieu, mais encore insociable, intraitable, injuste, déraisonnable envers les autres; et veut que tout serve non-seulement à ses intérêts, mais encore à ses caprices.

Dieu est juste, et c'est une loi de sa justice publiée dans le livre de la Sagesse, et justifiée par toute sa conduite sur les impies; que quiconque pèche contre lui, soit puni par les choses qui l'ont fait pécher: *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur* (1). Il a fait la créature raisonnable, de telle sorte que se cherchant elle-même, elle seroit elle-même sa peine, et trouveroit son supplice où elle a trouvé la cause de son erreur. L'homme donc étant devenu pécheur en se cherchant soi-même, est devenu mal-

(1) *Sap.* XI. 17.

heureux en se trouvant. Dieu lui a soustrait ses dons, et ne lui a laissé que le fond de l'être, pour être l'objet de sa justice, et le sujet sur lequel il exerceroit sa vengeance. Il n'est plus demeuré à l'homme que ce qu'il peut avoir sans Dieu, c'est-à-dire, l'erreur, le mensonge, l'illusion, le péché, le désordre de ses passions, sa propre révolte contre la raison, la tromperie de son espérance, les horreurs de son désespoir affreux, des colères, des jalousies, des aigreurs envenimées contre ceux qui le troublent dans le bien particulier qu'il a préféré au bien général, que personne ne nous peut ôter que nous-mêmes, et qui seul suffit à tous.

Voilà donc dans nos passions et dans notre ignorance, et le péché, et à la fois la peine du péché; et non-seulement au premier abord, le commencement, mais encore dans la suite, la consommation de l'enfer. Car c'est de là que naissent ces rages, ces désespoirs, ce ver dévorant qui ronge la conscience, et enfin ce pleur éternel dans des flammes qui ne s'éteignent jamais : elles sortent du fond de notre crime. *Je tirerai*, dit le saint prophète, *un feu du milieu de toi pour te dévorer : Producam ignem de medio tui qui comedat te* (1). Ce sont nos péchés qui allument le feu de la vengeance divine, d'où sort le feu dévorant qui pénètre l'ame par l'impression d'une vive et insupportable douleur. Voilà ce que produit l'amour de nous-mêmes ; voilà comme il fait d'abord notre péché, et ensuite notre supplice.

(1) *Ezech.* XXVIII. 18.

autre chose sans doute. O homme ! aime donc Dieu comme celui qui est seul; et porte l'amour de Dieu jusqu'à te mépriser comme un néant.

Mais au lieu de pousser l'amour de Dieu, comme il devoit, jusqu'au mépris de soi-même, il a poussé l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu : il a suivi sa volonté propre, jusqu'à oublier celle de Dieu, jusqu'à ne s'en soucier en aucune sorte, jusqu'à passer outre malgré elle, et à vouloir agir et se contenter indépendamment de Dieu; et ne s'arrêter non plus à sa défense, que s'il n'étoit pas. Ainsi c'est le néant qui compte pour rien celui qui est, et qui au lieu de se mépriser soi-même pour l'amour de Dieu, qui étoit la souveraine justice, sacrifie la gloire et la grandeur de Dieu, qui seul possède l'être, à la propre satisfaction de soi-même, quoiqu'il ne soit qu'un néant; qui est le comble de l'injustice et de l'égarement.

CHAPITRE XIII.

Combien l'amour-propre rend l'homme foible.

Celui qui compte Dieu pour rien ajoute à son néant naturel celui de son injustice et de son égarement. Ce n'est pas Dieu qu'il dégrade, mais lui-même. Il n'ôte rien à Dieu; mais il s'ôte à lui-même, son appui, sa lumière, sa force, et la source de tout son bien; et devient aveugle, ignorant, foible, impuissant, injuste, mauvais, captif du plaisir, ennemi de la vérité. Celui qui recherche quelque chose,

chose, non à cause de ce qu'elle est, mais à cause qu'elle lui plaît, n'a point la vérité pour objet. Avant qu'il y ait aucune chose qui plaise, ou qui déplaise à nos sens, il y a une vérité, qui est naturellement la nourriture de notre esprit. Cette vérité est notre règle; c'est par-là que nos désirs doivent être réglés, et non par notre plaisir. Car la vérité, qui fait, pour ainsi dire, le plaisir de Dieu, c'est Dieu même; et ce qui fait notre plaisir, c'est nous-mêmes, qui nous préférons à Dieu. Hélas! nous ne pouvons rien, depuis que nous avons compté Dieu pour rien, en transgressant sa loi, et agissant comme si elle n'étoit pas. C'est ce qu'ont fait nos premiers parens : c'est le vice héréditaire de notre nature. Le démon nous dit comme à eux : Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ce fruit, qui est si beau à la vue, et si doux au goût? *Cur præcepit vobis Deus* (1)? Depuis ce temps, le plaisir a tout pouvoir sur nous, et la moindre flatterie des sens prévaut à l'autorité de la vérité.

CHAPITRE XIV.

Ce que l'orgueil ajoute à l'amour-propre.

Toute ame attachée à elle-même, et corrompue par son amour-propre, est en quelque sorte superbe et rebelle, puisqu'elle transgresse la loi de Dieu. Mais lorsqu'on la transgresse, ou parce qu'on est abattu par la douleur, comme ceux qui suc-

(1) *Gen.* III. 1.

combent dans les maux; ou parce qu'on ne peut résister à l'attrait trop violent du plaisir des sens; c'est foiblesse, plutôt qu'orgueil. L'orgueil dont nous parlons consiste dans une certaine fausse force, qui rend l'ame indocile et fière, ennemie de toute contrainte; et qui, par un amour excessif de sa liberté, la fait aspirer à une espèce d'indépendance : ce qui est cause qu'elle trouve un certain plaisir particulier à désobéir, et que la défense l'irrite. C'est cette funeste disposition que saint Paul explique par ces mots : *Le péché m'a trompé par la loi, et par elle m'a donné la mort* (1); c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin (2), le péché m'a trompé par une fausse douceur, *falsâ dulcedine*, qu'il m'a fait trouver à transgresser la défense; et par-là il m'a donné la mort : parce que, par une étrange maladie de ma volonté, je me suis d'autant plus volontiers porté au plaisir, qu'il me devenoit plus doux par la défense : *Quia quantò minùs licet, tantò magis libet.* Ainsi la loi m'a doublement donné la mort, parce qu'elle a mis le comble au péché par la transgression expresse du commandement; et qu'elle a irrité le désir par le trop puissant attrait de la défense : *Incentivò prohibitionis, et cumulo prævaricationis.*

La source d'un si grand mal, c'est que nous trouvons, en transgressant la défense, un certain usage de notre liberté, qui nous déçoit; et qu'au lieu que la liberté véritable de la créature doit consister dans une humble soumission de sa volonté à

(1) *Rom.* VII. 11. — (2) *De div. quæst. ad simplic. lib.* 1, *n.* 3, *et seq. tom.* VI, *col.* 82 *et seq.*

la volonté souveraine de Dieu, nous la faisons consister dans notre volonté propre, en affectant une manière d'indépendance contraire à l'institution primitive de notre nature, qui ne peut être libre ni heureuse que sous l'empire de Dieu.

Ainsi nous nous faisons libres à la manière des animaux, qui n'ont d'autres lois que leurs désirs, parce que leurs passions sont pour eux la loi de Dieu et de la nature, qui les leur inspire. Mais la créature raisonnable, qui a une autre nature et une autre loi que Dieu lui a imposée, est libre d'une autre sorte, en se soumettant volontairement à la raison souveraine de Dieu, dont la sienne est émanée. C'est donc en elle un grand vice, lorsqu'elle met son plaisir à secouer ce bienheureux joug, dont Jésus-Christ a dit : *Mon joug est doux, et mon fardeau est léger* (1) ; et qu'elle se fait libre comme un animal insensé, conformément à cette parole : *L'homme vain est emporté par son orgueil, et se croit né libre à la manière d'un jeune animal fougueux* (2).

A cet orgueil, qui vient d'une liberté indocile et irraisonnable, il en faut joindre encore un autre, qui est celui que saint Jean nous veut faire entendre particulièrement en cet endroit; qui est dans l'ame un certain amour de sa propre grandeur, fondée sur une opinion de son excellence propre : qui est le vice le plus inhérent, et ensemble le plus dangereux de la créature raisonnable.

(1) *Matth.* XI. 30. — (2) *Job.* XI. 12.

CHAPITRE XV.

Description de la chute de l'homme, qui consiste principalement dans son orgueil.

On ne comprendra jamais la chute de l'homme, sans entendre la situation de l'ame raisonnable, et le rang qu'elle tient naturellement entre les choses qu'on appelle biens.

Il y a donc premièrement le bien suprême, qui est Dieu, autour duquel sont occupées toutes les vertus, et où se trouve la félicité de la nature raisonnable. Il y a en dernier lieu les biens inférieurs, qui sont les objets sensibles et matériels, dont l'ame raisonnable peut être touchée. Elle tient elle-même le milieu entre ces deux sortes de biens, pouvant, par son libre arbitre, s'élever aux uns, ou se rabaisser vers les autres; et faisant par ce moyen comme un état mitoyen entre tout ce qui est bon.

Elle est donc, par son état, le plus excellent de tous les biens après Dieu; infiniment au-dessous de lui, et de beaucoup au-dessus de tous les objets sensibles, auxquels elle ne peut s'attacher, en se détachant de Dieu, sans faire une chute affreuse. Mais afin qu'elle tombe si bas, il faut nécessairement qu'elle passe, pour ainsi parler, par le milieu, qui est elle-même; et c'est là sans difficulté sa première attache. Car ne trouvant au-dessous de Dieu, auquel elle doit s'unir et y trouver sa félicité, rien qui soit plus excellent qu'elle-même, qui est faite à

son image ; c'est là premièrement qu'elle tombe : et saint Augustin a dit très-véritablement, que *l'homme en tombant d'en-haut et en déchéant de Dieu, tombe premièrement sur lui-même* (1). C'est donc là que perdant sa force, il tombe de nécessité encore plus bas : et de lui-même, où il ne lui est pas possible de s'arrêter, ses désirs se dispersent parmi les objets sensibles et inférieurs, dont il devient le captif. Car le devenant de son corps, qu'il trouve lui-même assujetti aux choses extérieures et inférieures, il en est lui-même dépendant, et contraint de mendier dans ces objets les plaisirs qui en reviennent à ses sens.

Voilà donc la chute de l'homme toute entière : semblable à une eau qui d'une haute montagne coule premièrement sur un haut rocher, où elle se disperse, pour ainsi parler, jusqu'à l'infini, et se précipite jusqu'au plus profond des abîmes ; l'ame raisonnable tombe de Dieu sur elle-même, et se trouve précipitée à ce qu'il y a de plus bas.

Voilà une image véritable de la chute de notre nature. Nous en sentons le dernier effet dans ce corps qui nous accable, et dans les plaisirs des sens qui nous captivent. Nous nous trouvons au-dessous de tout cela, et vraiment esclaves de la nature corporelle, nous qui étions nés pour la commander. Telle est donc l'extrémité de notre chute.

Mais il a fallu auparavant tomber sur nous-mêmes. Car comme cette eau, qui tombe premièrement sur ce rocher, le cave à l'endroit de sa

(1) *De Civ. Dei, lib.* XIV, *cap.* XIII, *et seq. tom.* VII, *col.* 364,

chute, et y fait une impression profonde : ainsi l'ame, tombant sur elle-même, fait aussi en elle-même une première et profonde plaie, qui consiste dans l'impression de son excellence propre, de sa grandeur propre, voulant toujours se persuader qu'elle est quelque chose d'admirable, se repaissant de la vue de sa propre perfection, qu'elle veut toujours concevoir extraordinaire, et ne voyant rien autour d'elle, qu'elle ne veuille s'assujettir; d'où vient l'ambition, la domination, l'injustice, la jalousie : ni rien en elle-même qu'elle ne veuille s'attribuer comme sien; d'où vient la présomption de ses propres forces. Et c'est en tout cela qu'il faut reconnoître la naissance de ce qui s'appelle orgueil.

CHAPITRE XVI.

Les effets de l'orgueil sont distribués en deux principaux. Il est traité du premier.

Par-là donc nous concevons que l'orgueil, c'est-à-dire, comme nous l'avons défini, l'amour et l'opinion de sa grandeur propre, a deux effets principaux, dont l'un est de vouloir en tout exceller au-dessus des autres; l'autre est de s'attribuer à soi-même sa propre excellence.

Quant au premier effet, on pourroit croire qu'il ne se trouve que dans les gens savans ou riches; et qu'il n'est guère dans le bas peuple, accoutumé au travail, à la pauvreté, et à la dépendance.

Mais ceux qui regardent les choses de plus près voient que ce vice règne dans tous les états, jusqu'au plus bas. Il n'y a qu'à voir la peine qu'on a à réconcilier les esprits dans les conditions les plus viles, lorsqu'il s'élève des querelles, et des procès pour cause d'injures. On trouve les cœurs ulcérés jusqu'au fond, et disposés à pousser la vengeance, qui est le triomphe de l'orgueil, jusqu'à la dernière extrémité. Ceux qui voient tous les jours les emportemens des paysans pour des bancs dans leurs paroisses, et qui les entendent porter leur ressentiment jusqu'à dire qu'ils n'iront plus à l'Eglise si on ne les satisfait, sans écouter aucune raison, ni céder à aucune autorité; ne reconnoissent que trop, dans ces ames basses, la plaie de l'orgueil, et le même fond qui allume les guerres parmi les peuples, et pousse les ambitieux à tout remuer, pour se faire distinguer des autres. Il ne faut pas beaucoup étudier les dispositions de ceux qui dominent dans leurs paroisses, et qui s'y donnent une primauté et un ascendant sur leurs compagnons, pour reconnoître que l'orgueil et le désir d'exceller les transporte avec la même force et plus de brutalité que les autres hommes.

Et pour passer des ames les plus grossières aux plus épurées, combien a-t-il fallu prendre de précautions pour empêcher dans les élections, même ecclésiastiques et religieuses, l'ambition, les cabales, les brigues, les secrètes sollicitations, les promesses et les pratiques les plus criminelles, les pactes simoniaques, et toutes les autres ordures trop connues en cette matière; sans qu'on

se puisse vanter d'avoir peut-être fait autre chose que de couvrir ou pallier ces vices, loin de les avoir entièrement déracinés? Malheur donc, malheur à la terre infectée de tous côtés par le venin de l'orgueil.

Ecoutons saint Paul, qui nous en remarque les fruits par ces paroles : *Les fruits de la chair*, dit-il [1], et sous ce nom il comprend l'orgueil, *sont les inimitiés, les disputes, les jalousies, les colères, les querelles*, sous lesquelles il faut comprendre les guerres, *les dissentions*, les schismes, les hérésies, *les sectes, l'envie, les meurtres*, dont la vengeance, fille de l'orgueil, cause la plus grande partie; les médisances, où l'on enfonce jusqu'au vif une dent aussi venimeuse que celle des vipères dans la réputation, qui est une seconde vie du prochain : ces pestes du genre humain, qui couvrent toute la face de la terre, *sont autant d'enfans* de l'orgueil, autant de branches sorties de cette racine empoisonnée.

Arrêtons-nous un moment sur chacun de ces vices, que saint Paul ne fait que nommer; et nous verrons combien s'étend l'empire de l'orgueil. On en voit les derniers excès dans les guerres, dans tout leur appareil sanguinaire, dans tous leurs funestes effets, c'est-à-dire, dans tous les ravages et dans toutes les désolations qu'elles causent dans le genre humain; puisque dans tout cela il ne s'agit souvent que d'assouvir le désir de domination et la gloire dont les premières têtes du genre humain sont enivrées. Les sectes et les hérésies font encore

[1] *Gal.* v. 19.

mieux voir cet esprit d'orgueil; puisque c'est là uniquement ce qui anime ceux qui, pour se faire un nom parmi les hommes, les arrachent à Dieu, à Jésus-Christ, à son Eglise, pour se faire des disciples qui portent le leur. Et si nous voulons entendre la malignité de l'orgueil dans des vices plus communs, il ne faut que s'attacher un moment à l'envie, et à sa fille la médisance, pour voir tous les hommes pleins de venin et de haine mutuelle, qui fait changer la langue en arme offensive, plus tranchante qu'une épée, et portant plus loin qu'une flèche, pour désoler tout ce qui se présente. Tout cela vient de ce que chacun, épris de soi-même, veut tout mettre à ses pieds, et s'établir une damnable supériorité, en dénigrant tout le genre humain. Voilà le premier effet de l'orgueil, et ce qu'il fait paroître au dehors.

Il entre dans toutes les passions, et donne aux autres concupiscences plus grossières et plus charnelles, je ne sais quoi qui les pousse à l'extrémité. Voyez-moi cette femme dans sa superbe beauté, dans son ostentation, dans sa parure. Elle veut vaincre, elle veut être adorée comme une déesse du genre humain. Mais elle se rend premièrement elle-même cette adoration; elle est elle-même son idole; et c'est après s'être adorée et admirée elle-même, qu'elle veut tout soumettre à son empire. Jézabel, vaincue et prise, s'imagine encore désarmer son vainqueur, en se montrant par ses fenêtres avec son fard. Une Cléopâtre croit porter dans ses yeux et sur son visage de quoi abattre à ses pieds les conquérans; et accoutumée à de semblables victoires, elle ne trouve plus de secours que dans la mort,

quand elles lui manquent. Tous les siècles portent de ces fameuses beautés, que le Sage nous décrit par ces paroles : Elle a renversé un nombre infini de gens percés de ses traits ; toutes ses blessures sont mortelles, et les plus forts sont tombés sous ses coups : *Multos vulneratos dejecit, et fortissimi quique interfecti sunt ab eâ* (1). Ainsi la gloire se mêle dans la concupiscence de la chair. Les hommes, comme les femmes, se piquent d'être vainqueurs. *C'est un opprobre parmi les Assyriens, si une femme se moque d'un homme en se sauvant de ses mains* (2).

Quelle nation n'est pas assyrienne de ce côté-là? Où ne se glorifie-t-on pas de ces damnables victoires? Où ne célèbre-t-on pas ces insignes corrupteurs de la pudeur, qui font gloire de tendre des piéges si sûrs, que nulle vertu n'échappe à leurs mains impures ? La gloire se mêle donc dans les désirs sensuels ; et on imagine une certaine excellence, d'un côté à se faire désirer, et de l'autre à corrompre, ou, comme parle l'Ecriture, à humilier un sexe infirme.

CHAPITRE XVII.

Foiblesse orgueilleuse d'un homme qui aime les louanges, comparée avec celle d'une femme qui veut se croire belle.

Mon Dieu, que je considère un peu de temps sous vos yeux la foiblesse de l'orgueil, et la vaine

(1) *Prov.* VII. 26. — (2) *Judith.* XII. 11.

délectation des louanges où il nous engage. Qu'est-ce, ô Seigneur, que la louange, sinon l'expression d'un bon jugement que les hommes font de nous? et si ce jugement et cette expression s'étendent beaucoup parmi les hommes, c'est ce qui s'appelle la gloire; c'est-à-dire, une louange célèbre et publique. Mais, Seigneur, si ces louanges sont fausses ou injustes, quelle est mon erreur de m'y plaire tant? Et si elles sont véritables, d'où me vient cette autre erreur, de me délecter moins de la vérité que du témoignage que lui rendent les hommes? Est-ce que, me défiant de mon jugement, je veux être fortifié dans l'estime que j'ai de moi-même par le témoignage des autres, et s'il se peut, de tout le genre humain? Quoi, la vérité m'est-elle si peu connue, que je veuille l'aller chercher dans l'opinion d'autrui? Ou bien, est-ce que connoissant trop mes foiblesses et mes défauts, dont ma conscience est le premier et inévitable témoin, j'aime mieux me voir, comme dans un miroir flatteur, dans le témoignage de ceux à qui je les cache avec tant de soin? Quelle foiblesse pareille!

Voyez cette femme amoureuse de sa fragile beauté, qui se fait à elle-même un miroir trompeur, où elle répare sa maigreur extrême, et rétablit ses traits effacés; ou qui fait peindre dans un tableau trompeur ce qu'elle n'est plus, et s'imagine reprendre ce que les ans lui ont ôté. Telle est donc la séduction, telle est la foiblesse de la louange, de la réputation, de la gloire. La gloire ordinairement n'est qu'un miroir, où l'on fait paroître le faux avec un certain éclat. Qu'est-ce que la gloire d'un César, ou

d'un Alexandre, de ces deux idoles du monde, que tous les hommes semblent encore s'efforcer de porter, par leur louange et leur admiration, au faîte des choses humaines? Qu'est-ce, dis-je, que leur gloire, si ce n'est un amas confus de fausses vertus et de vices éclatans, qui, soutenus par des actions pleines d'une vigueur mal entendue, puisqu'elle n'aboutissoit qu'à des injustices, ou, en tout cas, à des choses périssables, ont imposé au genre humain, et ont même ébloui les sages du monde, qui sont engagés dans de semblables erreurs, et transportés par de semblables passions? Vanité des vanités, et tout est vanité: et plus l'orgueil s'imagine avoir donné dans le solide, plus il est vain et trompeur.

Mais enfin mettons la louange avec la vertu et la vérité, comme elle y doit être naturellement; quelle erreur de ne pouvoir estimer la vertu sans la louange des hommes! La vertu est-elle si peu considérable par elle-même? Les yeux de Dieu, sont-ce si peu de chose pour un vertueux? Et qui donc les estimera, si les sages ne s'en contentent pas? Et toutefois je vois un saint Augustin (1), un si grand homme, un homme si humble, un homme si persuadé qu'on ne doit aimer la louange que comme un bien de celui qui loue, dont le bonheur est de connoître la vérité, et de faire justice à la vertu: je vois, dis-je, un si saint homme, qui, s'examinant lui-même sous les yeux de Dieu, se tourmente, pour ainsi dire, à rechercher s'il n'aime point les louanges pour lui-même, plutôt que pour ceux qui les lui donnent; s'il ne

(1) *Confess. lib.* x, *cap.* xxxvii, *et seq. n.* 60, *et seq. tom.* i, *col.* 191, *et seq.*

veut point être aimé des hommes pour d'autre motif que pour celui de leur profiter; et en un mot, s'il n'est point plutôt un superbe qu'un vertueux : tant l'orgueil est un mal caché; tant il est inhérent à nos entrailles; tant l'appas en est subtil et imperceptible : et tant il est vrai que les humbles ont à craindre jusqu'à la mort, quelque mélange d'orgueil, quelque contagion d'un vice qu'on respire avec l'air du monde, et dont on porte en soi-même la racine.

CHAPITRE XVIII.

Un bel esprit, un philosophe.

Parlons d'une autre espèce d'orgueil, c'est-à-dire d'une autre espèce de foiblesse. On en voit qui passent leur vie à tourner un vers, à arrondir une période; en un mot, à rendre agréables des choses, non-seulement inutiles, mais encore dangereuses, comme à chanter un amour feint ou agréable, et à remplir l'univers des folies de leur jeunesse égarée. Aveugles admirateurs de leurs ouvrages, ils ne peuvent souffrir ceux des autres; ils tâchent parmi les grands, dont ils flattent les erreurs et les foiblesses, de gagner des suffrages pour leurs vers. S'ils remportent, ou qu'ils s'imaginent remporter l'applaudissement du public, enflés de ce succès, ou vain ou imaginaire, ils apprennent à mettre leur félicité dans des voix confuses, dans un bruit qui se fait dans l'air; et prennent rang parmi ceux à qui le prophète adresse

ce reproche, *Vous qui vous réjouissez dans le néant* (1). Que si quelque critique vient à leurs oreilles; avec un dédain apparent, et une douleur véritable, ils se font justice à eux-mêmes : de peur de les affliger, il faut bien qu'une troupe d'amis flatteurs prononce pour eux, et les assure du public. Attentifs à son jugement, où le goût, c'est-à-dire, ordinairement la fantaisie et l'humeur, a plus de part que la raison, ils ne songent pas à ce sévère jugement, où la vérité condamnera l'inutilité de leur vie, la vanité de leurs travaux, la bassesse de leurs flatteries, et à la fois le venin de leurs mordantes satyres, ou de leurs épigrammes piquantes, plus que tout cela les douceurs et les agrémens qu'ils auront versés sur le poison de leurs écrits, ennemis de la piété et de la pudeur. Si leur siècle ne leur paroît pas assez favorable à leurs folies, ils attendront la justice de la postérité, c'est-à-dire, qu'ils trouveront beau et heureux d'être loués parmi les hommes pour des ouvrages que leur conscience aura condamnés avec Dieu même, et qui auront allumé autour d'eux un feu vengeur. O tromperie! ô aveuglement! ô vain triomphe de l'orgueil!

Une autre espèce d'orgueilleux. Les philosophes condamnent ces vains écrits. Il n'y a rien en apparence de plus grave, ni de plus vrai que le jugement qu'un Socrate, un Platon, d'autres philosophes, à leur exemple, portent des écrits des poètes. Ils n'ont, disent-ils, c'est le discours de Platon, aucun égard à la vérité : pourvu qu'ils disent des choses qui plaisent, ils sont contens : c'est pourquoi on

(1) *Amos*. VI. 14.

trouvera dans leurs vers le pour et le contre; des sentences admirables pour la vertu, et contre elle : les vices y seront blâmés et loués également; et pourvu qu'ils le fassent en de beaux vers, leur ouvrage est accompli. On trouvera dans ce philosophe un recueil de vers d'Homère pour et contre la vérité et la vertu : le poète ne paroît pas se soucier de ce qu'on suivra; et pourvu qu'il arrache à son lecteur le témoignage que son oreille a été agréablement flattée, il croit avoir satisfait aux règles de son art : comme un peintre, qui sans se mettre en peine d'avoir peint des objets qui portent au vice, ou qui représentent la vertu, croit avoir accompli ce qu'on attend de son pinceau, lorsqu'il a parfaitement imité la nature. C'est pourquoi, ceci est encore le raisonnement de Platon, sous le nom de Socrate, lorsqu'on trouve dans les poètes de grandes et admirables sentences, on n'a qu'à approfondir, et à les faire raisonner dessus, on trouvera qu'ils ne les entendent pas. Pourquoi, dit ce philosophe? Parce que songeant seulement à plaire, ils ne se sont mis en aucune peine de chercher la vérité.

Ainsi voit-on dans Virgile le vrai et le faux également étalés. Il trouve à propos de décrire dans son Enéide l'opinion de Platon sur la pensée et l'intelligence qui anime le monde; il le fera en vers magnifiques. S'il plaît à sa verve poétique, et au feu qui en anime les mouvemens, de décrire le concours d'atômes qui assemble fortuitement les premiers principes des terres, des mers, des airs et du feu, et d'en faire sortir l'univers, sans qu'on ait besoin, pour les arranger, du secours d'une main

divine ; il sera aussi bon épicurien dans une de ses églogues, que bon platonicien dans son poëme héroïque. Il a contenté l'oreille ; il a étalé le beau tour de son esprit, le beau son de ses vers, et la vivacité de ses expressions : c'est assez à la poésie ; il ne croit pas que la vérité lui soit nécessaire.

Les poètes et les beaux esprits chrétiens prennent le même esprit : la religion n'entre non plus dans le dessein et dans la composition de leurs ouvrages que dans ceux des païens. Celui-là s'est mis dans l'esprit de blâmer les femmes ; il ne se met point en peine s'il condamne le mariage, et s'il en éloigne ceux à qui il a été donné comme un remède : pourvu qu'avec de beaux vers, il sacrifie la pudeur des femmes à son humeur satyrique, et qu'il fasse de belles peintures d'actions bien souvent très-laides, il est content. Un autre croira fort beau de mépriser l'homme dans ses vanités et ses airs ; il plaidera contre lui la cause des bêtes, et attaquera en forme jusqu'à la raison, sans songer qu'il déprise l'image de Dieu, dont les restes sont encore si vivement empreints dans notre chute, et qui sont si heureusement renouvelés par notre régénération. Ces grandes vérités ne lui sont de rien ; au contraire, il les cache de dessein formé à ses lecteurs, parce qu'elles romproient le cours de ses fausses et dangereuses plaisanteries : tant on s'éloigne de la vérité, quand on cultive les arts à qui la coutume et l'erreur ne donnent dans la pratique d'autre objet que le plaisir.

Un philosophe blâme ces arts, et les bannit de sa république avec des couronnes sur la tête, et une branche

branche de laurier dans sa main. Mais ce philosophe est-il lui-même plus sérieux, lui qui ayant connu Dieu, ne le connoît pas pour Dieu; qui n'ose annoncer au peuple la plus importante des vérités; qui adore avec lui des idoles, et sacrifie la vérité à la coutume? Il en est de même des autres, qui, enflés de leur vaine philosophie, parce qu'ils seront ou physiciens, ou géomètres, ou astronomes, croiront exceller en tout, et soumettront à leur jugement les oracles que Dieu envoie au monde pour le redresser : la simplicité de l'Ecriture causera un dégoût extrême à leur esprit préoccupé; et autant qu'ils sembleront s'approcher de Dieu par l'intelligence, autant s'en éloigneront-ils par leur orgueil : *Quantùm propinquaverunt intelligentiâ, tantùm superbiâ recesserunt*, dit saint Augustin (1). Voilà ce que fait dans l'homme la philosophie, quand elle n'est pas soumise à la sagesse de Dieu; elle n'engendre que des superbes et des incrédules.

CHAPITRE XIX.

De la gloire : merveilleuse manière dont Dieu punit l'orgueil, en lui donnant ce qu'il demande.

Mon Dieu, que vous punissez d'une merveilleuse manière l'orgueil des hommes! La gloire est le souverain bien qu'ils se proposent : et vous, Seigneur, comment les punissez-vous? en leur ôtant cette gloire dont ils sont avides? quelquefois; car

(1) *Serm.* CXLI, *n.* 2, *tom.* V, *col.* 683; *et alibi.*

vous en êtes le maître, et vous la donnez ou l'ôtez comme il vous plaît, selon que vous tournez l'esprit des hommes. Mais pour montrer combien elle est, non-seulement vaine, mais encore trompeuse et malheureuse, vous la donnez très-souvent à ceux qui la demandent, et vous en faites leur supplice.

Que désiroit ce grand conquérant qui renversa le trône le plus auguste de l'Asie et de tout le monde, sinon de faire parler de lui, c'est-à-dire, d'avoir une grande gloire parmi les hommes? *Que de peine,* disoit-il, *il se faut donner, pour faire parler les Athéniens!* Lui-même, il reconnoissoit la vanité de la gloire qu'il recherchoit avec tant d'ardeur; mais il y étoit entraîné par une espèce de manie, dont il n'étoit pas le maître. Et que fait Dieu pour le punir, sinon de le livrer à l'illusion de son cœur, et de lui donner cette gloire dont la soif le tourmentoit, avec encore plus d'abondance qu'il n'en pouvoit imaginer? Ce ne sont pas seulement les Athéniens qui parlent de lui; tout le monde est entré dans sa passion, et l'univers étonné lui a donné plus de gloire qu'il n'en avoit osé espérer. Son nom est grand en Orient comme en Occident, et les Barbares l'ont admiré comme les Grecs. Loin de refuser la gloire à son ambition, Dieu l'en a comblé; il l'en a rassasié, pour ainsi parler, jusqu'à la gorge; il l'en a enivré; et il en a bu plus que sa tête n'étoit capable d'en porter. O Dieu, quel bien est celui que vous prodiguez aux hommes que vous avez livrés à eux-mêmes, et que vous avez repoussés de votre royaume!

Et pour la gloire du bel esprit, qui peut espérer

d'en avoir autant, et durant sa vie, et après sa mort, qu'un Homère, qu'un Théocrite, qu'un Anacréon, qu'un Cicéron, qu'un Horace, qu'un Virgile? On leur a rendu des honneurs extraordinaires pendant qu'ils étoient au monde, et la postérité en a fait ses modèles, et presque ses idoles. La folie de les louer a été poussée jusqu'à leur dresser des temples : ceux qui n'ont pas été jusque-là, n'ont pas laissé de les adorer à leur mode, comme des esprits divins et au-dessus de l'humanité. Et qu'avez-vous prononcé dans votre Evangile de cette gloire qu'ils ont reçue, et reçoivent continuellement dans la bouche de tous les hommes? *Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense* (1).

O vérité, ô justice, et sagesse éternelle, qui pesez tout dans votre balance, et donnez le prix à tout le bien, pour petit qu'il soit, vous avez préparé une récompense convenable à cette telle quelle industrie qui paroît dans les actions de ceux qu'on nomme héros, et dans les écrits de ceux qu'on nomme les grands auteurs! Vous les avez récompensés et punis tout ensemble : vous les avez repus de vent : enflés par la gloire, vous les en avez, pour ainsi dire, crevés. Combien ces grands auteurs ont-ils donné la gêne à leur esprit, pour arranger leurs paroles, et composer leurs poëmes? Celui-là étonné lui-même du long et furieux travail de son Enéide, dont tout le but, après tout, étoit de flatter le peuple régnant, et la famille régnante, avoue dans une lettre, qu'il s'est engagé dans cet ouvrage par une espèce de manie, *penè vitio mentis.*

(1) *Matt.* VI. 2.

Leur conscience leur reprochoit qu'ils se donnoient beaucoup de peine pour rien, puisque ce n'étoit après tout que pour se faire louer.

Que d'étude, que d'application, que de curieuses recherches, que d'exactitude, que de savoir, que de philosophie, que d'esprit faut-il sacrifier à cette vanité! Dieu la condamne, et à la fois il la contente, pour laisser aux hommes un monument éternel du mépris qu'il fait de cette gloire si désirée par des gens qui ne le connoissent pas; il leur en donne plus qu'ils n'en veulent. Ainsi, dit saint Augustin, ces conquérans, ces héros, ces idoles du monde trompé, en un mot, ces grands hommes de toutes les sortes, tant renommés dans le genre humain, sont élevés au plus haut degré de réputation où l'on puisse parvenir parmi les hommes; et vains ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs desseins: *Perceperunt mercedem suam, vani vanam* (1).

CHAPITRE XX.

Erreur encore plus grande de ceux qui tournent à leur propre gloire les œuvres qui appartiennent à la véritable vertu.

Ce ne sont pas là toutefois ceux que la gloire trompe le plus. Plus vains encore, et plus déçus par leur orgueil sont ceux qui sacrifient à la gloire, non des choses vaines, mais les propres œuvres que la vertu devoit produire. Tels sont *ceux qui font leurs*

(1) *S. Aug. in Ps.* CXVIII. *Serm.* XII, *n.* 2, *tom.* IV, *col.* 1306.

bonnes œuvres, pour être glorifiés des hommes: qui *sonnent de la trompette devant eux-mêmes, quand ils font l'aumône:* qui *affectent de prier dans les coins des rues, et d'attrouper le monde autour d'eux:* qui *veulent rendre leurs jeûnes publics, et veulent les faire paroître dans la pâleur de leur visage* (1).

Ceux qui, parmi les païens, ou parmi les Juifs, ou même, par le dernier des aveuglemens, parmi les chrétiens, ont été justes, équitables, tempérans, clémens, pour se faire admirer des hommes, sont de ce rang. Et tous *ils ont reçu leur récompense;* et ils sont beaucoup plus punis que ceux qui mettent la gloire dans des choses vaines. Car plus les œuvres qu'ils étalent sont solides par elles-mêmes; plus est-il indigne et injuste de les sacrifier à l'orgueil, et de tenir la vertu si peu de chose, qu'on ne daigne la rechercher que pour en être loué par les hommes, comme si Dieu ne lui suffisoit pas.

CHAPITRE XXI.

Ceux qui dans la pratique des vertus ne cherchent point la gloire du monde, mais se font eux-mêmes leur gloire, sont plus trompés que les autres.

Mais, ô mon Dieu, ô éternelle vérité, qui illuminez tout homme venant au monde, vous me découvrez dans votre lumière une autre plus dangereuse séduction et déception de l'esprit humain, dans ceux

(1) *Matt.* XXIII. 5. VI. 2, 5, 16.

qui, s'élevant, à ce qui leur semble, au-dessus des louanges humaines, s'admirent eux-mêmes en secret, se font eux-mêmes leur dieu et leur idole, en se repaissant de l'idée de leur vertu, qu'ils regardent comme le fruit de leur propre travail, et qu'ils croient, en un mot, se donner eux-mêmes!

Tels étoient ceux qui disoient parmi les païens: *Que Dieu me donne la beauté et les richesses; pour moi je me donnerai la vertu et un esprit équitable et toujours égal;* et qui par-là même s'élevoient en quelque façon au-dessus e leur Dieu, *parce qu'il étoit,* disoient-ils, *sage et vertueux par sa nature; et qu'ils l'étoient eux, par leur industrie.* Et ils croyoient, dans cette pensée, se mettre au-dessus des hommes et de leurs louanges : comme si eux-mêmes, qui se louoient et s'admiroient en cette sorte, étoient autre chose que des hommes; et les louanges qu'ils se donnoient secrètement, autre chose que des louanges humaines; ou que tout cela fût autre chose que de servir la créature plutôt que le Créateur; puisqu'eux-mêmes bien certainement ils étoient des créatures, et des créatures d'autant plus foibles, et d'autant plus livrées à l'orgueil, que leur orgueil paroissoit plus indépendant et plus épuré; lorsqu'affranchis, s'ils l'étoient, du joug de la dépendance des opinions et des louanges des autres, ils faisoient leur félicité et l'objet unique de leur admiration, d'eux-mêmes, et de leurs vertus, qu'ils regardoient comme leur ouvrage, et en même temps comme le plus bel ouvrage de la raison.

O Dieu! qu'ils étoient superbes, et que leur orgueil étoit grossier, encore qu'ils prissent un tour

apparemment plus délicat, pour se reposer en eux-mêmes ! O qu'ils étoient pleins de faste et de jalousie, qu'ils étoient dédaigneux, et qu'ils méprisoient les autres hommes ! Ils ne faisoient en effet que de les plaindre, comme des aveugles, et de déplorer leur erreur, réservant toute leur admiration pour eux-mêmes. Tel étoit ce pharisien, qui disoit à Dieu dans sa prière : *Je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont ravisseurs, injustes, impudiques, tel qu'est aussi ce publicain* (1). S'il appliquoit à cet homme particulier son mépris universel pour le genre humain, c'est parce qu'il le trouva le premier devant ses yeux, et il en eût fait autant à tout autre qui se seroit présenté de même; et ce dédain étoit l'effet de l'aveugle admiration dont il étoit plein pour lui-même. Il est vrai qu'en apparence il attribuoit à Dieu les vertus dont il se croyoit revêtu; puisqu'en se mettant au-dessus du reste des hommes, il disoit à Dieu: *Je vous en rends grâces* (2), et sembloit le reconnoître comme l'auteur de tout le bien qu'il louoit en lui-même. Mais s'il eût été de ceux qui disent sincèrement avec David : *Mon ame sera louée dans le Seigneur* (3); non content de lui rendre grâces, il auroit connu son besoin, et lui auroit fait quelque demande; il ne se seroit pas regardé comme un vertueux parfait, qui n'a pas besoin de se corriger d'aucun défaut, mais seulement de remercier de ses vertus : enfin il n'auroit pas cru que Dieu le regardât seul et l'honorât seul de ses dons.

Quand donc il disoit à Dieu : *Je vous rends grâces*, c'étoit dans sa bouche une formule de prier,

(1) *Luc.* XVIII. 11. — (2) *Ibid.* — (3) *Ps.* XXXIII. 3.

plutôt qu'une humilité sincère dans son cœur : et qui eût pénétré le dedans de ce cœur tout à lui-même, y eût trouvé qu'en rendant grâces à Dieu de ses vertus, dans un fond plus intérieur il se rendoit grâces à lui-même de s'être attiré le don de Dieu, et de s'être seul rendu digne qu'il arrêtât ses yeux sur lui. Par où il retomboit nécessairement dans cette malédiction du prophète : *Maudit l'homme qui espère en l'homme, et qui se fait un bras de chair* (1); puisque lui-même, qui se confioit en lui-même, étoit un homme de chair, c'est-à-dire, un homme foible, qui mettoit sa confiance en lui-même, en lui-même sa force et sa vertu. Et son erreur est, poursuit le prophète, de retirer son cœur de Dieu, pour l'occuper de soi-même et de sa vertu : *Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum, et à Domino recedit cor ejus.*

CHAPITRE XXII.

Si le chrétien, bien instruit des maximes de la foi, peut craindre de tomber dans cette espèce d'orgueil?

Tels étoient les pharisiens, et telle étoit leur justice, pleine d'elle-même et de son propre mérite. Ils se regardoient comme les seuls dignes du don de Dieu ; et de même que s'ils étoient d'une autre nature, ou formés d'une autre masse, et d'une autre boue que le reste des humains, ils les excluoient de

(1) *Jer.* XVII. 5.

sa grâce, ne pouvant souffrir qu'on annonçât l'Evangile aux gentils, ni qu'on louât d'autres hommes qu'eux. C'est là donc cette fausse et abominable justice, qui est détestée par saint Paul en tant d'endroits : et une telle justice, si clairement réprouvée dans l'Evangile, ne devroit point trouver de place parmi les chrétiens.

Mais les hommes corrompent tout, et abusent du christianisme, comme du reste des dons de Dieu. Il s'est trouvé des hérétiques, tels qu'étoient les pélagiens, qui ont cru se devoir à eux-mêmes tout leur salut; et il s'en est trouvé d'autres, qui, en ne s'en attribuant qu'une partie, ont cru avoir toute l'humilité nécessaire au christianisme, et rendre à Dieu toute la gloire qui lui étoit due.

Mais les véritables chrétiens, tel qu'étoit un saint Cyprien, tant loué par saint Augustin, pour cette sentence, ont dit qu'il *falloit donner, non une partie du salut, mais le tout à Dieu; et ne nous glorifier jamais de rien, parce que rien n'étoit à nous* (1). Et ils l'avoient pris de saint Paul, dont toute la doctrine aboutit à conclure, non que celui qui se glorifie se puisse glorifier, du moins en partie, en lui-même ; mais qu'il ne doit nullement se glorifier en lui-même, mais en Dieu, c'est-à-dire, uniquement en lui.

(1) *S. Cypr. Test. adversùs Judæos, ad Quirin. l.* III, *cap.* 4. *Ed. Baluz. pag.* 305. *S. Aug. contrà duas Ep. Pelag. l.* IV, *cap.* X. *n.* 25 *et seq. tom.* X, *col.* 483 *et seq. et alibi.*

CHAPITRE XXIII.

Comment il arrive aux chrétiens de se glorifier en eux-mêmes.

Telle est donc la justice chrétienne, opposée à la justice judaïque et pharisaïque, que saint Paul appelle *la propre justice* (1), c'est-à-dire, celle qu'on trouve en soi-même, et non pas en Dieu. On tombe dans cette fausse justice, ou par une erreur expresse; lorsqu'on croit avoir quelque chose, pour peu que ce soit, ne fût-ce qu'une petite *pensée*, et le moindre de tous les désirs, *de soi-même, comme de soi-même* (2), contre la doctrine de saint Paul; ou sans erreur dans l'esprit, par une certaine attache ou complaisance du cœur. Car comme, après Dieu, il n'y a rien de plus beau ni de plus semblable à Dieu que la créature raisonnable, sanctifiée par sa grâce, soumise à sa grâce, pleine de ses dons, vivante selon la raison et selon Dieu, usant bien de son libre-arbitre; une ame qui voit ou croit voir cette beauté en elle-même, qui sent qu'elle fait le *bien*, et s'y attache par un amour sincère, autant qu'elle peut, touchée d'un si beau spectacle, s'y arrête et regarde un si grand bien, plutôt comme étant en soi, que comme venant de Dieu. Ce qui fait qu'insensiblement elle oublie que Dieu en est le principe, et se l'attribue à soi-même par un sentiment d'autant plus vraisemblable, qu'en effet elle y concourt par son libre-arbitre.

(1) *Rom.* x. 3. — (2) *II. Cor.* III. 5.

C'est par son libre-arbitre qu'elle croit, qu'elle espère, qu'elle aime, qu'elle consent à la grâce, qu'elle la demande : ainsi, comme ce bien qu'elle fait lui est propre en quelque façon, elle se l'approprie et se l'attribue, sans songer que tous les bons mouvemens du libre-arbitre sont prévenus, préparés, dirigés, excités, conservés par une opération propre et spéciale de Dieu, qui nous fait faire, de la manière qu'il sait, tout le bien que nous faisons; et nous donne le bon usage de notre propre liberté, qu'il a faite, et dont il opère encore le bon exercice : en sorte qu'il n'y a rien de ce qui dépend le plus de nous, qu'il ne faille demander à Dieu et lui en rendre grâces.

L'ame oublie cela, par un fonds d'attache qu'elle a à elle-même, par la pente qu'elle a de s'attribuer et s'approprier tout le bien qu'elle a, encore qu'il lui vienne de Dieu, et aime mieux s'occuper d'elle-même qui le possède, que de Dieu qui le donne : ou si elle l'attribue à Dieu, c'est à la manière de ce pharisien, qui dit à Dieu : *Je vous rends grâces*, et qui s'attribue à soi-même de rendre grâces : ou si elle surpasse ce pharisien, qui se contente de rendre grâces, sans rien demander, et qu'elle demande à Dieu son secours : elle s'attribue encore cela même, et s'en glorifie : ou si elle cesse de s'en glorifier, elle se glorifie de cela même, et fait renaître l'orgueil, par la pensée qu'elle a de l'avoir vaincu.

O malheur de l'homme, où ce qu'il y a de plus épuré, de plus sublime, de plus vrai dans la vertu, devient naturellement la pâture de l'orgueil ! Et à cela quel remède, puisqu'encore on se glorifie du

remède même ? En un mot, on se glorifie de tout, puisque même on se glorifie de la connoissance qu'on a de son indigence et de son néant; et que les retours sur soi-même se multiplient jusqu'à l'infini.

Mais c'est peut-être que c'est là un petit défaut? Non; c'est la plus grande de toutes les fautes, et il n'y a rien de si vrai que cette parole de saint Fulgence, dans la lettre à Théodore (1) : « C'est à » l'homme un orgueil détestable, quand il fait ce » que Dieu condamne dans les hommes; mais c'est » encore un orgueil plus détestable, lorsque les » hommes s'attribuent ce que Dieu leur donne, » c'est-à-dire, la vertu et la grâce. Car plus ce don » est excellent, plus est grande la perversité de » l'ôter à Dieu, pour se le donner à soi-même, et » plus injuste est l'ingratitude de méconnoître l'au» teur d'un si grand bien ».

C'est donc la plus grande peste, et en même temps la plus grande tentation de la vie humaine, que cet orgueil de la vie, que saint Jean nous fait détester. C'est pourquoi il nous le rapporte après les deux autres, comme le comble de tous les maux, et le dernier degré du mal. *Mes petits enfans*, nous dit-il, *n'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde, parce que tout y est concupiscence de la chair;* c'est ce qui présente le premier et ce qui fait le premier degré de notre chute: ou *concupiscence des yeux*, curiosité et ostentation; qui est comme le second pas que vous faites dans le mal: ou *orgueil de la vie*, qui est l'abîme des abîmes, et le mal dont

(1) *Epist.* VI, *cap.* VIII, *n.* 11, *édit.* 1684, *pag.* 189.

toute la vie et tous ses actes sont infectés radicalement et dans le fond.

CHAPITRE XXIV.

Qui a inspiré à l'homme cette pente prodigieuse à s'attribuer tout le bien qu'il a de Dieu ?

Mon Dieu, quel est le principe de cette attache prodigieuse que nous avons à nous-mêmes, et qui nous l'a inspirée? Qui nous a, dis-je, inspiré cette aveugle et malheureuse inclination, cette pitoyable facilité, d'attribuer à nos propres forces, et à nos propres efforts, en un mot, à nous-mêmes, tout le bien qui est en nous par votre libéralité? Ne sommes-nous pas assez néant, pour être capables d'entendre du moins que nous sommes un néant, et que nous n'avons rien qui ne soit de vous? Et d'où vient que la chose la plus difficile à ce néant, c'est de dire véritablement : Je suis un néant : Je ne suis rien? En voici la cause première.

Parmi toutes les créatures, Dieu, dès l'origine et avant toute autre nature, en avoit fait une qui devoit être la plus belle et la plus parfaite de toutes; c'étoit la nature angélique : et, dans une nature si parfaite, il s'étoit comme délecté à faire un ange plus excellent, plus beau, plus parfait que tous les autres : en sorte que sous Dieu et après Dieu l'univers ne devoit rien voir de si parfait ni de si beau. Mais tout ce qui est tiré du néant peut succomber au péché. Une si belle intelligence se plut trop à

considérer qu'elle étoit belle. Elle n'étoit pas, comme l'homme, attachée à un corps; de sorte que n'ayant point à tomber plus bas qu'elle-même, par l'inclination aux biens corporels, toute sa force se réunit tellement à s'admirer elle-même, et à aimer sa propre excellence, qu'elle ne put aimer autre chose.

Vraiment toute créature n'est rien; et quiconque s'aime soi-même, et sa propre perfection, excepté Dieu, qui est seul parfait, se dégrade, en pensant s'élever. Que servirent à ce bel ange tant de lumières, dont son entendement étoit orné? *Il ne demeura pas dans la vérité* (1), où il avoit été créé. C'est ce qu'a prononcé la vérité même. Que veut dire cette parole: *Il ne demeura pas dans la vérité?* Est-ce qu'il tomba dans l'erreur ou dans l'ignorance? Point du tout, il connoît encore la vérité dans sa chute même; et, comme dit l'apôtre saint Jacques, *lui et ses anges la croient, et en tremblent* (2). Ainsi, ne demeurer pas dans la vérité, fut à cet ange superbe la vouloir plutôt regarder en soi-même qu'en Dieu, et la perdre, en cessant d'en faire sa règle et de l'aimer, comme elle veut et doit être aimée, c'est-à-dire, comme la maîtresse et la souveraine de tous les esprits.

Ange malheureux, qui êtes comparé, à cause de vos lumières, à l'étoile du matin, *comment êtes-vous tombé du ciel*, dit Isaïe (3)? Et Ezéchiel (4): *Vous étiez le sceau de la ressemblance:* nulle créature n'étoit plus semblable à Dieu que vous: *vous étiez plein de sa sagesse, et parfait dans votre*

(1) *Joan.* VIII. 44. — (2) *Jac.* II. 19. — (3) *Is.* XIV. 12. — (4) *Ezech.* XXVIII. 12, 14 *et* 15.

beauté : créé dans les délices du paradis de votre Dieu, vous étiez orné, comme d'autant *de pierres précieuses,* de toutes les plus belles connoissances : *l'or* précieux de la charité *vous avoit été donné ;* et dès votre création vous aviez été préparé à la recevoir : *vous étiez parfait dans vos voies dès le jour de votre origine, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en vous.* Et quelle est cette iniquité, sinon de vous trop regarder vous-même, et de faire votre piége de votre propre excellence ?

Une intelligence si lumineuse, qui perçoit tout d'un seul regard, avoit aussi une force dans sa volonté, qui dès sa première détermination fixoit ses résolutions, et les rendoit immuables : qui étoit l'un des plus beaux traits, et peut-être le plus parfait de la divine ressemblance. Mais pendant qu'il l'admire trop, et qu'il en est trop épris, il péche, et en même temps il se rend inflexible dans le mal ; et sa force, que Dieu abandonne à elle-même, le perd à jamais.

Malheur, malheur, encore une fois, et cent fois malheur à la créature qui ne veut pas se voir en Dieu, et se fixant en elle-même, se sépare de la source de son être, qui l'est aussi par conséquent de sa perfection et de son bonheur ! Ce superbe, qui s'étoit fait son dieu à lui-même, mit la révolte dans le ciel ; et Michel, qui se trouva à la tête de l'ordre où la rebellion faisoit peut-être le plus de ravage, s'écria : *Qui est comme Dieu?* D'où lui vient le nom de Michel ; Michel, c'est-à-dire, Qui est comme Dieu ? comme s'il eût dit : Quel est celui-ci qui nous veut paroître comme un autre Dieu, et

qui a dit dans son orgueil : *Je m'éleverai jusqu'aux cieux ;* je dominerai tous les esprits, et *j'exalterai mon trône par-dessus les astres de Dieu : je monterai sur les nuées les plus hautes,* dont Dieu fait son char, *et je serai semblable au Très-haut* (1) ? Qui est donc ce nouveau Dieu, qui se veut ainsi élever au-dessus de nous ? Mais il n'y a qu'un seul Dieu ; rallions-nous tous à le suivre : disons tous ensemble : *Qui est comme Dieu ?* car voyez ce que devient tout à coup ce faux Dieu, qui se vouloit faire adorer. Dieu l'a frappé, et il tombe avec les anges ses imitateurs. Toi qui t'élevois au plus haut du ciel, *tu es précipité dans les enfers, dans les cachots les plus profonds : In infernum detraheris, in profundum laci* (2). Dans sa chute il conserve tout son orgueil, parce que son orgueil doit être son supplice. N'ayant pu gagner tous les anges, pour étendre le plus qu'il pouvoit ce règne d'orgueil, dont il est le malheureux fondateur, il attaque l'homme que *Dieu avoit mis au-dessous des anges, mais seulement un peu au-dessous ;* parce que c'étoit après eux la créature la plus excellente, une créature où l'image de Dieu reluisoit comme dans les anges mêmes, quoique dans un degré un peu inférieur : *Minuisti eum paulò minùs ab Angelis* (3).

Cet ange devenu rebelle, devenu satan, devenu le diable, vient donc à l'homme dans le paradis, où Dieu l'avoit fait heureux et saint. Chaque chose qui en touche une autre, la pousse par l'endroit par où elle est elle-même le plus en mouvement. Le mouvement par lequel ce mauvais ange est entraîné,

(1) *Is.* xiv. 13, 14. — (2) *Is.* xiv. 15. — (3) *Ps.* viii. 6.

l'orgueil; et jamais il n'y en eut ni il ne peut avoir de plus violent ni de plus rapide que le Il pousse donc l'homme par l'endroit par où oit tombé lui-même; et l'impression qu'il lui nunique, est celle qui étoit en lui la plus puis-:, c'est-à-dire, celle de l'orgueil : *Unde cecidit, dejecit*(1). L'homme se trouva trop foible pour ister; et l'empire de l'orgueil, qui avoit comcé dans le ciel, par un seul coup s'étendit sur : la terre.

CHAPITRE XXV.

ction du démon; chute de nos premiers parens; uissance des trois concupiscences, dont la doinante est l'orgueil.

on Dieu, je repasserai dans mon esprit l'histoire véritable de ma chute, dans celui en qui j'étois tous les hommes, en qui j'ai été tenté, en qui té vaincu, de qui j'ai tiré en naissant toute la esse et toute la corruption que je sens. Maleux fruit du péché où je suis né, preuve inconble et irréprochable témoin de ma misère! O ı! j'ai écouté, dans ma mère Eve, le tentateur, lui disoit par la bouche du serpent (2) : *Pour-Dieu vous a-t-il commandé de ne point manger* ruit de cet arbre? Ce n'est qu'une question : est qu'un doute qu'il veut introduire dans notre it : *Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé?* Mais

(1) *S. Aug. Serm.* CLXIV, *n.* 8, *tom.* V, *col.* 788. — (2) *Gen.* III. 1.

qui est capable d'écouter une question contre Dieu, et de se laisser ébranler par le moindre doute, est capable d'avaler tout le poison.

Eve lui répondit la vérité : *Dieu a mis tous les autres fruits en notre puissance : il n'y a que l'arbre qui est au milieu de ce jardin de délices dont il nous a commandé de ne manger point le fruit, et même de ne le point toucher, de peur que nous ne mourions* (1). Elle répondit la vérité; mais le premier mal fut de répondre : car il n'y a point de *pourquoi* à écouter contre Dieu; et tout ce qui met en doute la souveraine raison et la souveraine sagesse, devoit dès-là nous être en horreur. Le tentateur s'étant donc fait écouter, passe du doute à la décision : *Vous ne mourrez point*, dit-il (2), *mais Dieu sait qu'au jour que vous mangerez de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. Vos yeux seront ouverts :* vous vous verrez vous-mêmes en vous-mêmes; et au lieu de vous voir toujours en Dieu, vous aurez vous-mêmes une excellence divine; et tout à coup devenus comme des dieux, vous saurez par vous-mêmes le bien et le mal, et tout ce qui vous peut faire bons ou mauvais, heureux ou malheureux : vous en aurez la clef, vous y entrerez par vous-mêmes; vous serez parfaitement libres et dans une sorte d'indépendance.

Le père de mensonge, pour se faire écouter, enveloppoit ici le vrai avec le faux; car il est vrai qu'en se soulevant contre Dieu, et se faisant un dieu soi-même, on devient comme indépendant de

(1) *Gen.* III. 2, 3. — (2) *Ibid.* 4.

la loi de Dieu : on connoît d'une certaine façon le bien, en le perdant ; on connoît le mal qu'on n'auroit jamais éprouvé ; on a les yeux ouverts, pour voir son malheur, et un désordre en soi-même qu'on n'auroit jamais vu sans cela, comme il arriva à Adam et à Eve, aussitôt après qu'ils eurent désobéi : *leurs yeux furent ouverts*, dit le texte sacré(1), *et ils virent qu'ils étoient nus ;* et leur nudité commença à les confondre. Et dans tout cela il s'éleva dans leur cœur une certaine attention à eux-mêmes qui ne leur étoit point permise, un arrêt à leur propre volonté, un amour de leur propre excellence : et de tout cela un secret plaisir de se goûter eux-mêmes avant que de goûter le fruit défendu, et de se plaire en eux-mêmes, et en leur propre perfection, que jusqu'alors innocens et simples ils n'avoient vue qu'en Dieu seul.

Cela commença par Eve, que le démon avoit attaquée la première, comme la plus foible ; mais il lui parla pour tous les deux : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu ? Cur præcepit vobis Deus ? Vous ne mourrez point ; vous saurez : Nequaquam moriemini ; scientes* (2) ; en nombre pluriel. Eve porta en effet à son mari toute la tentation du malin, qui l'avoit séduite : elle commença par considérer ce fruit défendu, qu'apparemment elle n'avoit encore osé regarder, par respect pour l'ordre de Dieu : elle vit qu'il étoit bon à manger, beau à voir, et promettant par la seule vue un goût agréable : elle se promit en le mangeant un nouveau plaisir, qui manquoit encore à ses sens. Elle en mangea, et en

(1) *Gen.* III. 7. — (2) *Ibid.* I, 4, 5.

donna à manger à son mari, qui le prenant de sa main, avec les mêmes sentimens qui l'avoient séduite, mit le comble à notre malheur, et fut à toute sa postérité une source éternelle de péché et de mort.

Comprenons donc tous les degrés de notre perte. Dans une si grande félicité, dans une si grande facilité de ne pécher pas; n'y ayant dans le corps nulle foiblesse, nulle révolte dans les sens, nulle sorte de concupiscence dans l'esprit, l'homme n'étoit accessible au mal que par la complaisance pour soi-même, par l'amour de sa propre excellence, et en un mot, par l'orgueil. C'est donc par-là qu'on le tente : obliquement on lui montre Dieu comme jaloux de son bien : *Pourquoi le Seigneur vous commande-t-il de ne point toucher à ce fruit? C'est qu'il sait qu'en le mangeant,* vous éprouverez un bonheur qu'il vous envie : *Vous serez comme des dieux,* et vous aurez par vous-mêmes la science du bien et du mal, qui est un attribut divin.

C'étoit donc alors qu'il falloit dire, comme avoit fait saint Michel : *Qui est comme Dieu?* Qui, comme lui, doit se plaire dans sa propre volonté? être par lui-même parfait et heureux? savoir tout, et n'être guidé dans tous ses desseins que de sa propre lumière? L'homme, à l'exemple de l'ange rebelle, et par son instigation, se laissa prendre à ce vain éclat : et dès-là l'amour de soi-même et de sa propre grandeur pénétra tout le genre humain, s'enfonça dans notre sein, pour se produire à toute occasion et infecter toute notre vie; et fit en nous une empreinte et une plaie si profonde, qu'elle ne se peut jamais ni effacer ni guérir entièrement, tant

ie nous vivons sur la terre. Et ce fut l'effet de ces iroles : *Vous serez comme des dieux.*

Les mêmes paroles portèrent encore une curioé infinie au fond de nos cœurs : car étant le opre de Dieu de tout savoir, en nous flattant : la pensée d'être une espèce de divinité, le tenteur ajouta à cette promesse la science du bien et 1 mal, c'est-à-dire, toute science; et enveloppa ius ce nom les sciences bonnes et mauvaises, et ut ce qui pouvoit repaître l'esprit par sa nouauté, par sa singularité, par son éclat.

Ce qui vint après tout cela, fut l'amour du plaisir es sens : en voyant avec agrément le fruit défendu, 1 le dévorant d'abord par les yeux, et prévenant ar son appétit son goût délectable; l'amour du laisir est entré, et nos premiers parens nous l'ont ispiré jusque dans la moëlle des os. Hélas! hélas! : plaisir des sens se fit bientôt sentir par tout le orps : ce ne fut point seulement le fruit défendu ui plut aux yeux et au goût : Adam et Eve se irent l'un à l'autre une tentation plus dangereuse ue toutes les autres sensibles : il fallut cacher tout e qu'on sentoit de désordre.

CHAPITRE XXVI.

La vérité de cette histoire trop constante par ses effets.

Les esprits superbes, qui dédaignent la simpliité de l'Ecriture, et se perdent dans sa profondeur, raitent cette histoire de vaine, et presque de pué-

rile. Un serpent qui parle; un arbre d'où l'on espère la science du bien et du mal; les yeux ouverts tout à coup, en mangeant son fruit; la perte du genre humain attachée à une action si peu importante; quelle fable moins croyable trouve-t-on dans les poètes? C'est ainsi que parlent les impies. Et la sagesse éternelle, si on la consulte, répond au contraire : Pourquoi Dieu n'auroit-il pas défendu quelque chose à l'homme, pour lui faire mieux sentir qu'il avoit un souverain? Mais n'étoit-il pas de la félicité de l'état où Dieu l'avoit mis, que le commandement qu'il lui feroit fût facile?

Qu'y avoit-il de plus doux, dans une si grande abondance de toute sorte de fruits, que de n'en réserver qu'un seul? Quel inconvénient que Dieu, qui avoit fait l'homme composé de corps et d'ame, attachât aux objets sensibles des grâces intellectuelles, et fît de l'arbre interdit une espèce de sacrement de la science du bien et du mal? Qui sait si ce n'étoit pas le dessein de sa sagesse de faire un jour goûter ce fruit à nos premiers parens, et de leur en donner la jouissance, après avoir, durant quelque temps, éprouvé leur fidélité? Quoi qu'il en soit, étoit-il indigne de Dieu de les mettre à cette épreuve, et de leur laisser attendre de sa seule bonté la connoissance si désirée du bien et du mal?

Pour ce qui étoit du serpent, vouloit-on qu'Eve en eût horreur, comme nous avons à présent, dans un temps où tous les animaux étoient obéissans à l'homme, sans qu'aucun lui pût nuire, ni par conséquent l'effrayer? Mais pourquoi, sans imaginer que les bêtes eussent un langage, Eve n'auroit-elle

pas cru que Dieu, des mains de qui elle sortoit, et dont la toute-puissance lui étoit sensible par la création de tant de choses merveilleuses, n'eût pas fait d'autres créatures intelligentes que l'homme; ou que ces créatures lui apparussent, et se rendissent sensibles, sous la forme des animaux? Dieu même, qui avoit fait les sens, prenoit bien, pour rendre heureux l'homme tout entier, une figure sensible, qui ne nous est pas exprimée. On entendoit sa voix, on l'entendoit comme marcher et s'avancer vers Adam dans le paradis. Pourquoi donc les autres esprits, différens de celui de l'homme, ne se seroient-ils pas montrés à ses yeux sous les figures que Dieu permettroit? Le serpent alors innocent, mais qui devoit dans la suite devenir si odieux comme si nuisible à notre nature, devoit servir en son temps à nous rendre la séduction du démon plus odieuse; et les autres qualités de cet animal étoient propres à nous figurer le juste supplice de cet esprit arrogant, atterré par la main de Dieu, et devenu si rampant par son orgueil.

Voilà une partie des mystères que contient l'Ecriture sainte, dans sa merveilleuse et profonde brièveté. Mais, sans tous ces raisonnemens, l'histoire de notre perte ne nous est devenue que trop sensible, et trop croyable par les effets que nous en sentons. Est-ce Dieu qui nous avoit faits aussi superbes, aussi curieux, aussi sensuels; en un mot, aussi corrompus en toutes manières que nous le sommes?

Mon Dieu, n'entends-je pas encore tous les jours le sifflement du serpent, quand j'hésite si je suivrai votre volonté, ou mes appétits? N'est-ce pas lui qui

me dit secrètement : *Pourquoi, Dieu vous a-t-il défendu?* quand je m'admire moi-même, dès que je sens en moi la moindre lumière, ou le moindre commencement de vertu, et que je m'y attache plus qu'à Dieu même qui me l'a donné, jusqu'à ne pouvoir en arracher ni mes regards ni ma complaisance, et jusque même à ne pouvoir pas retenir mon cœur, qui se l'attribue, comme si j'étois moi-même à moi-même ma règle, mon Dieu, et la cause de mon bonheur?

N'est-ce pas ce serpent qui me dit encore : *Vous serez comme des dieux?* Toutes les adresses, par lesquelles il m'insinue l'orgueil, ne sont-ce pas autant d'effets de sa subtilité, et autant de marques de ses replis tortueux? Mais quelle source de curiosité ne m'ouvre-t-il pas dans le sein, en me promettant de m'ouvrir les yeux, et de me faire trouver, dans le fruit qu'il me montre, la science du bien et du mal? Et lorsqu'à la moindre atteinte du plaisir des sens, je me sens si foible, et que mes résolutions, que je croyois si fermes dans l'amour de Dieu, tout d'un coup se perdent en l'air, sans que ma raison impuissante puisse tenir un moment contre cet attrait : Hélas! qu'est-ce autre chose que le serpent, qui me montre ce fruit décevant? Je ne le vois encore que de loin; et déjà mes yeux en sont épris. Si je le touche, quel plaisir trompeur ne se coule pas dans mes veines! Et combien serai-je perdu, si je le mange! Qu'y a-t-il donc de si incroyable que l'homme ait péri dans son origine, par ce qui me rend encore si malade, ou plutôt par ce qui me montre que je suis vraiment mort par le péché?

CHAPITRE XXVII.

Saint Jean explique toute la corruption originelle dans les trois concupiscences.

Ainsi il est manifeste que saint Jean, en nous expliquant la triple concupiscence, celle de la chair et des sens, celle des yeux et de la curiosité, et enfin celle de l'orgueil, est remonté à l'origine de notre corruption, dans laquelle nous avons vu cette triple concupiscence, et dans la tentation du démon, et dans le consentement du premier homme. Qu'a prétendu le démon, que de me rendre superbe comme lui, savant et curieux comme lui; et à la fin sensuel, ce qu'il n'étoit pas, parce qu'il n'avoit point de corps; mais ce qu'il nous a fait être, en ravilissant notre esprit, jusqu'à le rendre esclave du corps; pour y effacer d'autant plus l'image de Dieu, qu'il tomberoit par ce moyen dans une bassesse et abjection plus extrême?

Voilà les trois concupiscences. Saint Jean les rapporte dans un autre ordre qu'elles ne paroissent dans l'histoire de la tentation, que nous venons de voir; parce que dans cette histoire primitive le Saint-Esprit a voulu tracer tout l'ordre de notre chute. Il falloit que la tentation commençât à inspirer l'orgueil, d'où sortît la curiosité, qui est mère, comme on a vu, de l'ostentation; afin que notre chute se terminât enfin, comme à l'endroit le plus bas, dans la corruption de la chair. Comme c'étoit

par ces degrés que nous étions tombés, Moïse, qui nous a d'abord regardés comme étant encore debout, dans la rectitude de notre première institution, a voulu marquer nos maux comme ils sont venus. Mais saint Jean qui nous trouve déjà perdus, remonte de degré en degré, par la concupiscence de la chair et par la curiosité de l'esprit, au premier principe et au comble de tout le mal, qui est l'orgueil de la vie.

Qui pourroit dire quelle complication, quelle infinie diversité de maux sont sortis de ces trois concupiscences? On craint, on espère, on désespère, on entreprend, on avance, on recule suivant les désirs, c'est-à-dire, suivant les concupiscences dont on est prévenu; on n'envie, on n'ôte aux autres que le bien qu'on désire pour soi-même : on n'est ennemi de personne, qu'autant qu'on en est contrarié : on n'est injuste, ravisseur, violent, traître, lâche, trompeur, flatteur, que selon les diverses vues que nous donnent nos concupiscences: on ne veut ôter du monde que ceux qui s'y opposent, ou qui y nuisent en quelque manière que ce soit, ou de dessein, ou sans dessein : on ne veut avoir de puissance, ni de crédit, ni de biens que pour contenter ses désirs : on veut ne se rendre redoutable, que pour effrayer ceux qui nous pourroient contredire : on ne médit, que pour avoir ses armes comme toujours prêtes dans sa langue, et s'élever sur la ruine des autres.

O Dieu, dans quel abîme me suis-je jeté? Quelle infinité de péchés ai-je entrepris de décrire? C'est là le monde dont Satan est le créateur; c'est sa

création opposée à celle de Dieu. Et c'est pourquoi saint Jean nous crie avec tant de charité : *Mes petits enfans, n'aimez pas le monde ni tout ce qui est dans le monde, parce que tout ce qui est dans le monde*, de quelque nom qu'il s'appelle, de quelque couleur qu'il se pare, n'est après tout qu'*amour du plaisir des sens*, que *curiosité et ostentation*, et enfin que ce *fin orgueil*, par lequel l'homme, enivré de son excellence, s'attribue l'ouvrage de Dieu, et se corrompt dans ses dons.

CHAPITRE XXVIII.

De ces paroles de saint Jean : *Laquelle n'est pas du Père, mais du monde*; qui expliquent ces autres paroles du même apôtre : *Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui.*

Tel est donc l'œuvre du démon, opposé à l'œuvre de Dieu ; et c'est pourquoi saint Jean, après avoir dit : *N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde ; parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie*, ajoute : *laquelle* concupiscence, ainsi divisée dans ses trois branches, *n'est pas du Père, ni du monde* (1). Ce n'est pas l'ouvrage du Père, qui d'abord n'avoit inspiré à l'homme que la soumission à Dieu seul, la sobriété de l'esprit, pour ne savoir et ne voir que ce qu'il vouloit dans toutes les choses qui nous environnent, et la parfaite sujétion de la chair à l'esprit.

(1) *I. Joan.* II. 16.

Ainsi les concupiscences nommées par saint Jean ne sont pas de Dieu, et ne trouvoient aucun rang dans son ouvrage. Car, en regardant tous les ouvrages qu'il avoit faits pour être vus, parmi lesquels l'homme étoit le meilleur, il avoit dit que *tout étoit bon et très-bon*(1); et ainsi il n'a pas fait la concupiscence, qui est mauvaise dans sa source et dans ses effets; ni le monde, qui est tout entier dans le mal : *in maligno*, dit saint Jean (2). Elle vient du monde que Satan a fait, de cette fausse création dont il est l'auteur; elle est née en Adam avec le monde; et passant de lui à tout le genre humain, elle en a composé ce monde, qui n'est que corruption.

Prenez donc garde à n'aimer jamais aucune partie de cet ouvrage, où Dieu ne veut avoir aucune part. De quelque côté que le monde veuille vous attirer; soit que ce soit en vous faisant admirer votre propre perfection, ou vous incitant à aimer l'ostentation des sciences, et toutes les autres vanités dont se repaissent les créatures; soit en vous engageant dans les plaisirs dont la chair est la source et l'objet, n'entrez en aucune sorte dans cette séduction : n'y entrez, dis-je, par aucun endroit; parce qu'il n'y a rien qui soit de Dieu : tout y est du monde, qu'il n'a pas fait, qu'il déteste, qu'il condamne. Et c'est aussi ce qui a fait dire à son apôtre : *Si quelqu'un aime le monde*, et le moindre de ses attraits, jusqu'à y donner son cœur, *l'amour du Père n'est pas en lui* (3). On ne peut pas aimer Dieu et le monde : on ne peut pas nager comme entre deux, se donnant tantôt à l'un et tantôt à l'autre; en partie à

(1) *Gen.* I. 31. — (2) *I. Joan.* V. 19. — (3) *Ibid.* II. 19.

l'un, et en partie à l'autre. Dieu veut tout; et pour peu que vous lui ôtiez, ce peu que vous donnerez au monde, à la fin entraînera tout votre cœur, et sera le tout pour vous.

CHAPITRE XXIX.

De ces paroles de saint Jean : *Le monde passe, et sa concupiscence passe ; mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement.*

Après avoir parlé du monde, et des plaies de la concupiscence, saint Jean découvre la cause de notre erreur, et en même temps le remède de tout le désordre, dans ces dernières paroles de notre passage : *Et le monde passe avec sa concupiscence ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement* (1). Comme s'il disoit : A quoi vous arrêtez-vous, insensés ? Au monde ? à son éclat ? à ses plaisirs ? Ne voyez-vous pas que le monde passe ? Les jours sont tantôt sereins, tantôt nébuleux : les saisons sont tantôt réglées, tantôt déréglées : les années tantôt abondantes, tantôt infructueuses : et pour passer du monde naturel au monde moral, qui est celui qui nous éblouit et qui nous enchante, les affaires tantôt heureuses, tantôt malheureuses; la fortune toujours inconstante. Le monde passe : *La figure de ce monde passe* (2). Le monde, que vous aimez, n'est point une vérité, une chose, un corps : c'est une figure, et une figure creuse, volage, légère, que

(1) *I Joan.* II. 17. — (2) *I. Cor.* VII. 31.

le vent emporte; et ce qui est encore plus foible, une ombre qui se dissipe d'elle-même.

Le monde passe et sa concupiscence : non-seulement le monde est variable de soi, mais encore la concupiscence varie elle-même : le changement est des deux côtés. Souvent le monde change pour vous: ceux qui vous favorisoient, qui vous aimoient, ne vous favorisent plus, ne vous aiment plus; mais souvent même sans qu'ils changent vous changez : le dégoût vous prend : une passion, un plaisir, un goût en chasse un autre; et de tous côtés vous êtes livrés au changement et à l'inconstance.

Ecoutez le Sage : *La vie humaine est une fascination* (1), une tromperie des yeux : on croit voir ce qu'on ne voit pas; on voit tout avec des yeux malades. Mais vous l'aimiez si éperduement, et maintenant vous ne l'aimez plus? J'étois ébloui; j'avois les yeux fascinés; je les avois troubles. Qui vous avoit fasciné les yeux? Une passion insensée : il me semble que c'est un songe qui s'est dissipé.

Ajoutez à la déception, la folie, la niaiserie, la stupidité : *Fascinatio nugacitatis* (2). Ajoutez-y l'inconstance de la concupiscence : *Inconstantia concupiscentiæ :* voilà son propre caractère. Elle va par des mouvemens irréguliers, selon que le vent la pousse. Non-seulement on veut autre chose malade que sain; autre chose dans la jeunesse que dans l'enfance, et dans l'âge plus avancé que dans la jeunesse, et dans la vieillesse que dans la force de l'âge; autre chose dans le beau temps que dans le mauvais; autre chose pendant la nuit, qui vous présente des

(1) *Sap.* IV. 12. — (2) *Ibid.*

idées sombres, que dans le jour qui les dissipe; mais encore dans le même âge, dans le même état, on change, sans savoir pourquoi : le sang s'émeut, le corps s'altère, l'humeur varie : on se trouve aujourd'hui tout autre qu'hier; on ne sait pourquoi, si ce n'est qu'on aime le changement : la variété divertit, elle désennuie : on change pour n'être pas mieux; mais la nouveauté nous charme pour un moment : *Inconstantia concupiscentiæ.*

Prenez garde, disoit Moïse (1), *à vos yeux, et à vos pensées : ne les suivez pas; car elles vous souilleront sur divers objets.* Souvenons-nous, dit saint Paul (2), *quels nous étions tous autrefois, lorsque nous vivions dans les désirs de notre chair, faisant la volonté de notre chair et de nos pensées?* Il ne s'élève pas plus de vagues dans la mer, que de pensées et de désirs dans notre esprit et dans notre cœur : elles s'effacent mutuellement, et aussi elles nous emportent tour à tour : nous allons au gré de nos désirs : il n'y a plus de pilote : la raison dort, et se laisse emporter aux flots et aux vents.

Saint Augustin compare un homme qui aime le monde, qui est guidé par les sens, à un arbre, qui s'élevant au milieu des airs, est poussé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que le vent qui souffle le mène : « Tels, dit-il, sont les hommes sensuels et » voluptueux : ils semblent se jouer avec les vents, » et jouir d'un certain air de liberté, en promenant » deçà et delà leurs vagues désirs ». Tels sont donc les hommes du monde : ils vont deçà et delà avec une extrême inconstance, et ils appellent liberté

(1) *Num.* xv. 39. — (2) *Ephes.* ii. 3.

leur égarement; comme un enfant qui se croit libre, lorsqu'échappé à son conducteur il court deçà et delà, sans savoir où il veut aller.

O homme! ne verras-tu jamais ton erreur? Tous ces désirs, qui t'entraînent l'un après l'autre, sont autant de fantaisies de malades, autant de vaines images qui se promènent dans un cerveau creux, il ne faudroit que la santé pour dissiper tout. Ta santé, ô homme, c'est de faire la volonté du Seigneur, et de t'attacher à sa parole: *Le monde passe, la concupiscence passe*, dit saint Jean (1); *mais celui qui fait la volonté du Seigneur demeure éternellement:* rien ne passe plus, tout est fixe, tout est immuable.

O homme! tu étois fait pour cet état immuable, pour cette stabilité, pour cette éternité: tu étois fait pour être avec Dieu un même esprit, et participer par ce moyen à son immutabilité. Si tu t'attaches à ce qui passe, une autre immutabilité, une autre éternité t'attend: au lieu d'une éternité pleine de lumière, une éternité ténébreuse et malheureuse te sera donnée; et l'homme se rendra digne d'un mal éternel, pour avoir fait mourir en soi un bien qui le devoit être: *Et factus est malo dignus æterno, qui hoc in se peremit bonum, quod esse posset æternum* (2).

Ainsi, dit saint Jean, mes frères, mes petits enfans, *n'aimez pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde;* parce que tout y passe et s'en va en pure perte. *Ne nous arrêtons point à ce qui se voit, mais à ce qui ne se voit pas; parce que ce qui se voit est*

(1) *I. Joan.* II. 17. — (2) *S. Aug. De Civit. Dei, lib.* XXI, *cap.* XII, *tom.* VII, *col.* 683.

temporel,

emporel, mais les choses qui ne se voient point sont ternelles. Ce moment si court et si léger des afflictions le cette vie, que nous pleurons tant, et qui nous ait perdre patience, *produira en nous dans un excès urprenant, l'excès inespéré, et tout le poids éternel l'une gloire qui ne finira jamais* (1).

CHAPITRE XXX.

Jésus-Christ vient changer en nous, par trois saints désirs, la triple concupiscence que nous avons héritée d'Adam.

Voila donc la folie et l'erreur de l'homme. Dieu l'avoit fait heureux et saint : ce bien de sa nature étoit immuable, car Dieu, lorsqu'il l'a donné, de lui-même ne le retire jamais, parce qu'il est Dieu, et ne change pas, *Ego Dominus, et non mutor* (2). L'homme donc n'avoit qu'à ne changer pas, et il seroit demeuré dans un état immuable : et il a changé volontairement, et la triple concupiscence s'en est ensuivie : il est devenu superbe, il est devenu curieux, il est devenu sensuel. Mais pour nous guérir de ces maux, Dieu nous a envoyé un Sauveur humble, un Sauveur qui n'est curieux que du salut des hommes, un Sauveur noyé dans la peine, et qui est un homme de douleurs.

L'homme superbe s'attribue tout à lui-même : et Jésus, qui fait de si grandes choses, dont la doctrine est si sublime, et les œuvres si admirables, ne

(1) *II. Cor* IV. 17, 18. — (2) *Malac.* III. 6.

s'attribue rien à lui-même : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais de celui qui m'a envoyé* (1). *Mon Père, qui demeure en moi, y fait les œuvres* que vous admirez (2). *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père* (3). Il a des élus, et c'est sa gloire : mais son *Père les* lui *a donnés : et* si *on ne peut les* lui *ôter,* c'est que son *Père, qui les* lui *a donnés, est plus grand que tout, et que rien ne peut être ôté de* ses *mains* toutes-puissantes (4). *Toute puissance m'est donnée dans le ciel et dans la terre* (5) : je l'ai, mais comme donnée : j'ai en moi-même, et je donne à qui je veux la vie éternelle ; mais c'est mon Père qui m'a donné d'avoir la vie en moi-même : *Vous boirez bien mon calice ; mais pour être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de le donner, mais ceux-là l'auront à qui mon Père l'a préparé* (6) : c'est lui qui dispose et de moi-même, et des places qu'on aura autour de moi : il a mis tous les temps en sa puissance, et je ne suis que le ministre de ses conseils.

Chrétien, écoute : ne sois point superbe ; ne fais point ta volonté ; ne t'attribues rien ; tu es le disciple de Jésus-Christ, qui ne fait que la volonté de son Père, qui lui rapporte tout, et lui attribue tout ce qu'il fait.

Jésus-Christ étoit *la science et la sagesse de Dieu* (7) : quelle doctrine ne pouvoit-il pas étaler ? Mais il ne montre aucune science que celle du salut. A la vé-

(1) *Joan.* VII. 16. — (2) *Ibid.* XIV. 10. — (3) *Ibid.* IV. 34. — (4) *Ibid.* X. 28. — (5) *Matt.* XXVIII. 18. — (6) *Ibid.* XX. 23. — (7) *I. Cor.* I. 30. *Coloss.* II. 3.

:, de ce côté-là sa science est haute au-delà de te hauteur; mais, dans les choses humaines, il st curieux ni de doctrine ni d'éloquence. Il ne ntre aucune étude recherchée; ses similitudes t tirées des choses les plus communes, de l'agriture, de la pêche, du trafic, de la marchandise, l'économie; des choses les plus communes et les s connues, de la royauté, et ainsi du reste. Il le les secrets de Dieu sous cette apparence vulre, sans aucune ostentation : il dit seulement ce e son Père lui met à la bouche pour l'instrucn du genre humain : il ne veut point qu'il se uve parmi ses disciples plusieurs sages, ni pluurs savans, non plus que plusieurs puissans, pluurs nobles et plusieurs riches. Toute la science 'il faut avoir dans son école, *est de connoître Jé-Christ, et encore Jésus-Christ crucifié* (1) : le s docte de tous ses disciples ne sait et ne veut sar autre chose, et c'est de quoi uniquement il se rifie.

Peut-être sera-t-il curieux de ce qui se passe dans monde, ou des desseins des politiques? Non : e laisse raconter, à la vérité, ce qui étoit arrivé eux dont Pilate mêla le sang à leur sacrifice; is sans s'arrêter à cette nouvelle, non plus qu'à lle de la tour de Siloë, dont la chute avoit écrasé t-huit hommes, il conclut de là seulement à pror de cet exemple (2). Et pour ce qui est de la litique, il montre qu'il connoît bien celle d'Héde, et ce qu'il tramoit secrètement contre lui; is seulement pour le mépriser; et il lui fait dire:

(1) *I. Cor.* II. 2. — (2) *Luc.* XIII. 1, 3, 4, 5.

Allez, dites à ce renard que, malgré lui et ses finesses, *je chasserai les démons, et je guérirai les malades aujourd'hui et demain; et* quoi qu'il fasse *je ne mourrai* qu'*au troisième jour* (1) : par où il entend le troisième an, parce que c'est le moment de son Père. C'est tout ce qu'il faut savoir des choses du monde : que Dieu en dispose, et qu'elles roulent selon ses ordres. C'est pourquoi étant renvoyé au même Hérode, loin de contenter le vain désir qu'il avoit de voir des miracles, il ne daigne pas même lui dire une parole; et pour confondre la vanité et la curiosité des politiques du monde, il se laisse traiter de fou par Hérode et par sa cour curieuse, qui lui mettent par mépris un habit blanc, comme à un insensé : il ne les reprend, ni ne les punit. C'est à la sagesse divine assez punir et assez convaincre les fous, que de se retirer du milieu d'eux, sans daigner s'en faire connoître, et les laisser dans leur aveuglement.

S'il n'est curieux ni des sciences ni des nouvelles du monde, il l'est encore moins des riches habits et des riches ameublemens : *Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête* (2). Il dort dans un bateau, sur un coussin étranger. Ne pensez pas lui prendre les yeux par des édifices éclatans : quand on lui montre ces belles pierres et ces belles structures du temple, il ne les regarde que pour annoncer que tout y sera bientôt détruit (3). Il ne voit dans Jérusalem, une ville si superbe et si belle, que

(1) *Luc.* XIII. 32. — (2) *Matt.* VIII. 20. *Marc.* IV. 38. — (3) *Matt.* XXIV.

sa ruine qui viendroit bientôt; et au lieu de regards curieux, ses yeux ne lui fournissent pour elle que des larmes.

Enfin, pour combattre la concupiscence de la chair, il oppose au plaisir des sens un corps tout plongé dans la douleur, des épaules toutes déchirées par des fouets, une tête couronnée d'épines et frappée avec une canne par des mains impitoyables, un visage couvert de crachats, des yeux meurtris, des joues flétries et livides à force de soufflets, une langue abreuvée de fiel et de vinaigre, et par-dessus tout cela une ame triste jusqu'à la mort, des frayeurs, des désolations, et une détresse inouie. Plongez-vous dans les plaisirs, mortels : voilà votre Maître abîmé, corps et ame, dans la douleur.

CHAPITRE XXXI.

De ces paroles de saint Jean : Je vous écris, pères; je vous écris, jeunes gens; je vous écris, petits enfans. *Récapitulation de ce qui est contenu dans tout le passage de cet apôtre.*

En cet état de douleur, que nous dit Jésus autre chose, si ce n'est ce que nous dit en son nom son disciple bien-aimé : *N'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde :* car je l'ai couvert de honte et d'horreur par ma croix; n'en aimez pas les concupiscences, que j'ai déclarées mauvaises par ma mort.

Ne présumez point de vous-même; car c'est là le commencement de tout péché; c'est par-là que

votre mère a été séduite, et que votre père vous a perdus.

Ne désirez pas la gloire des hommes; car vous auriez reçu votre récompense, et vous n'auriez à attendre que d'inévitables supplices.

Ne vous glorifiez pas vous-mêmes; car tout ce que vous vous attribuez dans vos bonnes œuvres, vous l'ôtez à Dieu qui en est l'auteur, et vous vous mettez en sa place.

Ne secouez point le joug de la discipline du Seigneur, et ne dites point en vous-même, comme un rebelle orgueilleux : *Je ne servirai point* (1) : car si vous ne servez à la justice, vous serez esclave du péché, et enfant de la mort.

Ne dites point : *Je ne suis point souillé* (2); et ne croyez pas que Dieu ait oublié vos péchés, parce que vous les avez oubliés vous-même; car le Seigneur vous éveillera en vous disant : *Voyez vos voies dans ce vallon secret. Je vous ai suivi partout, et j'ai compté tous vos pas* (3).

Ne résistez point aux sages conseils, et ne vous emportez pas, quand on vous reprend; car c'est le comble de l'orgueil de se soulever contre la vérité même lorsqu'elle vous avertit, et de regimber contre l'éperon.

Ne recherchez point à savoir beaucoup : apprenez la science du salut; toute autre science est vaine; et, comme disoit le Sage : *En beaucoup de sagesse, il y a beaucoup de fureur et d'indignation; et qui ajoute la science, ajoute le travail* (4).

(1) *Jerem.* II. 20. — (2) *Ibid.* 23. — (3) *Ibid. et Job.* XIV. 16. — (4) *Eccle.* I. 18.

Ne soyez point curieux en choses vaines, en nouvelles, en politique, en riches habillemens, en maisons superbes, en jardins délicieux : *Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste, Vanité des vanités, et tout est vanité* (1). *Malgré elle la créature est assujettie à la vanité*, et en est frappée; mais elle doit gémir en elle-même, jusqu'à ce qu'elle ait secoué ce joug, et soit appelée *à la liberté des enfans de Dieu* (2).

N'aimez point à amasser des trésors, ni à repaître vos yeux de votre or et de votre argent; car *où sera votre trésor, là sera votre cœur* (3) : et jamais vous n'écouterez l'Eglise, qui vous crie de toute sa force, à chaque sacrifice qu'elle offre : *Sursum corda :* Le cœur en haut.

N'aimez point les plaisirs des sens : n'attachez point vos yeux sur un objet qui leur plaît, et songez que David périt par un coup d'œil (4).

Ne vous plaisez point à la bonne chère, qui appesantit votre cœur; ni au vin, qui vous porte dans le sein le feu de la concupiscence : *Sa couleur trompe*, dit le Sage (5), *dans une coupe; mais à la fin il vous pique comme une couleuvre.*

Ne vous plaisez point aux chants qui relâchent la vigueur de l'ame; ni à la musique amoureuse, qui fait entrer la mollesse dans les cœurs par les oreilles.

N'aimez point les spectacles du monde, qui le font paroître beau, et en couvrent la vanité et la laideur.

(1) *Eccle.* I. 2. — (2) *Rom.* VIII. 20, 21. — (3) *Matt.* VI. 21. — (4) *II. Reg.* XI. 2. — (5) *Prov.* XXIII. 32.

N'assistez point aux théâtres : car tout y est comme dans le monde, dont ils sont l'image, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; on y rend les passions délectables, et tout le plaisir consiste à les réveiller.

Ne croyez pas qu'on soit innocent en jouant ou en faisant un jeu des vicieuses passions des autres; par-là on nourrit les siennes. Un spectateur du dehors est au dedans un acteur secret. Ces maladies sont contagieuses; et de la feinte on en veut venir à la vérité.

Je vous l'écris, pères; je vous l'écris, jeunes gens; je vous l'écris, petits enfans, dit saint Jean (1). Il parle à trois âges; aux pères, qui sont déjà vieux ou approchent de la vieillesse; aux jeunes gens, qui sont dans la force; et aux enfans.

Vieillards, qui, dans la foiblesse de votre âge, mettez votre gloire dans vos enfans, mettez-la plutôt à connoître celui qui est dès le commencement, et à l'avoir pour votre père.

Jeunes gens, saint Jean vous parle deux fois. Vous vous glorifiez dans votre force; et par vos vives saillies et vos fougues impétueuses vous voulez tout emporter : mais vous devez mettre votre gloire à vaincre le malin, qui inspire à vos jeunes cœurs tant de désirs, d'autant plus dangereux qu'ils paroissent doux et flatteurs.

Je dirai un mot aux enfans : et puis, jeunes gens, dont les périls sont si grands, je reviendrai encore à vous. Petits enfans; c'est par tendresse que je vous appelle ainsi; car je n'adresserois pas mon discours

(1) *I. Joan.* II. 13.

à ceux qui, dans le berceau, ne m'écouteroient pas encore. Je parle donc à vous, ô enfans, qui commencez à avoir de la connoissance. Dès qu'elle commence à poindre, connoissez votre véritable père, qui est Dieu : honorez-le dans vos parens, qui sont les images de son éternelle paternité : ayez sa crainte dans le cœur, et apprenez de bonne heure à vous laisser enseigner, corriger et conduire à sa sagesse.

Qu'on ne vous apprenne point à aimer l'ostentation et les parures : que la vanité ne soit en vous ni l'attrait ni la récompense du bien que vous faites : et surtout qu'on ne fasse point un jeu de vos passions. Parens, ne nous donnez point ces petites comédies dans vos familles : ces jeux encore innocens, viennent d'un fond qui ne l'est pas. Les filles n'apprennent que trop tôt qu'il faut avoir des galans : les garçons ne sont que trop prêts à en faire le personnage. Le vice naît sans qu'on y pense, et on ne sait quand il commence à germer.

Enfin je reviens à vous, jeunes gens. Il est vrai, vous êtes dans la force : *fortes estis* (1); mais votre force n'est que foiblesse, si elle ne se fait paroître que par l'ardeur et la violence de vos passions. Que la parole de Dieu demeure en vous : vous commencez à l'entendre, commencez à la révérer. Vous voulez l'emporter sur tout le monde; mais je vous ai déjà dit que celui sur qui il faut l'emporter c'est le malin qui vous tente.

Tous ensemble, pères déjà avancés en âge, jeunes gens, enfans, chrétiens tant que vous êtes, *n'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde :*

(1) *I. Joan.* II. 14.

car tout y est amour des plaisirs, curiosité et ostentation; enfin, un orgueil foncier, qui étouffe la vertu dans sa semence, et ne cessant de la persécuter, la corrompt, non-seulement quand elle est née, mais encore quand elle semble avoir pris son accroissement et sa perfection.

CHAPITRE XXXII.

De la racine commune de la triple concupiscence, qui est l'amour de soi-même : à quoi il faut opposer le saint et pur amour de Dieu.

Souvenons-nous, malheureux enfans d'Adam, qu'en quittant Dieu, en qui est la source et la perfection de notre être, nous nous sommes attachés à nous-mêmes; et que c'est dans ce malheureux et aveugle amour que consiste la tache originelle, principalement dans cet amour de notre excellence propre : puisque c'est celui qui nous fait véritablement dieux à nous-mêmes, idolâtres de nos pensées, de nos opinions, de nos vices, de nos vertus mêmes, incapables de porter, je ne dirai pas seulement les faux biens du monde qui nous maîtrisent et nous transportent, mais encore les vrais biens qui viennent de Dieu; parce qu'au lieu de nous élever à celui qui les donne afin qu'on s'unisse à lui, nous nous y attachons, je ne sais comment, de même que s'ils nous étoient propres, ou que nous en fussions les auteurs. Notre libre-arbitre, qui a trompé nos premiers parens, nous séduit encore : et parce que vous avez voulu, ô mon Dieu, qu'il

concourût à votre grand œuvre, qui est notre sanctification; sans songer que c'est vous, ô moteur secret, qui lui inspirez le bon choix qu'il fait, il s'arrête, je ne sais comment, en lui-même, et croit être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien.

Mon Dieu, sanctifiez-nous en vérité: que nous soyons saints, non pas à nos yeux, mais aux vôtres: cachez-nous à nous-mêmes, et que nous ne nous trouvions plus qu'en vous seul.

Je me suis levé pendant la nuit avec David, *pour voir vos cieux qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées* (1). Qu'ai-je vu, ô Seigneur, et quelle admirable image des effets de votre lumière infinie! Le soleil s'avançoit, et son approche se faisoit connoître par une céleste blancheur qui se répandoit de tous côtés: les étoiles étoient disparues, et la lune s'étoit levée avec son croissant, d'un argent si beau et si vif, que les yeux en étoient charmés. Elle sembloit vouloir honorer le soleil, en paroissant claire et illuminée par le côté qu'elle tournoit vers lui; tout le reste étoit obscur et ténébreux; et un petit demi-cercle recevoit seulement dans cet endroit-là un ravissant éclat, par les rayons du soleil, comme du père de la lumière. Quand il la voit de ce côté, elle reçoit une teinte de lumière: plus il la voit, plus sa lumière s'accroît. Quand il la voit toute entière, elle est dans son plein; et plus elle a de lumière, plus elle fait honneur à celui d'où elle lui vient. Mais voici un nouvel hommage qu'elle rend à son céleste illuminateur. A mesure qu'il approchoit, je la voyois dis-

(1) *Ps.* VIII. 4.

paroître; le foible croissant diminuoit peu à peu; et quand le soleil se fut montré tout entier, sa pâle et débile lumière s'évanouissant, se perdit dans celle du grand astre qui paroissoit, dans laquelle elle fut comme absorbée. On voyoit bien qu'elle ne pouvoit avoir perdu sa lumière par l'approche du soleil qui l'éclairoit; mais un petit astre cédoit au grand, une petite lumière se confondoit avec la grande; et la place du croissant ne parut plus dans le ciel, où il tenoit auparavant un si beau rang parmi les étoiles.

Mon Dieu, lumière éternelle, c'est la figure de ce qui arrive à mon ame, quand vous l'éclairez. Elle n'est illuminée que du côté que vous la voyez : partout où vos rayons ne pénètrent pas, ce n'est que ténèbres; et quand ils se retirent tout-à-fait, l'obscurité et la défaillance sont entières. Que faut-il donc que je fasse, ô mon Dieu, sinon de reconnoître de vous toute la lumière que je reçois? Si vous détournez votre face, une nuit affreuse nous enveloppe, et vous seul êtes la lumière de notre vie. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui aurai-je peur* (1)? Nous sommes de ceux à qui l'apôtre a écrit : *Vous avez été autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière, en notre Seigneur* (2). Comme s'il eût dit : Si vous étiez par vous-mêmes lumineux, pleins de sainteté, de vérité et de vertu; et si vous étiez vous-mêmes votre lumière, vous n'auriez jamais été dans les ténèbres, et la lumière ne vous auroit jamais quittés. Mais maintenant vous reconnoissez, par tous vos égaremens, que vous ne

(1) *Ps.* xxvi. 1. — (2) *Ephes.* v. 8.

pouvez être éclairés que par une lumière qui vous vienne du dehors et d'en-haut; et si vous êtes lumière, c'est seulement en notre Seigneur.

O lumière incompréhensible, par laquelle vous illuminez tous les hommes qui viennent au monde, et d'une façon particulière ceux de qui il est écrit: *Marchez comme des enfans de lumière* (1) : outre l'hommage que nous vous devons, de vous rapporter toute la lumière et toute la grâce qui est en nous, comme la tenant uniquement de vous, qui êtes le vrai Père des lumières; nous vous en devons encore un autre, qui est que notre lumière, telle quelle, doit se perdre dans la vôtre, et s'évanouir devant vous. Oui, Seigneur, toute lumière créée, et qui n'est pas vous, quoiqu'elle vienne de vous, vous doit ce sacrifice de s'anéantir, de disparoître en votre présence; et disparoître principalement à nos propres yeux: en sorte que, s'il y a quelque lumière en nous, nous la voyions, non point en nous-mêmes, mais en celui que vous nous avez donné *pour nous être sagesse, et justice, et sainteté, et rédemption* (2); afin *que celui qui se glorifie, se glorifie,* non point en lui-même, mais uniquement *en notre Seigneur* (3).

Voilà, mon Dieu, le sacrifice que je vous offre: et l'oblation pure de la nouvelle alliance, qui vous doit être offerte en Jésus-Christ et par Jésus-Christ dans toute la terre. Je vous l'offre, ô Dieu vivant et éternel; autant de fois que je respire, je veux vous l'offrir; autant de fois que je pense, je souhaite de penser à vous, et que vous soyez tout mon amour:

(1) *Ephes.* v. 8. — (2) *I. Cor.* I. 30, 31. — (3) *II. Cor.* x. 17.

car je vous dois tout. Vous n'êtes pas seulement la lumière de mes yeux : mais si j'ouvre les yeux pour voir la lumière que vous leur présentez, c'est vous-même qui m'en inspirez la volonté.

O Seigneur, de qui je tiens tout, je vous aimerai à jamais; je vous aimerai, ô Dieu, qui êtes ma force. Allumez en moi cet amour : envoyez-moi du plus haut des cieux, et de votre sein éternel, votre Saint-Esprit, ce Dieu amour, qui ne fait qu'un cœur et qu'une ame de tous ceux que vous sanctifiez : qu'il soit la flamme invisible qui consume mon cœur d'un saint et pur amour; d'un amour qui ne prenne rien pour soi-même, pas la moindre complaisance, mais qui vous renvoie tout le bien qu'il reçoit de vous.

O Dieu, votre Saint-Esprit peut seul opérer cette merveille : qu'il soit en moi un charbon ardent, qui purifie de telle sorte mes lèvres et mon cœur, qu'il n'y ait plus rien du mien en moi; et que l'encens que je brûlerai devant votre face, aussitôt qu'il aura touché ce brasier ardent que vous allumerez au fond de mon ame, sans qu'il m'en demeure rien s'exhale tout en vapeurs vers le ciel, pour vous être en agréable odeur. Que je ne me délecte qu'en vous, en qui seul je veux trouver mon bonheur et ma vie, maintenant et aux siècles des siècles. *Amen, Amen.*

OPUSCULES.





RÉFLEXIONS

SUR QUELQUES PAROLES

DE JÉSUS-CHRIST.

Et moi je vous dis : Ne résistez point à celui qui vous traite mal. Matt. v. 39. Ne point résister au prochain qui nous traite mal, c'est ne se point mettre en danger de perdre la patience, la charité, la douceur, la modération; car ce sont des biens que nous devons avoir principalement soin de conserver. Ne point résister, c'est vaincre en vertu celui qui nous veut attaquer; et c'est ainsi qu'il faut être plus fort que lui. Ne point résister, c'est ôter au feu le moyen de s'allumer, ne répondant rien, et adoucissant tout.

Bienheureux sont les doux, parce qu'ils posséderont la terre. Matth. v. 4.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Matt. xi. 29.

Pour entretenir le bon ordre et la paix dans votre communauté, pour gagner peu à peu tous les cœurs, pour persuader sans difficulté et sans disputer, pour entraîner les autres sans effort, pour attirer les personnes les plus éloignées de suivre le bon chemin, il n'y a qu'à pratiquer envers elles la douceur; mais la pratiquer comme Jésus-Christ :

car il ne suffit pas d'être doux, si on ne l'est comme lui. Il est vrai que pour y parvenir il faut beaucoup prendre sur soi. Il faut compatir, excuser, supporter, condescendre, se soumettre, s'humilier; et j'avoue que cela est très-difficile. Mais souvenons-nous que la grande vertu, la grande sévérité du christianisme consiste dans la pratique de la charité, de l'humilité et de la douceur, dans la patience, et le pardon de toutes offenses, même les plus sensibles; et que c'est une grande illusion que de vouloir chercher la perfection hors de là, ou de prétendre la trouver sans cela.

Saint François-de-Sales s'est adonné à un continuel exercice de douceur pour l'intérêt de la foi; et nous devons nous y attacher pour l'intérêt de la charité : car la charité ne nous doit pas être moins précieuse que la foi, et nous ne devons pas faire moins pour l'une que pour l'autre. La miséricorde veut qu'on fasse du bien à son prochain en toutes rencontres; qu'on ne le juge jamais, qu'on ne le condamne point, et que dans ses peines et afflictions on l'assiste et le console.

Si le grain de froment, dit Jésus-Christ, *ne tombe en terre et ne meurt, il demeure seul; mais s'il meurt, il se multiplie et porte beaucoup de fruit.* Joan. XII. 24, 25.

Nous sommes ce grain de froment, et nous avons un germe de vie caché en nous-mêmes : c'est par-là que nous pouvons porter beaucoup de fruit, et du fruit pour la vie éternelle : mais il faut pour cela

que tout meure en nous; il faut que le germe de vie se dégage, et se débarrasse de tout ce qui l'enveloppe. La fécondité de ce grain ne paroît qu'à ce prix. Tombons donc et cachons-nous en terre; humilions-nous; laissons périr tout l'homme extérieur, la vie des sens, la vie du plaisir, la vie de l'honneur, la vie du corps. Entendons bien la force de ce mot: *Se haïr soi-même* (1). Si les choses de la terre n'étoient que viles et de nul prix, il suffiroit de les mépriser; si elles n'étoient qu'inutiles, il suffiroit de les laisser là : s'il suffisoit de donner la préférence au Sauveur, il se seroit contenté de dire comme ailleurs : *Si on aime ces choses plus que moi, on n'est pas digne de moi* (2): mais pour nous montrer qu'elles sont nuisibles, il se sert du mot de *haine*. Entendons par-là le courage que demande le christianisme : tout perdre, tout sacrifier. Cette vie est une tempête; il faut soulager le vaisseau, quoi qu'il en coûte : car que serviroit-il de tout sauver, si soi-même il faut périr?

Périsse donc pour nous tout ce qui nous plaît; qu'il s'en aille en pure perte pour nous. Haïr son ame, c'est haïr tous les talens et tous les avantages naturels, comme étant à nous; et peut-on s'en glorifier quand on les hait? Mais peut-on ne les pas haïr quand on considère qu'ils ne nous servent qu'à nous perdre, dans l'état d'aveuglement et de foiblesse où nous sommes, toujours en danger de tout rapporter à nous, au lieu de tendre à Dieu par ses dons? Gloire, fortune, réputation, santé, beauté, esprit, savoir, adresse, habileté, tout nous

(1) *Luc.* XIV. 26. — (2) *Matt.* X. 37.

perd : le goût même de notre vertu nous perd plus que tout le reste. Il n'y a rien que Jésus-Christ ait tant répété et tant inculqué que ce précepte : *Si on veut être mon disciple, il faut*, dit-il, *haïr son père, sa mère, ses frères et sœurs, femme et enfans, et sa propre ame*, et tout le sensible en nous ; alors cette fécondité intérieure développera toute sa vertu, et nous porterons beaucoup de fruit.

Notre Seigneur ajoute encore : *Qui aime son ame, la perdra.* C'est la perdre que de chercher à la satisfaire. Il faut qu'elle perde tout, et qu'elle se perde elle-même, qu'elle se haïsse, qu'elle se refuse tout, si elle veut se garder pour la vie éternelle.

Toutes les fois que quelque chose de flatteur se présente à nous, songeons à ces paroles : *Qui aime son ame, la perd.* Toutes les fois que quelque chose de dur et de pesant se présente, songeons aussitôt : Haïr son ame, c'est la sauver. Ainsi nous vivrons de la foi, et nous serons vrais justes dans l'esprit et les maximes de l'Evangile.

SUR LA PRIÈRE.

Prier Dieu véritablement, c'est lui exposer avec humilité nos misères, et lui demander d'en avoir compassion selon la grandeur de sa miséricorde, et des mérites de Jésus-Christ. *Demandez, et vous recevrez ; frappez, et on vous ouvrira ; cherchez, et vous trouverez* (1). Ce sont trois degrés, et comme

(1) *Matt.* VII. 7, 8.

trois instances qu'il faut faire persévéramment, et coup sur coup. Mais que faut-il demander à Dieu? Saint Jacques nous le dit : *Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne abondamment à tous, sans jamais reprocher ses bienfaits* (1). Mais il faut demander la sagesse d'en-haut avec confiance, et sans hésiter dans son cœur. C'est ce que notre Seigneur nous apprend lui-même : *En vérité, en vérité, je vous le dis, que si vous aviez de la foi, et que vous n'hésitiez pas, vous obtiendriez tout, jusqu'à précipiter les montagnes dans la mer; et je vous le dis encore un coup, tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez que vous le recevrez, et il vous arrivera* (2).

Regardons donc où nous en sommes par nos péchés, et demandons à Dieu notre conversion avec foi, et ne disons pas qu'il est impossible : car quand nos péchés seroient d'un poids aussi accablant qu'une montagne, prions, et il cédera à la prière; croyons que nous obtiendrons ce que nous demandons. Jésus-Christ se sert exprès de cette comparaison familière, pour nous montrer que tout est possible à celui qui prie, et à celui qui croit. Animons donc notre courage, ô chrétiens, et jamais ne désespérons de notre salut.

Apprenons maintenant ce que c'est que de frapper, et qu'il faut persévérer à frapper, jusqu'à nous rendre importuns si cela se pouvoit : car il y a une manière de forcer Dieu, et de lui arracher, pour ainsi dire, ses grâces; et cette manière, c'est de demander et de crier sans relâche à son secours,

(1) *Jac.* I. 5. — (2) *Matt.* XXI. 21, 22.

avec une ferme foi, et une humble et haute confiance. D'où il faut conclure avec l'Evangile : *Demandez, et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et on vous ouvrira.* Ce que Jésus répète encore une fois en disant : *Car quiconque demande, reçoit ; quiconque cherche, trouve ; et on ouvre à celui qui frappe.*

Il faut donc prier pendant le jour, prier pendant la nuit autant de fois qu'on s'éveille ; et quoique Dieu semble ne pas écouter, ou même nous rebuter, frappons toujours, attendons tout de Dieu, et cependant agissons aussi : car il ne faut pas seulement demander comme si Dieu devoit tout faire tout seul ; mais encore chercher de notre côté, et faire agir notre volonté avec la grâce ; car tout se fait par ce concours : mais il ne faut jamais oublier que c'est toujours Dieu qui nous prévient, et c'est là le fondement de l'humilité.

Jésus-Christ dit encore qu'*il faut toujours prier, et ne cesser jamais* (1). Cette prière perpétuelle ne consiste pas dans une continuelle contention d'esprit, qui ne feroit qu'épuiser les forces, et dont on ne viendroit peut-être pas à bout. Cette prière perpétuelle se fait lorsque, ayant prié aux heures réglées, on recueille de sa prière ou de sa lecture quelques vérités que l'on conserve dans son cœur, et que l'on rappelle sans effort, en se tenant le plus qu'on peut dans l'état d'une humble dépendance envers Dieu, en lui exposant ses besoins ; c'est-à-dire, les lui remettant devant les yeux sans rien dire. Alors comme la terre entr'ouverte et dessé-

(1) *Luc.* XVIII. 1.

chée semble demander la pluie, seulement en exposant au ciel sa sécheresse; ainsi l'ame, en exposant ses besoins à Dieu, le prie véritablement. C'est ce que dit David : *Mon ame, Seigneur, est devant vous comme une terre desséchée et sans eau* (1). Ah! Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier; mon besoin vous prie, ma nécessité vous prie, toutes mes misères et toutes mes foiblesses vous prient; tant que cette disposition dure, on prie sans prier; tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui met en danger de déplaire à Dieu, et qu'on tâche de faire en tout sa volonté, on prie, et Dieu entend ce langage.

O Seigneur, devant qui je suis, et à qui ma misère paroît toute entière, ayez-en pitié; et toutes les fois qu'elle paroîtra à vos yeux, ô Dieu infiniment bon, qu'elle sollicite pour moi vos miséricordes. Voilà une manière de prier toujours, et peut-être la meilleure.

Apprenons encore à demander par Jésus-Christ. Par Jésus-Christ, c'est demander sa gloire; c'est interposer le sacré nom du Sauveur; c'est mettre sa confiance en ses bontés, et aux mérites infinis de son sang. Ce qu'on demande par le Sauveur doit être principalement le salut; le reste est comme l'accessoire : on est assuré d'obtenir quand on demande en un tel nom, auquel le Père ne peut rien refuser. Si donc on n'obtient pas, c'est qu'on demande mal, ou qu'on ne demande pas ce qu'il faut demander. Demander mal, c'est demander sans foi : si vous demandez avec foi et persévérance, vous

(1) *Ps.* CXLII. 6.

l'obtiendrez : demandons notre conversion, et nous l'obtiendrons.

Le fruit de la doctrine de Jésus-Christ sur la prière, doit être de s'y rendre fidèle aux heures qu'on y a consacrées. Fût-on distrait au dedans, si on gémit de l'être, si on souhaite seulement de ne l'être pas, et qu'on demeure humble et recueilli au dehors; l'obéissance qu'on rend à Dieu et à l'Eglise, à la règle de son état, l'attention à observer les cérémonies, et tout ce qui est de l'extérieur de la piété, prononçant bien les paroles, etc.; on prie alors par état et par disposition, par volonté; mais surtout si on s'humilie de ses sécheresses, de ses distractions. O que la prière est agréable à Dieu, quand elle mortifie le corps et l'ame! qu'elle obtient de grâces, et qu'elle expie de péchés!

SUR LA PRIÈRE AU NOM DE JÉSUS-CHRIST.

Toutes les fois que nous disons : *Per Dominum nostrum Jesum Christum*, et nous devons le dire toutes les fois que nous prions, ou en effet, ou en désir et en intention, n'y ayant point d'autre nom par lequel nous devions être sauvés : toutes les fois donc que nous le disons, nous devons croire et connoître que nous sommes sauvés par grâce, uniquement par Jésus-Christ et par ses mérites infinis; non que nous soyons sans mérites, mais à cause que nos mérites sont ses dons, et que ceux de Jésus-Christ en font tout le prix; parce que ce sont les mérites d'un Dieu. C'est ainsi qu'il faut prier par

notre Seigneur Jésus-Christ; et l'Eglise qui le fait toujours, reçoit par-là tout l'effet de la divine prière qu'il fit pour nous la veille de sa passion. Si elle célèbre la grâce et la gloire des saints apôtres, qui sont les chefs du troupeau, elle reconnoît l'effet de la prière que Jésus-Christ a faite distinctement pour eux. Mais les saints, qui sont consommés dans la gloire, n'ont pas moins été compris dans la vue et dans l'intention de Jésus-Christ, encore qu'il ne l'ait pas exprimé. Qui doute qu'il n'y vît tous ceux que son Père lui avoit donnés dans la suite des siècles, et pour lesquels il alloit s'immoler avec un amour particulier? Entrons donc avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ dans la construction de tout le corps de l'Eglise; et rendant grâces avec elle par Jésus-Christ, pour tous ceux qui sont déjà consommés en lui, demandons l'accomplissement de tout le corps mystique de ce divin chef, et de toute la société des saints. Demandons en même temps, avec confiance, que nous nous trouvions rangés dans ce nombre bienheureux et fortuné. Ne doutons point que cette grâce ne nous soit donnée, si nous persévérons à la demander par pure miséricorde et par grâce; c'est-à-dire, par les mérites infinis du sang précieux de Jésus-Christ, qui a été versé pour nous, et dont nous avons le gage sacré dans l'eucharistie.

PRIÈRE. O mon Sauveur, mon Médiateur et mon Avocat, je n'ai rien à espérer que par vous : j'entre dans vos voies pour obéir à vos préceptes; ainsi je

justifie ce que vous dites : *Je suis la voie* (1). C'est par vous qu'il faut aller ; c'est par vous qu'il faut demander ; c'est par vous qu'il faut demander vos grâces.

Tant de vérités sont renfermées dans ces paroles : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* Toutes les fois qu'elles retentissent à nos oreilles, ou que nous les prononçons, rappelons ces vérités dans notre esprit, et conformons-y notre cœur. Les vœux montent par Jésus-Christ ; les grâces viennent par lui : pour l'invoquer il faut l'aimer et l'imiter ; c'est l'abrégé du christianisme.

DE LA MEILLEURE MANIÈRE DE FAIRE L'ORAISON.

Tout ce qui unit à Dieu, tout ce qui fait qu'on le goûte, qu'on se plaît en lui, qu'on se réjouit de sa gloire, et qu'on l'aime si purement qu'on fait sa félicité de la sienne, et que, non content des discours, des pensées, des affections et des résolutions, on en vient solidement à la pratique du détachement de soi-même et des créatures ; tout cela est bon, tout cela est la vraie oraison. Il faut observer de ne pas tourmenter sa tête, ni même trop exciter son cœur ; mais prendre ce qui se présente à la vue de l'ame, avec humilité et simplicité, sans ces efforts violens qui sont plus imaginaires que véritables et fonciers ; se laisser doucement attirer à Dieu, s'abandonnant à son Esprit. S'il reste quelque goût sen-

(1) *Joan.* XIV. 6.

sible, on le peut prendre en passant sans s'en repaître, et aussi sans le rejeter avec effort; mais se laisser couler soi-même en Dieu et en éternelle vérité par le fond de l'ame; aimant Dieu, et non pas le goût de Dieu, sa vérité, et non le plaisir qu'elle donne. Ne souhaitez pas un plus haut degré d'oraison pour être plus aimé de Dieu; mais désirez d'être toujours de plus en plus uni à Dieu, afin qu'il vous possède. La meilleure oraison est celle où l'on s'étudie, avec plus de simplicité et d'humilité, à se conformer à la volonté de Dieu et aux exemples de Jésus-Christ, et celle où l'on s'abandonne le plus aux dispositions et aux mouvemens que Dieu met dans l'ame par sa grâce et par son Esprit.

PENSÉES DÉTACHÉES

SUR LES VISITES DU SEIGNEUR, L'ATTENTION A LUI PLAIRE, L'EFFICACE DE LA PAROLE DE DIEU.

I. Il y a un jour que Dieu seul sait, après lequel il n'y a plus pour l'ame aucune ressource; c'est parce que Jésus-Christ a dit : *Tu n'as pas connu, ô Jérusalem, le temps où Dieu te visitoit* (1); espère encore, il est encore temps; et si jusqu'ici tu as été insensible à ta propre perte, pleure aujourd'hui, et tu vivras : car c'est le grand signe de la miséricorde divine, de reconnoître sa misère et d'en gémir sincèrement.

II. Nous devrions tellement nous occuper de

(1) *Luc.* XIX. 44.

Dieu, en nous tenant en sa divine présence, que nuit et jour rien ne nous revienne tant dans l'esprit, que le soin et le désir de le contenter en tout, de l'aimer et de lui plaire. Certainement c'est un grand don de Dieu que de l'aimer, et d'être toujours pressé d'un ardent désir d'augmenter dans son amour.

III. La médecine des ames malades, c'est la parole de Jésus-Christ. Prendre cette médecine, c'est la lire avec respect et attention, y réfléchir, et la méditer en esprit de prière. Le fondement du salut, c'est de croire, et de s'unir non-seulement à la vérité en général, mais encore à chaque vérité particulière qu'on lit, par un acte de foi qu'on fait dessus. Le commencement du salut, c'est lorsque ces vérités reviennent comme d'elles-mêmes dans la mémoire, et y ramènent l'attention à Dieu et au salut : le fruit, c'est de vaincre ses passions, et de devenir plus fort et plus courageux par cette victoire : l'effet accompli de ce remède céleste, c'est de rendre l'ame parfaitement saine : elle le seroit d'abord, si elle le vouloit. Car comme sa maladie est le déréglement de sa volonté, sa santé seroit parfaite par un seul acte parfait de sa volonté pour plaire en tout à Dieu. La force ne manque pas au remède. La parole de Jésus-Christ est vive et efficace; elle pénètre jusqu'à la moëlle, jusque dans l'intérieur de l'ame : une vertu divine l'accompagne; et Jésus-Christ ne manque jamais de parler au dedans à ceux qui s'affectionnent au dehors à sa sainte parole. Le respect que lui portent ces ames fidèles, est même une marque qu'il leur a déjà parlé.

MANIÈRE COURTE ET FACILE

POUR FAIRE L'ORAISON EN FOI, ET DE SIMPLE PRÉSENCE DE DIEU.

I. Il faut s'accoutumer à nourrir son ame d'un simple et amoureux regard en Dieu, et en Jésus-Christ notre Seigneur; et pour cet effet il faut la séparer doucement du raisonnement, du discours, et de la multitude d'affections pour la tenir en simplicité, respect et attention, et l'approcher ainsi de plus en plus de Dieu, son unique souverain bien, son premier principe, et sa dernière fin.

II. La perfection de cette vie consiste en l'union avec notre souverain bien, et tant plus la simplicité est grande, l'union est aussi plus parfaite. C'est pourquoi la grâce sollicite intérieurement ceux qui veulent être parfaits, à se simplifier pour être enfin rendus capables de la jouissance de l'*un* nécessaire, c'est-à-dire, de l'unité éternelle; disons donc souvent du fond du cœur: *O unum necessarium, unum volo, unum quæro, unum desidero, unum mihi est necessarium, Deus meus et omnia.* O un nécessaire! c'est vous seul que je veux, que je cherche, et que je désire! vous êtes mon un nécessaire, ô mon Dieu et mon tout!

III. La méditation est fort bonne en son temps, et fort utile au commencement de la vie spirituelle; mais il ne faut pas s'y arrêter, puisque l'ame, par sa fidélité à se mortifier et à se recueillir, reçoit pour

l'ordinaire une oraison plus pure et plus intime, que l'on peut nommer de simplicité, qui consiste dans une simple vue, regard ou attention amoureuse en soi, vers quelque objet divin, soit Dieu en lui-même, ou quelqu'une de ses perfections, soit Jésus-Christ, ou quelqu'un de ses mystères, ou quelques autres vérités chrétiennes. L'ame quittant donc le raisonnement, se sert d'une douce contemplation qui la tient paisible, attentive et susceptible des opérations et impressions divines, que le Saint-Esprit lui communique : elle fait peu, et reçoit beaucoup : son travail est doux, et néanmoins plus fructueux : et comme elle approche de plus près de la source de toute lumière, de toute grâce et de toute vertu, on lui en élargit aussi davantage.

IV. La pratique de cette oraison doit commencer dès le réveil, en faisant un acte de foi de la présence de Dieu, qui est partout, et de Jésus-Christ, les regards duquel quand nous serions abîmés au centre de la terre, ne nous quittent point. Cet acte est produit, ou d'une manière sensible et ordinaire, comme qui diroit intérieurement : Je crois que mon Dieu est présent ; ou c'est un simple souvenir de foi, qui se passe d'une façon plus pure et spirituelle de Dieu présent.

V. Ensuite il ne faut pas se multiplier à produire plusieurs autres actes ou dispositions différentes, mais demeurer simplement attentif à cette présence de Dieu, exposé à ses divins regards, continuant ainsi cette dévote attention ou exposition, tant que notre Seigneur nous en fera la grâce, sans s'empresser à faire d'autres choses que ce qui nous arrive,

puisque cette oraison est une oraison avec Dieu seul, et une union qui contient en éminence toutes les autres dispositions particulières, et qui dispose l'ame à la passiveté, c'est-à-dire, que Dieu devient le seul maître de son intérieur, et qu'il y opère plus particulièrement qu'à l'ordinaire : tant moins la créature travaille, tant plus Dieu opère puissamment; et puisque l'opération de Dieu est un repos, l'ame lui devient donc en quelque manière semblable en cette oraison, et y reçoit aussi des effets merveilleux; et comme les rayons du soleil font croître, fleurir et fructifier les plantes, ainsi l'ame qui est attentive et exposée en tranquillité aux rayons du divin soleil de justice, en reçoit mieux les divines influences qui l'enrichissent de toute sorte de vertus.

VI. La continuation de cette attention en foi, lui servira pour remercier Dieu des grâces reçues pendant la nuit, et en toute sa vie, d'offrande de soi-même et de toutes ses actions, de direction d'intention, et autres, etc.

VII. L'ame s'imaginera de perdre beaucoup par l'omission de tous ces actes, mais l'expérience lui fera connoître qu'au contraire elle y gagne beaucoup, puisque plus la connoissance qu'elle aura de Dieu sera plus grande, son amour sera aussi plus pur, ses intentions plus droites, son aversion pour le péché plus forte, son recueillement, sa mortification et son humilité plus continuelles.

VIII. Cela n'empêchera pas qu'elle ne produise quelques actes de vertus, intérieurs ou extérieurs, quand elle s'y sentira portée par le mouvement de

vous pour le temps et pour l'éternité : Seigneur, qui est semblable à vous? Mon Seigneur et mon Dieu, mon Dieu et rien plus.

XII. Il faut remarquer que cette vraie simplicité nous fait vivre dans une continuelle mort, et dans un parfait détachement, parce qu'elle nous fait aller à Dieu avec une parfaite droiture et sans nous arrêter en aucune créature; mais ce n'est pas par spéculation qu'on obtient cette grâce de simplicité, c'est par une grande pureté de cœur, et par la vraie mortification et mépris de soi-même; et quiconque fuit de souffrir, et de s'humilier, et de mourir à soi, n'y aura jamais d'entrée : et c'est aussi d'où vient qu'il y en a si peu qui s'y avancent, parce que presque personne ne se veut quitter soi-même, faute de quoi on fait des pertes immenses, et on se prive des biens incompréhensibles. O heureuses sont les ames fidèles, qui n'épargnent rien pour être pleinement à Dieu! heureuses les personnes religieuses qui pratiquent fidèlement toutes leurs observances, selon leur institut! cette fidélité les fait mourir constamment à elles-mêmes, à leur propre jugement, à leur propre volonté, inclinations et répugnances naturelles, et les dispose ainsi d'une manière admirable, mais inconnue, à cette excellente sorte d'oraison; car qu'y a-t-il de plus caché qu'un religieux et une religieuse, qui ne suit en tout que ses observances, et les exercices communs de la religion, n'y ayant en cela rien d'extraordinaire, et qui néanmoins consiste dans une mort totale et continuelle; par cette voie, le royaume de Dieu s'établit en nous, et tout le reste nous est donné libéralement.

l'ame, qu'il faut faire la volonté de Dieu en toutes choses. Voir tout venir de Dieu, et aller de tout à Dieu, c'est ce qui soutient et fortifie l'ame en toutes sortes d'événemens et d'occupations, et ce qui nous maintient même en possession de la simplicité. Suivez donc toujours la volonté de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ, et uni à lui comme à notre chef, c'est un excellent moyen d'augmenter cette manière d'oraison, pour tendre par elle à la plus solide vertu, et à la plus parfaite sainteté.

XI. On doit se comporter de la même façon et avec le même esprit, et se conserver dans cette simple et intime union avec Dieu, dans toutes ses actions et sa conduite, au parloir, à la cellule, au souper, à la récréation; sur quoi il faut ajouter, que dans tous les entretiens on doit tâcher d'édifier le prochain, en profitant de toutes les occasions de s'entreporter à la piété, à l'amour de Dieu, à la pratique des bonnes œuvres, pour être la bonne odeur de Jésus-Christ. *Si quelqu'un parle*, dit saint Pierre, *que ce soit de paroles de Dieu*, et comme si Dieu même parloit par lui; il suffit pour cela de se donner simplement à son esprit; il vous dictera, en toutes rencontres, tout ce qui convient sans affectation. Enfin, on finira la journée avec cette sainte présence, l'examen, la prière du soir, le coucher, et on s'endormira avec cette attention amoureuse, entrecoupant son repos de quelques paroles ferventes, et pleines d'onction, quand on se réveille pendant la nuit, comme autant de traits et de cris du cœur vers Dieu. Par exemple : Mon Dieu, soyez-moi toutes choses; je ne veux que

ceurs sur le Thabor. L'expérience lui fera connoître avec le temps la vérité de ces belles paroles : *Et nox illuminatio mea in deliciis meis, et mea nox obscurum non habet, sed omnia in luce clarescunt.* Après la purgation de l'ame dans le purgatoire des souffrances, où il faut nécessairement passer, viendra l'illumination, le repos, la joie, par l'union intime avec Dieu, qui lui rendra ce monde, tout exil qu'il est, comme un petit paradis. La meilleure oraison est celle où l'on s'abandonne le plus aux sentimens et aux dispositions que Dieu même met dans l'ame, et où l'on s'étudie avec plus de simplicité, d'humilité et de fidélité à se conformer à sa volonté, et aux exemples de Jésus-Christ.

Grand Dieu, qui, par un assemblage merveilleux de circonstances très-particulières, avez ménagé de toute éternité la composition de ce petit ouvrage, ne permettez pas que certains esprits, dont les uns se rangent parmi les savans, les autres parmi les spirituels, puissent jamais être accusés à votre redoutable tribunal, d'avoir contribué en aucune sorte, à vous fermer l'entrée de je ne sais combien de cœurs, parce que vous vouliez y entrer d'une façon dont la seule simplicité les choquoit, et par une porte, qui toute ouverte qu'elle est par les saints depuis les premiers siècles de l'Eglise, ne leur étoit peut-être pas encore assez connue : faites plutôt, que devenant tous aussi petits que des enfans, comme Jésus-Christ l'ordonne, nous puissions entrer une fois par cette petite porte, afin de pouvoir ensuite la montrer aux autres, plus sûrement et plus efficacement. Ainsi soit-il.

EXERCICE JOURNALIER,

POUR FAIRE EN ESPRIT DE FOI

TOUTES SES ACTIONS,

PENDANT LE NOVICIAT.

POUR bien commencer votre journée, dès le moment que vous serez éveillée, faites le signe de la croix. Adorez la majesté de Dieu par un acte de retour sur tout ce que vous êtes : rendez grâces à Dieu de toutes ses miséricordes sur vous, et vous donnez toute à lui.

Lorsque vous serez levée, mettez-vous à genoux, et faites votre exercice du matin en cette manière.

Très-sainte Trinité, je vous adore de toutes les puissances de mon ame : je vous remercie de ce que vous m'avez préservée de tant de périls et de dangers, que d'autres meilleures que moi n'ont pas évités. Je me donne toute à vous, et vous remercie très-humblement de ce que vous m'avez créée à votre image et ressemblance. Rachetée de votre sang précieux, appelée à la foi et à la vocation religieuse, je vous supplie de me faire la grâce de reconnoître toutes ces miséricordes, et de vous être fidèle tout le temps de ma vie. Père de toute bonté, je m'offre à vous, et vous adore comme votre

fille, voulant vous obéir en toutes choses. Remplissez mon entendement de vos connoissances et de vos grandeurs, et mon cœur de votre amour; afin que je vous serve comme je dois.

Verbe divin, je vous honore et adore avec tous les respects que je dois, et je m'offre à vous comme esclave; mais esclave de votre amour, voulant m'assujettir à la vraie vie de l'esprit, que vous avez enseignée venant au monde. Mais comme je ne peux rien de moi-même que le péché, donnez-moi, s'il vous plaît, la grâce pour enflammer mon cœur dans la pratique des vertus. Présentez à ma mémoire le souvenir de ce que vous avez fait pendant que vous conversiez parmi les hommes, et de tout ce que vous avez souffert pour me racheter: c'est la miséricorde que je vous demande, ô mon Jésus, et que j'en fasse l'usage conforme à vos desseins.

Divin Esprit, je vous adore de toutes les forces de mon ame, et je m'offre à vous comme écolière et disciple, pour être instruite de ce que j'ai à faire pour posséder votre amour; vous suppliant que mon cœur en soit enflammé, et qu'il soit détaché de l'affection des créatures, auxquelles je renonce pour adhérer à vous seul. Je vous demande la lumière, pour connoître ce que je dois faire pour ma perfection; vous demandant pardon de la négligence que j'ai apportée à suivre les inspirations, que vous m'avez données tant de fois pour mon salut.

Très-sainte et adorable Trinité, prosternée à vos pieds, je vous adore de toutes les forces de mon ame; et vous supplie d'agréer que je vous offre tout ce que je ferai aujourd'hui, intérieurement et extérieu-

rement, en l'honneur des mérites de Jésus-Christ, et pour honorer toutes ses actions; lui demandant la grâce que les miennes soient sanctifiées par les siennes, désirant de les unir à ses mérites.

POUR LE DIMANCHE.

Mon Dieu, ayant uni toutes mes actions intérieures et extérieures à celles de mon Jésus, je vous les offre aussi, pour vous remercier de ce que vous avez donné l'infaillibilité à la sainte Eglise pour nous enseigner, comme elle l'apprend à ses enfans par ce qu'elle leur commande de croire; je me rends de tout mon cœur à ses lois amoureuses.

POUR LE LUNDI.

Mon Dieu, je vous supplie que toutes les actions de ce jour soient à l'intention et pour le repos des ames du purgatoire, particulièrement pour celles qui sont le plus délaissées; vous conjurant que, par les douleurs et l'effusion du plus précieux sang de mon Sauveur, il vous plaise les délivrer, et les faire jouir de votre gloire; vous demandant la foi, l'humilité, et le mépris de tout ce qui n'est point vous.

POUR LE MARDI.

Mon souverain Seigneur, je vous offre toutes mes pensées, mes paroles et mes actions, intérieures et extérieures, pour honorer toutes celles de mon Jésus lorsqu'il étoit sur la terre, et pour vous remercier des grâces et prérogatives que vous avez accordées à tous les saints et saintes; mais particulière-

ment à ceux et celles que l'Eglise honore en ce jour; vous demandant, par leur intercession, ma conversion parfaite.

POUR LE MERCREDI.

Mon Dieu, je vous offre tout ce que je ferai en ce jour, pour vous remercier de ce que vous m'avez fait naître de parens catholiques qui m'ont élevée dans la foi; vous suppliant de me faire la grâce d'y vivre et mourir, de daigner convertir tous les hérétiques, et de donner votre Esprit au Pape et à tous ceux qui conduisent visiblement l'Eglise, pour en bannir toutes les erreurs.

POUR LE JEUDI.

Mon Dieu, agréez que je fasse aujourd'hui toutes mes actions intérieures et extérieures, pour honorer la demeure de mon Jésus dans le très-saint Sacrement de l'autel, et que j'adore son humilité et son amour; vous suppliant, par cet anéantissement où il s'est réduit pour moi, que je sois humble, et que je me conforme aux états de mon Jésus dans ce sacrement auguste, que je révère de tout mon cœur.

POUR LE VENDREDI.

Je vous consacre en ce jour, mon Dieu, tout ce que je ferai intérieurement et extérieurement, pour honorer la passion et les souffrances de mon Jésus, et pour imprimer sa croix dans mon cœur; vous suppliant que, par sa mort et ses douleurs, j'aie la force pour supporter toutes les croix qu'il lui plaira

m'envoyer, auxquelles je me soumets de tout mon cœur.

POUR LE SAMEDI.

Je vous présente, ô mon souverain Seigneur, tout ce que j'ai dessein de faire aujourd'hui, pour votre plus grande gloire, et pour honorer en la sainte Vierge sa virginité et sa maternité tout ensemble; vous suppliant, mon Dieu, de me donner la pureté de corps et d'ame, la grâce que je vous sois fidèle, et que je ne m'éloigne point de vos desseins sur moi.

Sainte Vierge, je vous supplie de me prendre en votre protection, et de m'obtenir de votre Fils la grâce que je lui sois constamment unie, et que je m'étudie toujours à suivre ses volontés saintes.

Sub tuum præsidium, etc.

Saint Ange, qui m'avez été donné de la bonté divine pour gardien de mon corps et de mon ame, je vous supplie de me préserver en ce jour des périls spirituels et corporels, et que vous m'empêchiez d'offenser la majesté de mon Dieu; me portant à faire le bien et à m'éloigner du mal, et détournant de moi les occasions du péché : assistez-moi en tous les momens de ma vie, mais surtout à celui de ma mort.

Finissez après avoir adoré encore la très-sainte Trinité, disant :

Sainte Trinité, je vous adore de toutes les forces de mon ame; et je vous demande votre sainte bénédiction, et qu'il vous plaise remplir les puissances

de mon ame de votre connoissance, de votre amour et de votre souvenir.

Puis tâchez, en vous habillant, de vous entretenir l'esprit en la présence de Dieu; le suppliant de vous revêtir de sa grâce, en vous couvrant des habits de la sainte religion, que vous baiserez par respect en les mettant, et demandant avec instance à notre Seigneur, qu'il vous donne le vrai esprit de votre père saint Benoît, qui est dans le silence et dans l'obéissance.

Vous irez à Prime, et tâcherez d'assister à ce premier office avec le plus de ferveur que vous pourrez, et vous chanterez les louanges de Dieu avec respect et avec application d'esprit, vous souvenant que vous faites en terre ce que les anges font au ciel; et si cela ne suffit pas, vous offrirez cette heure en l'honneur de Jésus cruellement flagellé. Pénétrez profondément ce mystère; et abîmez-vous, voyant un Dieu de majesté traité en esclave, qui, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, n'a aucune partie saine en lui. Que cet état de Jésus vous excite à l'aimer de tout votre cœur, et à souffrir pour lui tout ce que la Providence permettra qu'il vous arrive.

Pour l'oraison, tâchez d'avoir un grand désir de converser avec Dieu. Vous commencerez votre oraison par un acte de foi et d'une profonde humilité, dans la vue de la grandeur de Dieu et de votre bassesse.

Après cela entrez doucement en votre sujet avec beaucoup de dépendance de Dieu, pour recevoir ce qu'il lui plaira vous donner, sans empressement de

votre part, n'y apportant rien de vous que l'anéantissement et l'abaissement; car bien souvent, faute de laisser agir la grâce, on la perd. Si vous avez quelque sécheresse, impuissance ou distraction, faites ce que vous pourrez pour rejeter les dernières; afin qu'il n'y ait point de votre faute; et pour les dérélictions, acceptez-les avec humilité, croyant que c'est ce que vous méritez; et dites à votre bon Dieu, dans le silence, par un simple regard, ou parlant intérieurement : Ah ! mon Dieu, j'avoue que j'ai mérité ce traitement par mes infidélités; mais je vous supplie que je n'y commette point de fautes, et que je fasse bon usage de ce qu'il vous plaît que je souffre. Je vous aime de tout mon cœur, et en cet état de privation; sachant bien que vous êtes la bonté même, et que vous ne faites rien que pour votre gloire et pour mon salut. D'autres fois, vous lui pourrez dire : Mon Dieu, je suis bien aise de vous servir à mes dépens; puisque vous le voulez ainsi, je m'y soumets de toutes les forces de mon esprit, et je renonce à tout ce qui vous pourroit déplaire.

Au commencement de la messe, excitez-vous à une grande douleur de vos péchés, et offrez le grand sacrifice de la messe, pour honorer celui que Jésus a consommé sur la croix pour nos péchés : remerciez-le de cet adorable mystère, lui demandant la grâce de vous rendre digne d'une si copieuse rédemption. Offrez-le aussi pour remercier Dieu des grâces infinies qu'il a départies à la sainte Vierge sa mère, pour honorer Dieu en ses saints, et pour les ames du purgatoire. Si cela ne suffit pas,

servez-vous de l'Exercice de la messe et de la communion, quand vous communierez.

Après la basse messe, vous souvenant que vous venez de converser avec Dieu, faites l'offrande de toutes vos actions dans cet esprit de recueillement, avec beaucoup de respect et d'attention à sa présence.

Après cette offrande, vous vous occuperez aux emplois de votre charge avec soin et diligence, travaillant, autant que vous pourrez, à être fidèle à la grâce; car de cette fidélité dépend votre avancement à la perfection. Dieu a tant de pente à se communiquer à nous, qu'il ne cherche que des ames préparées à s'unir à lui. Disposez-vous pour recevoir ses dons. La meilleure disposition est de faire bon usage des grâces qu'il vous donne pour vous avancer; et c'est pour cela qu'il dit : *Celui qui est fidèle en peu, je l'établirai en beaucoup* (1). Soyez donc soigneuse et courageuse à mortifier vos passions et vos cinq sens; mais particulièrement lorsque vous en avez le mouvement.

Le ressouvenir de ces choses vous aidera à retourner à Dieu, et à rentrer en vous-même pendant votre travail manuel, pour vous donner toute à Dieu qui vous a créée pour lui, et pour vous engager à l'aimer. Comment le ferez-vous, sinon en détruisant en vous, par la mortification, l'Adam terrestre, pour vous revêtir du céleste qui est Jésus-Christ? Je vous conjure en son nom de vous rendre exacte en ces points par la pratique de ce qui suit.

Le premier point, être fidèle aux obligations de

(1) *Matt.* XXV. 21.

votre condition, et qu'il n'y ait jamais que l'obéissance qui vous en dispense; et que vous ne fassiez rien de ce que vous devez faire, que pour Dieu, donnant une ame à tout ce que vous devez faire; parce qu'il n'y a rien de petit, quand on fait avec esprit et obéissance les actions religieuses.

Le deuxième, être fidèle aux traits de Dieu dans votre intérieur; obéissant à sa voix, quelque répugnance que vous y ayez : rendez cette fidélité à sa grâce, et il vous en donnera de nouvelles. C'est ce qui fait avancer les ames; parce qu'elles reçoivent de plus en plus de nouvelles grâces, par le bon usage des premières.

Le troisième est d'être inviolablement fidèle à la mortification de vos passions et des cinq sens; vous assurant que vous ne pouvez tendre à la perfection, ni devenir fille d'oraison que par cette voie.

Il y a encore trois autres principes sur lesquels je suis bien aise de vous instruire, qui, bien pratiqués, remédient aux trois occasions par lesquelles les chrétiens et les religieuses reculent au lieu d'avancer, et qui, lorsqu'elles ne sont pas encore dans le chemin, les empêchent d'y entrer.

Le premier, sont les tentations, sécheresses, dérélictions, impuissances, pauvreté, aveuglement, soit pour l'oraison mentale ou autres prières. Et afin que ces peines ne vous empêchent pas de servir Dieu, priez-le par foi, par fidélité, par obéissance; vous imprimant bien cela en l'esprit, pour vous engager avec courage au service que vous lui devez. Il est mon Sauveur, lui direz-vous, ma force, mon commencement et ma fin; cela étant, je dois le ser-

vir également au milieu de ces tentations, de ces impuissances, etc.

Produisez en ces commencemens des actes de foi de ces vérités, pour vous en donner l'habitude.

Le deuxième, sont les maladies, infirmités, assujettissemens du corps, qui souvent, si l'on n'est fidèle, relâchent l'esprit, et l'entretiennent dans les soins de ce corps, dans la mollesse et dans la lâcheté. Il faut, pour y remédier et l'empêcher, accepter de la main de Dieu et de sa très-sainte volonté l'état de la maladie; et vous persuader, par réflexion et par acte de foi, ce qui est dit dans le premier empêchement, qui est que, dans l'état de la maladie, vous devez rendre à Dieu service, fidélité, adoration, tendre à votre perfection par ces voies, et conserver toujours la mortification: si elle ne peut être exercée sur le corps par les austérités, il faut qu'elle soit dans l'esprit, les passions et les cinq sens. Qu'il y a de sujets de grande pénitence dans les maladies, quand on les sait prendre comme l'on doit!

Le troisième empêchement, sont les occupations, obédiences, contradictions, et embarras que vous devez éviter : mais quand l'obéissance vous y emploie, il s'y faut soumettre, et vous souvenir que vous devez être fidèle, et que Dieu est votre Dieu, que vous êtes sa créature, et par conséquent obligée de l'aimer et servir : faire usage de ces embarras étant inviolablement fidèle à ce Dieu de bonté, et lui demander par aspiration, ou par la foi en sa présence, la grâce de lui rendre ce que vous lui devez comme à votre Créateur. C'est en cette manière que l'on pratique la vertu, et que l'on tend à

la perfection; et ce qu'on acquiert dans ces oppositions est bien plus solide que lorsque nous avons des goûts, des facilités à prier et à agir, de la santé, et bien du temps pour la retraite. C'est pourquoi, pendant que vous êtes dans la force et dans la vigueur de la grâce de votre vocation, imprimez-vous ces pratiques qui font toute la perfection des ames religieuses, ou dont le défaut cause leur entière infidélité et relâchement au service de Dieu, que vous devez préférer à tout, disant : C'est cette souveraine bonté qui m'a donné l'être, et qui m'a faite pour lui; et ainsi du reste : et lorsque vous y aurez commis quelques fautes, vous pratiquerez trois choses.

La première, de rentrer dans votre intérieur pour vous en humilier, et en porter le poids devant la majesté divine.

La deuxième, est de vous confier en sa miséricorde, et lui demander la grâce de vous en amender, lui promettant que vous le ferez par la force de sa grâce.

La troisième, est de vous en humilier devant votre directeur, en lui découvrant l'état de votre intérieur. Je vous puis assurer que si vous voulez, avec la grâce de votre vocation, vous rendre fidèle à ces principes dans toutes les rencontres, en peu de temps vous y aurez une telle habitude, que vous n'aurez plus de peine dans la pratique de ces choses, comme dit votre sainte règle; et pour vous aider à les retenir plus facilement, je les mettrai en abrégé.

La première, être inviolablement fidèle à tous les devoirs de votre condition, les faisant pour Dieu,

donnant une ame à toutes les actions extérieures.

La deuxième, est la fidélité aux inspirations intimes que vous ressentirez de quitter le mal et de faire le bien. Si l'on consultoit bien ce fonds, l'on ne feroit pas tant de fautes, et l'on adhéreroit plus qu'on ne fait aux saintes inspirations.

La troisième, est la fidèle pratique de la mortification des passions, des cinq sens et de tout le grossier.

La quatrième, est de porter les peines et privations dans l'esprit de soumission et de fidélité, et d'en faire un saint usage par un acte de foi.

La cinquième, est la maladie qu'il faut souffrir et accepter de la main de Dieu, pour être fidèle à ne se point relâcher de la pratique intérieure de la mortification.

La sixième, est d'être soigneuse dans l'obédience, et dans les emplois que l'obéissance vous donne, de vous y conserver dans un esprit intérieur, et une attention à la présence de Dieu en vous.

Sachez que si vous voulez tendre à la perfection et à la sanctification de votre ame, vous devez, durant les années de votre noviciat, vous engager dans une entière pratique de tout ceci; afin d'en prendre les habitudes : cela étant, vous pouvez en peu acquérir cet esprit d'oraison, qui est si avantageux pour les ames religieuses, et qui les fait parvenir à cette union divine, qui leur fait aimer Dieu de tout leur cœur. Mais comment pouvez-vous garder ce premier commandement que Dieu nous a fait, si par toutes ces pratiques de mortification, vous ne détruisez tout ce qui est opposé à ce Dieu d'amour?

Je

Je vous conseille de ne point quitter ces petites pratiques, que votre direction vous donne, si ce n'est que Dieu vous accorde quelques grâces surnaturelles, qui n'arrivent, pour l'ordinaire, qu'après la purgation et la pratique d'une sérieuse mortification en toutes (qui dit toutes n'excepte rien) les voies de votre sanctification; faisant tout ce que je viens de vous marquer avec une obéissance entière; car je désire que vous ne fassiez rien sans une actuelle obéissance, et que vous vous accoutumiez à la demander pour tout ce que vous avez à faire, soit pour votre intérieur ou extérieur, du moins une fois la semaine : et quand vous rendrez compte de votre intérieur, premièrement vous commencerez toujours, disant : Je vous supplie de me donner le mérite de l'obéissance pour dire ma coulpe, et pour rendre compte de mon intérieur; secondement vous direz : Depuis que je suis sortie de ma direction, je me suis trouvée, en tous mes exercices et à l'oraison, de telle et telle manière : troisièmement, vous direz comment vous avez travaillé à détruire le vice qu'on vous aura donné à combattre, et à acquérir la vertu opposée que vous deviez pratiquer : quatrièmement, vous déclarerez si vous avez été soigneuse de mortifier vos sens, et particulièrement celui que vous aurez eu la semaine à combattre : cinquièmement, quelles impressions vos lectures vous ont faites, quel fruit vous en avez retiré pour l'accomplissement de vos devoirs : sixièmement, si vous avez quelque avis à demander, ou quelque peine à exposer, vous le ferez : septièmement, vous en allant vous tâcherez de vous souvenir

des instructions qu'on vous aura données, avec une forte résolution d'en venir à la pratique.

Quand on sonnera le deuxième office, rentrez dans votre intérieur, et vous réjouissez de ce que vous allez chanter les louanges de Dieu; et vous lui direz avec un saint transport: Mon Seigneur, préparez mon cœur et ma langue, afin que l'un et l'autre vous louent. Et tâchez d'être à l'office avec grande modestie et recueillement, ne pensant qu'à la majesté de Dieu : ou si cela ne suffit, honorez les ignominies et douleurs que les Juifs firent souffrir à Jésus, lui mettant une couronne d'épines sur la tête, que l'on enfonçoit dans son sacré chef. Adorez-le profondément, pour réparer les outrages que lui firent souffrir les Juifs, qui se moquoient de cet innocent Agneau, se mettant à genoux et le saluant par dérision. Quel spectacle de voir un Dieu abandonné à la raillerie de ses ennemis! Excitez votre ame à connoître la grandeur de votre ingratitude par les excessives douleurs de ce divin Sauveur.

Vous irez ensuite faire votre examen, vous mettant en la présence de Dieu, l'adorant avec le plus d'application que vous pourrez; et rentrant dans votre intérieur, vous connoîtrez ce que vous avez fait contre Dieu, contre l'obéissance, votre prochain et vous-même; demandant à notre Seigneur qu'il vous fasse connoître toutes les fautes que vous avez commises, et qu'en les connoissant, il vous en donne le regret, la douleur, et la volonté de ne les plus commettre; car tout bien vient de Dieu, père des lumières. C'est pourquoi, il faut que vous demandiez avec confiance à notre Seigneur tout ce

qui est pour votre sanctification; il vous invite à demander tout à son Père en son nom.

Vous irez au réfectoire, vous humiliant de voir à quel assujettissement nous sommes obligés; et pendant que vous donnerez la nourriture à votre corps, priez notre Seigneur qu'il sustente votre ame : de temps en temps renouvelez votre attention pour entendre la lecture; et ne laissez jamais passer aucun repas sans vous mortifier, en vous privant de quelque chose de ce que vous mangez avec trop d'appétit, ou en mangeant ce que vous n'aimez pas : mais que ce soit en peu de chose; parce qu'il faut estimer davantage l'esprit général que la singularité, prenant en esprit de simplicité et de pauvreté ce que la religion vous donne.

Après le réfectoire, vous monterez au dortoir pour garder le silence; ce que vous ferez en union avec celui que Jésus-Christ a gardé dans l'état d'abaissement de son enfance; et vous vous occuperez à quelque petit ouvrage, si vous en avez à faire, ou à quelque lecture peu appliquante.

Quand on dira None à midi, vous adorerez Jésus-Christ portant sa croix. Pénétrez-vous intérieurement de l'excès des douleurs qu'il souffroit, pendant que l'on clouoit ses mains et ses pieds, que vous adorerez profondément, en offrant au Père éternel toutes ces souffrances de Jésus pour le salut des hommes, mais en particulier pour votre ame criminelle.

Quand on sonnera le silence, vous ferez de même que j'ai dit au matin; vous souvenant, pendant vos occupations, que les dispositions éloignées pour

l'oraison sont la fidélité aux inspirations de notre Seigneur, la mortification de vos passions et des cinq sens, et de faire vos actions pendant la journée en la présence de Dieu : et de temps en temps vous vous entretiendrez avec notre Seigneur, selon l'attrait que vous en aurez, tantôt par adoration, par consécration, et par des actes d'humilité; considérant la grandeur de Dieu et votre bassesse, sa charité pour vous, et votre indignité; ce qui vous doit bien engager à l'aimer de tout votre cœur. D'autres fois, confiez-vous en lui et lui demandez miséricorde, avec protestation de fidélité; le priant de vous accorder le pardon de vos fautes. Vous pourrez, de toutes ces pensées, prendre celle pour laquelle vous aurez plus d'attrait et de pente selon vos besoins. Si vous voulez, vous vous contenterez de celle de la présence de Dieu, comme il est en vous et dans votre intime, et y adhérerez par la foi.

Sitôt que l'on sonnera l'oraison, vous serez diligente à y aller, et tâcherez de vous consacrer toute à notre Seigneur; le priant qu'il remplisse les puissances de votre ame de sa connoissance et de son amour, et qu'il vous donne sa grâce pour converser avec lui par l'exercice de l'oraison, que vous ferez comme on vous l'a appris, ou de cette façon. Vous vous soumettrez pleinement au domaine de Dieu, que vous adorerez, et à qui vous offrirez le temps que vous allez passer en sa sainte présence, en union des oraisons de Jésus-Christ; le suppliant amoureusement qu'il sanctifie la vôtre par les siennes. Renoncez à toutes les pensées étrangères, et faites un désaveu de toutes les inutilités qui vous viendront;

et appliquez-vous paisiblement, sous les yeux de Dieu, au sujet de votre oraison.

S'il arrive que vous ne le puissiez, par tentation ou distraction, causée par votre infidélité, humiliez-vous devant la majesté souveraine de Dieu ; et après deux ou trois actes, si vous voyez que vous ne puissiez rien, souffrez cette peine, impuissance et pauvreté : renoncez à toute la coulpe, et acceptez-en la peine. Parlez à Dieu par quelque acte de confiance, d'abandon et de soumission à sa volonté; et demeurez avec respect en sa présence, supportant humblement les sécheresses que vous éprouvez. Ne sortez jamais de l'oraison sans en tirer quelque fruit ; demandant à notre Seigneur la grâce de pratiquer tout ce que vous voyez qu'il demande de vous; prenant des résolutions d'être obéissante, assujettissant votre jugement et toutes vos raisons à celle qui vous gouverne; et protestant que quelque difficulté que vous y trouviez, vous en voulez venir à la pratique, à l'imitation de Jésus-Christ, duquel l'Apôtre dit : *Il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix ; et pour cet effet, il a été exalté* (1).

Les Vêpres se disant ensuite, vous tâcherez de les chanter dans l'esprit que votre oraison vous aura laissé, ou bien dans la considération de Jésus-Christ sur la croix, mourant par amour pour vous. Voyez la plaie de son côté; et le priez que vous puissiez être toute recueillie en elle, considérant l'excès de son amour.

Après Vêpres, vous irez en votre cellule, où étant vous vous mettrez à genoux; et rentrant dans votre

(1) *Philip.* II. 8, 9.

intérieur, vous y adorerez la majesté de Dieu, et lui offrirez ce temps en union de la retraite de Jésus-Christ; le suppliant qu'il sanctifie cette heure, et qu'il vous donne son Esprit et l'intelligence pour concevoir votre lecture, et être instruite de ce qu'il veut de vous, pour sa gloire et votre plus grande perfection. Cette lecture se doit plutôt appeler une méditation ou étude de toutes les vertus : et quand quelque vérité vous aura touchée, recueillie et éclairée, fermez votre livre, et la pénétrez à loisir : laissez agir la grâce en vous, selon toute son étendue; et lorsque ce mouvement sera passé, relisez et employez ainsi cette heure de temps, qui vous sera fort utile si vous la pratiquez en cette manière.

Vous irez au réfectoire, et observerez les mêmes choses que le matin, après lequel vous irez faire une visite au saint Sacrement, que vous adorerez avec respect, rentrant dans votre intérieur : offrez par obéissance votre heure de récréation; suppliant Jésus-Christ qu'il lui plaise vous donner sa bénédiction, et vous faire la grâce de ne rien dire qui lui puisse déplaire. Pendant votre conversation, rappelez-vous de temps en temps que Dieu vous regarde, et qu'ainsi il ne faut rien dire ni rien faire qui soit indigne de sa présence.

Lorsque la cloche sonnera pour aller à Complies, tâchez d'élever votre cœur à Dieu avec une nouvelle ferveur, pour suppléer à toutes les négligences de ce jour. Honorez, durant cette dernière heure de l'office, la descente de Jésus-Christ de la croix; et reconnoissant par quelque acte d'amour celui

qu'il vous a porté en achevant de consommer son sacrifice, demandez-lui que par sa mort il vous fasse mourir au péché pour ne vivre qu'en lui.

A la fin, vous ferez votre examen avec le plus d'application que vous pourrez, en cette manière.

Mon Seigneur, je vous adore du profond de mon ame : prosternée à vos pieds, je vous rends grâces de ce que vous m'avez créée à votre image et ressemblance, rachetée de votre précieux sang, fait naître en la foi catholique, appelée à la sainte religion, et préservée de tant de périls et dangers, auxquels beaucoup d'autres, qui vous ont été plus fidèles que moi, ont été exposés, et surtout en ce jour, dans lequel vous m'avez tant fait de miséricordes. Béni soyez-vous, mon Dieu. Esprits bienheureux, aidez-moi à le remercier de toutes les grâces qu'il me fait; et lui demandez pour moi celle de connoître les péchés que j'ai commis contre sa bonté, et qu'en les connoissant j'en aie le véritable regret que je dois.

Je vous adore, mon Sauveur Jésus, comme mon souverain juge; je me soumets de tout mon cœur à la puissance que vous avez de me juger : je suis très-aise que vous ayez ce pouvoir sur moi; et je vous supplie de me faire participante de la lumière par laquelle vous me ferez voir mes péchés à l'heure de la mort, lorsque je comparoîtrai devant votre tribunal. Faites-moi aussi participante du zèle de votre justice; afin que je haïsse mes péchés comme vous les haïssez.

Veni, sancte Spiritus, etc.

Mon Seigneur, voilà un grand nombre de péchés que j'ai commis contre votre bonté infinie : mais j'en ai regret, et je m'en accuse à vos pieds; non-seulement de ceux que je connois, mais aussi de ceux dont je n'ai pas la connoissance et que vous voyez en moi : je vous en demande pardon, espérant, s'il vous plaît, en vos divines miséricordes.

Miserere mei, Deus, etc.

Oui, mon Dieu, je crie vers vous, pour obtenir miséricorde de votre infinie bonté : je vous supplie de me pardonner par votre infinie clémence, par les mérites du sang de mon Sauveur, ayant un vif regret de vous avoir offensé, non point pour la crainte de l'enfer ni pour quelque motif temporel, mais uniquement pour l'amour de vous-même; et c'est pour cela que je suis, par votre grâce, dans la volonté de n'y retomber jamais, et de vous être fidèle jusqu'à la mort : je voudrois avoir toute la douleur dont un cœur humain est capable, par le secours de votre grâce.

Confiteor, etc.

Mon Dieu, je vous donne mon cœur; et je vous aime avec une telle complaisance, que de toute ma volonté j'aime, j'accepte et embrasse tout ce qu'il vous plaira qui m'arrive, tant à moi qu'à toutes les personnes qui me regardent, pour lesquelles je vous demande, comme pour moi, l'accomplissement des desseins de miséricorde que vous avez sur nous de toute éternité.



Je vous offre, mon Seigneur, le sommeil que je vais prendre, en union de celui que mon Jésus a pris lorsqu'il étoit en cette vie mortelle; vous suppliant d'animer mon cœur si puissamment, que tous ses mouvemens se portent vers vous, et qu'il s'unisse, par ses désirs, à tous les bienheureux pour vous aimer, vous louer, vous bénir et vous adorer dans leur société.

In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.

In te, Domine, speravi; non confundar, etc.

Suscipe me, Domine, etc.

J'espère et j'espérerai toute ma vie, ô mon Dieu, en vos grandes miséricordes, où je mets toutes mes espérances.

Venez, ô mon Dieu, posséder mon cœur; qu'il n'aime que vous dans l'éternité.

Veni, Domine Jesu.

Je veux, ô mon Dieu, faire en tout votre sainte volonté, et m'y soumets de toute la mienne.

Non mea, sed tua voluntas fiat.

Je me soumets de tout mon cœur à la mort, et je l'accepte humblement; parce que c'est votre volonté que je meure : je veux toutes les circonstances qui la doivent accompagner, comme pour le temps et l'heure; vous suppliant de m'assister en ce moment, et que je meure en votre sainte grâce; ado-

rant, dès maintenant et pour cette heure, ce que je ne pourrai peut-être pas faire alors, le jugement que vous porterez de mon ame, m'y soumettant de toute ma volonté; vous suppliant de me traiter non selon mes mérites, mais selon toute l'étendue de vos miséricordes et de la charité de Jésus-Christ pour moi.

Sainte Vierge, je vous prie de me prendre sous votre protection particulière; et demandez pour moi à votre Fils que je ne m'éloigne jamais de lui tant soit peu, mais que mon ame veille avec lui pendant le sommeil. Assistez-moi en tous les momens de ma vie, et surtout en celui de ma mort.

Saint Ange, à qui la bonté de Dieu a donné charge de mon ame et de mon corps, je vous supplie d'en prendre un soin singulier, et de me préserver de tout danger, des illusions et tentations, et de m'obtenir que je n'offense point mon Dieu, mais que mon ame soit toujours unie à lui par amour.

Je vous adore, très-sainte Trinité; c'est de tout mon cœur que je vous révère, vous suppliant de me donner votre sainte bénédiction, de me garder de tout péché, et de remplir les puissances de mon ame de votre connoissance, de votre amour et de votre souvenir. Ainsi soit-il.

Après l'examen, on monte au dortoir, où se commence le silence souverain, jusqu'au lendemain, que vous observerez avec toute l'exactitude possible. Vous vous déshabillerez en diligence pour être couchée à huit heures; et vous ne vous occu-

perez à rien du tout, sinon à lire votre sainte oraison auparavant.

Quand on vous éveillera pour Matines, levez-vous en diligence et avec une nouvelle ferveur; remerciant Dieu de vous avoir appelée à une vocation où vous avez le moyen de le louer, durant que le monde n'y pense pas. Allez à l'église faire votre préparation, et offrez ce moment en l'honneur du moment de la naissance de Jésus-Christ : honorez toutes les circonstances de ses abaissemens dans la crèche; vous unissant à tous les bienheureux, qui donnent gloire au Seigneur de ce que le Rédempteur est né.

Consacrez-vous toute à lui, et le priez de sanctifier toutes les actions de votre journée, ou, si vous aimez mieux, consacrez-la à Jésus agonisant.

Quel spectacle de voir un Dieu de majesté prosterné en terre sur sa face, priant et disant : *Mon Dieu, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; mais votre volonté soit faite, et non la mienne* (1) ! Que cet exemple vous apprenne à prier avec humilité et soumission aux volontés de Dieu, et qu'il sanctifie toutes les petites angoisses et abandons que la Providence permettra vous arriver.

Avant que de finir cet Exercice, il faut que je vous dise que je ne l'ai fait que pour les ames qui ne sont pas encore dans la pratique des vertus, et qui n'ont point d'habitude à la mortification, et rien de bien surnaturel. S'il se trouvoit des ames à qui notre Seigneur fît quelque grâce extraordinaire,

(1) *Luc.* XXII. 42.

elles ne se doivent servir de ces petits moyens que dépendamment de la même grâce : car ce ne sont-là que de foibles moyens, pour aider et suppléer aux impuissances, et défaut d'habitude : néanmoins, si l'on est exact à les suivre, ils peuvent beaucoup aider, pourvu qu'on les embrasse avec esprit et de cœur, sans se violenter ni aller contre le trait intérieur, à quoi l'on doit se rendre très-fidèle : cela étant, notre Seigneur bénira tout : je le supplie qu'il vous fasse cette grâce. Ainsi soit-il.

[redacted]

EXERCICE

DE

LA SAINTE MESSE.

Au commencement de la Messe, voyant le prêtre, vous vous représenterez Jésus-Christ revêtu de cet habit blanc, qui est signifié par l'aube du prêtre, adorant le Père éternel; et vous lui offrirez ce sacrifice, lui disant de cœur:

Mon Dieu, je vous adore de toutes les forces de mon ame, et je vous offre ce saint sacrifice pour honorer et renouveler la passion de mon Jésus, et, par lui, le mérite de ses douleurs. Je vous demande pardon de mes crimes et la grâce d'une parfaite conversion: que je sois par amour totalement à vous, confessant, mon Dieu, que je suis indigne d'assister à ce grand sacrifice. Mais je m'accuse à vos pieds de tous les péchés que j'ai commis, selon la parfaite connoissance que vous en avez; je vous en demande pardon et miséricorde, et une véritable douleur de vous avoir offensé.

Dites le *Confiteor*.

A l'Introït.

Vous honorerez la première entrée du Fils de Dieu dans le monde pour la rédemption des hommes, et

tâcherez de reconnoître cet amour par amour, lui disant :

Ah ! mon doux Jésus, je vous aime, et je veux vous aimer de toutes les forces de mon ame ; et qu'à jamais je reconnoisse les bontés que vous avez pour tous les hommes, et pour mon ame en particulier.

Faites en sorte que votre esprit s'applique à la reconnoissance des miséricordes de Jésus-Christ venant au monde.

Au *Kyrie, eleison.*

Imaginez-vous toute la nature humaine prosternée devant la majesté de Dieu, demandant miséricorde à ce bon Jésus, qui ne vient au monde que pour vous la faire. Honorez toujours cette première entrée, et lui dites :

Ah ! mon Seigneur, faites-moi miséricorde, s'il vous plaît, et à tout votre pauvre peuple qui vous la demande avec moi.

Au *Gloria in excelsis.*

Vos anges, Seigneur, nous ont annoncé, par ce cantique, la réconciliation des hommes avec votre majesté. Vous promettez, mon Dieu, que la paix et la tranquillité seront assurées aux hommes de bonne volonté. Donnez-la-moi bonne, s'il vous plaît ; puisque je ne veux chercher de véritable repos qu'en vous, qui êtes mon souverain bien.

Honorez la charité infinie de Jésus-Christ venant au monde ; et voyez que c'est pour glorifier le Père éternel, et sauver le genre humain. Demandez-lui

que vous reconnoissiez cette bonté, par une grande fidélité à son service.

A l'Evangile.

Vous tâcherez de l'entendre avec respect, vous représentant que c'est la vraie publication des œuvres du Fils de Dieu étant au monde, pour servir de modèle de perfection aux ames chrétiennes, et aux religieuses plus particulièrement; puisque, pour imiter Jésus-Christ, elles ont renoncé à tout pour suivre, aimer et servir Dieu; sachant qu'on ne peut avoir deux maîtres sans aimer l'un et haïr l'autre, comme dit le même Seigneur (1). Anéantissez-vous; avouez que vous n'avez pas ouï la parole du saint Evangile avec le respect que vous deviez; puisque bien souvent, quoique consacrée à Dieu, vous avez voulu, en le servant, aimer le monde avec lui. Pendant que l'on achevera l'évangile, faites des résolutions contraires.

Pendant le *Credo*, vous ne ferez autre chose que dire intérieurement à Dieu: Je crois ce que la sainte Eglise me commande de croire, sans en douter; et je vous remercie, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez fait naître dans la vraie Eglise; je vous supplie que j'y meure, et que, par votre sang et l'amour que vous lui portez comme à votre épouse, vous augmentiez le nombre de ses enfans et la renouvelliez; convertissant les Juifs, avec tous les infidèles et les hérétiques, à la vraie et unique foi, pour laquelle je souhaite, par votre grâce, donner ma vie.

Si cela ne suffit pas pour vous occuper pendant le

(1) *Matt.* VI. 24.

Credo, vous n'avez qu'à vous arrêter intérieurement aux paroles qui y sont dites, que Jésus est né d'une vierge, qu'il a souffert la mort, et est descendu aux enfers, ressuscité et assis à la droite de son Père, où il prie pour nous, et est notre unique avocat; voyant en tous ces mystères l'amour de votre Dieu pour tous les hommes.

A l'Offertoire.

L'offertoire de la Messe représente ce que Jésus a fait dans le jardin des Olives, acceptant la mort, et s'offrant à son Père. Renouvelez cette même offrande, disant intérieurement :

Père de toute bonté, je vous offre mon Jésus et l'acceptation qu'il fit de souffrir pour mon salut; vous suppliant qu'elle me soit méritoire, que je sois toute à vous, et que j'accepte toutes les souffrances qu'il vous plaira m'envoyer, comme je fais maintenant de tout mon cœur.

A la Préface.

Il faut que votre cœur s'élève d'une façon plus spirituelle; vous détachant de toutes sortes de pensées pour paroître devant Dieu avec plus de pureté, vous unissant avec tous les esprits bienheureux pour entonner : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.*

A l'Elévation.

Adorez Jésus-Christ avec foi et respect; le priant qu'il vous élève et attire à lui par sa grâce, et par sa présence dans le très-saint Sacrement. Offrez-vous à

à sa divine majesté en ce moment, pour honorer l'offrande qu'il a faite de lui-même à son Père, pour vos péchés et pour ceux de tout le monde; tâchant de vous unir à lui intimement, par amour et par foi.

Pendant le *Pater*, appliquez-vous à quelqu'une des demandes de l'Oraison dominicale, en en prenant une pour chaque jour, vous unissant avec le prêtre dans l'esprit de l'Eglise.

Aux *Agnus Dei*, vous demanderez au Père éternel, par Jésus-Christ, le pardon de vos péchés, et vous le lui offrirez comme le vrai Agneau sans tache; puisqu'il n'est venu que pour effacer les péchés du monde, et pour vous faire miséricorde.

Pour la Communion spirituelle.

Vous tâcherez de faire une communion spirituelle, vous y préparant par une confession intérieure en la présence de Dieu, auquel vous demanderez pardon, et produirez quelque acte de contrition. Excitez votre cœur à le recevoir chez vous d'une façon toute spirituelle; après, vous l'adorerez profondément, et produirez des actes d'une vive foi de la présence sacramentelle de votre Dieu, avec lequel vous unirez les puissances de votre ame le plus intimement que vous pourrez; et vous vous abandonnerez toute à lui, pour qu'il prenne une pleine possession de votre cœur, et qu'il en dirige tous les mouvemens. Vous veillerez avec soin sur vous-même, pour vous conserver dans cette union avec le divin Epoux; et vous entretiendrez Jésus aussi familièrement, comme si vous aviez reçu les saintes espèces. Ainsi vous pourrez,

durant tout le jour, manger spirituellement Jésus, vous unissant intimement à lui avec de profonds actes d'adoration. Il ne faut point qu'il y ait obstacle en l'ame, si petit soit-il, pour rendre la communion spirituelle efficace.

Le reste de la Messe se doit employer à entretenir Jésus, et lui exposer vos nécessités spirituelles.

Aux dernières Oraisons.

Demandez à Dieu, dans l'esprit de l'Eglise, qu'il vous fasse la grâce d'avoir participé à ce saint sacrifice; le priant, par les mérites d'icelui, que vous ne vous éloigniez jamais de la fidélité que vous lui devez, soit en ce jour, soit pendant toute votre vie.

A la bénédiction du prêtre, priez la sainte Trinité de vous donner la sienne. Ainsi soit-il.

PRIÈRES

POUR SE PRÉPARER

A LA SAINTE COMMUNION.

I.re PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien reconnoît le dessein du Sauveur dans l'institution de l'Eucharistie, et admire l'excès de son amour.

Il faut avouer, ô Jésus mon Sauveur, que vous avez voulu nous témoigner votre amour par des effets incompréhensibles. Cet amour a été la cause de cette union réelle, par laquelle vous vous êtes fait homme. Cet amour vous a porté à immoler pour nous ce même corps, aussi réellement que vous l'aviez pris : et voulant, ô Jésus, faire ressentir à chacun de vos enfans, en vous donnant à lui en particulier, la charité que vous avez témoignée à tous en général; vous avez institué l'admirable sacrement de l'eucharistie, ce chef-d'œuvre de votre toute-puissance, ce rare effet de votre bonté, par lequel vous nous rendez tous réellement participans de votre corps divin; afin de nous persuader par-là que c'est pour nous que vous l'avez pris, et que vous l'avez offert en sacrifice. Car si les Juifs, dans l'ancienne alliance, mangeoient la chair des hosties

pacifiques, offertes pour eux, comme une marque de la part qu'ils avoient à cette immolation : de même, ô Jésus, vous avez voulu, après vous être fait vous-même notre victime, que nous mangeassions effectivement cette chair de notre sacrifice; afin que la manducation actuelle de cette chair adorable, fût un témoignage perpétuel à chacun de nous en particulier, que c'est pour nous que vous l'avez prise, et que vous l'avez immolée. O prodige de bonté! ô abîme de charité! ô tendresse de l'amour de notre Sauveur! Quel excès de miséricorde! O Jésus, quelle invention de votre sagesse! Mais quelle confiance nous inspire la manducation de cette chair sacrifiée pour nos péchés! Quelle assurance de notre réconciliation avec vous! Il étoit défendu à l'ancien peuple de manger de l'hostie offerte pour ses crimes, pour lui faire comprendre que la véritable expiation ne se faisoit pas dans cette loi par le sang des animaux : tout le monde étoit comme interdit par cette défense, sans pouvoir actuellement participer à la rémission des péchés. Ce n'est pas ainsi que vous traitez vos enfans, divin Sauveur : vous nous commandez de manger votre corps, qui est la vraie hostie immolée pour nos fautes, pour nous persuader que la rémission des péchés est accomplie dans le nouveau Testament. Vous ne vouliez pas non plus, ô mon Dieu, que ce même peuple mangeât du sang (1); et une des raisons de cette défense étoit que le sang nous est donné pour l'expiation de nos ames. Mais au contraire, vous nous donnez votre sang, et vous

(1) *Levit.* XVII. 10, 11.

nous ordonnez de le boire; parce qu'il est répandu pour la rémission des péchés; nous marquant par-là, en même temps, que la manducation de votre corps et de votre sang est aussi réelle à la sainte table, que la grâce et l'expiation des péchés est actuelle et effective dans la nouvelle alliance.

II.e PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien excite sa foi sur ce mystère, et renonce au jugement des sens.

Il est ainsi, mon Dieu, je le crois; c'est la foi de votre Eglise : c'est ce qu'elle a toujours cru, appuyée sur votre parole. Car vous l'avez dit vous-même de votre bouche sacrée : *Prenez, c'est mon corps : buvez, c'est mon sang* (1). Je le crois; votre autorité domine sur toute la nature. Sans me mettre donc en peine comment vous exécutez ce que vous dites, je m'attache, avec votre Eglise, précisément à vos paroles. Celui qui fait ce qu'il veut, opère ce qu'il dit en parlant : et il vous a été plus aisé, ô Sauveur, de forcer les lois de la nature, pour vérifier votre parole, qu'il ne nous est aisé d'accommoder notre esprit à des interprétations violentes, qui renversent toutes les lois du discours. Cette parole toute-puissante a tiré toutes choses du néant : lui seroit-il donc difficile de changer en d'antres substances ce qui étoit déjà? Je crois, Seigneur; mais augmentez ma foi : rendez-la victorieuse dans

(1) *Matt.* XXVI. 26, 27, 28.

le combat que lui livrent les sens. Ce mystère est un mystère de foi : que je n'écoute donc que ce qu'elle m'en apprend; que je croie, sans aucun doute, que ce qui est sur cet autel est votre corps même, que ce qui est dans le calice est votre propre sang répandu pour la rémission des péchés.

III.e PARTIE DE LA PRIÈRE.

Le chrétien demande à Jésus-Christ les saintes dispositions qu'il faut apporter à la réception d'un si grand sacrement.

Qu'il opère en moi, mon Sauveur, la rémission de mes péchés : que ce sang divin me purifie, qu'il lave toutes les taches qui ont souillé cette robe nuptiale, dont vous m'aviez revêtu dans le baptême; afin que je puisse m'asseoir avec assurance au banquet des noces de votre Fils. Je suis, je l'avoue, une épouse infidèle, qui ai manqué une infinité de fois à la foi donnée : *Mais revenez*, nous dites-vous, ô Seigneur, *revenez, je vous recevrai* (1); pourvu que vous ayez repris votre première robe, et que vous portiez, dans l'anneau que l'on vous met au doigt, la marque de l'union où le Verbe divin entre avec vous. Rendez-moi cet anneau mystique : revêtez-moi de nouveau, ô mon Père, comme un autre enfant prodigue qui retourne à vous, de cette robe de l'innocence, et de la sainteté que je dois apporter à votre table. C'est l'immortelle parure que vous

(1) *Jerem.* III. 1.

nous demandez, vous qui êtes en même temps l'époux, le convive, et la victime immolée qu'on nous donne à manger. Les riches habits sont une marque de joie ; et il est juste de se réjouir à votre table, ô roi tout-puissant, lorsque vous célébrez les noces de votre Fils avec les ames saintes; lorsque vous nous en donnez le corps pour en jouir, et pour nous faire devenir un même corps et un même esprit avec lui par la communion. Car ce festin nuptial est aussi en un autre sens, ô mon Dieu, la consommation de ce mariage sacré, où l'Eglise et toute ame sainte s'unit à l'Epoux corps à corps, cœur à cœur, esprit à esprit; et c'est là qu'on trouve l'accomplissement de cette parole : *Qui me mange, vivra par moi* (1). Qu'elle s'accomplisse en moi, mon Sauveur, que j'en sente l'effet : transformez-moi en vous, et que ce soit vous-même qui viviez en moi. Mais pour cela, que je m'approche de ce céleste repas avec les habits les plus magnifiques : que j'y vienne avec toutes les vertus; que j'y coure avec une joie digne d'un tel festin, et de la viande immortelle que vous m'y donnez. *Ce pain est un pain du ciel; c'est un pain vivant, qui donne la vie au monde* (2). *Venez, mes amis*, nous dites-vous, ô céleste Epoux, *venez, mangez, buvez, enivrez-vous, mes très-chers* (3), de ce vin, qui transporte l'ame, et lui fait goûter, par avance, les plaisirs des anges. Mais, ô Jésus, pour avoir part à ces chastes délices, faites-moi cesser de vivre selon les sens : car la mortification doit faire une des parties de notre habit nuptial; et il faut se mortifier pour célébrer votre mort, ô mon Sauveur.

(1) *Joan.* VI. 58. — (2) *Ibid.* 33, 51. — (3) *Prov.* IX, 5. *Cant.* V. 1.

DISCOURS

SUR

L'ACTE D'ABANDON A DIEU.



Ses caractères, ses conditions et ses effets.

Je voudrois qu'on lût attentivement le chapitre X de l'Evangile de saint Luc, depuis le verset 38 jusqu'à la fin. Après l'avoir lu et un peu considéré en grand silence, je souhaiterois que, par un acte de foi, on se mît aux pieds de Jésus avec Marie, pour entendre sa parole.

Jésus parle encore tous les jours dans son Evangile; mais il parle d'une manière admirable dans l'intime secret du cœur : car il est la parole même du Père éternel, où toute vérité est renfermée. Il faut donc lui prêter ces oreilles intérieures dont il est écrit : *Vous avez, Seigneur, ouvert l'oreille à votre serviteur* (1).

Heureux ceux à qui Dieu a ouvert l'oreille en cette sorte; ils n'ont qu'à la tenir toujours attentive, leur oraison est faite de leur côté. Jésus leur parlera bientôt, et il n'y a qu'à se tenir en état d'entendre sa voix.

Marie étoit assise aux pieds de Jésus (2). Assise, tranquille aux pieds de Jésus; humilité, soumis-

(1) *II. Reg.* VII. 27. — (2) *Luc.* X. 39.

sion; se soumettre à la parole éternelle, à la vérité. Silence : que tout se taise : *Il se fit un silence dans le ciel, environ d'une demi-heure* (1). Qui parle durant ce temps? Dieu seul. *Environ une demi-heure.* Ce grand silence de l'ame, où tout cesse, où tout se tait devant Dieu, dans le ciel, dans la haute partie de notre ame, ne dure guère durant cette vie : mais pour peu qu'il dure, qu'il se dit de choses, et que Dieu y parle! Sois attentive, ame chrétienne, ne te laisse pas détourner dans ces bienheureux momens.

Entrez dans le cabinet, et fermez la porte sur vous : priez votre Père dans le secret; et votre Père, qui vous voit dans le secret, vous le rendra (2). Que vous rendra-t-il? Parole pour parole : pour la parole par laquelle vous l'aurez prié de vous instruire, la parole par laquelle il vous fera entendre ce qu'il veut de vous, et son éternelle vérité.

Entrez donc, et fermez la porte. Entrez en vous-même, et ne vous laissez détourner par quoi que ce soit. Quand ce seroit une Marthe, une ame sainte qui viendroit vous inviter à servir Jésus, demeurez toujours enfermée dans ces saints et bienheureux momens. Jésus ne veut point de vous ces services extérieurs : tout le service qu'il veut de vous, c'est que vous l'écoutiez seul, et que vous prêtiez l'oreille du cœur à sa parole.

Parlez donc, *Seigneur;* il est temps : *votre serviteur écoute* (3), parlez : et que direz-vous? *Marthe, Marthe, tu es empressée, et tu te troubles dans*

(1) *Apoc.* VIII. 1. — (2) *Matt.* VI. 6. — (3) *I. Reg.* III. 10.

le soin de beaucoup de choses : or, il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire (1). Ne faut-il donc pas s'acquitter de tous ses devoirs, de toutes ses obédiences? Il le faut, sans doute : mais il ne faut jamais être empressée ; et il y a d'heureux momens où tout autre devoir, tout autre exercice, toute autre obédience cessent en vous : il n'y a pour vous d'autre obédience que celle d'écouter Jésus qui veut vous parler.

Il n'y a qu'une seule chose qui soit nécessaire. Il n'y a que Dieu seul qui soit nécessaire ; il est tout : le reste n'est rien ; et *tout ce qui est, disparoît devant sa face ; et toutes les nations sont un vide et un néant à ses yeux* (2). Il est le seul nécessaire à l'homme ; c'est lui seul qu'il faut désirer, et à qui il faut s'unir. *Crains Dieu, et observe ses commandemens ; car c'est là tout l'homme* (3). Tout le reste lui est étranger ; cela seul lui appartient, comme une chose qui lui est propre : c'est tout le fonds de l'homme, toute sa substance, tout son être. Quoi que tu perdes, ô homme, pourvu que tu ne perdes pas Dieu, tu n'as rien perdu du tien. Laisse donc écouler le reste : ne te réserve que de craindre et aimer Dieu ; c'est là tout l'homme.

Il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. Comme Dieu est seul, et que l'homme se considère comme seul devant lui ; il faut trouver quelque chose en l'homme qui soit parfaitement un, un acte qui renferme tout dans son unité ; qui d'un côté renferme tout ce qui est dans l'homme ; et d'autre côté réponde à tout ce qui est en Dieu.

(1) *Luc.* X. 41. — (2) *Isai.* XL. 17. — (3) *Eccle.* XII. 13.

Faites-moi trouver cet acte, ô mon Dieu, cet acte si étendu, si simple, qui vous livre tout ce que je suis, qui m'unisse à tout ce que vous êtes. O Jésus, je suis à vos pieds; faites-le moi trouver, faites-moi trouver cet *un nécessaire*. Tu l'entends déjà, ame chrétienne : Jésus te dit dans le cœur, que cet acte c'est l'acte d'abandon. Car cet acte livre tout l'homme à Dieu; son ame, son corps en général et en particulier, toutes ses pensées, tous ses sentimens, tous ses désirs, tous ses membres, toutes ses veines, avec tout le sang qu'elles renferment, tous ses nerfs, jusqu'aux moindres linéamens, tous ses os, et jusqu'à l'intérieur et jusqu'à la moëlle, toutes ses entrailles, tout ce qui est au dedans et au dehors. Tout vous est abandonné, ô Seigneur, faites-en ce que vous voulez. O mon Dieu, je vous abandonne ma vie; et non-seulement celle que je mène en captivité et en exil sur la terre; mais encore ma vie dans l'éternité. Je vous abandonne mon salut; je remets ma volonté entre vos mains : je vous remets l'empire que vous m'avez donné sur mes actions. Faites-moi selon votre cœur; et *créez en moi un cœur pur* (1), un cœur docile et obéissant. *Tirez-moi; nous courrons après vous et après les douceurs de vos parfums. Ceux qui sont droits vous aiment* (2). Faites-moi donc droit, ô mon Dieu; afin que je vous aime de tout mon cœur, de ce cœur que vous formez en moi par votre grâce. Je vous ai tout livré; je n'ai plus rien : c'est là tout l'homme.

Que si cet acte répond à tout ce qui est en l'homme, il répond aussi en même temps à tout ce qui est en

(1) *Ps.* L. 12. — (2) *Cant.* I. 3.

Dieu. Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu ; à votre unité, pour être fait un avec vous ; à votre infinité et à votre immensité incompréhensible, pour m'y perdre et m'y oublier moi-même ; à votre sagesse infinie, pour être gouverné selon vos desseins, et non pas selon mes pensées ; à vos décrets éternels, connus et inconnus, pour m'y conformer, parce qu'ils sont tous également justes ; à votre éternité, pour en faire mon bonheur ; à votre toute-puissance, pour être toujours sous votre main ; à votre bonté paternelle, afin que, dans le temps que vous m'avez marqué, vous receviez mon esprit entre vos bras ; à votre justice, en tant qu'elle justifie l'impie et le pécheur, afin que d'impie et de pécheur vous le fassiez devenir juste et saint. Il n'y a qu'à cette justice qui punit les crimes, que je ne veux pas m'abandonner ; car ce seroit m'abandonner à la damnation que je mérite : et néanmoins, Seigneur, elle est sainte cette justice, comme tous vos autres attributs ; elle est sainte, et ne doit pas être privée de son sacrifice. Il faut donc aussi m'y abandonner. Et voici que Jésus-Christ se présente ; afin que je m'y abandonne, en lui et par lui.

Donc, ô Dieu saint, ô Dieu vengeur des crimes, j'adore vos saintes et inexorables rigueurs ; et je m'y abandonne en Jésus-Christ, qui s'y est abandonné pour moi, afin de m'en délivrer : car il s'est soumis volontairement à porter tous mes péchés, et ceux de tout le monde, et s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice ; parce qu'il avoit un mérite et une sainteté infinie à lui opposer. Je m'y livre donc, en lui et par lui ; et je vous offre, pour

vous appaiser envers moi, ses mérites et sa sainteté, dont il m'a couvert et revêtu. Ne me regardez pas en moi-même; mais regardez-moi en Jésus-Christ, et comme un membre du corps dont il est le chef. Donnez-moi telle part que vous voudrez à la passion de votre saint fils Jésus; afin que *je sois sanctifié en vérité*, en celui *qui s'est sanctifié pour moi*, comme il dit lui-même (1).

Enfin, ô Dieu, unité parfaite, que je ne puis égaler, ni comprendre par la multiplicité, quelle qu'elle soit, de mes pensées; et au contraire dont je m'éloigne d'autant plus, que je multiplie mes pensées, je vous en demande une, si vous le voulez, ou je ramasse en un, autant qu'il est permis à ma foiblesse, toutes vos infinies perfections, ou plutôt cette perfection seule et infinie, qui fait que vous êtes Dieu, le seul qui est, de qui tout est, en qui tout est, qui est heureux par lui-même. O Dieu, soyez heureux éternellement; je m'en réjouis: c'est en cela que je mets tout mon bonheur. En cet esprit, ô mon Dieu, *grand dans vos conseils, incompréhensible à penser, qui vous êtes fait un nom et une gloire immortelle* (2), par la magnificence de vos œuvres; je m'abandonne à vous de tout mon cœur, à la vie et à la mort, dans le temps et dans l'éternité. Vous êtes ma joie, mon consolateur, mon refuge, mon appui; qui m'avez donné Jésus-Christ pour être *la pierre posée dans les fondemens de Sion, la pierre principale, la pierre de l'angle, la pierre éprouvée, choisie, affermie, inébranlable, la pierre solide et précieuse; et qui espère en cet appui, qui s'y*

(1) *Joan.* XVII. 19. — (2) *Jerem.* XXXII. 19, 20.

abandonne, ne sera point confondu dans son espérance (1).

Faisons donc comme ceux qui accablés de travail, et ne pouvant plus se soutenir; aussitôt qu'ils ont trouvé quelque appui solide, quelque bras ferme et puissant, mais bienfaisant tout ensemble, qui se prête à eux, s'y abandonnent, se laissent porter et se reposent dessus. Ainsi nous qui ne pouvons rien par nous-mêmes, que nous tourmenter vainement jusqu'à l'infini, laissons-nous aller avec foi entre les bras secourables de notre Dieu, notre Sauveur et notre Père : car c'est alors que nous apprenons véritablement à l'appeler de ce nom; puisque comme de petits enfans innocens et simples, sans peine, sans inquiétude, sans prévoyance, en un certain sens, pour l'avenir, *nous rejetons en lui toutes nos inquiétudes; parce qu'il a soin de nous*, comme dit saint Pierre (2), fondé sur cette parole du Sauveur : *Votre Père sait que vous avez besoin de ces choses* (3).

Je te dis donc, ame chrétienne, quelle que tu sois, et de quelques soins que tu sois agitée, je te dis au nom du Sauveur : *Votre Père sait de quoi vous avez besoin.* Ne vous laissez donc point agiter; et, comme dit le même Sauveur en saint Luc (4), *ne vous laissez point élever en haut*, et comme tenir en suspens entre le ciel et la terre, incertain de quel côté vous allez tomber; mais laissez-vous doucement tomber entre les bras secourables de votre Père céleste.

(1) *Is.* xxviii. 16. — (2) *I. Petr.* v. 7. — (3) *Matt.* vi. 32. — (4) *Luc.* xii. 29.

Avec cet acte, mon cher frère, ma chère sœur, chrétien qui que vous soyez, ne soyez en peine de rien : ne soyez point en peine de votre foiblesse; car Dieu sera votre force. Le dirai-je? Oui, je le dirai : ne soyez point en peine de vos péchés mêmes, parce que cet acte, s'il est bien fait, les emporte tous : et toutes les fois qu'il n'a pas tout son effet, c'est à cause qu'il n'est pas fait dans toute sa perfection. Tâchez donc seulement de le bien faire, et livrez-vous tout entier à Dieu; afin qu'il le fasse en vous, et que vous le fassiez avec son secours. Tout est fait, et vous n'avez qu'à y demeurer.

Cet acte est le plus parfait et le plus simple de tous les actes : car ce n'est pas un effort comme d'un homme qui veut agir de lui-même; mais c'est se laisser aller pour être *mu et poussé par l'Esprit de Dieu;* comme dit saint Paul (1), non pas toutefois, à Dieu ne plaise, à la manière des choses inanimées; puisque c'est se laisser aller à cet Esprit qui nous meut volontairement, librement, avec une sincère complaisance pour tout ce que Dieu est, et par conséquent pour tout ce qu'il veut; puisque sa volonté, c'est Dieu lui-même : pour dire avec le Sauveur : *Oui, mon Père, il est ainsi; parce qu'il a été ainsi déterminé devant vous* (2).

Il ne faut donc pas s'imaginer, comme quelques-uns, qu'on tombe, par cet abandon, dans une inaction ou dans une espèce d'oisiveté. Car, au contraire, s'il est vrai, comme il l'est, que nous soyons d'autant plus agissans, que nous sommes plus poussés, plus mus, plus animés par le Saint-Esprit; cet

(1) *Rom.* VIII. 14. — (2) *Matt.* XI. 26.

acte par lequel nous nous y livrons, et à l'action qu'il fait en nous, nous met, pour ainsi parler, tout en action pour Dieu. Nous allons avec ardeur à nos exercices; parce que Dieu, à qui nous nous sommes abandonnés, le veut ainsi : nous recourons continuellement aux saints sacremens, comme aux secours que Dieu, à qui nous nous sommes livrés, nous a donnés pour nous soutenir. Ainsi un acte si simple enferme tous nos devoirs, la parfaite connoissance de tous nos besoins, et un efficace désir de tous les remèdes que Dieu a donnés à notre impuissance.

C'est cet acte qui nous fait dire : *Que votre nom soit sanctifié.* Car nous sanctifions, autant qu'il est en nous, tout ce qui est en Dieu, quand nous nous y unissons de tout notre cœur. Ce même acte nous fait dire encore : *Que votre règne arrive* (1) ; puisque nous ne nous livrons à Dieu qu'afin qu'il règne en nous et qu'il règne sur nous, qu'il règne sur tout ce qui est, qu'il fasse en nous son royaume, ainsi que dit le Sauveur : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous* (2). Cet acte nous fait dire aussi : *Votre volonté soit faite dans la terre comme au ciel* (3) ; parce que nous consentons, de tout notre cœur, de la faire en tout ce qui dépend de nous, et que Dieu la fasse en tout ce qui n'en dépend pas : en sorte qu'il soit maître en nous, comme il l'est au ciel sur les esprits bienheureux, qui n'ont, lorsque Dieu agit, qu'un *Amen* à dire, c'est-à-dire, *ainsi soit-il;* qu'un *Alleluia* à chanter, c'est-à-dire, *Dieu soit loué* de tout ce qu'il fait, comme il paroît dans

(1) *Luc.* XI. 2. — (2) *Ibid.* XVII. 21. — (3) *Matt.* VI. 10.

l'Apocalypse,

l'Apocalypse (1), et comme dit l'apôtre saint Paul (2) : *Abondant en actions de grâces, rendant grâces en tout temps et en toutes choses à Dieu le Père, par notre Seigneur Jésus-Christ.*

Ainsi le partage du chrétien est une continuelle action de grâces, rendue à Dieu de tout ce qu'il fait; parce que tout ce qu'il fait tourne à sa gloire : et cette action de grâces est le fruit de cet abandon, par lequel nous nous livrons à lui par une entière complaisance pour ses volontés.

Vous trouverez dans cet acte, ame chrétienne, un parfait renouvellement des promesses de votre baptême : vous y trouverez une entière abnégation de tout ce que vous êtes née; parce que si vous n'étiez née dans l'iniquité, et que vous ne fussiez point, par votre naissance, toute remplie de péché et d'ordure, vous n'auriez pas eu besoin de renaître : vous y trouverez un entier abandon à *cet esprit de nouveauté* (3), qui ne cesse de vous réformer intérieurement et extérieurement, en remplissant tout votre intérieur de soumission à Dieu, et tout votre extérieur de pudeur, de modestie, de douceur, d'humilité et de paix.

Vous trouverez dans le même acte, ame religieuse, le renouvellement de tous vos vœux; parce que si Dieu seul est votre appui, auquel vous vous livrez toute entière, vous ne voulez donc nul appui dans ces biens extérieurs qu'on nomme richesses; et ainsi vous êtes pauvre. Vous en voulez encore moins dans tout ce qui flatte les sens; et ainsi vous

(1) *Apoc.* XIX. 4. — (2) *Colos.* II. 7. *Eph.* V. 20. — (3) *Ps.* L. 12.

êtes chaste : et encore moins, sans hésiter, en tout ce qui flatte au dedans votre volonté; et ainsi vous êtes obéissante.

Car qu'est-ce que l'amour des richesses, si ce n'est un emprunt qu'on fait des choses extérieures, et par conséquent une marque de la pauvreté du dedans? Et qu'est-ce que l'amour des plaisirs des sens, sinon encore un emprunt que l'ame va faire à son corps et aux objets qui l'environnent; et par conséquent toujours une pauvreté du dedans? Et qu'est-ce que l'amour de sa propre volonté, si ce n'est encore un emprunt que l'ame se va faire continuellement à elle-même pour tâcher de se contenter, sans pouvoir jamais en venir à bout? au lieu de se faire riche une bonne fois, en s'abandonnant à Dieu, et en prenant tout en lui, ou plutôt en le prenant lui-même tout entier.

Te voilà donc, ame chrétienne, rappelée à ton origine, c'est-à-dire, à ton baptême. Te voilà, ame religieuse, rappelée à ton origine, c'est-à-dire, au jour bienheureux de ta profession. Que reste-t-il maintenant, sinon que tu renouvelles ta ferveur, et que ton sacrifice soit agréable comme le sacrifice des premiers jours, lorsque, toute abîmée en Dieu, et toute pénétrée du dégoût du monde, tu ressentois la première joie d'une ame renouvelée et délivrée de ses liens?

Cet abandon est la mort du péché : et premièrement c'est la mort des péchés passés; parce que, lorsqu'il est parfait, il les emporte. Car cet acte, qu'est-ce autre chose qu'un amour parfait, et une parfaite conformité de nos volontés avec celle de

Dieu? A qui se peut-on livrer, sinon à celui qu'on aime? Et qui est celui qu'on aime, sinon celui à qui on se fie souverainement? Qu'est-ce donc, encore un coup, qu'est-ce que cet acte, sinon, comme dit saint Jean, *cet amour parfait, cette parfaite charité qui bannit la crainte* (1)? Il n'y a donc plus rien à craindre pour ceux qui feront cet acte avec toute la perfection que Dieu y demande : il n'y a plus rien à craindre, ni péchés passés, ni supplice, ni punition. Tout disparoît devant cet acte, qui enferme par conséquent toute la vertu de la contrition, et celle du sacrement de pénitence, dont elle emporte le vœu. Mais quels regrets, quelle repentance ne reste-t-il point de cet abandon? Quelle douleur d'avoir abandonné, quand ce ne seroit qu'un seul moment, celui à qui on s'est livré en s'abandonnant tout entier?

O mon Dieu, je n'aurai jamais assez de larmes pour déplorer un si grand malheur, quand je serois tout changé en pleurs. Mais si jamais j'ai des larmes, si je regrette jamais mes péchés, ce sera pour avoir tant offensé et outragé cette divine bonté, à laquelle je m'abandonne.

Mais aussi pour faire un tel acte, et s'abandonner tout-à-fait à Dieu, à quoi ne faut-il pas renoncer? à quelles inclinations? à quelles douceurs? Car puis-je me livrer à Dieu, avec l'amour, pour petit qu'il soit, des biens de la terre, sans craindre cette sentence du Sauveur : *Vous ne pouvez pas servir deux maîtres* (2)? Il faut renoncer à tout autre maître, c'est-à-dire, à tous les désirs qui me maîtrisent, et

(1) *I. Joan.* IV. 18. — (2) *Matt.* VI. 24.

qui dominent dans le cœur. Il faut renoncer jusqu'au bout; car il seroit encore mon maître où je ne voudrois pas renoncer tout-à-fait. Ainsi cet abandon n'est pas seulement la mort des péchés passés, c'est encore celle des péchés à venir. Car quelle ame qui se livre à Dieu, pourroit, dans ce saint état, se livrer à l'iniquité et à l'injustice? Et en même temps, c'est la mort de tous les scrupules; parce que l'ame, livrée à Dieu et à sa bonté infinie, afin qu'il fasse et excite en elle tout ce qu'il faut pour lui plaire, ne peut rien craindre, ni d'elle-même ni de son péché; puisqu'elle est toujours unie, par son fond, au principe qui les guérit et les purifie.

Comment donc, direz-vous, une telle ame n'est-elle pas assurée de sa sainteté et de son salut? Comment, si ce n'est pour cette raison, qu'il ne lui est jamais donné en cette vie, de savoir si elle s'abandonne à Dieu de bonne foi, ni si elle persévérera à s'y abandonner jusqu'à la fin? Ce qui la porte à s'humilier jusqu'aux enfers; et en même temps lui sert d'aiguillon pour s'abandonner à Dieu de nouveau à chaque moment, avec la même ferveur et la même ardeur que si elle n'avoit jamais rien fait; mettant sa force, son repos et sa confiance, non en elle-même ni dans ce qui est en elle, mais en Dieu, dont tout lui vient.

C'est là enfin, pour revenir à l'évangile que nous avons lu au commencement, et à Marie que nous y avons vue si attentive au Sauveur : c'est là, dis-je, ce qui s'appelle *être* véritablement *assise aux pieds du Sauveur*, pour écouter ce qu'il veut,

et se laisser gouverner par ce qu'on écoute comme sa loi. C'est là cet *un nécessaire* que Jésus explique, et que Marie avoit déjà choisi; et il ne faut pas s'étonner si Jésus ajoute : *Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée* (1).

Elle a choisi d'être assise aux pieds du Sauveur; d'être tranquille, attentive, obéissante à sa parole, c'est-à-dire, à sa volonté, à sa parole intérieure et extérieure, à ce qu'il dit au dedans et au dehors; d'être unie à sa vérité, et abandonnée à ses ordres.

Elle a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. La mort viendra; et, *en ce jour, toutes les pensées des hommes périront* (2) : mais cette pensée, par laquelle l'homme s'est livré à Dieu, ne périra pas; au contraire, elle recevra sa perfection : car *la charité*, dit saint Paul (3), *ne finira jamais, pas même lorsque les prophéties s'évanouiront, et que la science humaine sera abolie :* la charité ne finira pas; et rien ne périra que ce qu'il y a d'imparfait en nous.

Viendra le temps de sortir de la retraite, et de rentrer dans les exercices ordinaires : mais le partage de Marie ne périra pas. La parole qu'elle a écoutée, la suivra partout : l'attention secrète qu'elle y aura, lui fera tout faire comme il faut : elle ne rompra ce silence intime qu'avec peine, et lorsque l'obéissance et la charité le prescriront : une voix intérieure ne cessera de la rappeler dans son secret. Toujours prête à y retourner, elle ne laissera pas de prêter son attention à ses emplois : mais elle souhaitera, avec une infatigable ardeur, sa

(1) *Luc.* x. 43. — (2) *Ps.* CXLV. 4. — (3) *I. Cor.* XIII. 8, 9, 10.

bienheureuse tranquillité aux pieds du Sauveur; et encore avec plus d'ardeur, la vie bienheureuse, où la vérité sera manifestée, et où Dieu sera tout en tous. *Amen, Amen.*

Au reste, mes Frères, que tout ce qui est véritable, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui nous peut rendre aimables (sans vouloir plaire à la créature;) *tout ce qui est d'édification et de bonne odeur : s'il y a quelque sentiment raisonnable et vertueux, et quelque chose de louable dans le réglement des mœurs; que tout cela soit le sujet de vos méditations, et l'unique entretien de vos pensées* (1). Car à quoi pense celui qui est uni à Dieu, sinon aux choses qui lui plaisent? *Que si quelqu'un parle, que ce soit comme si Dieu parloit en lui. Si quelqu'un sert dans quelques saints exercices, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu lui donne; afin qu'en tout ce que vous faites, Dieu soit glorifié par Jésus-Christ* (2). *Et tout ce que vous ferez, faites-le de tout votre cœur;* jamais avec nonchalance, par coutume, et comme par manière d'acquit : *faites-le,* dis-je, *de tout votre cœur, comme le faisant pour Dieu, et non pour les hommes. Servez notre Seigneur Jésus-Christ* (3), que ce soit votre seul Maître. Amen, Amen. *Oui, je viens bientôt. Ainsi soit-il. Venez, Seigneur Jésus; venez. La grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous* (4). Amen, Amen.

(1) *Philip.* IV. 8. — (2) *I. Petr.* IV. 11. — (3) *Colos.* III. 23, 24. — (4) *Apoc.* XXII. 20, 21.

[redacted]

SUR

LE PARFAIT ABANDON.

QUAND on est bien abandonné à Dieu, on est prêt à tout : on suppose le pis qu'on en puisse supposer, et on se jette aveuglément dans le sein de Dieu. On s'oublie, on se perd; et c'est là la plus parfaite pénitence qu'on puisse faire, que cet entier oubli de soi-même : car toute la conversion ne consiste qu'à se bien renoncer et s'oublier, pour s'occuper de Dieu et se remplir de lui. Cet oubli est le vrai martyre de l'amour-propre : c'est sa mort et son anéantissement, où il ne trouve plus de ressource : alors le cœur se dilate et s'élargit. On est soulagé en se déchargeant du dangereux poids de soi-même, dont on étoit accablé auparavant. On regarde Dieu comme un bon père, qui nous mène, comme par la main, dans le moment présent; et on trouve tout son repos dans l'humble et la ferme confiance en sa bonté paternelle.

Si quelque chose est capable de rendre un cœur libre, et de le mettre au large, c'est le parfait abandon à Dieu et à sa sainte volonté : cet abandon répand dans le cœur une paix divine, plus abondante que les fleuves les plus vastes et les plus remplis. Si quelque chose peut rendre un esprit serein, dissiper les plus vives inquiétudes, adoucir les peines les plus amères, c'est assurément cette parfaite sim-

plicité et liberté d'un cœur entièrement abandonné entre les mains de Dieu. L'onction de l'abandon donne une certaine vigueur dans toutes les actions, et épanche la joie du Saint-Esprit jusque sur le visage et dans les paroles. Je mettrai donc toute ma force dans ce parfait abandon entre les mains de Dieu par Jésus-Christ, et il sera ma conclusion pour toutes choses, en la vertu du Saint-Esprit. *Amen.*

ACTE D'ABANDON.

O Dieu saint, ô Dieu vengeur des crimes, j'adore vos saintes et inexorables rigueurs, et je m'y abandonne entièrement en Jésus-Christ, qui s'y est abandonné pour moi; afin de m'en délivrer. Il s'est soumis volontairement à porter mes péchés et ceux de tout l'univers. Il s'est livré pour eux tous aux rigueurs de votre justice; parce qu'il a un mérite infini à lui opposer pour vous appaiser envers moi. Je vous offre ses mérites et sa sainteté parfaite, dont il m'a couvert et revêtu : ne me regardez pas en moi-même; mais regardez-moi en Jésus-Christ, comme un membre dont il est le chef : donnez-moi telle part que vous voudrez à son sacrifice, et à sa sainte mort et passion; afin qu'en Jésus-Christ votre Fils, je sois sanctifié en vérité. *Amen.*

AUTRE ACTE.

Mon Dieu, qui êtes la bonté même, j'adore cette bonté infinie; je m'y unis, je m'appuie sur elle, plus encore en elle-même que dans ses effets. Je ne sens en moi aucun bien, aucunes bonnes œuvres faites

dans l'exactitude de la perfection que vous voulez, ni par où je puisse vous plaire : aussi n'est-ce pas en moi ni en mes œuvres que je mets ma confiance; mais en vous seul, ô bonté infinie, qui pouvez, en un moment, faire en moi tout ce qu'il faut pour vous être agréable. Je vis dans cette foi; et je remets durant que je vis, jusqu'au dernier soupir, mon cœur, mon corps, mon esprit, mon ame, mon salut et ma volonté entre vos divines mains.

O Jésus, Fils unique du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde pour racheter mon ame pécheresse, je vous la remets. Je mets votre sang précieux, votre sainte mort et passion, et vos plaies adorables, et surtout celle de votre sacré cœur, entre la justice divine et mes péchés; et je vis ainsi dans la foi et dans l'espérance que j'ai en vous, ô Fils de Dieu, qui m'avez aimé, et qui vous êtes donné pour moi. *Amen.*

Ne craignez rien avec cet acte (*), qui efface les péchés en un moment. Faites-vous le lire dans vos peines; tenez-le tant que vous pourrez entre vos mains; et quand vous croyez ne le pouvoir plus produire, tenez-en le fond, et incorporez-le dans l'intime de votre cœur.

(*) C'est-à-dire l'*Acte de charité parfaite*. Voyez ce qui est dit à ce sujet, ci-dessus pag. 514 et 515. *Edit. de Versailles*.

RÉNOVATION

DE L'ENTRÉE

DANS LA SAINTE RELIGION.

Il faut la célébrer tous les ans dans les transports de joie, de reconnoissance et d'amour, pour le choix plein de miséricorde et de bonté que Dieu a fait de nous, en nous attachant pour jamais à lui. *O mon ame, bénissez le Seigneur; et que tout ce qui est en moi loue son saint nom* en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. *O mon ame, bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais toutes les grâces qu'il vous a faites* (1); et efforcez-vous sans cesse, avec son divin secours, à y répondre de plus en plus, à mériter celles qu'il vous prépare, et à parvenir à leur parfaite consommation par une heureuse persévérance. *Amen.*

Laissons de nouveau évanouir le monde et tout son faux éclat, tout ce qui le compose, et qui fait l'empressement des hommes insensés; et quand, par les lumières de la foi, tout sera mis en pièces et en morceaux, et que nous le verrons comme déjà détruit, restons seuls avec Dieu seul, environnés de ce débris et de ce vaste néant : laissons-nous écouler dans ce grand tout qui est Dieu;

(1) *Ps.* CII. 1, 2.

en sorte que nous-mêmes nous ne soyons plus rien qu'en lui seul. Nous étions en lui, avant tous les temps, dans son décret éternel; nous en sommes sortis, pour ainsi dire, par son amour qui nous a tirés du néant. Retournons à cette fin adorable, à cette idée, à ce décret, à ce principe et à cet amour; et le jour anniversaire que nous partîmes pour aller à la maison de Dieu, la sainte religion, afin de nous immoler à lui, disons, avec une plénitude de cœur, dans une joie pure, le Psaume CXXI : *Lœtatus sum in his.* Le jour de notre arrivée, et de notre entrée, le Psaume LXXXIII : *Quàm dilecta*, et le LXXXIV : *Benedixisti*, appuyant sur les versets 8 et 9. Le lendemain, le Psaume XC : *Qui habitat*, et le LXXXI : *Memento, Domine, David;* arrêter sur le vers. 15. Le troisième jour, le Psaume LXXXVI : *Fundamenta :* admirons les fondemens de Sion, qui sont l'humilité et la confiance. Le quatrième jour, pour rendre grâces à Dieu de notre liberté, les Psaumes CXIV : *Dilexi, quoniam exaudiet*, et CXV : *Credidi propter*, qui n'en font qu'un dans l'original, et qui sont de même dessein : appuyer sur les versets 7, 8, du Psaume *Credidi.* Le cinquième jour, dans les mêmes vues encore, mais avec une plus intime joie de notre sortie du monde, le Psaume CXIII : *In exitu Israel de Ægypto.* Le sixième jour, le Psaume CXXV et le XXII : *In convertendo*, et *Dominus regit me.* Le septième jour, adorons l'Epoux céleste dans le sein et à la droite de son Père, et au sortir des temps de sa sainte enfance, par les Psaumes XXIX : *Exaltabo te, Domine*, et XXXIX : *Expectans expectavi.* Le huitième

jour de l'octave, disons, avec une pleine effusion de cœur, en éclatant en reconnoissance et en action de grâces, le Psaume CII : *Benedic, anima mea, Domino*, le CXLIV : *Exaltabo te*, et le CXVII : *Confitemini.* Ainsi se célébrera notre heureuse délivrance de la servitude du siècle.

Consacrons-nous donc de nouveau au Seigneur notre Dieu, de tout notre cœur, de toute notre ame et de toutes nos forces, comme des victimes qu'on mène librement à l'autel, qui est le sens des versets 26, 27, de ce dernier Psaume. Voilà les Psaumes pour la veille et l'octave de la fête de notre sainte dédicace. Lisons encore, durant cette aimable octave, les chapitres LI et LIV d'Isaïe, le chapitre VIII de l'Evangile de saint Jean; et demandons à Dieu la liberté véritable, qui est celle que Jésus-Christ donne par la vérité. Ecoutons plutôt les promesses que les menaces. Accoutumons-nous à craindre la vérité; mais à espérer encore davantage en la grande bonté de Dieu : lisons-en les merveilles dans le chapitre V de l'Epître aux Romains.

DU PROPHÈTE ISAÏE.

CHAPITRE LII, VERSETS CHOISIS.

1. Levez-vous, Sion, levez-vous; revêtez-vous de votre force, parez-vous des vêtemens de votre gloire, Jérusalem ville du Saint; parce qu'à l'avenir il n'y aura plus d'incirconcis et d'impurs qui passent au milieu de vous.

2. Sortez de la poussière, levez-vous, asseyez-

vous, ô Jérusalem, rompez les chaînes de votre cou, filles de Sion captive.

3. Car voici ce que dit le Seigneur : Vous avez été vendues pour rien, et vous serez rachetées sans argent.

4. Il viendra un jour auquel mon peuple connoîtra la grandeur de mon nom ; un jour auquel je dirai : Moi qui parlois autrefois, me voici présent.

7. Que les pieds de celui qui annonce et qui prêche la paix sur les montagnes, sont beaux ! les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle, qui prêche le salut, qui dit à Sion : Votre Dieu va régner.

8. Alors vos sentinelles se feront entendre : ils éleveront leur voix ; ils chanteront ensemble des cantiques de louanges ; parce qu'ils verront, de leurs yeux, que le Seigneur aura converti Sion.

9. Réjouissez-vous, désert de Jérusalem, louons tous ensemble le Seigneur ; parce qu'il a consolé son peuple, et racheté Jérusalem.

10. Le Seigneur a fait voir son bras saint à toutes les nations ; et toutes les régions de la terre verront le Sauveur que notre Dieu doit envoyer.

11. Retirez-vous, sortez de Babylone, ne touchez rien d'impur : sortez du milieu d'elle ; purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur.

12. Vous n'en sortirez point en tumulte, ni par une fuite précipitée ; parce que le Seigneur marchera devant vous, le Dieu d'Israël vous rassemblera.

13. Mon serviteur sera rempli d'intelligence ; il

à la volonté de Dieu : autrement nous n'aurons point de part à son sacrifice. Fallût-il être un holocauste entièrement consumé par le feu; laissons-nous réduire en cendres, plutôt que de nous opposer jamais à ce que Dieu veut de nous. C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouvent l'égalité et le repos. Dans la vie des passions et de la volonté propre, on pense aujourd'hui une chose et demain une autre; une chose durant la nuit, et une autre durant le jour; une chose quand on est triste, une autre quand on est de bonne humeur. Le seul remède à ces alternatives journalières, et à ces inégalités de notre vie, c'est la soumission à la volonté de Dieu. Comme Dieu est toujours le même dans tous les changemens qu'il opère au dehors, l'homme chrétien est toujours le même lorsqu'il est soumis à sa volonté. On n'a pas besoin de chercher des raisons particulières pour se calmer; c'est l'amour-propre ordinairement qui les fournit : la souveraine raison, au-dessus de toute raison, c'est ce que Dieu veut. La volonté de Dieu, seule sainte en elle-même, est elle seule sa raison et toute notre raison pour toutes choses. Prenons garde néanmoins que ce ne soit pas par paresse, et pour nous donner un faux repos, que nous ayons recours à la volonté de Dieu : elle nous fait reposer; mais en agissant et en faisant tout ce qu'il faut. Qu'importe donc ce que nous devenions sur la terre? arrive ce qui pourra de nous; il n'y a qu'une seule chose à vouloir et à demander toujours : c'est d'accomplir la divine volonté; parce que quiconque fait la volonté de Dieu, demeurera éternellement. *Amen.*

ÉLÉVATION

[redacted]

ELEVATION

POUR

LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX,

LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

Seigneur, qui ne manquez jamais de vous laisser trouver à ceux qui vous cherchent, qui avez tendu la main à votre peuple toutes les fois qu'il a levé les siennes vers vous, et que du comble de son iniquité et de son ingratitude, aussi bien que de son affliction et de son malheur, il a eu recours à votre clémence.

Seigneur, de qui les yeux sont incessamment ouverts sur les besoins de ceux qui s'appliquent à ne rien vouloir en ce monde, que l'exaltation de votre saint nom, et la sanctification de leurs ames; recevez dans votre miséricorde les promesses que nous vous faisons aujourd'hui, pressés par le désir de réparer les maux que nos langueurs, nos négligences et nos infidélités nous ont causés, et par la crainte que nous avons de continuer à vous déplaire, et enfin de vous perdre.

Formez dans le fond de nos cœurs ces protestations saintes que nous allons faire, avant que nos bouches les prononcent; afin qu'étant votre œuvre

beaucoup plus que la nôtre, le même esprit qui les aura dictées veille sans cesse pour les rendre inviolables, et que malgré les tentations qui s'opposent toujours aux résolutions les plus saintes, rien n'empêche que celle-ci n'ait son effet et son accomplissement tout entier.

Nous renouvelons donc, Seigneur, dans la présence de tous vos saints, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, et sous la protection de votre sainte Mère, que nous regardons comme le soutien de notre foiblesse et l'appui de notre fragilité, les engagemens que nous avons déjà pris au pied de vos sacrés autels; et nous vous promettons tout de nouveau de garder notre sainte règle d'une manière plus exacte que nous n'avons fait jusqu'ici, conformément aux usages, aux pratiques et aux maximes établies dans ce monastère, que nous avons reçues de nos pères et de nos saints instituteurs, comme si vous nous les aviez donnés par le ministère de vos anges. Nous vous promettons donc de nouveau de vivre dans l'oubli de toutes les choses qui passent, dans la fuite et dans l'éloignement des hommes, dans l'amour de la retraite, dans la prière, dans l'observation d'un silence rigoureux, dans la mortification des sens, dans l'austérité de la nourriture, dans la pauvreté, dans les travaux des mains, dans l'humiliation de l'esprit, dans l'exercice des humiliations si utiles et si sanctifiantes, dans cette obéissance, dans ce parfait délaissement et abandon de nous-mêmes entre les mains de celui qui aura l'autorité pour nous conduire, tant qu'il aura votre esprit et vos lumières; et que conformément à nos

[redacted]

obligations et à nos désirs, il n'aura point d'autres vues que de nous élever à la perfection à laquelle notre profession nous destine; dans cette confiance sincère et cette affection cordiale, que notre règle nous ordonne d'avoir pour nos supérieurs; et enfin dans cette charité si ardente, si soigneuse et si tendre, que nous devons exercer à l'égard de nos frères, et que nous reconnoissons, selon votre parole, être le véritable caractère qui distingue vos élus de ceux qui ne le sont pas.

Nous espérons, Seigneur, que vous ferez descendre les flammes sacrées de votre divin amour sur le sacrifice que nous vous offrons, comme vous fites autrefois tomber le feu du ciel sur celui qui vous fut offert par votre prophète; et que l'odeur qui s'élevera de l'embrasement de la victime, étant portée jusqu'à votre trône, obtiendra de votre bonté toutes les grâces qui nous sont nécessaires; afin que persévérant tous ensemble, d'un même zèle et d'une même fidélité, dans cette sainte carrière, dans laquelle nous nous trouvons engagés par l'ordre de votre providence; nous puissions terminer nos combats et consommer heureusement notre course; et que dans ce jour redoutable, auquel vous viendrez juger le ciel et la terre, lorsque votre archange nous éveillera de notre sommeil, nous allions, malgré toutes les puissances de l'air, à votre rencontre, pleins de cette joie et de cette confiance que vous donnerez à tous ceux qui, selon vos déterminations éternelles, doivent avoir part à votre gloire et à votre triomphe.

RETRAITE

DE DIX JOURS,

SUR LA PÉNITENCE.

AVERTISSEMENT.

QUAND je dis, dans tout ce discours, qu'on pèse, qu'on appuie, qu'on considère sérieusement ; je veux dire qu'on s'arrête un peu en faisant un acte de foi : Je crois ; cela est vrai ; celui qui l'a dit est la vérité même.

Considérer cette vérité particulière comme une parcelle de la vérité qui est Jésus-Christ même ; c'est-à-dire, Dieu même s'approchant de nous, se communiquant et s'unissant à nous : car voilà ce que c'est que Jésus-Christ. Il faut donc considérer cette vérité qu'il a révélée de sa propre bouche, s'y attacher par le cœur, l'aimer ; parce qu'elle nous unit à Dieu par Jésus-Christ qui nous l'a enseignée, et qui dit qu'il est *la voie, la vérité et la vie* (1).

AVANT LA LECTURE OU MÉDITATION :

Veni, sancte Spiritus, etc.

Parlez, Seigneur ; votre serviteur, votre servante vous écoute.

(1) *Joan.* XIV. 6.

En finissant.

Faites croître, ô mon Dieu, dans mon ame la divine semence que vous venez d'y jeter : je vous le demande par les mérites infinis, et au nom de votre Fils Jésus-Christ notre Seigneur, par l'intercession de la très-sainte Vierge, de saint Joseph, et de tous les anges et saints.

PREMIER JOUR.

Lisez le chapitre III de saint Matthieu ; pesez sur ces paroles : *Faites pénitence ; car le royaume des cieux est proche* ; ℣. 2 : et sur celles-ci : *Préparez les voies du Seigneur ; faites ses sentiers droits*, ℣. 3. Entrez dans les dispositions qui ouvrent le cœur à Dieu, et l'invitent à demeurer en nous : faites ses sentiers droits ; redressez votre cœur ; excitez-vous à aimer Dieu, après avoir tant aimé la créature, vous-même principalement, et la moindre partie de vous-même, c'est-à-dire, votre corps. Rétablissez en vous-même la droiture, en préférant l'ame au corps, et Dieu à l'un et à l'autre : c'est ce qui rend le cœur droit, et les voies droites.

Pesez ces paroles : *Et Jean les baptisoit dans le Jourdain, pendant qu'ils confessoient leurs péchés :* ℣. 6 : c'est faire sortir le pus de l'ulcère ; et celles-ci : *Faites de dignes fruits de pénitence*, en vous corrigeant, et en évitant, comme la mort, les choses mêmes qui seroient d'ailleurs innocentes ou moins défendues, si elles vous disposoient au péché ; en vous châtiant vous-même par des mortifications

volontaires, lorsqu'on trouvera à propos de vous en prescrire ou de vous en permettre. Pesez encore ces paroles : *Jean avoit un habit de poil de chameau, et une ceinture de cuir sur ses reins, vivant de sauterelles et de miel sauvage.* ℣. 4. Si un innocent et un juste si parfait s'affligeoit ainsi lui-même, combien plus les pécheurs y sont-ils obligés? Pesez enfin ces paroles : *Dieu peut tirer de ces pierres des enfans d'Abraham.* ℣. 9. Ne désespérez jamais de votre conversion : d'un cœur endurci, Dieu en peut faire un cœur pénitent; d'un cœur de pierre, un cœur de chair; pourvu qu'on lui soit fidèle : car il faut de la fidélité et du courage, pour faire de dignes fruits de pénitence.

Il se faut faire violence, *afin que la coutume de pécher cède à la violence du repentir,* comme dit saint Augustin (1). Méditez, et goûtez cette parole.

Le même jour, vous direz le Psaume VI, qui est le premier de la pénitence. Se présenter soi-même à Dieu, comme un malade ulcéré, gangrené, affoibli, épuisé : demander à Dieu qu'il nous guérisse; lui dire du fond du cœur : *Sed tu, Domine, usquequo? Mais vous, Seigneur, jusqu'à quand?* ℣. 4 : jusqu'à quand me laisserez-vous dans ma nonchalance ? Excitez ma langueur, excitez ma foi; donnez-moi de la force et du courage; car il faut vous être fidèle. Vous m'excitez au dehors par vos ministres, vous m'excitez au dedans par vous-même; et si je n'étois pas sourd, j'entendrois votre voix. Tâchez d'attendrir votre cœur sur ce verset : *J'ai été travaillé dans mon gémissement : toutes les nuits*

(1) *In Joan. Tract.* XLIX, *n.* 19, *tom.* III, *part.* II, *col.* 627.

je laverai mon lit, et je l'arroserai de mes larmes. ℣. 7.

O Dieu, quand pleurerai-je ma malheureuse ame, plongée volontairement dans le péché et dans les ombres de la mort ? O Dieu, frappez cette pierre, et faites-en découler les larmes de la pénitence.

Je n'exclus pas les autres pensées ; je donne celle-ci pour aider : si une suffit, on s'y tiendra. On passera une demi-heure le matin, et autant l'après-dînée, dans cet exercice. On laissera passer dans la lecture ce qu'on n'entend pas, sans même s'efforcer à l'entendre; et on tâchera de graver dans son cœur ce qu'on entend, en pesant chaque parole, surtout celles que je viens de marquer, en en remarquant quelques-unes pour les rappeler de temps en temps pendant le jour et la nuit.

On commencera par se mettre à genoux, en invoquant le Saint-Esprit, et se mettant devant Dieu. On pourra lire le chapitre assis, et on dira le Psaume à genoux ; on fera ainsi tous les autres jours.

II.e JOUR.

Lisez le même chapitre III de saint Matthieu; appuyez sur ces paroles : *La hache est déjà à la racine de l'arbre.* ℣. 10. Etat d'une ame pécheresse sous le coup inévitable et irrémédiable de la justice divine, prête à trancher non les branches, mais la racine : la main déjà appliquée, et le tranchant enfoncé; il va tomber, et il n'y a plus que le feu

chant, appliqué par une main toute-puissante à la racine, dans l'évangile des jours précédens.

Le Psaume XXXVII, qui est le troisième de la pénitence, ℣. 5 : considérer encore les plaies de notre ame, ses ulcères invétérés, la corruption, la gangrène, la mort dans les veines, le cœur attaqué et déjà presque pénétré par le venin. Appuyez encore sur ces paroles : *Ma force m'a délaissé, et la lumière de mes yeux n'est plus avec moi;* ℣. 11; et sur celles-ci : *Mes amis et mes proches se sont approchés de moi, et se sont arrêtés pour me considérer.* ℣. 12. Les prêtres, les confesseurs, les supérieurs sont venus auprès de moi, pour m'aider dans mon mal extrême : saisis d'étonnement, ils se sont arrêtés, ne sachant plus que me faire : enfin ils se sont retirés; ils se sont éloignés de moi : *De longe steterunt.* O Seigneur, où en suis je? Mais, *ô Seigneur, j'espère en vous : Quoniam in te speravi, Domine.* ℣. 16. *Ne me délaissez pas, Seigneur : Ne derelinquas me, ne discesseris à me : intende in adjutorium meum. O Seigneur, Dieu de mon salut, qui en êtes le seul auteur, appliquez-vous à mon secours.* ℣. 22, 23. Apprenez, par ces paroles, qu'il faut faire tous nos efforts pour prendre de bonnes résolutions; mais encore en faire davantage pour demander de tout son cœur à Dieu son secours, sans lequel on ne peut rien. Il faut encore appuyer sur ces paroles : *J'annoncerai mon péché : Iniquitatem meam annuntiabo.* ℣. 19. C'est la confession; mais il faut y joindre : *Cogitabo pro peccato meo : Je penserai à mon péché;* je ferai réflexion sur un si grand mal et sur les moyens de m'en délivrer.

IV.e JOUR.

Le même chapitre XIII de saint Luc jusqu'au même endroit. Appuyez sur cette femme qui avoit, depuis dix-huit ans, un esprit d'infirmité, une habitude de foiblesse, qui la rendoit incapable de soutenir son corps et sa tête, qui ne pouvoit même, en aucune sorte, regarder en haut. ℣. 11. Appliquez-vous le tout à vous-même ; et prenez cette habitude dans toutes les lectures que je vous prescris. Passez au ℣. 12, où Jésus la guérit. Il n'y a rien à désespérer : le mal est grand ; mais le médecin est tout-puissant. Pesez encore, dans le ℣. 16 : *Ne falloit-il pas délivrer cette fille d'Abraham, que Satan tenoit liée?* etc. Songez ce que c'est qu'une ame liée par Satan, par l'habitude du mal : nul autre que Jésus-Christ ne la pouvoit délier. Il s'applique, avec un amour particulier, à délivrer les filles d'Abraham, celles qui sont dans l'alliance ; celles qui, à l'exemple de ce patriarche, ont quitté leur pays, et tout ce qu'elles avoient ou espéroient sur la terre, pour suivre Dieu. Il en a pitié : *Ne falloit-il pas*, dit-il, *la délier et rompre ses mauvaises habitudes?* Finissez enfin votre lecture avec ces paroles ; *Tout le peuple se réjouissoit.* ℣. 17. Goûtez la joie que vous donnerez à tous ceux qui, ayant été témoins de votre indifférence pour votre salut, le seront du renouvellement de votre zèle.

Le Psaume L, qui est le quatrième de la pénitence. Tout y parle également en faveur du pécheur, qui a pitié de lui-même, et qui prie Dieu de le

regarder aussi avec compassion. Appuyez sur ces paroles : *Créez en moi un cœur pur.* ℣. 12. C'est un ouvrage du Tout-puissant, et plus qu'une création. Et encore sur ces paroles : *Fortifiez-moi par l'esprit principal*, ℣. 14, l'esprit de courage, de persévérance et de force, opposé à cet esprit de foiblesse que vous venez de voir dans cette femme de notre Evangile. A ces mots : *Usez, Seigneur, de votre bonté; afin que les murailles de Jérusalem soient rebâties*, ℣. 20 ; songez à Jérusalem ruinée, ville autrefois si belle et si sainte, qui n'est plus qu'un amas de pierres : ainsi est votre ame. Il la faut réédifier depuis le fondement jusqu'au comble, avec tous ses ornemens. Quel travail ! quel courage ! quelle application ! mais aussi quelle joie après l'accomplissement d'un si bel ouvrage !

V.e JOUR.

Lisez le chapitre XVI de saint Luc, depuis le ℣. 19 jusqu'à la fin. Considérez-y deux choses : la fin des plaisirs par la mort; le commencement des supplices dans l'enfer. Pesez ces mots : *Le riche mourut.* ℣. 22. L'homme attaché à son corps mourut : que lui servirent ses plaisirs ? Quelle folie de tant travailler pour un corps mortel ! Appuyez sur la pensée de la mort; mais voyez-y commencer le supplice éternel de ceux qui sont attachés à leur corps. Appuyez sur ces paroles : *Je suis tourmenté; je souffre cruellement dans cette flamme*; et sur celles-ci : *Qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau, pour rafraîchir ma langue.* ℣. 24. A quoi

en est-on réduit ? à quoi se termine notre abondance de plaisirs tant recherchés ? On se réduit à demander une goutte d'eau, éternellement demandée, éternellement refusée. Et encore sur ces paroles : *Il y a un grand chaos entre vous et nous.* ℣. 26. Voir de loin le lieu de repos et de gloire : voir, entre soi et ce lieu, un espace immense, un impénétrable chaos : on voudroit s'y élancer, on ne peut : on voudroit que quelqu'un vînt de ce lieu-là pour nous apporter le moindre soulagement; rien n'en viendra jamais : on n'aura que supplice, désespoir, grincemens de dents; des ennemis impitoyables autour de soi; soi-même plus ennemi que tous les autres ennemis joints ensemble : trouble immense au dedans; au dehors, nul secours, et rien à espérer. Quel état ! Pesez enfin sur cette parole : *Ils ont Moïse et les prophètes.* ℣. 29. Ils sont inexcusables : combien plus le sommes-nous, nous qui avons Jésus-Christ et les apôtres, qui avons reçu tant de grâces, qui avons été, par tant d'exemples des saints, favorisés de tant d'instructions et de moyens de sanctification ?

Le Psaume CI, qui est le cinquième de la pénitence. Pesez ces mots : *Hâtez-vous de m'écouter dans mon extrême foiblesse; j'ai besoin d'un prompt secours : mes jours se sont dissipés comme une fumée; j'ai oublié de manger mon pain.* ℣. 3, 4, 5. J'ai perdu le pain de vie, la sainte parole, le goût de la vérité, et celui de la table sacrée de Jésus-Christ. Revenez encore à la pensée de la mort, à ces mots : *Mes jours se sont abaissés et échappés comme l'ombre*, ℣. 12; et encore : *Il est*

temps de vous souvenir de Sion, de Jérusalem ruinée : les pierres en sont agréables à vos serviteurs. ℣. 14, 15. Il faut aimer en soi-même ce qui reste de la ruine de notre ame, ces pierres, quoique renversées, qui autrefois ont composé l'édifice : conserver soigneusement le peu de bien qui reste dans son ame, et songer à rétablir Jérusalem ; c'est-à-dire, à renouveler l'ame ruinée et désolée par le péché.

VI.ᵉ JOUR.

Lisez le chapitre IX de saint Marc, depuis le ℣. 42. Appuyez sur ces mots, que Jésus-Christ inculque tant, que *le ver* des damnés *ne mourra point, et* que *le feu qui les brûlera ne s'éteindra jamais.* Ce ver rongeur est la conscience réveillée après le long assoupissement de cette vie, qui ne nous laissera de repos ni jour ni nuit. Songez à ce feu qui ne s'éteindra pas : pesez encore ces paroles de saint Matthieu (1) : *Les enfans du royaume,* ceux à qui le royaume céleste étoit destiné, *seront envoyés,* à cause de leurs infidélités, *dans les ténèbres extérieures,* hors de la lumière céleste, hors le lieu de paix : *c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincemens de dents ;* là, les grâces méprisées ou négligées se tourneront en fureur : il n'y aura pas moyen d'appaiser les reproches de sa conscience; un mal si interne ne laissera aux damnés que la rage et le désespoir. Concluez que pour éviter un mal si étrange, ce n'est pas trop nous demander que nos mains, nos pieds, nos yeux :

(1) *Matt.* VIII. 12.

il faut arracher tous nos membres, toutes nos mauvaises habitudes, toutes nos mauvaises inclinations les unes après les autres, plutôt que de périr à jamais dans de si cruels supplices. Songez aussi à la violence qu'il se faut faire par la pénitence, comme s'il falloit s'arracher un pied, une main, ses propres yeux. Pesez enfin quel aveuglement c'est de s'attacher à son corps, qu'il faut, pour ainsi dire, mettre en pièces; de peur qu'il ne soit l'instrument de notre supplice, après avoir été l'appât qui nous a trompé.

Le Psaume CXXIX, qui est le sixième de la pénitence. Entonner un lugubre *De profundis*, sur la mort de son ame; se représenter dans l'enfer, au milieu de ces affreux et intolérables supplices qu'on vient de voir; crier à Dieu du fond de cet abîme, *De profundis*, et n'attendre rien que de sa miséricorde. Pesez surtout cette parole : *Copiosa apud eum redemptio : La rédemption chez lui est abondante.* ℣. 7. Pensez ici à ses infinies miséricordes, et aux mérites infinis du sang de son Fils. Ah, que la rédemption est abondante du côté de Dieu! Que la fidélité à la recevoir soit égale de votre côté, par le secours de sa grâce qu'il faut demander avec ardeur. Interposez souvent dans vos prières, entre Dieu et vous, le nom adorable de notre Sauveur Jésus-Christ, à l'exemple de l'Eglise, qui conclut toutes ses prières par ces mots: *Per Dominum nostrum Jesum Christum :* Au nom de notre Seigneur Jésus-Christ.

VII.ᵉ JOUR.

Lisez le chapitre XXV de saint Matthieu, jusqu'au ℣. 14 : *Le royaume des cieux est semblable à*

dix vierges. Elles sont toutes vierges; toutes elles ont une lampe allumée; toutes étoient en grâce; toutes également dans une profession sainte où elles attendoient l'Epoux céleste, et ne demandoient que d'entrer dans son festin nuptial; mais la moitié en est excluse. Pesez sur cette huile qui devoit entretenir les lampes : ce sont les saintes pratiques, et en particulier celles de la vie religieuse, toutes faites pour entretenir la présence de Dieu, et l'esprit de piété. Faute de s'attacher à ces observances, les lampes s'éteignent : c'est en vain qu'on demande aux autres une partie de leur huile; chacun a à répondre de soi.

Pesez sur cette forte clameur, ce grand cri qui se fait entendre tout à coup : *Voici l'Epoux qui vient; il faut aller au-devant de lui.* ℣. 6. Il faut mourir; il arrive, il faut aller comparoître à son jugement. On craint d'y paroître avec des lampes éteintes; on va pour acheter de l'huile. On s'efforce près de la mort de faire de bonnes œuvres, et on regrette le temps perdu : il n'est plus temps; il y avoit le moment à prendre. Ce n'est pas qu'il ne soit toujours temps à notre égard; parce que nous ne savons pas jusqu'où l'Epoux veut étendre ses miséricordes : c'est pourquoi il faut toujours approcher, à quelque heure qu'il nous invite. Mais l'Epoux sait ses momens; et il faut aussi toujours veiller; parce qu'on ne sait ni le jour ni l'heure : et si on la passe, on criera en vain : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous.* Le Seigneur nous répondra : *Nescio vos : Je ne vous connois point.* ℣. 12. O terribles paroles! Je ne vois en vous aucune des marques que

que j'ai mises dans mes enfans, aucune marque de la piété chrétienne, aucune vraie observance de la vie religieuse. Retirez-vous; la porte est fermée à jamais; je ne sais qui vous êtes. Allez, allez avec ceux que je ne connois pas, et qui ne me connoissent pas aussi. Elles périssent donc par leur négligence, et pour avoir méprisé ou négligé ce qui entretenoit la lampe allumée; c'est-à-dire, la piété véritable, la piété fervente. Pesez le mal de la négligence : ce n'est pas tant le crime qui nous perd, que la négligence; car on sortiroit du crime sans la négligence. C'est elle qui, en empêchant d'entretenir l'esprit de piété, fait venir les crimes qui l'éteignent tout-à-fait : ceci est bien à peser.

Le Psaume CXLII, qui est le septième de la pénitence. Appuyez sur ces paroles : *N'entrez point en jugement avec votre serviteur*, ℣. 2; ne m'imputez point toutes mes négligences : qui se peut sauver si vous les imputez? Mais il faut donc travailler sans cesse à les diminuer; autrement c'est se moquer que de le prier de ne les pas imputer. Et encore : *Mon ennemi m'a mis dans des lieux obscurs : ma vie est éteinte, et on me va mettre dans le tombeau; je suis parmi les morts.* ℣. 3, 4. Et encore : *Mon ame est comme une terre desséchée; hâtez-vous de m'écouter : mon esprit est défailli, et je tombe sans force : si vous ne m'aidez, mes résolutions seront vaines; apprenez-moi à faire votre volonté.* ℣. 6, 7, 10. Mais il faut donc que je vous écoute; autrement je n'apprendrai rien, et tous vos enseignemens seront sans effet.

VIII.ᵉ JOUR.

Le même chapitre xxv de saint Matthieu, depuis le ℣. 14 jusqu'à la fin. Les talens sont les dons de Dieu. Pesez sur la nécessité de les faire valoir : pesez sur la rigueur extrême du compte qu'on vous en demandera. Appuyez encore sur ces paroles : *Le serviteur inutile....* ℣. 30, et voyez où on le jette. Son crime, c'est son inutilité; c'est de n'avoir pas fait profiter les grâces, ce sont des talens enfouis; ce qui est confirmé par ces paroles : *Serviteur paresseux et mauvais.* ℣. 26. Un serviteur est assez mauvais quand il est paresseux, lâche et nonchalant; il n'en faut pas davantage pour le chasser : on lui ôte même ce qu'il a : ℣. 28, 29; il est nu, dépouillé, misérable, et dans une indigence éternelle. Le bon serviteur profite de sa perte; parce qu'il devient encore plus soigneux et plus diligent, par l'exemple d'une si sévère punition de la négligence. Pesez encore ces paroles du maître : *Parce que vous avez été fidèle en peu, il vous sera donné beaucoup;* ℣. 21; car il le répète deux fois. Prenez garde à ne pas négliger les petites choses; car de là dépendent les grandes; et le Sage a raison de dire : *Qui méprise les petites choses, tombe peu à peu* (1). L'on se trouve, sans y penser, dans l'abîme, d'où l'on ne sort point; car le juge a dit : *Allez, maudits, retirez-vous.* ℣. 41. Cet abîme, c'est le chaos que vous avez déjà vu. Tremblez à ces mots : *Retirez-vous;* et à ceux-ci : *au feu éternel;* et encore à ceux-ci : *préparé au diable et à ses anges.* Quel

(1) *Eccli.* XIX. 1.

est le lieu où l'on est banni? avec qui est-on? et pourquoi? On ne raconte point d'autres crimes que celui d'avoir omis et négligé les bonnes œuvres. Ainsi, à vrai dire, la nonchalance est le seul crime qu'on punit : donc tout faire, et toujours avec zèle, avec ferveur, avec persévérance.

Le Psaume LXXXVII. Appuyez sur ces mots : *Mon ame est remplie de mal; ma vie est proche de l'enfer : je suis mis au rang de ceux qui ont été jetés dans le lac.* ℣. 4, 5. C'est le cachot des criminels, si profond qu'on a trouvé l'eau en le creusant; et encore : *Dans le lac inférieur,* ℣. 7; dans le cachot le plus profond et le plus ténébreux, *comme ceux qui sont blessés, et déjà mis dans le tombeau, dont vous ne vous souvenez plus.* ℣. 6. Il faut donc crier jour et nuit, et prévenir Dieu dès le matin : car encore que par son long endurcissement on soit mis au rang des morts, on peut ressusciter par sa bonté. Les médecins ne ressuscitent pas : mais Jésus-Christ est un médecin tout-puissant, qui peut rendre la vie à l'ame, et qui ressuscite les morts.

IX.e JOUR.

Le chapitre XVI de saint Matthieu, depuis le ℣. 21 jusqu'à la fin; et en saint Luc, le chapitre IX, ℣. 21 jusqu'au 27. Pesez ces mots : *Porter sa croix,* ℣. 24; et ce mot que saint Luc ajoute : *tous les jours.* ℣. 13. Crucifier ses passions, c'est l'ouvrage de tous les jours. Pesez ces mots : *Qu'il renonce à soi-même;* à son corps, à ses sens, à tout ce qu'ils présentent; à son ame, comme Jésus-Christ dit ailleurs, à sa propre volonté, à sa propre joie. Si

cela semble rude, deux choses adoucissent cette peine : la première c'est que Jésus-Christ nous a précédés dans cette voie; c'est ce qu'il pose pour fondement : c'est pourquoi il ajoute qu'il faut le suivre. C'est la première considération qui doit nous consoler dans cet étrange dépouillement.

La seconde considération, qui adoucit cette croix et ce prodigieux renoncement que l'Evangile nous prescrit, c'est que par-là on sauve son ame. *Qui la perd* en cette sorte, la *sauve*, la trouve, la garde : *mais qui la garde* en cette vie, qui lui épargne les croix, qui lui procure les plaisirs, qui ménage ses inclinations, *la perd sans ressource* (1). Jésus-Christ achève de surmonter la difficulté, en nous disant : *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son ame? Que donnera-t-il en échange pour son ame* (2)? Il faut donc répéter souvent, et se dire souvent à soi-même : Que sert à l'homme, que sert à l'homme; que lui sert d'avoir tout le monde, s'il perd son ame, s'il se perd lui-même? et le dire souvent pendant le jour. Quand il faut quitter quelque chose qui plaît, se dire toujours, quand ce seroit tout le monde : *Que sert à l'homme?* Hélas! encore un coup, que sert à l'homme? Que peut gagner celui qui se perd soi-même? que lui reste-t-il de ce qu'il croyoit avoir gagné, après que lui-même il s'est perdu? Cette parole a fait tous les solitaires, tous les pénitens, tous les martyrs, tous les saints. Faute de l'avoir entendue, saint Pierre est appelé Satan (3); et tous les apôtres sont jugés indignes d'annoncer Jésus-Christ.

(1) *Matt.* XVI. 25. *Luc.* IX. 24. — (2) *Matt.* XVI. 26. — (3) *Ibid.* 23.

Le Psaume XII : *Usquequo, Domine : Jusqu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand m'oublierez-vous?* Mais vous ne m'oubliez que parce que je m'oublie moi-même. Jusqu'à quand oublierai-je mon ame, et tâcherai-je de lui gagner ce qui la perd? Serai-je encore long-temps à rouler de vains desseins dans mon esprit? ne me résoudrai-je jamais? Pourquoi veux-je faire triompher mon ennemi? quel plaisir prends-je à me perdre? Mon ame, prends une fois une bonne résolution. Et vous, Seigneur, éclairez-moi; de peur que je ne m'endorme dans la mort. Pesez ces mots : *S'endormir dans la mort.* Affreux sommeil, funeste repos, perte irréparable, quand on est dans la mort; et que loin de veiller pour en sortir, on s'y endort volontairement.

X.e JOUR.

Le chapitre IX de saint Matthieu, depuis le ℣. 9 jusqu'au 14; et le chapitre XV de saint Luc tout du long. Pesez ces paroles : *Je ne suis pas venu appeler les justes; mais les pécheurs* (1). Les pécheurs sont la cause de sa venue : il leur doit en quelque sorte son être : combien donc les aime-t-il? S'approcher de Jésus-Christ, comme d'un médecin des maux incurables; lui exposer ses plaies cachées; considérer combien *il aime à exercer la miséricorde.* Contempler, des yeux de la foi, la brebis égarée et perdue; soi-même : le bon Pasteur, qui la cherche, qui s'abaisse pour la relever; sa pitié, sa condescendance : qui la porte, parce qu'elle est foible; qui la charge sur ses épaules, et ne se plaint

(1) *Matt.* IX. 13.

point de ce fardeau; parce qu'il l'aime, et qu'il ne la veut plus perdre : la joie du ciel. Le pécheur pénitent est, en un certain sens, préféré au juste; et un seul, à quatre-vingt-dix-neuf (1). Considérer le grand prix d'une ame devant Jésus-Christ : la grande douleur qu'il a de la perdre, et la joie de la recouvrer, comme la dragme perdue. ℣. 8. Le prodigue qui veut son bien hors des mains et de la maison de son père : ℣. 12 : il perd tout par ses plaisirs. Ses propres excès le ramènent : il a honte d'avoir à nourrir les pourceaux, ses passions, ses sens; troupeau immonde et infâme. Il ne dit pas seulement : *Je me lèverai;* ℣. 18; il ne prend pas de vaines résolutions : il se lève, il marche, il arrive. *Mon père*, dit-il, *j'ai péché; je ne suis pas digne.....* ℣. 21 : dire cela du fond du cœur. Plus il s'humilie, plus le père s'attendrit. Il le voit de loin; dès le premier pas qu'il fait, il accourt, il s'attendrit, il tombe sur son cou : remarquez, il ne s'y jette pas, il y tombe; il ne se peut retenir, il s'incline, il s'abaisse lui-même : il semble qu'il ne veuille plus avoir de soutien qu'en ce fils qu'il a recouvré; et il le comble de tant de biens, que le juste, qui a toujours persévéré, semble avoir quelque sujet d'entrer en jalousie. Laissons-nous toucher à sa bonté; disons souvent : *Je me leverai, j'irai à mon Père.* Ayons pitié de nous-mêmes, en disant : *Je meurs ici de faim.* ℣. 17. Mon père donne à toutes ses créatures, jusqu'aux plus viles, ce qui leur est nécessaire, et il nourrit jusqu'aux corbeaux : et moi, qui suis son fils, *je meurs ici de faim;* je

(1) *Luc.* XV. 4.

cherche une nourriture qui m'affame; parce qu'elle me prive du pain de vie. Allons, allons, je me leverai, j'irai à mon père : il est temps; il est plus que temps.

Qui ne pleureroit son ame égarée, en lisant ces paroles? qui ne s'empresseroit de se ranger parmi les pécheurs pénitens? On a vu dans le second Psaume de la pénitence, que tous les saints prient pour nous et pour notre iniquité : il faut donc les appeler à notre secours, et dire les Litanies des Saints avec les prières qui suivent; et pour Psaume, le LXIX, qui fait partie de ces prières. Pesez ces mots : *Hâtez-vous.* Le prodigue, qui dit déjà : *Je me leverai; j'irai....* sent qu'il a eu besoin de Dieu pour le dire, et qu'il en a encore besoin pour l'exécuter. Il dit donc, dans son besoin et dans sa foiblesse : Hâtez-vous, hâtez-vous : je suis un mendiant, je suis un pauvre; aidez-moi, Seigneur : je n'ai rien à vous donner; je suis pauvre et mendiant, je suis votre pauvre; je n'ai rien pour vous exciter à la pitié, que mon extrême misère. Voulez-vous faire un coup digne de votre miséricorde? mes péchés vous présentent une occasion de la signaler. Mais, mon aide, mon libérateur, ne tardez pas : hâtez-vous, ne tardez pas : hâtez-vous, je péris : la force me manque; je ne puis me tenir à ce bâton que vous me tendez au-dessus de l'eau : je n'en puis plus; mes mains défaillent. Tirez-moi de cet abîme; je n'en puis plus, je me noie.

CONCLUSION.

Finir la retraite en lisant les derniers versets de saint Matthieu, chapitre XI, depuis le verset 28 : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et fati-*

gués, et je vous soulagerai. C'est Jésus qui vous invite, le même que vous avez offensé : il vous cherche, il revient à vous. A qui vient-il ? à moi qui suis un pécheur, un ingrat, un prodigue, un malade. Il revient donc à moi comme un médecin, comme un Sauveur aussi bon que puissant. Venez, ô ame malade et mourante ; venez, vous que vos foiblesses troublent, que vos péchés accablent : venez ; imitez ma douceur. Ne vous plaignez pas, ne vous aigrissez pas, ne vous soulevez pas contre ceux qui vous veulent guérir. Soyez doux quand on vous reprend ; je l'ai bien été quand on m'a mis à la croix, moi en qui il n'y avoit rien à reprendre. Soyez humble à mon exemple. Si vous êtes humble, vous serez doux, vous vous laisserez conduire, vous vous laisserez reprendre ; vous changerez votre aigreur indocile en douceur et en reconnoissance. N'appréhendez pas mon joug, il est doux ; ni mon fardeau, il est léger. Le saint amour que j'inspire adoucit tout ; il rend tout agréable et aisé. C'est un joug cependant, c'est un fardeau : il faut du courage pour le porter ; mais on est bien payé de sa peine. J'ai beaucoup à donner et en cette vie et en l'autre ; on ne perd *rien* avec moi : il n'y a qu'à venir lorsque j'appelle. Répétez souvent, et croyez toujours entendre : *Venez*, cette douce invitation du Sauveur, ce doux *Venez*.

Quelle doit être notre espérance et notre consolation, dans quelque angoisse que nous puissions nous trouver ! Comme c'est à titre de misère que Jésus-Christ nous invite de venir à lui, les plus misérables sont les plus appelés. *Amen.*

RETRAITE

DE DIX JOURS,

SUR LES JUGEMENS TÉMÉRAIRES

ET AUTRES SUJETS.

PREMIER JOUR.

Ne jugez pas (1); *car qui êtes-vous pour juger le serviteur d'autrui? S'il demeure ferme, ou s'il tombe, cela regarde son maître, et c'est à lui de le juger. Mais le Seigneur est puissant pour l'établir et le faire demeurer ferme* (2), soit en le soutenant ou en l'empêchant de tomber, soit en le relevant de sa chute. Celui que vous croyez tombé, ou dont vous regardez la chute comme prochaine, sera peut-être élevé plus haut que vous dans le ciel. Car savez-vous la grâce que le Seigneur lui réserve? Songez à cette parole du Sauveur : *Les femmes de mauvaise vie, et les publicains vous précéderont dans le royaume de Dieu* (3). Vous qui nous vantez votre zèle pour observer la loi; à qui donc oserez-vous désormais vous préférer, si les excès de ceux que vous méprisez n'empêchent pas la préférence que Dieu leur

(1) *Matt.* VII. 1. — (2) *Rom.* XIV. 4. — (3) *Matt.* XXI. 31.

réserve en ses miséricordes? Qui êtes-vous donc, encore un coup, pour juger votre frère? Qui vous a donné ce droit sur votre égal? ou pourquoi méprisez-vous votre frère? *Car il faut que nous comparoissions tous devant le tribunal de Jésus-Christ : chacun de nous rendra compte à Dieu pour soi-même*, et non pour les autres qu'il juge si sévèrement. *Ainsi ne nous jugeons plus les uns les autres;* nous devons être assez occupés du jugement que nous avons à craindre pour nous-mêmes. *Voyez* saint Paul aux Romains, XIV. 10, 12, 13.

Représentez-vous par la foi ce redoutable jugement de Jésus-Christ, et combien vous avez d'intérêt à en éviter la rigueur : mais vous l'évitez en ne jugeant pas. *Ne jugez point*, dit-il, *et vous ne serez pas jugés : car*, poursuit-il, *on vous jugera comme vous aurez jugé les autres, et par la même règle* (1). *C'est pourquoi*, dit saint Paul (2), *vous êtes inexcusable, ô vous, qui que vous soyez, qui jugez votre frère : car en ce que vous jugez les autres, vous vous condamnez vous-même; puisque vous faites les mêmes choses que vous jugez :* et quand vous ne feriez pas les mêmes, vous en faites d'autres qui ne sont pas moins mauvaises; et vous devez vous souvenir de cette parole : *Celui qui transgresse la loi en un commandement, la méprise en tous les autres. Car celui qui a dit : Tu ne commettras point d'impureté, a dit aussi : Tu ne tueras point* (3).

Regarde-toi donc toi-même comme transgresseur

(1) *Matt.* VII. 1. — (2) *Rom.* II. 1. — (3) *Jac.* II. 10, 11.

de toute la loi; et vois si, en cet état de criminel, tu oseras entreprendre de juger ton frère. Prends garde, sévère censeur de la vie des autres, et trop rigoureux exacteur de ses devoirs; prends garde que tu ne prononces toi-même ta propre sentence, et qu'il ne te soit dit un jour : *Tu seras jugé par ta bouche, mauvais serviteur* (1).

II.e JOUR.

Pourquoi voyez-vous ce fétu dans l'œil d'autrui, et que vous ne songez pas plutôt à la poutre qui crève le vôtre (2)? Songez premièrement à vous rappeler en votre mémoire les paroles de saint Paul: *En jugeant les autres, vous vous condamnez vous-mêmes.* Vous laissez vivre vos vices, et vous condamnez ceux d'autrui. Clairvoyant en ce qui ne vous touche pas, vous êtes aveugle pour vous-même. Que vous serviront vos lumières, votre vaine curiosité, et la pénétration dont vous vous savez si bon gré à connoître les vices des autres, et à juger de leurs secrètes intentions? que vous servira tout cela, sinon à vous perdre? Hypocrite, songez à la qualité que le Sauveur, c'est-à-dire, la vérité même, donne à ces sévères censeurs, qui, trop attentifs aux vices des autres, oublient les leurs que leur amour-propre leur cache. Vous auriez honte d'avoir à vous reprocher un vice si bas et si honteux que celui de l'hypocrisie : c'est Jésus-Christ, c'est la vérité même qui vous le reproche.

Songez à cette parole du Sauveur, lorsqu'on ac-

(1) *Luc.* XIX. 22. — (2) *Matt.* VII. 3.

cusa devant lui la femme adultère : *Que celui qui est innocent jette la première pierre* (1).

Ne songez pas à accuser ou à juger les autres; mais à vous corriger vous-même. Lisez les paroles de saint Paul : *La charité est patiente, elle est douce, elle n'a point de jalousie, elle n'est point maligne ni malicieuse dans les jugemens : elle ne s'enfle point elle-même par la présomption ou par la fierté : elle n'est point ambitieuse, ni ne s'élève au-dessus des autres par les jugemens : elle ne s'aigrit ni ne s'irrite contre personne : elle ne soupçonne pas le mal, elle ne prend pas plaisir de trouver le mal dans les autres :* toute sa joie est d'y trouver du bien, et elle regarde toujours le prochain du beau côté. Loin de se laisser aigrir par le mal qu'elle croit qu'on lui a fait, *elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout de son prochain, elle en endure tout* (2); trop heureuse, par l'équité qu'elle garde envers les autres, et par la condescendance qu'elle a pour eux, d'obtenir de Dieu qu'il la traite avec une pareille miséricorde, et d'éviter ce reproche : Hypocrite.

Faisons donc un rigoureux examen de nos propres défauts, et laissons à Dieu à juger de ceux des autres.

III.e JOUR.

Ne donnez pas les choses saintes aux chiens, ni les perles aux pourceaux (3).

La chose sainte des chrétiens, c'est l'eucharistie. L'ange, en parlant à la sainte Vierge, de Jésus-

(1) *Joan.* VIII. 7. — (2) *I. Cor.* XIII. 4, 5, 6. — (3) *Matt.* VII. 6.

Christ qu'elle devoit concevoir dans ses bénites entrailles, lui dit : *La chose sainte qui naîtra de vous* (1). Cette chose sainte, c'est le corps de Jésus-Christ, c'est le même corps que nous recevons : ne le donnez pas aux chiens ni aux pourceaux.

Les chiens et les pourceaux, à qui il ne faut pas donner la chose sainte, sont ceux dont parle saint Pierre : *Un chien qui ravale ce qu'il a vomi; un pourceau qui, vraiment lavé, se vautre de nouveau dans le bourbier* (2) ; c'est-à-dire, un pécheur qui ne prend aucun soin de se corriger, et se salit de nouveau après la communion et la pénitence : ne lui donnez pas aisément la chose sainte; qu'il s'en rende digne par sa fidélité.

Les choses saintes aux saints : c'est ce qu'on crioit autrefois, et ce que l'Eglise orientale crie encore avant la communion. *Quelle société entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et le démon* (3) ? Ne venez donc à la chose sainte que lorsque vous serez saints.

Mais quand donc y viendrons-nous? Dieu tiendra pour saint à cet égard celui qui aura un sincère désir de l'être; et qui, après avoir travaillé sérieusement à se corriger, va chercher la sainteté dans sa source, et dans le corps du Sauveur, dans le dessein de s'en remplir et de soutenir sa foiblesse.

Les pourceaux qui foulent les perles aux pieds, et se jettent avec fureur contre ceux qui les leur présentent, sont ceux qui, étant repris et recevant de saints avis de leurs supérieurs ou de leurs frères, s'aigrissent par orgueil, et s'irritent contre ceux qui

(1) *Luc.* I. 35. — (2) *II. Petr.* II. 22. — (3) *II. Cor.* VI. 14, 15.

les leur donnent. Prenez garde à n'être pas de ce nombre ; et en quelque sorte qu'on vous fasse connoître vos défauts, humiliez-vous, et profitez de l'avis.

IV.ᵉ JOUR.

Demandez (1). Ce n'est pas assez : n'attendez pas que Dieu vous donne tout sans vous-même, ni que les bonnes œuvres que vous souhaitez d'obtenir, tombent du ciel toutes seules, sans que vous vous excitiez à coopérer à la grâce. Demandez et cherchez tout ensemble. Ne demandez pas foiblement : frappez fortement et persévéramment à la porte. Lisez attentivement la parabole de l'ami qui presse son ami, en saint Luc, XI. 5 et suiv.

Cherchez la cause profonde de ce que vous n'êtes pas toujours exaucé, et apprenez-la de saint Jacques, I. 5, 6, 7, et encore IV. 3.

Demandez à Dieu le vrai bien, qui est la sagesse du ciel : demandez-la persévéramment et avec foi au Père des lumières ; elle vous sera donnée : car il donne abondamment, et sans reprocher ses bienfaits.

Demandez à Dieu comme à un père, et pesez bien ces paroles : *Si vous qui êtes mauvais ;* et encore : *Si vous donnez volontiers les biens qui vous sont donnés*, et que vous n'avez que par emprunt ; *combien plus votre Père céleste*, qui est la source du bien et la bonté même, dont la nature, pour ainsi parler, est de donner, combien plutôt *vous donnera-t-il les biens véritables* (2) ? Demandez donc,

(1) *Matth.* VII. 7. — (2) *Ibid.* 11.

encore un coup, comme à un père; demandez avec foi et confiance; votre Père céleste ne vous pourra rien refuser.

Demandez avec confiance jusqu'aux moindres choses : mais insistez principalement sur les grandes, qui sont le salut et la conversion, qui sont celles qu'il ne refuse jamais.

Ne vous découragez point de vos chutes si fréquentes; ne dites pas : Jamais je ne viendrai à bout de ce défaut. *Opérez votre salut avec tremblement;* mais en même temps avec confiance; parce que ce n'est pas vous seul qui devez agir : *C'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire*, comme dit saint Paul (1). Appuyez-vous donc sur la grâce, et demandez-la avec foi à celui qui ne demande que de vous la donner.

V.e JOUR.

Faites comme vous voulez qu'on vous fasse (2). C'est la règle la plus simple qu'on se puisse proposer, et en même temps la plus droite et la plus naturelle. C'est sur cette loi qu'est fondée la société et l'équité naturelle : mais notre Seigneur l'a relevée, en ajoutant : *C'est la loi et les prophètes.*

La racine de cette loi est dans ce précepte : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Tu lui souhaiteras la même chose qu'à toi-même : tu ne voudras donc point lui faire ce que tu ne voudrois pas en souffrir. Tous ces préceptes sont compris dans ce seul précepte : apprenez-le de saint Paul, Rom. XIII. 8, 9, 10.

(1) *Phil.* II. 12, 13. — (2) *Matt.* VII. 12.

Lisez aussi dans la même Epître, chapitre XII, ℣. 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21; appuyez sur ces paroles du ℣. 18 : *S'il se peut et autant qu'il est en vous.* Quand votre frère ne répondroit pas au désir que vous avez de vivre en paix avec lui; vous, de votre côté, *autant qu'il est en vous, gardez la paix et la charité :* car si vous aviez l'esprit droit, vous souhaiteriez qu'on en usât ainsi avec vous-même. Faites-le donc avec les autres, et imprimez dans votre cœur cette belle règle de l'Evangile.

VI.e JOUR.

Appuyez sur ces paroles : *Efforcez-vous :* le salut ne se fait point avec mollesse et nonchalance : *Le royaume des cieux souffre violence, et les violens l'emportent* (1). *D'entrer :* ne vous contentez pas d'approcher; entrez en effet, *par la porte étroite* de la mortification de vos passions, par la crainte de votre humeur altière qu'il faut dompter en toutes choses. *La porte est large, la voie est spacieuse* (2). Se laisser aller à ses désirs, c'est la voie large : il est aisé d'entrer par cette porte; mais songez où elle mène; à la perdition. Peu entrent par la porte étroite; beaucoup trouvent la voie large. Ne songez donc pas à ce qu'on fait communément : les mauvais exemples l'emportent par le nombre. Imitez le petit nombre de ceux qui pensent solidement à leur perfection. Pesez encore sur cette parole : *Que la porte est petite, et que la voie est étroite !* comme qui diroit : Vous ne sauriez assez comprendre combien

(1) *Luc.* XIII. 24. *Matt.* XI. 12. — (2) *Matt.* VII. 13.

elle

elle l'est. Concluez donc : Il faut faire effort, il faut se faire violence; point de paresse ni de langueur dans la voie du salut. Qui n'avance pas, recule. Ainsi le soin de la perfection et celui du salut sont inséparables. Qui ne vise pas à être parfait, à monter jusqu'au haut avec un effort continuel, retombe par son propre poids.

La voie étroite, en un autre sens, est la voie large. Plus on se met à l'étroit en mortifiant ses désirs, plus Dieu dilate le cœur par la consolation de la charité.

La vie religieuse est la voie étroite, par l'observance des conseils évangéliques : il y faut donc entrer non-seulement par la profession et par l'habit, mais par la pratique. Il ne suffit pas d'y être appelé; il faut entrer jusqu'au fond. *Beaucoup d'appelés et peu d'élus* (1) : peu entrent de bonne foi dans la voie étroite.

VII.e JOUR.

Vous les connoîtrez par leurs fruits (2). Le figuier, que Jésus-Christ maudit avec ses feuilles, avoit l'apparence d'un bel arbre : mais parce qu'il manquoit de fruit, il fut maudit.

La malédiction consista à le priver de fruit à jamais : prenez-y garde.

Les feuilles sont l'apparence d'une bonne vie : les fleurs sont les fruits commencés. Si l'on ne porte de vrais fruits, et des œuvres parfaites de la justice chrétienne, on est maudit.

(1) *Matt.* XX. 16. — (2) *Ibid.* VII. 20.

Faites de dignes fruits de pénitence (1). Quand un arbre produit continuellement de mauvais fruits ou qu'il n'en porte pas de bons, il est mauvais : triste état d'un arbre qui, faute de porter des fruits, n'est plus propre que pour le feu. *Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est coupé, et jeté au feu* (2). Songez à ces paroles : *La cognée est à la racine des arbres ;* non aux branches, mais à la racine : tout va périr tout d'un coup.

Interrogez-vous vous-même : Quel bon fruit ai-je porté ? quelle passion ai-je corrigée ? quelle bonne habitude ai-je acquise ?

Si un sage confesseur vous prive quelquefois des sacremens, parce qu'il ne voit en vous que des feuilles ou des fleurs, et non des fruits, ne vous en étonnez pas.

Lisez le chapitre XIII de saint Luc jusqu'au ℣. 10 ; et appuyez sur la parabole du figuier infructueux malgré la culture, ℣. 6 et suiv.

VIII.e JOUR.

Versets 21, 22, 23 (3) : ces versets sont la confirmation des précédens. Celui qui répète si souvent : *Seigneur, Seigneur*, et n'accomplit pas ses préceptes, c'est l'arbre qui porte des feuilles et des fleurs tout au plus ; mais nul fruit. Il vaudroit mieux ne pas tant dire : Seigneur, Seigneur, et accomplir ses préceptes.

Je ne vous connois pas, ô vous qui n'avez que des paroles : je ne vous connois pas ; vous n'avez

(1) *Matt.* III. 8. — (2) *Ibid.* 10. — (3) *Matth.* VII.

pas le vrai caractère du chrétien. *Retirez-vous;* vous n'êtes pas de mes brebis. Pesez, et tremblez à ces paroles : *Je ne vous connois point; retirez-vous.* Et où irez-vous, en vous retirant de la vie et de tout le bien, sinon à la mort et à tout le mal?

Eussiez-vous fait des miracles au nom de Jésus-Christ, retirez-vous; il ne vous connoît pas. Les bonnes œuvres sont les vrais miracles, et la vraie marque qu'il désire. Humiliez-vous, abaissez-vous aux pieds de tous vos frères et de toutes vos sœurs; cela vaut mieux que des miracles.

O mon Jésus, comment pourrai-je entendre ces paroles : *Retirez-vous?* Quoi, mon bien et le seul objet de mon amour, vous perdrai-je à jamais? ne vous verrai-je jamais dans toute l'éternité? Ah! plutôt mille morts.

IX.e JOUR.

Celui qui écoute, et fait, en qui la vertu se tourne en habitude par la pratique, *c'est l'homme sage qui bâtit sur la pierre.* ℣. 24, 25, 26, 27.

Ecouter n'est rien; faire c'est tout. Toutes les fois qu'on conçoit de bons désirs, ou qu'on forme de bonnes résolutions, on écoute; mais on est encore du nombre des écoutans. *Celui qui écoute mon Père, et qui apprend, vient à moi* (1), dit Jésus-Christ. Ecoute, ame chrétienne; écoute au dedans de toi-même : retire-toi à l'endroit intime où la vérité éternelle se fait entendre. Ecoute, et apprends sous un tel maître; écoute ce que dit l'Esprit qui te sollicite, et qui t'appelle à la perfection. Mais la

(1) *Joan.* VI. 45.

marque que tu auras écouté et appris, c'est que tu viens à Jésus. Marche après lui; suis ses exemples; c'est bâtir sur la pierre. Mais celui qui ne fait qu'écouter, c'est-à-dire, que considérer et méditer la sainte parole, sans en venir réellement à la pratique, bâtit sur le sable. Les tentations, les afflictions, les dégoûts viennent : la maison tombe; et la ruine est si grande que souvent elle devient irréparable. Songez à la véritable sagesse et à la véritable folie, dont vous voyez un exemple dans cette parabole du Sauveur.

X.e JOUR.

Qui n'admireroit la doctrine de Jésus-Christ, sa pureté, sa sublimité, son efficace dans la conversion du monde, dans la mort de tant de martyrs, dans le mépris des grandeurs et des plaisirs, qu'elle a inspiré à tant de millions d'ames?

Par elle, les honneurs du monde ont perdu tout leur éclat; toutes les fleurs sont tombées. L'homme est devenu un ange par le détachement de ses sens; et il est porté à se proposer pour modèle la perfection de Dieu même : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait* (1). Qui n'admireroit donc, encore un coup, cette doctrine céleste? Mais ce n'est pas tout de l'admirer. Jésus enseigne avec puissance, comme ayant la souveraine autorité; parce qu'il est la vérité même : il faut que tout cède, que tout orgueil humain baisse la tête.

Dieu vous préserve d'un docteur timide et vacillant, qui n'ose vous dire vos vérités, ni vous faire

(1) *Matt.* v. 48.

marcher à grands pas à la perfection; à la manière des pharisiens et des docteurs de la loi, qui ne songeoient qu'à s'attacher le peuple, et non à le corriger. Demandez à Dieu un docteur qui vous parle avec efficace et avec puissance, sans vous épargner : c'est à celui-là que votre conversion est réservée.

Songez à l'autorité de la doctrine de Jésus-Christ, et combien il lui appartient de parler avec puissance : ainsi laissez-vous conduire à sa direction et à ses maximes.

Lisez pour conclusion le chapitre XVII de saint Jean. Conformez-vous aux intentions et aux prières du Maître céleste; et disposez-vous à en faire le sujet d'une autre retraite, si Dieu vous en fait la grâce.

Il est aisé de faire de cette matière des sujets de méditation pour plusieurs heures par jour.

Il n'est pas besoin de multiplier ses pensées : en faisant un acte de foi sur chacune des vérités, et en le répétant souvent, ou plutôt en le continuant par une adhérence à la vérité qu'il contient, et une soumission à l'autorité du Fils de Dieu qui l'enseigne, il en naît naturellement des désirs et des résolutions. On priera Dieu qu'il les tourne en œuvres et en pratiques solides. D'un clin d'œil, on fait l'application de chaque vérité à son état, à sa vocation, à ses besoins particuliers. Plus de foi que de raisonnemens; plus d'affection que de considération. Digérer, c'est se nourrir; prendre beaucoup de nourriture, sans la digérer, c'est se suffoquer : lire peu chaque fois, et en tirer le suc. *Amen, Amen.*

PRÉPARATION
A LA MORT.

PREMIÈRE PRIÈRE.

Le coupable attend son supplice, et adore la puissance qui le punit.

SEIGNEUR, *vous n'avez pas fait la mort* (1) : elle n'étoit pas au commencement; et *elle n'est entrée dans le monde qu'en punition du péché* (2). *Vous avez créé l'homme immortel* (3); et s'il fût demeuré obéissant, la mort eût été pour lui un mal inconnu : mais c'étoit le moindre de nos malheurs. L'ame mortellement blessée par le péché, par la mort temporelle nous précipitoit dans l'éternelle; et l'enfer étoit notre partage.

O Dieu, voici la merveille de votre grâce. La mort n'est plus mort, après que Jésus-Christ l'a soufferte pour nos péchés et pour les péchés du monde. Elle n'est plus qu'un passage à l'immortalité; et notre supplice nous a tourné en remède; puisqu'en portant avec foi et avec soumission la mort, à laquelle nous avons été justement condamnés, nous l'évitons à jamais.

Voici donc, Seigneur, votre coupable qui vient

(1) *Sap.* I. 13. — (2) *Rom.* V. 12. — (3) *Sap.* II. 23.

porter la mort à laquelle vous l'avez condamné : enfant d'Adam, pécheur et mortel, je viens humblement subir l'exécution de vótre juste sentence. Mon Dieu, je le reconnois, j'ai mangé le fruit défendu, dont vous aviez prononcé qu'au jour que je le mangerois, je mourrois de mort. Je l'ai mangé, Seigneur, ce fruit défendu, non-seulement une fois en Adam, mais encore toutes les fois que j'ai préféré ma volonté à la vôtre. Je viens donc subir ma sentence; je viens recevoir la mort que j'ai méritée. Frappez, Seigneur; votre criminel se soumet. J'adore votre souveraine puissance dans l'exécution de cette sentence, dont nul n'a jamais pu éviter l'effet, ni même le reculer d'un moment. Il faut mourir ; vous l'avez dit : le riche comme le pauvre; le roi comme le sujet. C'est ce coup inévitable de votre main souveraine qui égale toutes les conditions, tous les âges, tous les états, et la vie la plus longue avec la plus courte; parce qu'il ne sert de rien d'écrire beaucoup, si, en un moment et par une seule rature, tout est effacé.

J'adore donc, ô mon Dieu, ce coup tout-puissant de votre main souveraine; j'entre dans la voie de toute chair. Il falloit à notre orgueil et à notre mollesse ce dernier coup pour nous confondre. Les vanités nous auroient trop aisément enivrés, si la mort ne se fût toujours présentée en face; si, de quelque côté qu'on se peut tourner, on ne voyoit toujours devant soi ce dernier moment, lequel, lorsqu'il est venu, tout le reste de notre vie est convaincu d'illusion et d'erreur. O Seigneur, je vous rends grâces de ce se-

cours que vous laissez à notre foiblesse, de cette humiliation que vous envoyez à notre orgueil, de cette mort que vous donnez à nos sens. O Seigneur, la vie de nos sens et de notre vanité seroit trop vive, si vous ne la mortifiiez par la vue continuelle de la mort. Taisons-nous, mortels malheureux ; il n'y a plus de réplique : il faut céder ; il faut, malgré qu'on en ait, mépriser ce squelette, de quelques parures qu'on le revêtisse. La mort en montre le fond à tous les hommes, même à ceux qui y sont le plus attachés. Que toute chair demeure atterrée et anéantie. O Dieu, j'adore ce bras souverain, qui détruit tout par un seul coup. O mort, tu m'ouvres les yeux; afin que je voie mes vanités. Ainsi, ô mort, tu m'es un remède contre toi-même. Il est vrai, tu ôtes tout à mes sens : mais, en même temps, tu me désabuses de tous les faux biens que tu m'ôtes. O mort, tu n'es donc plus mort que pour ceux qui veulent être trompés. O mort, tu m'es un remède : tu envoies tes avant-coureurs, les infirmités, les douleurs, les maladies de toutes les sortes; afin de rompre peu à peu les liens qui me plaisent trop, quoiqu'ils m'accablent. O mort, Jésus-Christ crucifié t'a donné cette vertu. O mort, tu n'es plus ma mort; tu es le commencement de ma délivrance.

II.e PRIÈRE.

Le chrétien attend sa délivrance, et adore son libérateur.

O Seigneur, nous avions fait un traité avec la mort, et un pacte avec l'enfer : nous nous y étions vendus et livrés ; et vous avez dit : *Je poserai en Sion une pierre fondamentale, une pierre précieuse et choisie ; la pierre de l'angle, fondée sur un fondement inébranlable. Que celui qui croit* en celui qui est figuré par cette pierre, *ne se presse pas* d'exécuter le traité qu'il a fait avec la mort et avec l'enfer. *Car le traité que vous avez fait avec la mort sera effacé ; et le pacte que vous avez fait avec l'enfer ne tiendra pas* (1). Et voici comme ce pacte a été rompu. Le Juste, le Saint des saints, celui que Dieu a sacré par une onction qui est au-dessus de tout, et par la divinité même, s'est livré volontairement à la mort, : il s'est soumis à la puissance des ténèbres ; et, en même temps, le traité de notre servitude a été annullé. Jésus-Christ l'a mis en croix, et l'a effacé par son sang. Il est entré dans le tombeau, il est descendu jusqu'aux enfers ; et au lieu d'y demeurer assujetti, il y a chanté ce cantique, que David, son père selon la chair, avoit composé pour lui : *J'avois toujours le Seigneur en vue ; je le voyois à ma droite, jusque dans les ombres de la mort,* jusque dans les tristes prisons dont j'ai été

(1) *Is.* XXVIII. 16. 18.

délivrer les ames qui y attendoient ma venue. *C'est pour cela que mon cœur étoit plein de joie, et que mon corps même s'est reposé en espérance; parce que vous ne laisserez pas mon ame dans l'enfer, et vous ne permettrez pas que votre Saint éprouve la corruption. Vous m'avez montré le chemin à la vie* (1) : j'y retournerai victorieux de la mort.

Je le crois ainsi, mon Sauveur. David, qui a composé ce divin cantique, ne l'a pas composé pour lui; puisque sa chair a été corrompue, comme celle de tous les autres hommes : mais il a vu en esprit la vôtre qui sortoit de lui, et qui est demeurée incorruptible. Il est ainsi, je le crois; il est ainsi. Vous êtes ressuscité le troisième jour; et votre résurrection, manifestée à toute la terre par le témoignage de vos saints apôtres, suivie de tant de miracles, a été le signal donné aux Gentils et aux Juifs que vous aviez choisis, pour se rassembler sous l'invocation de votre nom : il est ainsi, je le crois.

Mais je crois encore que vous n'avez pas surmonté la mort pour vous seul : vous l'avez surmontée pour nous, qui croyons en vous. Nous n'aurons pas, à la vérité, votre privilège, de ne pas trouver la corruption dans le tombeau : car il faut que notre chair, qui est une chair de péché, soit dissoute, et poussée jusqu'à la dernière séparation de ses parties. Mais notre corps sera mis en terre comme un germe qui se reproduira lui-même. *Il est mis en terre dans la corruption; il sera reproduit incorruptible: il est mis en terre difforme et défiguré; il sera reproduit, et ressuscitera glo-*

(1) *Ps.* XV. 8 — 10. *Act.* II. 29 — 31.

rieux : il est mis en terre sans force et sans mouvement ; il en sortira plein de vie et de vigueur : il est mis en terre comme on y mettroit le corps d'un animal ; mais il ressuscitera comme un corps spirituel (1), et ne laissera à la terre que la mort, la corruption, l'infirmité et la vieillesse.

Je vous adore, ô Jésus mon libérateur ; je vous adore, ô Jésus ressuscité pour vous-même, et pour tous vos membres que vous avez remplis de votre esprit, qui est l'esprit de vie éternelle. Vous avez enduré la mort ; *afin que la mort fût vaincue, Satan désarmé, son empire abattu ; et afin d'affranchir ceux que la crainte de la mort tenoit dans une éternelle servitude* (2). *Vous serez vraiment libres, quand le Fils vous aura délivrés* (3). Je le crois, Seigneur, il est ainsi. Mon unique libérateur, je vous adore : il faut que je meure comme vous ; afin que je vive comme vous. *Je sais que mon Rédempteur est vivant ; et au dernier jour je ressusciterai de la poussière, et je serai de nouveau environné de ma peau ; et je verrai mon Dieu dans ma chair. Je le verrai moi-même de mes yeux ; ce sera moi, et non pas un autre. Je conserverai cette espérance dans mon sein* (4) : je la porterai jusqu'au milieu des ombres de la mort. *Qui me donnera que ce discours soit écrit comme avec le fer et le diamant sur le rocher* (5) ; que le caractère en soit immortel, et gravé éternellement dans mon cœur, dans un cœur affermi dans la foi ?

Ce sera vous, ô Seigneur, ce sera vous qui mettrez

(1) *I. Cor.* XV. 42, 43, 44. — (2) *Hebr.* II. 14, 15. — (3) *Joan.* VIII. 36. — (4) *Job.* XIX. 25, 26, 27, 28. — (5) *Ibid.* 24.

votre main sur moi, et qui me direz comme vous dîtes à votre disciple bien-aimé : *Ne crains point; je suis le premier et le dernier; je suis vivant, et j'ai été mort, et je vis aux siècles des siècles; et j'ai en ma main les clefs de la mort et de l'enfer* (1). Tout le monde entendra ma voix; *et tous ceux qui sont dans les tombeaux, entendront la voix du Fils de Dieu : et ceux qui auront bien fait, ressusciteront pour la vie; et ceux qui auront mal fait, ressusciteront pour le jugement* (2).

III.e PRIÈRE.

Le chrétien s'abandonne à la confiance.

O MON Dieu, cette dernière parole me rejette dans de plus grandes frayeurs qu'auparavant : car elle m'annonce qu'il faudra comparoître devant votre tribunal redoutable. Et comment oserai-je y comparoître avec tant de péchés? Mais quoi, est-ce donc en vain que vous avez dit : *Qui espère en moi ne sera pas confondu* (3)? Et encore : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous à la mort, quels biens ne nous a-t-il pas donnés avec lui? Qui osera accuser les élus de Dieu? c'est Dieu même qui les justifie. Qui les condamnera? c'est Jésus-Christ, qui est mort, mais qui est ressuscité, qui est à la droite de son Père, qui ne cesse d'intercéder pour nous* (4). Et encore : *Je vis en la foi*

(1) *Apoc.* I. 17, 18. — (2) *Joan.* V. 28, 29. — (3) *Eccli.* II. 11. — (4) *Rom.* VIII. 31, 32, 33, 34.

du Fils de Dieu qui m'a aimé, qui s'est livré pour moi (1) ; *qui a porté nos péchés dans son propre corps sur le bois de la croix; et nous avons été guéris par ses blessures* (2). Je n'ai donc point à craindre mes péchés, qui sont effacés au moment que je m'abandonne à la confiance. Je n'ai à craindre que de craindre trop : je n'ai à craindre que de ne me pas assez abandonner à Dieu par Jésus-Christ. O mon Dieu, ma miséricorde; ô mon Dieu, je m'abandonne à vous : je mets la croix de votre Fils entre mes péchés et votre justice.

Mon Sauveur, vous avez deux titres pour posséder l'héritage de Dieu votre Père : vous avez le titre de votre naissance; vous avez celui de vos travaux. Le royaume vous appartient comme étant le Fils; et il vous appartient encore en qualité de conquérant. Vous avez retenu pour vous le premier titre, et vous m'avez abandonné le second. Je le prends, je m'en saisis avec foi. Mon ame, il faut espérer en Dieu. *Mon ame, pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu ?* Pourquoi me troubles-tu, encore une fois? *Espère en lui*, mon ame, et dis-lui de toutes tes forces : *O mon Dieu, vous êtes mon salut* (3). Mon ame, tu n'as rien à craindre que de ne pas crier assez haut.

(1) *Gal.* II. 20. — (2) *I. Petr.* II. 24. — (3) *Ps.* XLI. 6, 12, 13.

IV.e PRIÈRE.

A la vue de la mort, le chrétien renouvelle les actes de foi, d'espérance et de charité.

Le temps approche, Seigneur, que les ténèbres seront dissipées, et que la foi se changera en claire vue : le temps approche où je chanterai avec le Psalmiste : O Seigneur, *nous avons vu ce que nous avons ouï* (1). O Seigneur, tout nous paroît comme il nous avoit été prêché. Je n'ai plus qu'un moment; et dans un instant je verrai à découvert toutes vos merveilles, toute la beauté de votre face, la sainteté qui est en vous, votre vérité toute entière. *Mon Sauveur, je crois; aidez mon incrédulité* (2), et soutenez ma foiblesse. O Dieu, je le reconnois, je n'ai rien à espérer de moi-même: mais vous avez commandé d'aller *en espérance contre l'espérance* (3). Ainsi en espérance contre l'espérance, je crois avec Abraham. Tout tombe; cet édifice mortel s'en va par pièce. Mais *si cette maison de terre se renverse et tombe sur ses propres ruines, j'ai une maison céleste* (4), où vous me promettez de me recevoir. O Seigneur, j'y cours, j'y vole, j'y suis déjà transporté par la meilleure partie de moi-même. *Je me réjouis d'entendre dire que j'irai dans la maison du Seigneur. Je suis à ta porte, ô Jérusalem; me voilà debout; mes pieds sont en mouvement* (5), et tout mon corps s'élance pour y entrer.

(1) *Ps.* XLVII. 9. — (2) *Marc.* IX. 23. — (3) *Rom.* IV. 18. — (4) *II. Cor.* V. 1. — (5) *Ps.* CXXI. 1.

Quand vous verrai-je, ô le bien unique, quand vous verrai-je? Quand jouirai-je de votre face désirable, ô vérité, ô vraie lumière, ô bien, ô source du bien, ô tout le bien, ô le tout parfait, ô le seul parfait, ô vous qui êtes seul, qui êtes tout, en qui je serai, qui serez en moi, qui serez tout à tous, avec qui je vais être *un seul esprit* (1)? Mon Dieu, je vous aime : mon Dieu, ma vie et *ma force, je vous aime, je vous aimerai* (2); je verrai vos merveilles. Enivré de votre beauté et de vos délices, je chanterai vos louanges. Tout le reste est passé; tout s'en va autour de moi comme une fumée : mais je m'en vais où tout est. Dieu puissant, Dieu éternel, Dieu heureux, je me réjouis de votre puissance, de votre éternité, de votre bonheur. Quand vous verrai-je, ô principe qui n'avez point de principe? Quand verrai-je sortir de votre sein votre Fils, qui vous est égal? Quand verrai-je votre Saint-Esprit procéder de votre union, terminer votre fécondité, consommer votre éternelle action? Tais-toi, mon ame, ne parle plus. Pourquoi bégayer encore quand la vérité te va parler?

Mon Sauveur, en écoutant vos saintes paroles j'ai tant désiré de vous voir et de vous entendre vous-même : l'heure est venue; je vous verrai dans un moment : je vous verrai comme juge, il est vrai; mais vous me serez un juge sauveur. Vous me jugerez selon vos miséricordes; parce que je mets en vous toute mon espérance, et que je m'abandonne à vous sans réserve. Sainte cité de Jérusalem, mes nouveaux citoyens, mes nouveaux frères; ou plutôt

(1) *I. Cor.* VI. 17. — (2) *Ps.* XVII. 1.

mes anciens citoyens, mes anciens frères, je vous salue en foi. Bientôt, bientôt, dans un moment, je serai en état de vous embrasser : recevez-moi dans votre unité. Adieu, mes frères mortels; adieu, sainte Eglise catholique. Vous m'avez porté dans vos entrailles, vous m'avez nourri de votre lait : achevez de me purifier par vos sacrifices; puisque je meurs dans votre unité et dans votre foi. Mais, ô Eglise, point d'adieu pour vous : je vais vous trouver dans le ciel dans la plus belle partie de vous-même. Ah! je vais voir votre source et votre terme, les prophètes et les apôtres vos fondemens, les martyrs vos victimes, les vierges votre fleur, les confesseurs votre ornement, tous les saints vos intercesseurs. Eglise, je ferme les yeux : je vous dis adieu sur la terre; je vous trouverai dans le ciel.

V.e PRIÈRE.

Le chrétien fait sa dernière confession pour mourir.

O Dieu, *je vous découvre mes péchés, et je ne vous cache point mes injustices. J'ai dit : Seigneur, je confesserai mon injustice contre moi-même, et vous avez remis mon iniquité* (1). J'ai dit : Je confesserai; et vous avez déjà remis. Je l'ai dit avec tant de foi et une si vive ardeur, avec tant de contrition et tant d'espérance, que la rémission a prévenu la confession. Mais comment sais-je si je l'ai dit de cette sorte? Je n'ai pas besoin de le savoir, je ne

(1) *Ps.* XXXI. 5.

veux

veux pas le savoir; ce n'en est pas ici le temps. Mais vous, Seigneur, qui savez ce qu'il faut faire pour le bien dire, donnez ce que vous commandez, et commandez ce qu'il vous plaira. Je vous le demande par vous-même, par votre bonté, par Jésus-Christ, par sa mort, par tous ses mystères. Je vous donne ma volonté, qui est à vous par tant de titres : faites en moi ce qu'il faut qui y soit pour vous plaire. Pour moi je ne puis vous prêter qu'un foible effort, qui encore vient de vous. J'ai dit : Je confesserai. Votre ministre m'ordonnera-t-il de repasser sur les péchés de ma vie passée? J'ai dit : Je confesserai. Me défendra-t-il de me troubler par cette vue effroyable? J'ai dit : Je confesserai de ma vie passée ce qu'il voudra que je confesse. Vous lui avez ordonné de me lier et de me délier, de pardonner, de retenir. Il a vos clefs en sa main; et c'est à lui à y soumettre ce qu'il trouvera à propos : et vous lui avez donné votre Saint-Esprit; esprit de discernement, qui sonde le fond des cœurs pour exercer cette fonction : *Recevez le Saint-Esprit* (1), avez-vous dit, grand pontife. C'est vous qui me gouvernez, qui me purifiez par son ministère. Mon Sauveur, je me réjouis de ce que le péché va finir en moi. Je vous ai tant offensé, bon Père, bon Juge, bon Sauveur; pardon. Mais les péchés vont finir : la mort ne sera pas la fin de ma vie; elle le sera de mon péché. O mort, que je t'aime par cet endroit-là! Remettez tout, Seigneur, par votre bonté; et retirez-moi promptement, de peur que je ne pèche de nouveau.

(1) *Joan.* xx. 22.

VI.e PRIÈRE.

Le chrétien reçoit le Viatique.

Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, il vivra ; et tout homme qui vit et qui croit en moi, ne mourra point à jamais. Le croyez-vous ainsi (1)? O chrétien, je ne te dis plus rien; c'est Jésus-Christ qui te parle en la personne de Marthe : réponds avec elle : *Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde* (2). Ajoute avec saint Paul : *afin de sauver les pécheurs, desquels je suis le premier* (3).

Crois donc, ame chrétienne, adore, espère, aime. O Jésus, ôtez les voiles, et que je vous voie. O Jésus, parlez dans mon cœur, et faites que je vous écoute. Parlez, parlez, parlez; il n'y a plus qu'un moment, parlez. Donnez-moi des larmes pour vous répondre : frappez la pierre; et que les eaux d'un amour plein d'espérance, pénétré de reconnoissance, vraiment pénitent, coulent jusqu'à terre.

VII.e PRIÈRE.

Le chrétien demande et reçoit l'Extrême-onction.

Venez, prêtres du Seigneur, venez soutenir mon infirmité de votre huile adoucissante, purifiante et

(1) *Joan.* xi. 25, 26. — (2) *Ibid.* 27. — (3) *I. Tim.* i. 15.

confortative. Hélas! j'ai désiré d'un grand désir de recevoir ce soutien de vos saintes mains. Je me souviens des prières avec lesquelles on a consacré cette huile sainte le jeudi saint, avec un si grand concours de saints ministres, et une si grande attention de tout le peuple. Voici le temps de la lutte : Eglise sainte, oignez vos athlètes; afin que le démon soit vaincu. O saints prêtres, j'entends votre sainte voix qui m'annonce la promesse du Saint-Esprit, écrite par l'apôtre saint Jacques : *Le Seigneur soulagera le malade; et s'il est en péché, il lui sera remis* (1). Voix de consolation et d'espérance. Effacez, Seigneur, tous mes péchés; effacez, déracinez : purifiez tous mes sens; afin que je vous sois présenté comme *une oblation sainte* (2), et digne de vous.

VIII.e PRIÈRE.

Le chrétien expire en paix en s'unissant à l'agonie du Sauveur.

Mon Sauveur, je cours à vos pieds dans le sacré jardin : je me prosterne avec vous la face contre terre : je m'approche autant que je puis de votre saint corps, pour recueillir sur le mien les grumeaux de sang qui découlent de toutes vos veines. Je prends à deux mains le calice que votre Père m'envoie. Vous n'aviez pas besoin d'un ange pour vous consoler dans votre agonie (3) : c'est pour moi qu'il vient à vous. Venez, ange saint; venez, aimable

(1) *Jac.* v. 15. — (2) *Rom.* xii. 1. — (3) *Luc.* xxii. 43.

consolateur de Jésus-Christ souffrant et agonisant dans ses membres; venez. Fuyez, troupes infernales; ne voyez-vous pas ce saint ange, la croix de Jésus-Christ en main? Ah! mon Sauveur, je le dirai avec vous : *Tout est consommé* (1). *Amen, amen;* tout est fait. *Je remets mon esprit entre vos mains* (2). Mon ame, commençons l'*Amen* éternel, l'*Alleluia* éternel, qui sera la joie et le cantique des bienheureux dans l'éternité.

Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur : Misericordias Domini in æternum cantabo (3).

Amen, Alleluia.

O moment heureux, où nous sortirons des ombres et des énigmes pour voir la vérité manifestée! courons-y avec ardeur. Hâtons-nous de purifier notre cœur; afin de voir Dieu selon la promesse de l'Evangile. Ç'a été le temps du voyage : *Là finissent les gémissemens* (4); là s'achèvent les travaux de la foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la claire vue. Heureux moment, encore une fois! qui ne le désire pas, n'est pas chrétien.

(1) *Joan.* XIX. 30. — (2) *Luc.* XXIII. 46. — (3) *Ps.* LXXXVIII. 1. — (4) *Apoc.* XXI. 4.

COURTES PRIÈRES,

Que l'on peut faire réitérer souvent à un malade, aux approches de la mort.

CONTRE LES TERREURS DE LA MORT.

Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, quand il seroit mort, il vivra; et celui qui vit et croit en moi, ne mourra point à jamais. Celui qui croit en moi ne connoîtra point la mort (1).

O Jésus, soyez ma vie et ma résurrection, selon votre parole.

Je me soumets, ô Dieu, ô juste juge, à la sentence de mort que vous avez donnée contre moi, à cause de mon péché. *O mort, je serai ta mort*, dit le Fils de Dieu. *O mort, où est ta victoire? où est ton aiguillon* (2)? où sont tes armes? Mon Seigneur t'a désarmée.

CONTRE LES TERREURS DE LA CONSCIENCE.

Mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheresse. Mon Dieu, *j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis pas digne d'être appelée votre fille : traitez-moi comme le moindre de vos serviteurs* (3).

Qui accusera les élus de Dieu? c'est Dieu qui les justifie. Qui les condamnera? c'est Jésus-Christ, qui est mort, qui est aussi ressuscité, qui est à la droite de son Père, et qui intercède pour moi. Qui

(1) *Joan.* xi. 25, 26. viii. 51, 52. — (2) *Osee.* xiii. 14. *I. Cor.* xv. 55. — (3) *Luc.* xv. 18, 19.

donc me séparera de la vérité et de la charité de Jésus-Christ (1)? Qui me privera de son amour? qui m'empêchera de l'aimer?

Celui à qui on remet davantage, aime davantage (2).

In te, Domine, speravi; non confundar in æternum. In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. Redemisti me, Domine Deus veritatis (3).

Où le péché a abondé, la grâce surabonde (4).

DANS LES GRANDES DOULEURS.

Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ; et je vis, non pas moi, mais Jésus-Christ en moi. Je vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré à la mort pour moi (5).

Que *je porte,* mon Dieu, *sur mon corps, l'impression de la mort de Jésus; afin que la vie de Jésus se développe sur moi* (6). *O mon Père, si vous le voulez, vous pouvez détourner de moi ce calice: mais, ô mon Dieu, votre volonté soit faite, et non pas la mienne* (7).

Mon Dieu, donnez-moi la patience. Vous nous avez promis *que vous ne nous laisseriez pas tenter au-dessus de nos forces* (8). Vous êtes fidèle, ô mon Dieu; je me fie à votre promesse. Je le sais, Seigneur; si ce grain, si ce corps mortel n'est mortifié, il ne portera aucun fruit. Faites-moi faire de dignes fruits de pénitence. O Jésus, j'embrasse la croix

(1) *Rom.* VIII. 33, 34, 35. — (2) *Luc.* VII. 47. — (3) *Ps.* XXX. 2, 6. — (4) *Rom.* V. 20. — (5) *Gal.* II. 19, 20. — (6) *II. Cor.* IV. 10. — (7) *Luc.* XXII. 42. — (8) *I. Cor.* X. 13.

que vous m'imposez : je la veux porter jusqu'au bout ; donnez-moi la force de la soutenir.

Acceptez ce foible sacrifice ; et unissez-le au vôtre, qui est parfait et infini.

EN ADORANT ET BAISANT LA CROIX.

O Jésus, vous avez été élevé sur cette croix pour être l'objet de notre espérance. *Il falloit que vous fussiez élevé* sur cette croix, *comme le serpent dans le désert* (1) ; afin que tout le monde pût tourner ses yeux vers vous. La guérison de tout l'univers a été le fruit de cette cruelle et mystérieuse exaltation. O Jésus, je vous adore sur cette croix ; et m'y tenant à vos pieds, je vous dis comme l'Epouse : *Tirez-moi ; nous courrons après vous* (2). La miséricorde, qui vous fait subir le supplice de la croix, l'amour qui vous fait mourir, et qui sort par toutes vos plaies, est le doux parfum qui s'exhale pour attirer mon cœur. Tirez-moi de cette douce et puissante manière, dont vous avez dit que *votre Père tire à vous tous ceux qui y viennent* (3) ; de cette manière toute-puissante, qui ne me permette pas de demeurer en chemin. Que j'aille jusqu'à vous, jusqu'à votre croix : que j'y sois uni, percé de vos douleurs, crucifié avec vous ; en sorte que je ne vive plus que pour vous seul, et que je n'aspire plus qu'à cette vie immortelle, que vous nous avez méritée par la croix.

O Jésus, que tout est vil à qui vous a trouvé, à qui est attiré jusqu'à vous, jusqu'à votre croix !

(1) *Joan.* III. 14. — (2) *Cant.* I. 3. — (3) *Joan.* VI. 44.

O Jésus, quelle vertu vous avez cachée dans cette croix! Faites-la sentir à mon cœur, maintenant que mes douleurs m'y tiennent attaché.

Le Psaume, *Miserere*, versets choisis.
Le Psaume, *Lætatus sum*, de même.
Le Psaume, *Benedic, anima mea, Domino.*
Le Psaume, *Quàm dilecta*, de même.
Le Psaume, *Quemadmodum desiderat.*

Il faut choisir les traits les plus perçans de la Préparation à la mort, et les réciter de temps en temps.

Misericordias Domini in æternum cantabo.
Deus meus, misericordia mea.

On peut dire en latin ce que le malade entend.

[redacted]

EXERCICE

POUR

SE DISPOSER A BIEN MOURIR.

Vous ferez un acte de foi en la présence de Dieu, et demeurerez avec respect devant lui, comme si vous n'aviez plus que ce moment à vivre; et en cet état, vous l'adorerez profondément, lui disant:

Mon Dieu, je vous adore de toute ma volonté; et pour le faire plus dignement, je m'unis à toutes les saintes ames du ciel et de la terre, qui le font maintenant; et je crois fermement que vous êtes mon Dieu et mon juste juge, auquel je dois un jour, et peut-être dans ce moment, rendre un compte exact de toutes mes pensées, paroles et actions.

ACTE DE FOI.

Je proteste aussi, mon Dieu, que je crois tout ce que l'Eglise croit; et je veux mourir dans la vraie et vive foi de tout ce qu'elle m'enseigne, étant prête, par votre grâce, de donner ma vie, et de répandre mon sang jusqu'à la dernière goutte, pour confirmer cette divine foi.

ACTE DE DÉSIR DE VOIR DIEU.

Je désire ardemment, ô mon Dieu, de jouir de vous et de vous voir; puisque c'est vous qui êtes

mon bonheur et ma vraie félicité. Mais je sais, ô mon Dieu, que je ne le mérite par aucune de mes œuvres, mais uniquement par les mérites de mon Jésus. C'est aussi par tout ce qu'il a fait et souffert pour moi, que j'ose espérer, quoique misérable pécheresse, que je jouirai de vous éternellement.

ACTE DE CONTRITION.

Toute ma confiance, ô mon Dieu, est dans les mérites du sang précieux que Jésus-Christ a répandu pour effacer mes crimes; et c'est en son saint nom que je vous demande pardon, prosternée aux sacrés pieds de ce divin Sauveur de mon ame, dans un vrai ressentiment d'humiliation à la vue de mes résistances à vos grâces, et des infidélités que j'ai commises contre vous. Je vous en demande pardon, dans la confiance que vous ne pouvez refuser un cœur contrit et humilié.

Miserere mei, Deus, etc.

ACTE D'AMOUR.

Ah! mon Dieu, faites-moi miséricorde, et la grâce que mon cœur brûle de votre saint amour pour le temps et pour l'éternité. Je ne le puis que par votre grâce; ô mon Dieu, ne me la refusez pas : je vous la demande de tout mon cœur; et vous proteste que je veux et consens d'être séparée, par la mort, de tout ce qui m'est le plus cher, quand il vous plaira et de la manière que vous le voudrez; puisque vous m'êtes plus cher que tout et que moi-même.

ACTE DE SOUMISSION.

Prosternée à vos pieds cloués pour moi sur la croix, ô Jésus, je proteste que, de toute ma volonté, j'accepte la mort par soumission à votre sainte volonté, et par hommage à la vôtre, adorant le jugement que vous ferez de moi. Je vous supplie, par les mérites de votre mort, de me le rendre favorable, pour que je puisse m'unir à vous éternellement : car, par votre grâce, je vous aime et désire vous aimer de tout mon cœur, plus que moi-même et que toutes les choses de ce monde, que je vous sacrifie de toute ma volonté.

efforts, nous l'apprenons du Sauveur même. Car dans cet admirable discours qu'il fit à ses apôtres dans le cénacle, immédiatement après l'institution de la divine eucharistie, et avant que de partir pour aller au jardin des Olives, il leur dit: *Voici le Prince du monde qui va venir, et il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne* (1). Ce fut peut-être pour le surprendre d'une manière qui confondît davantage sa fausse et maligne prudence, que le Fils de Dieu s'écria sur la croix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* (2)? Le démon n'en pénétra ni le sens ni le mystère : il crut, comme il l'a inspiré depuis à un hérésiarque, que c'étoit un désespoir, étant pris lui-même au piége qu'il tendoit au Sauveur, et qui lui fut un sujet d'aveuglement. Il se trouva donc vaincu par un triomphe d'amour, de puissance, et de sagesse, au moment qu'il se croyoit victorieux. On peut même, sans forcer les paroles, tirer cette opinion de saint Paul aux Colossiens : *que Jésus-Christ vainquit en lui-même, et mena en triomphe sur la croix, les principautés et les puissances de l'enfer* (3). Ce terme, *en lui-même*, paroît nous devoir faire conclure que le combat se fit en lui-même, et qu'il fut attaqué sur la croix; soit que le démon eût reçu le pouvoir de faire quelque impression sur l'imagination du Sauveur, ou que toute cette tentation demeurât au dehors, et se bornât à des efforts inutiles. Le démon se mit dans la partie avec les Juifs et avec les Gentils, et se présenta dans l'agonie de Jésus-Christ, pour l'y attaquer et l'y renverser.

(1) *Joan.* XIV. 30. — (2) *Matt.* XXVII. 46. — (3) *Coloss.* II. 15.

de sa passion et de sa mort, par lesquels il a consommé l'œuvre de notre salut éternel par la rédemption, et terminé sa très-sainte vie. Puisque, de tous les temps, il n'y en a point de plus important que celui de la mort, qui est celui de la décision de notre sort pour toute l'éternité; c'est aussi celui sur lequel Dieu et le démon ont de plus grands desseins pour ou contre nous : c'est enfin celui où l'on peut réparer toutes les pertes passées; puisque n'y ayant alors rien de médiocre dans les sentimens de l'ame, c'est le temps de pratiquer les plus hautes vertus d'une manière grande et héroïque, sur le modèle de celles que le Fils de Dieu a voulu y pratiquer pour notre exemple.

C'est l'opinion de plusieurs célèbres docteurs, et même de quelques saints Pères, que le démon, qui avoit tenté lui-même Jésus-Christ au désert, fit encore visiblement un dernier effort lorsqu'il le vit attaché à la croix; ou pour reconnoître avec certitude s'il étoit effectivement le Messie promis, et le libérateur du genre humain, ce qu'il craignoit infiniment; ou, s'il ne l'étoit pas, pour le surprendre, et pour lui faire commettre quelques péchés qui rendissent sa mort criminelle ou moins parfaite. Cette opinion a beaucoup de vraisemblance : car cet esprit infernal remarquant tant de sagesse, tant de courage, tant de sainteté en Jésus-Christ dans le désert, désespéra pour lors de le vaincre, et *se retira*, dit saint Luc; *mais ce ne fut que pour un temps* (1).

Si nous cherchons ce temps auquel Satan ranima toutes ses espérances et sa rage par de nouveaux

(1) *Luc.* IV. 13.

ses esclaves, et qui sont dans son parti, comme étant les enfans de Jérusalem, et non pas de Babylone; c'est un droit que la victoire de Jésus-Christ leur a acquis pour ces derniers momens, que d'être hors de la portée des flèches du démon. Sa victoire a tiré la leur en conséquence : c'est pour eux comme pour lui qu'il a vaincu et triomphé, parce que c'est plutôt pour eux que pour lui qu'il a désarmé cet ennemi désespéré.

C'est enfin, en un sens, pour eux comme pour lui qu'il a dit que *le démon n'a nul pouvoir sur lui* (1); parce qu'étant sous la protection et sous la puissance du vainqueur, le vaincu ne trouve rien en eux qui lui appartienne.

Cette victoire du Fils de Dieu à l'agonie et sur la croix, de quelque manière qu'on la comprenne, est un des grands bienfaits dont les chrétiens lui sont redevables : car qui pourroit échapper, dans ces momens de foiblesse, à la rage d'un ennemi si puissant et si rusé? Ce doit donc être là un des principaux objets de la dévotion de ceux qui veulent rendre un hommage singulier à ce dernier état de la vie du Sauveur : ils doivent adorer cette puissance victorieuse, et ce triomphe de Jésus-Christ sur la croix. S'il leur paroît alors agonisant, il doit être vu, des yeux de la foi, comme triomphant dans son agonie, et triomphant déjà par avance pour eux quand ils seront en cet état. Ils doivent se pénétrer de reconnoissance pour un si grand bienfait, se persuader du besoin qu'ils ont, pour avoir part à ce privilège et à ce droit, de vivre sous la puissance et

(1) *Joan.* XIV. 30.

dans

[redacted]

dans le parti de Jésus-Christ; afin de n'être pas surpris dans un assujettissement contraire, qui feroit alors toute la force de Lucifer. Il faut qu'ils demandent à cet adorable victorieux, avec une humble instance, qu'il les associe à sa victoire et à son triomphe : en un mot, ils doivent, par une entière confiance à cette victoire à laquelle ils ont droit, calmer toutes les agitations qu'une crainte trop vive de la mort, du démon, de leurs péchés passés et des jugemens de Dieu, pourroit faire dans leur cœur, en affoiblissant la foi.

Si c'est une grâce de l'agonie du Sauveur, que de rendre vains les efforts de Satan, dans un temps où la raison obscurcie, affoiblie et préoccupée, auroit peine à s'en défendre, ou, pour mieux dire, ne s'en défendroit pas; c'est encore une plus grande grâce que d'associer cette ame, par un droit d'union, de société et de commerce entre le chef et les membres vivans, aux emplois divins de l'ame de Jésus-Christ, et aux vertus héroïques qu'il pratiqua dans cet état. Le Sauveur s'étoit chargé non-seulement des péchés ; mais aussi de tous les intérêts, des obligations et de tous les devoirs de ses enfans, et de ses véritables membres mystiques. Leur agonie étoit à la croix distinctement présente aux yeux de son cœur : il prévit le genre de maladie dont ils devoient mourir; et comme il n'ignoroit pas combien les douleurs et les symptômes d'une maladie violente ou précipitée lieroient avec les sens les plus nobles puissances de l'ame, et les rendroient foibles et impuissantes dans leur abattement; qui pourroit comprendre l'étendue et l'effort de la charité avec la-

quelle il regarda leur agonie comme inséparable de la sienne? Tout ce qu'il fit alors, il le fit en acquit de leurs obligations, et en supplément de ce qu'ils ne pourroient faire en ce temps. Il consacra en lui la peine naturelle que l'ame ressent, quand elle est frappée des sombres et affreuses idées d'une séparation inévitable : il la sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté de son Père. Il offrit cette agonie de ses enfans, et toute sa suite, par un mouvement d'amour qu'il leur communiqua dès-lors, s'ils sont en état d'y avoir part, et dont il leur fit le transport aux yeux et dans le sein de son Père, en supplément de leur impuissance, si leur raison obscurcie les rendoit incapables d'entrer actuellement dans ses dispositions. S'ils ne peuvent les avoir en eux-mêmes, ils les ont en Jésus-Christ ; et les avoir en lui, c'est les avoir en soi, par le droit de la société que la grâce de leur union avec lui met entre lui et eux.

Que de grandeurs, que de priviléges de grâce, que de miracles d'amour qu'on ne connoîtra qu'après la mort ! Le chrétien les trouve en Jésus-Christ : et que ceux-là sont malheureux que le péché mortel excommunie, tient séparés de lui, et prive de ces avantages merveilleux en ces derniers momens ! Quelles pertes ! quelles angoisses ! quelles suites de justes frayeurs ! Il faut tirer trois instructions de ce principe, qui est une vérité constante dans la foi, et très-bien établie dans les saintes Ecritures. Comme c'est au même degré que la grâce aura uni les ames à Jésus-Christ, et les aura fait participer à ses sentimens et à son esprit, qu'elles auront part

à ce divin supplément, qui, dans la foiblesse où la maladie réduit, doit être d'un grand secours; il est donc d'une conséquence infinie de s'appliquer pendant la vie à se remplir de cet esprit, en prenant les mesures de sa conduite sur les sentimens, les maximes et les exemples du Sauveur.

Il est vrai que le moindre degré de la grâce justifiante, qui lie l'ame à Jésus-Christ, la rend participante de tout ce qu'il a fait pour elle dans cet état. C'est toujours là un grand fonds de consolation pour tant d'ames, que leur simplicité rend ignorantes des grandeurs de Dieu et du christianisme, et que l'on ne peut même en informer; parce qu'une éducation grossière et rustique les en rend incapables, et que la misère et la nécessité de leur condition leur fait compter les heures du jour par celles de leur travail. Ces ames, si elles ont observé la loi de Dieu selon le degré de leur lumière, trouveront en Jésus-Christ ce supplément sur le pied de leur bonne foi et de leur innocente simplicité. C'est ce qui sanctifie leur mort, quoique les prêtres, qui seroient peu instruits de ces sentimens, ne les leur inspirent pas. La vertu de Jésus-Christ n'est bornée ni aux sacremens, ni aux ministres, ni à la connoissance de ceux qui y sont intéressés. Il nous fait du bien sans nous le dire; parce qu'étant le Verbe et la parole du Père, il nous le dira pour nous charmer durant toute l'éternité. Cependant il n'est pas moins vrai que ces grands privilèges d'amour se communiquent aux ames, avec des effusions beaucoup plus riches et plus abondantes, à qui une union plus étroite d'esprit et de sentiment y donne.

plus de droit. Ce lien, qui est aussi un canal de communication, à mesure qu'il sera fort et qu'il sera grand, portera du cœur de Jésus-Christ dans l'ame fidèle, des gouttes, des ruisseaux, des torrens, des fleuves entiers de grâce et de miséricorde.

L'autre instruction est qu'au lieu d'embarrasser, par un zèle mal entendu, les ames agonisantes de mille actes confus, au hasard de l'imagination; il faut les faire entrer doucement, de temps en temps, dans la vue de ce que Jésus-Christ leur est et de ce qu'elles lui sont; leur insinuer, par cette vue, une entière confiance en lui et en ce qu'il a fait pour elles; le leur faire voir agonisant avec elles, et se chargeant de leurs intérêts et de leurs obligations; exciter en elles le désir d'union et de société avec lui, dans toutes les dispositions de son agonie et de sa mort : et si on leur fait produire des actes de contrition, de soumission, de confiance, d'amour, qu'on ne les sépare jamais de Jésus-Christ dans ces actes; mais qu'on leur dise, par exemple : Le cœur sacré de Jésus-Christ a été rempli dans sa passion de la douleur de vos péchés; il faut participer à cette douleur, il faut s'y unir et la demander, l'offrir en supplément de la foiblesse de *la vôtre*; et pour l'exciter dans leur cœur, faire pour eux, en peu de paroles, des actes qui en expriment tout le sentiment. Mais animez, leur doit-on dire, un acte formé sur ce modèle, par la soumission de Jésus-Christ, qui, en acceptant et offrant sa mort, a accepté la vôtre, et l'a offerte à son Père. Il lui a remis entre les mains votre vie, en lui remettant la sienne; il l'a fait en votre nom et en acquit de

votre obligation. Il faut donc dire avec lui, et avoir intention de le dire dans tous les sentimens dans lesquels il l'a dit : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum* (1).

C'est ainsi qu'il faut rendre conforme, autant qu'on peut, l'agonie des ames chrétiennes à celle du Fils de Dieu leur unique exemplaire, leur chef et leur espérance. Il n'y a presque autre chose à faire, si l'on suppose des ames qui aient fait pendant leur vie une attention principale et souveraine à leur salut : car pour celles qui ont besoin qu'on s'applique alors à l'essentiel, à étonner leur insensibilité, à développer les replis corrompus de leur conscience, à réconcilier, à restituer, à réparer des scandales; il faudroit tenir un autre langage : mais ce ne sont pas de pareilles ames que nous avons ici en vue.

Enfin la troisième instruction qui regarde la dévotion à l'agonie de Jésus-Christ, c'est qu'il faut adorer tous les mouvemens de son divin cœur en cet état, s'y consacrer, en implorer la puissance et la vertu, s'y unir de toute son ame par avance pour ces momens-là : et comme ces mouvemens du sacré cœur de Jésus-Christ sont renfermés, et exprimés prophétiquement, pour la plupart, en mêmes termes qu'il les exprima sur la croix, dans les Psaumes XXI et XXX; ce doit être l'application de l'ame de les prononcer souvent de cœur et de bouche; parce que le Sauveur l'a fait; et si elle ne peut les dire tout entiers, d'en prononcer au moins les principaux versets.

(1) *Luc.* XXIII. 46.

La dévotion à l'agonie du Fils de Dieu doit aussi appliquer l'ame singulièrement à cette grande et importante parole, qui fut la dernière qu'il proféra : *Consummatum est*(1). Cette parole est comme le sceau du nouveau Testament et de la nouvelle alliance : mais sans entrer dans tous les sens dans lesquels on la peut entendre, en voici un de pratique, et qui est très-propre à notre salut et à notre sujet.

Il n'y a rien de plus grand dans l'univers que Jésus-Christ : il n'y a rien de plus grand dans Jésus-Christ que son sacrifice; et il n'y a rien de plus grand dans son sacrifice que son dernier soupir, et que le moment précieux qui sépara son ame très-sainte de son corps adorable. Ce fut dans cet instant fatal à l'enfer, et infiniment favorable à l'Eglise, que toute la vieille loi étant finie, et toutes les promesses du testament étant confirmées, ce qui ne se pouvoit accomplir que par l'achèvement du sacrifice du Médiateur; tous les anciens sacrifices des animaux perdirent alors leur vertu : tous les enfans des promesses prirent alors leurs places avec le Sauveur; et devenant des victimes, leur mort, qui n'auroit pu être jusque-là qu'une peine du péché, fut changée, dans celle de Jésus-Christ, en nature de *sacrifice*.

Tout est consommé, nous crie-t-il; et les digues de mon cœur étant levées, mon amour va répandre sans bornes, dans tout l'univers, la vertu de mon sacrifice. *Tout est consommé;* et la mort de mes membres mystiques étant unie à la mienne, ne sera désormais que l'accomplissement de mes promesses et de mes desseins sur eux. *Tout est consommé;* et

(1) *Joan.* XIX. 30.

la consommation de leur vie, dans leur dernier moment, doit recevoir de ma mort la vertu d'être un sacrifice parfait, qui rende hommage à toutes les perfections de la divinité. C'est dans ce sens que l'apôtre la comprit, quand il dit aux Hébreux, que le Sauveur, *par une seule oblation, a consommé pour toujours ceux qu'il a sanctifiés* (1); c'est-à-dire, que la mort des vrais chrétiens, consacrés dans le baptême pour être des victimes, est devenue dans celle de Jésus-Christ un sacrifice parfait; et que, de son oblation et de la leur, il ne s'en est fait qu'une seule oblation.

Voilà le terme de la grâce des sacremens, et de toute la religion. C'est donc là que toutes les agonies se terminent : c'est le grand sacrifice de Jésus-Christ qui en est le préparatif, et, si on l'ose dire, le pompeux appareil. Jésus-Christ en est le souverain Prêtre; n'y envisageons rien de naturel : et un des grands emplois de sa sacrificature, jusqu'à la fin des siècles, sera de renouveler et de perpétuer son sacrifice; non-seulement dans le mystère de la divine eucharistie, mais encore dans la mort de tous les vrais fidèles.

C'est dans cet esprit qu'il faut recevoir le saint viatique. Le grand Pontife de la loi nouvelle se transporte pour cela dans son temple; c'est-à-dire, dans le corps et l'ame du chrétien : il y offre premièrement le sacrifice de lui-même, y étant en état de victime par le sacrement, et y représentant cette destruction, qui se fit sur le Calvaire, de sa vie naturelle. Il exerça alors singulièrement auprès de son

(1) *Hebr.* x. 14.

Père le grand emploi de sa médiation, y traitant avec lui de tous les intérêts éternels de ses élus; et tout cela se fait dans l'ame et le corps du fidèle même : et celui qui est le temple du sacerdoce de Jésus-Christ, pour ces augustes usages et ces divines fonctions de son sacerdoce, devient aussi prêtre et victime avec lui.

C'est en dernier ressort que le Pontife souverain prend possession de la victime dans ce sacrement; qu'il consacre sa mort; qu'il devient lui-même le sceau, qui est la marque du caractère de victime; et qu'usant de ses droits sur une vie qui lui appartient, il se sert de la maladie comme du couteau et du glaive, avec lequel il égorge et immole cette hostie. Ainsi le chrétien s'unissant alors, non-seulement au corps adorable de Jésus-Christ dans son sacrement, mais encore à son esprit et à son cœur; entrant par soumission et par adhérence dans tous ses desseins; voulant disposer de son être et de sa vie, comme le grand sacrificateur en dispose, devient prêtre avec lui dans sa mort; et achève, dans ce dernier moment, ce sacrifice auquel il avoit été consacré au baptême, et qu'il a dû continuer tous les momens de sa vie.

C'est ainsi que la vérité de ces paroles, *Consummatum est*, s'accomplit dans les membres, comme en Jésus-Christ leur chef.

L'extrême-onction contribue encore à la perfection de ce sacrifice; et c'étoit l'ancien usage de l'Eglise de la donner avant le saint viatique, à ceux qui avoient perdu par des crimes l'innocence de leur baptême, et avoient été assujettis à la pénitence ca-

nonique. Car quoiqu'on supposât que le sacrement de la réconciliation leur avoit rendu la grâce; l'on savoit cependant que les crimes laissent ordinairement dans l'ame de certains vestiges de certains déréglemens qui sont des impuretés ou des taches. Or, il faut à Dieu, qui est infiniment pur, des victimes pures et sans défaut. Ce sacrement, et la grâce qu'il communique, étoit en partie pour rendre la victime pure : c'est pourquoi il précédoit le saint viatique; afin que le grand Prêtre, trouvant la victime en état d'être sacrifiée, pût la présenter toute pure à son Père par l'oblation, avant que de l'immoler par la mort.

Mais quoique l'on donne ce sacrement après l'eucharistie, l'on doit toujours le donner dans ce sentiment; y avoir en vue l'infinie pureté de Dieu; et aspirer à cette grâce de pureté, dont le caractère est d'ôter de la victime les impuretés et les taches, qui rendent sa vie moins propre et moins digne d'être immolée à un Dieu si pur et si saint.

Une compagnie de fidèles qui assistent à la réception de ces sacremens, et à l'agonie d'une ame; un prêtre qui tient lieu de Jésus-Christ comme son ministre, ne doivent-ils pas détourner leur esprit de tout ce qui frappe les sens, pour ne se remplir que de l'idée d'un sacrifice où celui du Sauveur va se renouveler, et auquel ils doivent concourir chacun en leur manière? Dieu nous fasse la grâce d'entrer dans ces vérités, et d'en être remplis à la mort. *Amen.*

PRIÈRE.

En union et hommage des trois heures de vos extrêmes langueurs, et des douleurs de la séparation

de votre ame très-sainte d'avec votre corps adorable, ô Jésus, je vous consacre ma dernière agonie, et les douleurs de ma mort. Faites, mon cher Sauveur, que mon ame soit entre vos mains toute couverte de vos infinis mérites, et de votre précieux sang; que mon dernier instant honore le vôtre; et que le dernier mouvement de mon cœur soit un acte de votre très-saint et très-pur amour. Je réitère de tout mon cœur la protestation que j'ai faite tant de fois, que je déteste tous mes péchés, et tout ce qui vous déplaît; que je vous aime par-dessus toutes choses; que je vous rends grâces de tous vos infinis bienfaits; que je veux être à jamais uni à vous; et que je mets en vous seul, et par vous en votre Père, toute ma confiance; et que j'espère mon salut de son éternelle miséricorde, par vos souffrances et par votre mort. O Jésus, victime sacrée, seule digne de Dieu, daignez nous joindre et nous unir à votre sacrifice.

O Jésus, vous êtes le refuge et le salut des pécheurs; soyez le mien, et dites à mon ame: Je suis ton salut. Mettez votre croix, votre mort et votre passion entre nous et vos divins jugemens; afin de nous faire grâce et miséricorde. O divine Marie, ouvrez-nous votre sein maternel; recevez-nous en votre protection toute-puissante : mettez-nous dans le cœur adorable de Jésus-Christ votre Fils. O grand saint Joseph, saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, tous les anges et saints, intercédez pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort. *Amen.*

[redacted]

PRIÈRE

POUR UNIR NOS SOUFFRANCES

A CELLES

DE JÉSUS-CHRIST.

MON Dieu, je m'unis de tout mon cœur à votre saint Fils Jésus, qui, dans la sueur de son agonie, vous a présenté la prière de tous ses membres infirmes. O Dieu, vous l'avez livré à la tristesse, à l'ennui, à la frayeur; et le calice que vous lui avez donné à boire étoit si amer et si plein d'horreur, qu'il vous pria de le détourner de lui. En union avec sa sainte ame, je vous le dis, ô mon Dieu et mon Père : *détournez de moi ce calice* horrible; *toutefois que votre volonté soit faite, et non pas la mienne* (1). Je mêle ce calice avec celui que votre Fils notre Sauveur a avalé par votre ordre. Il ne me falloit pas un moindre remède, ô mon Dieu : je le reçois de votre main avec une ferme foi que vous l'avez préparé pour mon salut, et pour me rendre semblable à Jésus-Christ mon Sauveur. Mais, ô Seigneur, qui avez promis de ne nous mettre pas à des épreuves qui passent nos forces, vous êtes fidèle et

(1) *Luc.* xx. 42.

véritable : je crois en votre parole; et je vous prie, par votre Fils, de me donner de la force, ou d'épargner ma foiblesse.

Jésus mon Sauveur, nom de miséricorde et de grâce, je m'unis à la sainte prière du jardin, à vos sueurs, à votre agonie, à votre accablante tristesse, à l'agitation effroyable de votre sainte ame, aux ennuis auxquels vous avez été livré, à la pesanteur de vos immenses douleurs, à votre délaissement, à votre abandon, au spectacle affreux qui vous fit voir la justice de votre Père armée contre vous, aux combats que vous avez livrés aux démons dans ce temps de vos délaissemens, et à la victoire que vous avez remportée sur ces noirs et malicieux ennemis, à votre anéantissement, et aux profondeurs de vos humiliations, qui font fléchir le genou devant vous à toutes créatures, dans le ciel, dans la terre, et dans les enfers : en un mot, je m'unis à votre croix, et à tout ce que vous choisissez pour crucifier l'homme. Ayez pitié de tous les pécheurs, et de moi, qui suis la première de tous : consolez-moi, convertissez-moi, anéantissez-moi, rendez-moi digne de porter votre livrée. *Amen.*

[redacted]

DISCOURS

AUX FILLES DE LA VISITATION,

SUR LA MORT,

Le jour du décès de M. Mutelle, leur confesseur.

Vous voyez, mes Filles, la fin de toutes choses : tout passe, tout nous quitte, tout nous abandonne, tout finit; et nous passons et nous finissons aussi nous-mêmes.

C'est la mort, oui, c'est la mort qui finit tout, qui détruit tout, qui renverse tout et qui anéantit tout. Tout fait effort contre la mort, tout se révolte contre elle : les hommes, les bêtes mêmes emploient toutes leurs forces pour se défendre de la mort. Cependant rien ne lui peut résister : elle brise, elle écrase, elle détruit, elle anéantit tout. Grandeur, puissance, élévation, rois, empereurs, souverains, grands et petits de la terre, nul ne s'en peut défendre : elle confond et réduit en poussière les plus superbes monarques, comme les derniers de leurs sujets. C'est donc la mort qui finit tout, qui détruit tout, qui nous réduit au néant; et qui, en même temps, nous fait voir que nous ne pouvons sortir de ce néant, et nous relever par conséquent, qu'en nous élevant

vers Dieu, qu'en nous portant à Dieu, qu'en nous attachant à Dieu par un immortel amour.

Rien n'établit et ne prouve mieux l'être souverain de Dieu et son domaine sur nous que la mort.

Dieu est celui qui est : tout ce qui est et existe, est et existe par lui. Il est cet Etre vivant, en qui tout vit et respire. Remarquez donc bien, mes Filles, ce que je vais vous dire ; écoutez-le avec une profonde attention. Quelle consolation et quel sujet de joie pour vous, en quelque état que vous soyez ! Quand quelquefois même vous vous trouveriez à l'oraison l'esprit rempli de mille fantômes, sans aucun arrêt, ne pouvant assujettir l'imagination, cette folle de l'ame, comme l'appelle sainte Thérèse ; d'autres fois, sèches et arides, sans pouvoir produire une seule bonne pensée, comme une souche, comme une bête devant Dieu ; qu'importe ? Il n'y a alors qu'à consentir et qu'à adhérer à la vérité de l'être de Dieu : consentir à la vérité, cet acte seul suffit. Prenez garde que je dis consentir à la vérité : car Dieu seul est le seul Etre vrai. Adhérer à la vérité : consentir à la vérité ; c'est adhérer à Dieu, c'est mettre Dieu en possession du droit qu'il a sur nous. Cet acte seul comprend tous les actes : c'est le plus grand, c'est le plus élevé que nous puissions faire.

Mais, vous me direz : Cela est bien difficile. Non, mes Filles, il n'est point difficile ; faites attention à ce que je vous dis. Cet acte est grand, il est parfait : mais en même temps je dis qu'il doit être fait fort simplement. Il n'y a rien de si simple que cet acte ; adhérer à la vérité, consentir à la vérité, se rendre à la vérité, se soumettre à la vérité. Mais cet acte

doit être fait sans effort, par un retour de tout le cœur vers Dieu. Il doit être, je cherche un terme pour m'expliquer, il doit être affectueux, tendre, sensible. Me comprenez-vous? mais me comprends-je bien moi-même? Car c'est un certain mouvement du cœur, qui n'est point sensible de la sensibilité humaine; mais qui naît de cette joie pure de l'esprit, de cette joie du Seigneur qu'on ne peut exprimer. Et partant réjouissez-vous; et dites seulement en tout temps : Je consens, mon Dieu, à toute la vérité de votre être : je fais mon bonheur de ce que vous êtes ce que vous êtes; c'est ma béatitude anticipée; c'est mon paradis à présent, et ce sera mon paradis dans le paradis. *Amen.*

~~~~~~~~
~~~~~~~~

SENTIMENS

DU CHRÉTIEN,

TOUCHANT LA VIE ET LA MORT,

Tirés du chapitre cinquième de la seconde Épître aux Corinthiens.

Scimus enim, quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis. Nous savons, dit l'apôtre; nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses; mais nous le savons très-assurément, et avec une entière certitude, *que si cette maison de terre et de boue, dans laquelle nous habitons,* c'est-à-dire, notre chair mortelle, *est détruite; nous avons une autre maison que Dieu nous a préparée au ciel, laquelle n'étant point bâtie de main d'homme,* ni sur des fondemens caducs, ne peut jamais être ruinée; mais *subsiste éternelle* et inébranlable. C'est pourquoi, lorsque nous approchons de la mort, nous ne nous affligeons pas, comme des personnes qui vont être chassées de leur maison; mais nous nous réjouissons, au contraire, comme étant prêts de passer à un palais plus magnifique : et en attendant ce jour

jour, *nous gémissons continuellement par le désir que nous avons d'être bientôt revêtus de cette demeure céleste : Nam et in hoc ingemiscimus, habitationem nostram, quæ de cœlo est, superindui cupientes*. Ce qui nous arrivera infailliblement; *pourvu que nous paroissions devant Dieu comme revêtus, et non pas comme dépouillés : Si tamen vestiti, non nudi inveniamur :* parce qu'il est écrit qu'*on ne donne rien, sinon à celui qui a déjà quelque chose* (1); et que nul ne peut espérer d'être revêtu de cet habillement de gloire, s'il n'a eu soin de couvrir sa nudité ignominieuse par le vêtement des bonnes œuvres.

Nous donc, qui vivons dans cette espérance, *tandis que nous sommes enfermés dans cette demeure terrestre, étant appesantis par ce corps de mort*, qui est un fardeau insupportable, et un empêchement étrange à l'esprit, *nous ne cessons de gémir : Nam et qui sumus in hoc tabernaculo, ingemiscimus gravati :* comme ceux qui étant dans une prison soupirent et gémissent, quand ils rappellent en leur souvenir les beautés et les douceurs de la maison paternelle; et la cause la plus pressante de nos gémissemens, *c'est que nous ne voulons point être dépouillés : Eò quòd nolumus expoliari.* C'est pourquoi cette vie misérable, dans laquelle les ans, qui vont et qui viennent, nous enlèvent continuellement quelque chose, nous est extrêmement à charge; parce que nous sentant nés pour être immortels, nous ne pouvons nous contenter d'une vie qui n'est qu'une ombre de mort. Mais nous soupirons de tout notre cœur après cette vie

(1) *Matt.* XXV. 29.

bienheureuse, qui, nous revêtant de gloire de toutes parts, engloutira tout d'un coup ce qu'il y a en nous de mortel: *Sed supervestiri; ut absorbeatur quod mortale est, à vita.*

Ce seroit véritablement une témérité bien criminelle, si nous prenions de nous-mêmes des pensées si hautes; mais c'est Dieu qui nous a faits pour cela: *Qui autem nos efficit in hoc ipsum, Deus;* parce qu'il nous a créés au commencement pour ne mourir jamais: et après que notre péché nous a fait déchoir de cette grâce, en laquelle Jésus-Christ nous a rétablis; afin de soutenir notre confiance dans des prétentions si relevées, il nous a donné son Saint-Esprit, esprit de régénération et de vie, pour nous être un gage certain de notre immortalité: *Qui dedit nobis pignus Spiritûs.* C'est ce qui fait que, contre toute apparence humaine, nous osons espérer sans crainte des choses qui sont si fort au-dessus de nous: *Audentes igitur semper.* Et comme cette loi nous est imposée par un ordre supérieur et irrévocable, que tant que nous serons dans ce corps mortel, nous serons éloignés du Seigneur, nous nous excitons nous-mêmes à concevoir une volonté déterminée de nous éloigner du corps pour être présens devant Dieu: *Scientes quoniam, dum sumus in corpore, peregrinamur à Domino... Audemus autem, et bonam voluntatem habemus magis peregrinari à corpore, et præsentes esse ad Dominum.* Car nous sentons en effet que nous sommes bien loin de lui; parce que *nous le connoissons par la foi, et non point encore en lui-même et en sa propre nature: Per fidem enim ambulamus, et non per spe-*

ciem. Cette obscurité de nos connoissances est une marque trop convaincante, que nous sommes fort éloignés de la source de la lumière. C'est pourquoi nous désirons ardemment que les nuages soient dissipés, que les énigmes s'évanouissent; et que nos esprits, qui ne font qu'entrevoir le jour parmi les ténèbres qui nous environnent, soient enfin réjouis par la claire vue de la vérité éternelle.

Nous devons entendre par-là que nous avons à faire un double voyage : car tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non point une entière séparation; parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. D'où il faut tirer cette conséquence, que lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer toujours; et que lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner.

Ainsi étant délivrés, par ces sentimens, des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, nous tournons toutes nos pensées à celui auquel seul aboutit tout notre voyage; et nous ne songeons qu'à lui plaire, soit que nous soyons absens ou présens; parce que, pendant ce temps malheureux que nous passons loin de sa présence, nous travaillons à nous rendre dignes de paroître un jour devant sa face : *Et ideo contendimus, sive absentes, sive præsentes, placere illi.*

Telle doit être la vie chrétienne; et pour vivre comme chrétiens, il faut vivre comme voyageurs : car vivre chrétiennement, c'est vivre selon la foi, selon ce qui est écrit : *Le juste vit de la foi : Justus autem ex fide vivit* (1). Or, vivre selon la foi, c'est vivre comme voyageur, *en ne contemplant pas ce qui se voit, mais ce qui ne se voit pas*, qui est la vraie disposition d'un homme qui passe son chemin: *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur* (2). Que si nous vivons comme voyageurs, nous devons considérer tout ce que nous possédons sur la terre, non pas comme un bien véritable, mais comme un rafraîchissement durant le voyage : *Instrumentum peregrinationis, non irritamentum cupiditatis*, dit saint Augustin (3); comme un bâton pour nous soutenir dans le travail, et non comme un lit pour nous reposer; comme une maison de passage où l'on se délasse, et non comme une demeure où l'on s'arrête. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul appelle notre corps un tabernacle; c'est-à-dire, une tente, un pavillon, une cabane, en un mot, un lieu de passage, et non une demeure fixe.

Cet esprit de pélerinage, qui est l'esprit de la foi, et par conséquent l'esprit du christianisme, nous est excellemment représenté par ces beaux mots de l'apôtre : « Je vous le dis, mes Frères, le temps est » court : reste que ceux qui ont des femmes soient » comme n'en ayant pas; et ceux qui s'affligent, » comme ne s'affligeant pas; et ceux qui se ré» jouissent, comme ne se réjouissant pas; et ceux

(1) *Rom.* I. 17. — (2) *II. Cor.* IV. 18. — (3) *In Joan. Tract.* XL, *n.* 10; *tom.* III, *part.* II, *col.* 569.

» qui achètent, comme ne possédant pas; et ceux » qui usent de ce monde, comme n'en usant pas; » parce que la figure de ce monde passe » : *Hoc itaque dico, Fratres, tempus breve est : reliquum est ut qui habent uxores, tanquam non habentes sint; et qui flent, tanquam non flentes; et qui gaudent, tanquam non gaudentes; et qui emunt, tanquam non possidentes; et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur : prœterit enim figura hujus mundi* (1). C'est-à-dire, selon saint Augustin, que « ceux qui ont des femmes, ne doivent point y être » liés par aucun attachement corporel; que ceux » qui s'affligent par le sentiment du mal présent » doivent se réjouir par l'espérance du bien futur; » que la joie de ceux qui s'emportent parmi les » commodités temporelles, doit être tempérée par » la crainte des jugemens éternels; que ceux qui » achètent doivent posséder ce qu'ils ont, sans que » leur cœur y soit engagé; enfin que ceux qui usent » de ce monde, doivent considérer qu'ils passent » avec lui; parce que la figure de ce monde passe » : *Qui habent uxores, non carnali concupiscentiœ subjugentur; et qui flent, tristitiâ prœsentis mali, gaudeant spe futuri boni; et qui gaudent, propter temporale aliquod commodum, timeant œternum supplicium; et qui emunt, sic habendo possideant, ut amando non hœreant; et qui utuntur hoc mundo, transire se cogitent, non manere* (2).

Si nous entrons comme il faut dans cet esprit de la foi, nous prendrons les choses comme en passant;

(1) *I. Cor.* VII. 29, 30, 31. — (2) *De Nupt. et Concup. lib.* I, *cap.* XIII, *n.* 15, *tom.* X, *col.* 288.

et lorsque ceux qui nous sont chers s'en iront à Dieu devant nous, nous ne serons pas inconsolables comme si nous les avions perdus; mais nous travaillerons à nous rendre dignes de les rejoindre au lieu où ils nous attendent. De là vient que nous ne devons pas nous laisser abattre par une douleur sans remède, comme si nous n'avions plus aucune espérance; mais nous affliger seulement comme feroient des personnes proches, qui ayant longtemps voyagé ensemble, seroient contraints de se séparer; lesquels ayant donné quelques larmes à la tendresse naturelle, vont, continuant leur chemin, où leurs affaires les appellent, non sans quelque regret qui les accompagne toujours, mais qui est notablement allégé par l'espérance de se revoir. « C'est ainsi, dit saint Augustin (1), qu'on permet à » la tendresse des fidèles de s'attrister sur la mort » de leurs amis, par le mouvement d'une douleur » passagère. Que les sentimens de l'humanité leur » fassent répandre des larmes momentanées, qui » soient aussitôt réprimées par les consolations de » la foi; laquelle nous persuade que les chrétiens » qui meurent, s'éloignent un peu de nous pour » passer à une meilleure vie » : *Permittuntur itaque pia corda charorum de suorum mortibus contristari dolore sanabili, et consolabiles lacrymas fundant conditione mortali; quas citò reprimat fidei gaudium, quâ creduntur fideles, quando moriuntur, paululum à nobis abire, et ad meliora transire.*

Mais si, dans les pertes que nous faisons, notre cœur est abattu et désolé, cela nous doit avertir de

(1) *Serm.* CLXXII, *n.* 3, *tom.* V, *col.* 828.

penser à nous : car c'est par-là que nous connoissons qu'une grande partie de nous-mêmes est appuyée sur la créature; puisque ce fondement lui ayant manqué, elle s'abat et tombe par terre; ou bien, demeurant comme suspendue, elle souffre beaucoup d'inquiétude, pour ne savoir plus où se reposer : ce qui nous doit faire recueillir nos forces, pour retirer et réunir au Créateur cette partie de nous-mêmes, qui se détachoit sans que nous nous en fussions aperçus : d'où, passant encore plus outre, nous devons apprendre à ouvrir les yeux pour reconnoître les autres liens également imperceptibles, par lesquels notre cœur, étant captivé dans l'amour des biens qu'il possède, ne se donne pas tout entier, et ne s'appuie qu'avec réserve sur celui en qui seul il doit espérer, s'il ne veut pas être confondu.

RÉFLEXIONS

SUR

LE TRISTE ÉTAT DES PÉCHEURS,

ET LES RESSOURCES QU'ILS ONT

DANS LA MISÉRICORDE DE DIEU.

C'EST une coutume ordinaire aux hommes, de s'appliquer sérieusement et assidûment à des affaires très-inutiles, et de ne se donner aucun soin pour celles qui leur sont de la dernière conséquence. Vous dépensez beaucoup, et vous prenez bien de la peine pour vous délivrer des maux que votre corps souffre. Certes le péché n'est pas un mal de peu d'importance, qui doive être négligé, et dont le malade ait sujet de rire. Il n'y a point d'homme sage sur la terre, qui n'aimât mieux perdre tous ses biens, et la vie même, plutôt que de commettre un péché mortel. Les anges et les saints sont si sensibles à l'outrage que le péché fait à Dieu, que, malgré la charité dont ils sont remplis pour les hommes, le zèle de la justice, qui les dévore, les porte à demander vengeance contre les pécheurs impénitens. Saint Paul, transporté du même zèle, trouvoit qu'il lui seroit plus doux de mourir, et d'être anathême pour ses frères (1), que de voir ré-

(1) *Rom.* IX. 3.

gner dans leur cœur le péché qu'ils aimoient, qu'ils y souffroient sans se plaindre. Ce grand apôtre parloit sincèrement; parce qu'il connoissoit très-bien les deux propriétés essentielles du péché de l'homme, qui sont d'être la vraie mort de l'ame immortelle, et la vraie cause de la mort d'un Dieu.

Vous qui employez les années à penser à d'autres choses qu'à votre salut et qu'aux affaires de l'éternité; ne refusez pas à votre conscience le temps, pour écouter ce qu'elle vous dira de la part de Dieu sur ce grand sujet. C'est alors que vous pourrez apprendre d'elle l'explication de ces paroles de saint Denis : « Que la lumière porte dans soi la » connoissance de la nuit; qu'en se voyant et se » connoissant elle connoît les ténèbres ». Saint Denis veut dire, que Dieu pense du péché de l'homme, ce que le soleil penseroit de la nuit, s'il pouvoit se voir, et se connoître lui-même.

Et en effet, quoiqu'il n'y ait rien de ténébreux dans le soleil; néanmoins si cet astre avoit de l'intelligence et des yeux vivans, comme il verroit mieux que personne que la lumière est la plus parfaite des beautés visibles, il verroit aussi mieux que la laideur, la plus effroyable des laideurs, et la plus ennemie des yeux, c'est la nuit. Quoiqu'il n'ait jamais été avec elle, et que jamais il ne l'ait vue; il suffiroit à cet astre d'être parfaitement lumineux, pour la connoître, et la mesurer parfaitement. Il est vrai qu'il ne se trouve en Dieu aucune tache, ni aucun péché; que tout y est parfaitement lumineux : néanmoins c'est dans cette essence pure et impeccable qu'il voit, mieux que tous les hommes

ne l'ont jamais vu dans leur substance pécheresse et corrompue, ce que c'est que le péché.

Je vous laisse ici avec vous-même, ame chrétienne : levez les yeux; contemplez en silence ces vérités théologiques, que Dieu par sa propre sainteté connoît votre péché, qu'il le considère, qu'il l'examine, et qu'il en sait toutes les dimensions; que c'est par elle qu'il mesure ce que vous êtes durant vos désordres; qu'autant qu'il voit d'infinité dans les beautés et les grandeurs de ses perfections divines, autant il en voit dans les laideurs, les bassesses, et les opprobres de votre vie criminelle. Il mesure votre état au sien; et il trouve qu'il n'y a pas plus de hauteur ni de gloire dans les plus sublimes élévations de sa sagesse, et de son amour envers son Verbe, qu'il y a de néant où vous êtes tombée en vous éloignant de lui. Il voit les unes et les autres par la même vision.

Qu'est-ce ceci, grand Dieu, s'écrie le prophète, tremblant d'horreur? Faut-il donc que ce soit dans un jour si éclatant que vous contempliez les disgrâces et les hontes de notre vie misérable; et que, parmi les splendeurs du paradis, le siècle de notre ingratitude soit un spectacle de votre éternité? Voilà comme Dieu connoît ce qui se passe parmi nous; et voilà ce qu'il pense d'un seul et du moindre des péchés.

Mais combien en voit-il? Regardez-vous tandis que votre juge vous regarde. Voyez dans votre ame ce qu'il y voit, ce nombre innombrable de péchés invétérés, cet amas de corruption ancienne et nouvelle, toutes ces funestes dispositions que Dieu contemple dans vous; contemplez-les vous-même; ne

vous cachez rien. Il connoît vos pensées; connoissez les siennes, et considérez ce qu'il médite. Au moins voyez ce qui est autour de vous, à l'heure que je vous parle : sa justice qui vous environne, qui observe et qui écrit votre vie : sa miséricorde qui vous délaisse, et qui vous livre à la mort ; l'une et l'autre, qui par des cris intérieurs vous reprochent ce que vous êtes aujourd'hui, et vous annoncent ce que vous serez demain, ou cette nuit, et peut-être dans une heure; inopinément, au milieu de vos plaisirs, mort, jugé, condamné : en trois minutes ce grand changement sera fait. C'est Dieu qui vous parle; pesez ses paroles; méditez, et accordez à votre conscience la solitude où elle vous appelle; afin que vous réfléchissiez un peu sur ces grands objets, et que vous délibériez avec elle. Il est question de vous résoudre ou à périr, en demeurant, par un choix de désespoir, dans le déplorable état où vous êtes, ou bien à vous en retirer au plutôt par la pénitence.

Peut-être que ni l'un ni l'autre ne vous plaît. Vous ne répondez que par des larmes, comme un malade désespéré, étendu sur son lit, et agité par la violence de son mal, qui ne peut s'exprimer que par des cris ou des soupirs. Il semble que la pensée vous vienne de faire comme le pécheur dont parle le prophète, et de vous informer s'il n'y a point quelque endroit au monde où Dieu ne soit point, et où vous puissiez n'être point vu de lui, et n'être point persécuté par sa voix foudroyante. Vous sentez combien il est terrible d'être vu d'un Dieu, tandis qu'on est dans le péché, et qu'on ne fait aucun effort pour en sortir; combien il est malheureux d'être appelé à une nouvelle vie par des inspirations si fortes et

si douces, tandis qu'une longue accoutumance nous tient attachés à la vie mondaine, et qu'une cruelle et invincible passion nous engage à aimer la créature. Grand Dieu, dites-vous, ayez pitié de moi. Je ne vous demande qu'une grâce, qui est que vous me disiez ce que vous savez vous seul; en quel endroit du monde je pourrai m'enfuir pour me cacher à vos yeux, et pour ne plus entendre les menaces de votre justice, ni le bruit des poursuites et des invitations de votre amour.

Voilà certes une résolution bien étrange, de demander à Dieu même ce qu'il faut faire, et où il faut aller, pour s'enfuir de sa présence : mais c'est une merveille plus admirable, que ce grand Dieu ne refuse pas de répondre au pécheur et de l'instruire. La réponse qu'il lui donne, et que je vous adresse, ame chrétienne, c'est d'aller à l'endroit où habite la miséricorde, c'est-à-dire, sur le Calvaire; que là, pourvu que vous disiez sincèrement ce qui doit être dit à la miséricorde souveraine, et que vous la laissiez faire ce qu'il lui plaira dans votre cœur, vous y trouverez le repos et la sûreté que vous désirez.

Jusqu'à ce que les ombres se dissipent, et que le jour de la bienheureuse éternité paroisse, j'irai dans la solitude, sur la montagne de la myrrhe, et sur la colline de l'encens, pour contempler de là les vérités éternelles, et pour m'élever à Dieu par la pénitence et par l'oraison, comme l'encens monte au ciel en se détruisant lui-même, et en se consumant dans la flamme.

Ce n'est point ma voix, ame chrétienne, ni la voix de l'homme; c'est quelque chose de plus puis-

sant et de plus digne d'être écouté, qui vous appelle au Calvaire, et qui vous y attend, comme à l'endroit le plus propre pour appaiser les agitations de votre cœur, et pour vous établir en l'état heureux où vous aspirez. Dites-y d'abord ce que votre douleur vous inspirera. Continuez de vous y plaindre de la nécessité fatale, où vous pensez être d'aimer partout votre péché, et partout d'être vu d'un Dieu, et persécuté par ses inspirations et par ses menaces. Levez ensuite les yeux, et contemplez celui qui paroît sur la croix. Vous verrez, dans son cœur ouvert, une miséricorde, qui voit à la vérité les pécheurs en quelque endroit qu'ils puissent être; mais qui ne les regarde que pour mesurer les grâces qu'elle leur destine sur ses bontés, et les proportionner à la grandeur de leurs fautes et des châtimens qu'ils ont mérités. Vous y verrez que ce Dieu, que vous fuyez, ne vous poursuit que parce qu'il a dans ses mains ce que vous cherchez en le fuyant, le repos de votre ame; et ce que vous ne trouverez jamais, si cet incomparable bienfaiteur manque à vous atteindre, avant que la mort, qui vous poursuit elle-même, l'ait prévenu.

Remarquez que le dernier état, et le plus bas où l'homme puisse se trouver, est l'état du péché; et que l'éclat le plus haut et le plus divin où puisse être un Dieu, est celui de la grande miséricorde. Dieu et l'homme sont parvenus chacun à cette dernière extrémité; l'un de la hauteur, et l'autre de la bassesse, le jour de la passion; l'homme en répandant le sang du Sauveur crucifié, et Dieu le Père en recevant l'oblation de ce sang précieux.

Voilà de quoi contempler et vous arrêter un peu. Je n'ai pas de longs discours à vous faire, pour vous porter à entrer dans les sentimens que demande de vous ce grand spectacle. Il me suffit de vous dire, que s'il y a de grands péchés dans l'homme, il y a en Dieu une grande miséricorde.

Les grands péchés sont ceux qui se commettent contre les préceptes divins, et qui naissent dans le cœur de l'homme ingrat, après le baptême, au milieu des grâces et des bienfaits de la rédemption; qui y renaissent après le pardon reçu, et après toutes les promesses de la pénitence; qui se multiplient par les rechutes, qui se fortifient par l'impunité, qui s'endurcissent par le châtiment. Voilà les différens degrés par lesquels le pécheur est conduit dans l'abîme le plus profond de l'iniquité. Alors insensible sur ses désordres, il parvient à étouffer les cris de sa conscience; il perd de vue les jugemens de son Dieu, et bannit toutes les craintes qui pouvoient le retenir au commencement.

Mais si Dieu, pour troubler le funeste repos que goûte le pécheur, étend sur lui sa main, et lui fait voir l'horreur de son état; bientôt cette fausse paix, dont il jouissoit, se dissipera; il ne pourra plus se souffrir lui-même; et continuellement pressé par les inquiétudes qui le dévoreront, il se répandra de tous côtés pour se délivrer de ces insupportables agitations de son cœur : semblable à un cheval, qui couvert d'une armée d'abeilles, et piqué jusqu'aux entrailles par leurs aiguillons, se met en fuite, portant avec soi ses ennemis et son mal; et qui brisant cé qu'il rencontre, terrassant ceux qui l'arrêtent,

et les foulant aux pieds, s'égare où il peut et où la fureur le conduit, à travers les précipices, cherchant partout son remède, et partout semblant demander où est la mort. Tel est l'état des pécheurs livrés aux cruels remords de leur conscience.

Quelque terrible que soit l'extrémité où ils se trouvent réduits, qu'ils ne perdent pas confiance : car ils ont encore une ressource assurée dans la grande miséricorde de leur Dieu. La grande miséricorde, c'est celle qui contemple ce spectacle du pécheur épuisé par de vains efforts, avec des sentimens de compassion, et qui entreprend efficacement d'y remédier. Elle le fait lorsque rassemblant ce qu'il y a de plus fort et de plus doux dans sa grâce victorieuse, elle en forme une lumière semblable à celle de l'aurore. C'est par cette lumière répandue sur le visage des pécheurs profondément endormis, qu'elle ouvre leurs yeux aveugles; et que, sans violence et sans douleur, brisant toutes les chaînes de leur sommeil, elle les éveille et les éclaire, et leur fait voir inopinément dans un grand jour toutes les beautés de la vertu. Grande et adorable miséricorde, qui n'a point de bornes dans l'étendue de ses bienfaits; et qui ne voit aucun crime sur la terre qu'elle ne soit prête d'oublier, si le pécheur, après toutes ses impiétés, ses révoltes et ses désordres, entroit dans les sentimens d'une sincère pénitence, et soumettoit son orgueil à faire l'aveu humble de toutes ses iniquités.

Chrétiens, qui lisez ces lignes, combien de péchés en votre vie, depuis le premier jour que vous avez commencé d'être pécheurs; et combien de bonté

dans Dieu depuis ce moment ! Quel jour s'est-il passé où cet aimable père des enfans prodigues ne vous ait attendus, où il ne vous ait été chercher pour vous tendre la main, et pour vous aider à sortir de cet état d'impénitence? Que n'a-t-il pas fait pour vous ramener des portes de la mort et de l'enfer, où vous a conduit votre vie licencieuse? De quelque côté que vous vous considériez, vous ne voyez en vous que de grands péchés et d'effroyables ingratitudes : mais aussi de quelque côté que vous examiniez la conduite que Dieu a tenue sur vous jusqu'à ce jour, vous ne découvrez en lui que d'ineffables miséricordes. Voudriez-vous ensuite exécuter la résolution que vous aviez prise de vous enfuir assez loin de Dieu, pour ne plus entendre sa voix paternelle, et pour courir où le désespoir et l'aveuglement vous mèneront? Ne préférerez-vous pas plutôt de vous abandonner à cette miséricorde si pleine de tendresse qui vous ouvre son sein, et vous invite avec tant d'amour à vous y réfugier?

Quoi, pécheur, vous hésitez? vous êtes incertain sur le choix que vous devez faire? Hélas! disoit saint Pierre, *à qui irons-nous, Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle? Ad quem ibimus, verba vitæ æternæ habes* (1)? Divin Sauveur, la grâce et la vie sont sur vos lèvres, pour se répandre sur les hommes : mon cœur soupire après l'une et l'autre. Je suis pécheur, et je suis mort. Je porte dans mon sein la mort et le péché, qui m'étouffent : il ne me reste qu'un moment de vie; et une éternité de peines m'attend, si je ne pense sérieusement à ma guéri-

(1) *Joan.* vi. 69.

son.

[redacted]

son. Où chercherai-je mon remède, si ce n'est auprès de celui qui peut seul me délivrer des maux que je souffre, et de ceux qui me menacent? *Où irai-je, sinon à vous qui avez les paroles de la vie éternelle* (1)? Pesez ces paroles; et tâchez d'entendre ce qu'on vous répond du ciel.

Je n'ai rien à vous dire davantage, que ce que je viens de vous représenter : vous avez de grands péchés; vous avez par conséquent besoin d'une grande miséricorde. Allez au Calvaire; c'est l'unique endroit où elle se trouve, et l'unique endroit où vous la devez chercher. Il est vrai qu'on vous y accusera d'avoir répandu le sang du Sauveur, et d'être le parricide qui l'avez crucifié : on vous y montrera sur le haut d'un arbre le plus énorme de tous les crimes; et c'est à vous qu'on l'attribue. Mais ne vous effrayez pas : ayez seulement soin, d'abord que vous entrerez et que vous verrez le Crucifié, de faire sortir la vérité de votre cœur et de votre bouche. Confessez que vous êtes le coupable contre qui le ciel et la terre crient vengeance : dites avec le prophète, et dans les mêmes dispositions : *Je reconnois mon iniquité* (2) : *Iniquitatem meam ego cognosco.* Vous verrez aussitôt la miséricorde qui sortira du cœur de Dieu, pour venir à votre rencontre, pour vous embrasser, et joindre sur vos lèvres la grâce avec la vérité, c'est-à-dire, la confiance du pardon à la sincérité de la douleur qui vous aura fait confesser votre injustice.

Parlez donc, et avouez votre crime; dites avec David : *Mon péché est toujours présent devant moi :*

(1) *Joan.* VI. 69. — (2) *Ps.* L. 5.

Peccatum meum contra me est semper (1). Il est vrai, Seigneur, mon péché est grand; puisqu'il comprend la multitude infinie des péchés que j'ai commis. Je le vois imprimé sur votre croix qui me le reproche: mais votre miséricorde y est aussi gravée en caractères ineffaçables. C'est sur elle que vous devez régler les desseins de votre cœur envers moi; et c'est par elle qu'il faut que vous appreniez la réponse que vous devez donner à mes larmes. Je n'implore pas la miséricorde des anges et des saints, ni la miséricorde d'un Dieu glorieux dans le ciel. J'ai besoin de la grande et suprême miséricorde, que je ne trouve que dans un Dieu crucifié. Celui que j'ai fait mourir est le seul qui me doit ressusciter. O Dieu souffrant et mourant, le mal que je vous montre en moi n'est pas un mal passager ou indifférent; c'est la mort de l'ame, pour le temps et l'éternité. Ramassez la multitude de vos grâces et des pardons que vous avez accordés aux pécheurs depuis le commencement du monde; ramassez-les aujourd'hui pour moi seul. Vous trouverez en moi tous les pécheurs : il faut que je trouve en vous toutes les bontés, et tout l'amour qui les a convertis jusqu'à cette heure. Divin Sauveur, glorifiez votre puissance; et faites voir dans cette créature si criminelle, ce que c'est qu'un Dieu fait homme pour le salut des hommes, et ce que peut sa grâce sur un cœur désespéré.

(1) *Ps.* L. 5.

FIN DU TOME DIXIÈME.

TABLE

DU TOME DIXIÈME.

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE.

LA CÈNE. — PREMIÈRE PARTIE.

CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE CÉNACLE, ET AVANT QUE JÉSUS-CHRIST SORTIT.

SECONDE PARTIE.

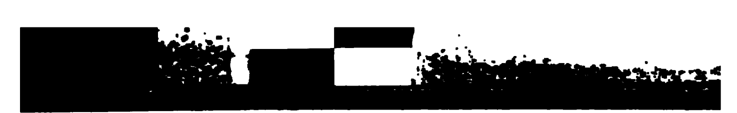
SUITE DU DISCOURS DE NOTRE SEIGNEUR : CE QU'IL DIT DEPUIS SA SORTIE DE LA MAISON, JUSQU'A CE QU'IL MONTAT A LA MONTAGNE DES OLIVIERS.

OPUSCULES.

FIN DE LA TABLE DU TOME DIXIÈME.

[redacted]





2 6 1944

